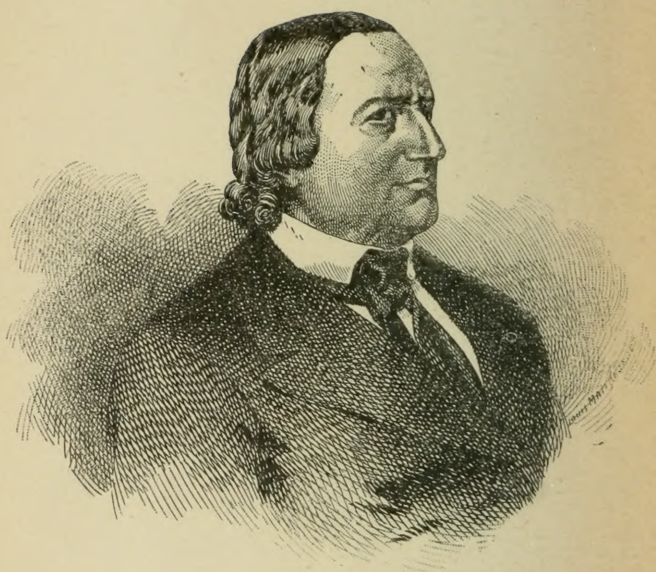

U d'/of OTTAWA
39003003936290

ALFRED DE VIGNY



Alfred De Vigny

BIBLIOTHÈQUE FRANÇAISE ET CATHOLIQUE

PORTRAITS LITTÉRAIRES

Alfred de Vigny

PORTRAIT LITTÉRAIRE ET EXTRAITS

PAR

J. CALVET

Professeur agrégé des Lettres au Collège Stanislas.



PARIS

GABRIEL BEAUCHESNE, Éditeur

117, Rue de Rennes, 117

1914



Nihil obstat :

Cahors, le 3 Décembre 1913.

Fr. POMAREL, v. g.

Imprimatur :

Parisiis, die 5ª Decembris 1913.

J. LAPALME, ch. v. g.

AVANT-PROPOS

Alfred de Vigny, un moment dédaigné par la foule, est redevenu populaire. On a profité de ce retour de faveur pour donner au public des œuvres inédites que Vigny, par scrupule d'artiste sévère pour soi-même, n'avait pas osé publier[1]. *Ces fragments nouveaux ajoutent peu à la gloire de Vigny et ne nous apprennent rien : l'œuvre qu'il a achevée suffisait pour faire connaître son art et son attitude morale, les deux seules choses qui nous importent, à vrai dire.*

Son attitude morale, en particulier, mérite de fixer nos méditations; elle a un caractère émouvant; elle manifeste une âme tendre, fière et vigoureuse une belle âme humaine. On gagne de la fierté et du courage à la regarder. Et ainsi les livres que Vigny a écrits ne sont pas seulement de la littérature; ils garderont bien longtemps une « vertu », puisqu'ils servent à la vie.

Voilà ce que j'ai cherché avant tout dans cette œuvre, ce qui peut servir. Vigny lui-même m'y invitait. Il a écrit dans son Journal : « Je ne suis qu'une sorte de moraliste épique », indiquant par-là qu'il a limité son ambition à magnifier des idées morales par de grandes images, dans de larges récits. Le moraliste épique est celui qui raconte l'humanité en l'idéalisant jusqu'à la lumière où elle peut atteindre ; il est le vrai, le grand et, peut-être, le seul poète ; il est celui dont la vie posthume est la plus vigoureuse et la plus féconde : témoins Homère, Shakespeare et Corneille, et témoin Alfred de Vigny.

---

1. En particulier, *Daphné*, roman, introduction de Fernand Gregh. Delagrave, édit.

Le texte de de Vigny est cité d'après l'édition la plus récente : Œuvres complètes d'Alfred de Vigny, *Ch. Delagrave, 9 volumes in-18 (y compris* Daphné*). Il faut joindre à ces volumes la* Correspondance *(incomplète) recueillie et publiée par Emma Sakellaridès, Calmann-Lévy. Je dois mentionner aussi quelques-uns des travaux de critique que j'ai parcourus avec fruit :*

Alfred de Vigny, *par Maurice Paléologue, Paris, Hachette.*

Alfred de Vigny, poète philosophe, *par L. Dorison, Paris, Colin.*

Un symbole social; Alfred de Vigny, et la poésie politique, *par le même, Paris, Perrin.*

Alfred de Vigny et son temps, *par Léon Séché, Paris, Juven.*

Alfred de Vigny, contribution à sa biographie intellectuelle, *par F. Baldensperger, Paris, Hachette.*

Alfred de Vigny, sa vie et son œuvre, *par E. Lauvrière, Paris, Colin.*

Alfred de Vigny, *par Maurice Masson, Paris, Bloud.*

La Jeunesse des Romantiques, *par Ernest Dupuy, Paris, Société Française d'édition.*

Alfred de Vigny, ses amitiés, son rôle littéraire, *par le le même, 2 volumes, Paris, Société française d'édition.*

Alfred de Vigny, *par Maurice Allem, Paris, Société des éditions Louis Michaud.*

J. C.

PREMIÈRE PARTIE

PORTRAIT LITTÉRAIRE

CHAPITRE PREMIER

La Perte des Illusions.

Alfred de Vigny écrit dans son Journal : « *Cinq-Mars*, *Stello, Servitude et Grandeur militaire*, sont les chants d'une sorte de poème épique sur la désillusion ; mais ce ne sera que des choses sociales et fausses que je ferai perdre et que je foulerai aux pieds les illusions ; j'élèverai sur ces débris, sur cette poussière, la sainte beauté de l'enthousiasme, de l'amour, de l'honneur, de la bonté, la miséricordieuse indulgence qui remet toutes les fautes, et d'autant plus étendue que l'intelligence est plus grande. » Vigny dessine ainsi, avec fermeté, la courbe de sa vie morale : il arriva à l'universelle indulgence, mais il commença par l'universelle désillusion. Pour comprendre ses idées il est donc nécessaire de voir tout d'abord comment se forma son tempérament dans cette lutte contre la Destinée, d'où il sortit vainqueur et meurtri.

Il naquit le 27 mars 1797, au milieu des troubles et des terreurs que la Révolution apporta dans toutes les familles aristocratiques, prédisposé ainsi, comme tous les René de sa génération, à sentir vivement, à s'agiter vainement et à souffrir de tout. Son père descendait d'une famille de soldats, anoblie au XVIe siècle par Charles IX, qui avait donné des capitaines illustres et avait possédé de magnifiques domaines dans la Beauce. Il était fier de leurs exploits et de leurs terres

et il racontait inlassablement à son fils les histoires où revivait tout ce passé de gloire. Sa mère venait d'une famille de marins courageux et célèbres, les Baraudin : tout dans son attitude fière et froide disait le culte qu'elle avait voué à sa race et combien jalousement elle voulait en garder les traditions. Pauvres, avec des rêves de grandeur, ce père et cette mère élevèrent leur enfant comme une sorte d'Astyanax, comme le dernier rejeton et l'espoir d'une race déchue. Il n'avait pas encore l'âge de raison, qu'il éprouvait déjà les sentiments d'un prince exilé dans un monde indigne de lui et hostile ; il s'efforçait de le dominer par la dignité.

Les amis de ses parents, que l'enfant voyait chez lui ou dans les salons où on l'amenait, étaient, eux aussi, des aristocrates ruinés, des fils d'émigrés, des mécontents. Mais ils n'avaient pas tous la sereine résignation de son père, et la réserve janséniste de sa mère. Ils jugeaient les hommes avec cruauté, les institutions avec emportement et se répandaient en sarcasmes contre la France nouvelle. L'enfant écoutait des propos désenchantés et méchants qui n'étaient pas faits pour son âge. « Les conversations du temps passé et des hommes du monde qui avaient beaucoup vu et beaucoup lu m'étendaient les idées ; mais leurs chagrins me serraient le cœur... Quelquefois cela me donnait une sorte d'effroi religieux : tout ce siècle écrasé par la Révolution, morte aussi sous cet Empire où je vivais, ou plutôt faisant la morte !... L'expérience chagrine de la vieillesse entrait dans mon esprit d'enfant et le remplissait de défiance et d'une misanthropie précoce[1]. » Peu à peu, à la dignité qui lui venait de ses parents, il joignait une attitude hautaine et dédaigneuse qui

1. *Journal d'un poète.*

était comme une réponse aux injustices du sort et trahissait une trop précoce expérience de la vie.

Au collège, Alfred de Vigny se trouva en contact avec de jeunes roturiers qui aimaient leur temps et lui firent payer cher ses bouderies. « Les enfants du collège, dans notre détestable éducation qu'on nomme l'instruction publique, me disaient : Est-il vrai que tu es noble ? Je disais : Oui, je le suis. Alors ils s'éloignaient de moi avec un air de haine. L'un d'eux essaya de me renverser... Je vis que les nobles étaient en France, comme les hommes de couleur en Amérique, poursuivis jusqu'à la vingtième génération et au-delà [1] ». C'est ainsi qu'une « impression de tristesse ineffaçable blessa son âme » dès l'enfance. La brutalité des camarades au lieu de l'assouplir, le fixa dans sa raideur, à laquelle l'amertume et la colère vinrent se mêler.

Dans ce collège qu'il avait en horreur, Alfred de Vigny apprit fort peu de choses ; c'est chez lui, en toute indépendance, qu'il formait son esprit. A quinze ans, il lisait, avec avidité et sans discernement, tout ce qui lui tombait sous la main : Gœthe avec son Werther, Chateaubriand avec son René, Byron avec son Manfred, tels furent les maîtres qui lui apprirent à réfléchir sur la vie ; ils lui persuadèrent qu'elle est un mensonge douloureux. Maladif, solitaire, entretenu dans la mélancolie par la tristesse de sa famille et par la grossièreté de ses condisciples, il crut ces docteurs de pessimisme et il laissa envahir son âme par cette maladie du siècle qui atteignait toute la jeunesse autour de lui.

Mais l'action pouvait le guérir, car il était encore plein « d'illusions » et les victoires de l'Empire auto-

---

1. *Mémoires inédits*, cités par Ernest Dupuy, dans *La Jeunesse des Romantiques*, p. 196.

risaient les rêves les plus démesurés. « Vers la fin de l'Empire, écrit-il lui-même, je fus un lycéen distrait. La guerre était debout dans le lycée... Les logarithmes et les tropes n'étaient à nos yeux que des degrés pour monter à l'étoile de la Légion d'honneur, la plus belle étoile des cieux pour des enfants. Nulle méditation ne pouvait enchaîner longtemps des têtes étourdies sans cesse par les canons et les cloches des *Te Deum*. Lorsqu'un de nos frères, sorti depuis quelques mois du collège, reparaissait en uniforme de housard et le bras en écharpe, nous rougissions de nos livres et nous les jetions à la tête des maîtres[1]. » Au milieu de cette exaltation héroïque le jeune Alfred se dit que les émigrés boudeurs avaient tort, que la vie est bonne qui offre de tels exercices à l'énergie humaine, et il conçut le dessein de continuer dans la France nouvelle la vaillance et la gloire des Vigny et des Baraudin.

L'Empire tomba sans briser son rêve ; il lui semblait au contraire que les mauvais jours étaient finis et que la Monarchie de 1815 allait continuer celle de 1789 en se parant des victoires de l'Empire. La maison militaire du roi était réorganisée ; à dix-huit ans, Alfred de Vigny s'engagea avec le titre de lieutenant dans les mousquetaires rouges, où seuls les gentilshommes étaient admis, et qui portaient un beau costume.

Au moment où il quittait la maison paternelle, Alfred de Vigny reçut de son père une planche pour cartes de visite ornée de la couronne comtale, et de sa mère une Imitation de Jésus-Christ avec ces simples mots : « A Alfred, son unique amie. » Le père paraissait songer avant tout à l'éclat de sa race que le jeune lieutenant allait de nouveau illustrer, et la mère était préoc-

1. *Servitude et Grandeur militaire.*

cupée de l'usage que son enfant allait faire de la vie. Ses inquiétudes maternelles passèrent dans un cahier d'instructions qu'elle avait rédigé avec tout son cœur et qu'elle lui remit quelques mois après, comme une sorte de viatique moral [1]. Elle lui disait avec une grande force qu'un homme ne peut pas vivre sans principes, et que les deux principes sur lesquels il devait établir sa vie étaient l'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme. Le sentiment religieux mérite notre respect quelle que soit la forme religieuse où il se manifeste ; mais la meilleure religion pour Alfred est celle de son enfance, celle de ses ancêtres. Qu'il garde la foi, qu'il reste catholique fervent ; et, s'il venait à ne plus croire, qu'il s'attache quand même à la morale chrétienne, parce c'est la morale la plus raisonnable. Elle lui donne ensuite pour la conduite de sa vie des conseils fort sages ; qu'il évite de blesser qui que ce soit ; qu'il soit plein de respect pour les femmes ; qu'il fuie la fréquentation des comédiennes ; qu'il s'abstienne du jeu ; qu'il n'oublie pas de cultiver son esprit. Par-dessus tout, elle lui recommande le respect de soi-même ; elle lui dit : « Il n'est pas vrai qu'un homme puisse aller partout sans être déshonoré... Partout où tu n'oserais montrer ton uniforme, tu ne dois pas porter ta personne ; aurais-tu plus de respect pour lui que pour toi-même ? » En somme cette mère clairvoyante veut que son fils soit un honnête gentilhomme ; et, pour cela, elle souhaite le voir pleinement chrétien ; mais, comme elle comprend que la foi a faibli en lui, elle lui prêche la morale de l'honneur. Attention touchante qui ne fut pas perdue.

Pour le moment, le jeune lieutenant était tout à la

---

1. Le texte en a été publié par M. Léonard Constant dans *Le Sil'on* (10 et 25 janvier 1905.)

joie de porter un bel uniforme. Sans doute, sa première démarche n'avait rien de particulièrement brillant : il devait escorter sous la pluie et dans la boue la voiture de Louis XVIII qui fuyait devant Napoléon, revenu de l'île d'Elbe. Mais l'uniforme était si beau! « J'étais seul, j'étais à cheval, j'avais un bon manteau blanc, un habit rouge, un casque noir, des pistolets et un grand sabre; il pleuvait à verse depuis quatre jours et quatre nuits de marche et je me souviens que je chantais Joconde à pleine voix.... Un fer perdu avait retardé mon cheval : il était jeune et fort, je le pressai pour rejoindre mon escadron ; il partit au grand trot. Je mis la main à ma ceinture, elle était assez garnie d'or ; j'entendis résonner le fourreau de fer de mon sabre sur l'étrier, et je me sentis très fier et parfaitement heureux[1]. » Il était jeune et il avait l'illusion de partir pour de glorieuses aventures.

Les déceptions vinrent vite : la boue macula ses éperons, la pluie mouilla ses épaulettes d'or, le roi ne daigna pas remarquer sa présence, et, après les Cent-Jours, il dut se résigner à la paix et à la vie de garnison. La grossièreté des soldats, la sotte suffisance des jeunes officiers qui n'avaient rien vu et croyaient tout savoir, la servitude militaire sans espérance, tout le froissait et le désespérait. Trop fier pour se plaindre ou pour demander un avancement lent à venir, il s'enferma en lui-même, dans une solitude dédaigneuse, que remplissaient la rêverie et l'étude. Malgré son écœurement grandissant, il restait, parce que, comme tous ses camarades, il comptait sur une guerre et il craignait qu'elle n'éclatât le lendemain du jour où il aurait démissionné. Vint enfin la guerre d'Espagne, et Vigny, promu

1. *Servitude et Grandeur Militaires.*

capitaine, reçut l'ordre de partir : il avait oublié toutes ses déceptions et c'est avec un frémissement d'enthousiasme qu'il se disposait à passer les Pyrénées. Mais il dut rester en deça de la frontière, à Orthez, puis passer d'Orthez à Oloron et d'Oloron à Pau, pour y continuer sa vie oisive. Le dégoût vint. Il se maria et il quitta définitivement l'armée en 1827. C'était la fin de son illusion militaire. Toute l'amertume de sa déception est encore cuisante, sept ans après, quand il écrit à son ami Brizeux : « Vint 1814; me voilà mousquetaire à seize ans. *Ce n'est que cela!* me dis-je après avoir mis mes épaulettes. *Ce n'est que cela !* j'ai dit ce mot-là depuis de toute chose, et je l'ai dit trop tôt.... Vous avez raison de vous représenter ma vie militaire comme vous faites ; l'indignation que me causa toujours la suffisance dans les hommes si nuls qui sont revêtus d'une dignité ou d'une autorité, me donna, dès le premier jour, une sorte de froideur révoltée avec les grades supérieurs et une extrême affabilité avec les inférieurs et les égaux.... Avec une indifférence cruelle, le gouvernement, à la tête duquel se succédaient mes amis et jusqu'à mes parents, ne me donna qu'un grade pendant treize ans... j'étais donc bien déplacé dans l'armée[1]. »

Sorti de l'armée, Alfred de Vigny, tenace encore dans ses illusions, ne renonçait pas à une carrière active qui pourrait le mettre en évidence. Il songea, comme Lamartine, à entrer dans la diplomatie, où il voyait une grande fonction décorative et patriotique. Sa mère sollicita pour lui, mais la Révolution de 1830 anéantit ses espérances. Il rêva alors d'une vie politique agitée et d'une action sociale qu'il se sentait

1. Correspondance, p. 46.

capable d'exercer pour le bien du pays. Les capacités de dévouement et d'héroïsme qu'il sentait clairement en lui, il les considérait comme un titre à l'attention de ses concitoyens. Il fut très surpris de voir que la Révolution de 1830 se faisait sans lui et, pour se venger du dédain du roi et des bourgeois, il assista à leurs luttes, en spectateur ironique qui fait le désintéressé et affecte la froideur. « Donc, en trois jours, ce vieux trône sapé! j'en ai fini pour toujours avec les gênantes superstitions politiques. Elles seules pouvaient troubler mes idées par leurs mouvements d'instinct. Si le duc d'Enghien eût été là ou seulement le duc de Berry, j'y serais mort. C'eût peut-être été dommage. Qui sait ce que je ferai ?

« Couronnement de Louis-Philippe Ier. Cérémonie grave. — C'est un couronnement protestant. — Il convient à un pouvoir qui n'a plus rien de mystique, dit le *Globe*. J'y trouve le défaut radical que le trône ne s'appuie ni sur l'appel au peuple, ni sur le droit de légitimité ; il est sans appui...

« En politique, je n'ai plus de cœur. Je ne suis pas fâché qu'on me l'ait ôté, il gênait ma tête. Ma tête seule jugera dorénavant et avec sévérité. Hélas ! La Fortune en jetant ses dés n'avait pas encore amené la royauté démocratique. Nous allons voir ce que c'est [1].»

Jusqu'en 1848 il garda cette attitude de l'homme qui se réserve, qui sent son mérite et qui attend que le pays aille lui demander de le sauver. On sait assez que les hommes de ce caractère n'arrivent jamais au pouvoir ; aussi en 1848, lorsque Vigny, par une profession de foi hautaine et lointaine, sollicita un mandat électif, il fut odieusement battu. La politique le rejetait ; il avait trop d'idéalisme et de scrupules. Toute carrière

1. *Journal d'un Poète*, p. 50 52.

active lui était fermée : ce fut pour lui une déception cruelle parce qu'il croyait avoir la vocation et le tempérament d'un homme d'action.

A mesure que l'espérance d'agir s'évanouissait, Vigny se tournait vers la poésie. Ce qui n'avait été d'abord qu'un passe-temps et une distraction de gentilhomme devint le tout de sa vie. Il s'imagina même, ou il fit effort pour s'imaginer, qu'il avait méconnu sa vraie nature, qu'il était beaucoup moins un agissant qu'un contemplatif, que le règne de l'esprit pur était venu et qu'il allait régner par lui. Reprenant les poèmes qu'il avait laissé paraître avec une insouciance de grand seigneur, il les publie avec soin et il s'attache à marquer sa place : il a été *le premier* des Romantiques. « Ces poèmes, dit-il dans sa préface, sont choisis par l'auteur parmi ceux qu'il composa dans sa vie errante et militaire. Ce sont les seuls qu'il juge dignes d'être conservés.... Le seul mérite qu'on n'ait jamais disputé à ces compositions, c'est d'avoir devancé en France toutes celles de ce genre, dans lesquelles une pensée philosophique est mise en scène sous une forme épique ou dramatique. Ces poèmes portent chacun leur date. Cette date peut être à la fois un titre pour tous et une excuse pour plusieurs ; car, dans cette route d'innovations, l'auteur se mit en marche, bien jeune, mais le premier[1]. »

Dans son désir de se classer à part, Alfred de Vigny allait peut-être un peu trop loin : il oubliait qu'il avait fréquenté les deux Cénacles et qu'il leur devait beaucoup. Sainte-Beuve, le témoin redoutable et l'ami malveillant de tous les poètes de sa génération, lui rappela ce détail avec une insistance qui le blessa : il prétendait à l'originalité en poésie, pour compenser d'autres

1. Préface des Poésies.

déceptions, et la fatalité, représentée par la critique, lui refusait même cette joie.

Au moment où il débutait réellement dans la carrière littéraire, la *Préface de Cromwell* hantait tous les esprits, et c'est vers le théâtre que se tournaient les jeunes poètes : la vraie gloire ne pouvait venir que de là. Vigny se mit à l'œuvre pour arriver le premier. Mais dans l'art, comme dans la vie militaire et dans la politique, les scrupules le perdirent : ému des résistances classiques qu'il ne voulait pas heurter de front, désireux d'avoir entièrement raison et avec mesure, il s'abrita derrière le grand nom de Shakespeare, et il écrivit une traduction. *Le More de Venise* fit du bruit, eut du succès et contribua pour beaucoup à donner de l'autorité à la formule dramatique de l'école nouvelle ; mais tout cela fut bien oublié au milieu du glorieux tapage d'*Hernani* et le créateur du théâtre romantique ne fut pas Alfred de Vigny, mais Victor Hugo. S'il y avait entre eux, à ce moment, comme l'assure malicieusement Sainte-Beuve, une lutte pour l'hégémonie, il souffrit de se voir ainsi supplanté avec fracas.

Victor Hugo n'avait pas le triomphe modeste et il blessait même quand il était bon. Musset avait une manière d'être jeune qui paraissait impertinente. Lamartine, lointain, agissait et avait l'air de dédaigner les poètes. Sainte-Beuve les surveillait âprement prêt à souligner la moindre défaillance. Qu'étaient devenues la tendre cordialité du Cénacle et cette allégresse de l'amitié où Vigny avait mis tout son cœur ? Le Cénacle était dispersé ; les poètes, frères hier, étaient séparés par l'orgueil, par la jalousie et par des blessures que rien ne pourrait guérir. L'histoire n'était pas belle ; Vigny se perdait dans des complications dont il ne devinait pas les motifs et le spectacle de la méchanceté blessait son

cœur qui avait voulu croire à la loyauté des hommes.

La demi-chute de la *Maréchale d'Ancre*, les critiques acerbes de Sainte-Beuve et de Gustave Planche, l'indifférence du grand public pour son art hautain, firent croire à Vigny qu'il était un grand artiste méconnu, un poète trop élevé et trop pur pour la foule. Enfermé en lui-même, dans une méditation douloureuse, il étudia son cas d'artiste incompris ; et, s'élevant peu à peu à une idée générale, il rêva sur la destinée du poète dans le monde. Le poète lui apparut comme un être d'élection que le sceau divin marque et voue au mépris et à la douleur ; les hommes occupés de négoce et de plaisir le dédaignent et les gouvernements l'ignorent et le laissent mourir de faim ou ont peur de lui et le tuent. Ses tendresses foulées aux pieds, ses appels de bonté tombant dans le silence sans écho, ses avertissements et ses conseils tournés en ridicule, voilà son supplice quotidien, voilà le martyre dont il meurt. Telle est l'idée que nous trouvons dans *Stello* et dans *Chatterton* (1835). Dans le drame, en particulier, Vigny avait mis tant de douleur concentrée et tant de passion qu'il porta sur le public, et, un moment, le secoua d'une émotion sincère. Le poète trouvait la gloire littéraire en racontant les misères des gens de lettres.

La joie que lui apportait cette gloire tardive fut de courte durée. Ses poésies, ses drames, ses romans qu'il estimait à leur valeur, lui paraissaient des titres suffisants pour entrer à l'Académie : on lui préféra Sainte-Beuve, on mit le critique au-dessus du créateur. Il posa de nouveau sa candidature à la mort d'Etienne ; mais gêné dans son rôle nouveau de solliciteur, dédaigneux d'immortels dont il ignorait le nom la veille, il eut le tort de faire entendre par son attitude que l'Académie s'honorerait en le recevant. C'était vrai, mais ce n'était

pas à lui à le dire. On l'humilia. Elu enfin, il connut d'autres déboires. On lui cacha le discours que Molé devait prononcer en le recevant et ce discours était d'une impertinence injurieuse : le persiflage académique dont on sait l'âpreté a rarement atteint une pareille insolence. Vigny supporta mal cette épreuve et malgré le masque de dignité qu'il s'était imposé, il fit une grimace de colère et de dégoût. Sainte-Beuve, aggravant l'impertinence de son collègue, rendit compte de cette séance pénible, comme il aurait fait d'une comédie amusante, et, exact jusqu'à la cruauté, il compara Alfred de Vigny à un archange qui aurait bu du vinaigre. Le souvenir de cette humiliation empoisonna les dernières années de Vigny. Il y pensait souvent et chaque fois avec un étonnement nouveau, comme à une de ces injustices du sort dont il est impossible de deviner les causes. Il écrit dans son journal : « Il m'eût été facile peut-être de trouver des critiques très dures à prononcer contre la vie et les écrits de M. Etienne. Mais, devant sa fille, son fils et ses petits-fils affligés, c'eût été, à mes yeux, une mauvaise action. Ce *respect* que j'ai eu pour le *mort,* d'où vient qu'on ne l'a pas eu pour le *vivant?*[1] » Il s'obstina dans son dépit et dans sa douleur, et comme il n'avait rencontré dans l'art que des déboires, il perdit aussi l'illusion littéraire après l'illusion politique et après l'illusion militaire.

Il se réfugia et se résigna à vivre en lui-même. Et voilà que par suite de cette fatalité qui le poursuivait depuis le berceau, parce qu'il était né avec le tempérament d'un Pascal ou d'un René, la vie intérieure, loin de lui fournir des motifs de consolation, ne lui donna que des motifs de tristesse ; là aussi, il ren-

1. *Journal d'un Poète,* p. 227.

contra les déceptions, les désillusions. A vrai dire, ce furent les plus douloureuses. Il y a, en effet, deux espèces d'hommes : ceux qui attendent le mot d'ordre pour leur vie des événements extérieurs et ceux qui ne le reçoivent que d'eux-mêmes. Les premiers peuvent être tristes si la fortune les maltraite ou si les hommes les méconnaissent, mais leur tristesse est superficielle et passagère parce qu'il suffit d'une circonstance heureuse pour en chasser le souvenir; les seconds restent plus calmes sous les coups de la fortune, mais s'il y a une blessure au fond de leur cœur et si la tristesse monte d'eux-mêmes, rien ne peut fermer la blessure, rien ne peut dissiper la tristesse. Vigny était un de ces hommes intérieurs à qui la réflexion et les rêves n'apportent que douleur, dans ce temple désaffecté et délabré qu'ils habitent.

Il est doux de vivre en soi quand on a une foi, un idéal, quand on y trouve un Dieu; mais quand on y trouve le vide moral, le scepticisme désabusé, la négation boudeuse, le néant, rien ne peut être plus navrant. Or, si nous laissons de côté les dernières années de Vigny qui ont été illuminées par la bonté et peut-être par la foi, c'est au nihilisme religieux et moral qu'il arriva de bonne heure et c'est dans le nihilisme qu'il se fixa. Il avait cru en Dieu avec sa mère, il avait cru au Christ par tradition de famille et par fierté aristocratique : fils d'un père voltairien, vivant dans un monde incrédule, il laissa sa foi religieuse s'évanouir. Il avait cru au bien : en jetant un regard sur le monde, il était frappé par l'universalité du mal et par la douleur de l'innocent; dans sa propre vie, il ne trouvait que des souvenirs de la trahison et de la méchanceté des hommes. Il avait cru à la grandeur de la noblesse et au rôle de l'aristocratie : la Révolution de 1830, l'étude attentive de l'évolution sociale du XIXe siècle

lui apprirent de bonne heure que le peuple ne voulait plus subir de maîtres ; ce descendant de deux races glorieuses qui comptaient sur lui pour continuer leur fonction sociale dans un monde nouveau, constata la faillite des aristocraties et la proclama en lui-même. Quelle douleur ! Bien plus, cette déroute de sa foi religieuse, morale, politique et sociale, le mit dans un état contradictoire et violent : son œuvre, commencée avec les sentiments instinctifs qu'il tenait de sa famille, célébrait la religion, la monarchie et le passé et il ne croyait pas à ces choses. Bien qu'il évitât de prendre parti, il était classé parmi les fidèles de l'ancien régime, et il était de cœur avec la démocratie. Et il ne déchirait pas son ancien évangile ; il continuait à laisser parler en lui la conscience de sa race, par respect pour le mystère du passé, et aussi peut-être avec la secrète pensée qu'il retrouverait un jour les croyances perdues. On sait que telle fut aussi l'attitude de Lamartine, chantre de la religion et sceptique dans son cœur. Mais Lamartine, âme mobile et tendre, qui pouvait se soulager par des larmes dans sa douleur, souffrit moins que Vigny des contradictions où il se débattait ; Vigny exacerba sa souffrance par la tension constante de tout son être et par le silence impassible dont il se fit une loi.

Sa vie intérieure devint ainsi une sorte de prison où il s'enferma, résigné. La douleur amère vint, du dehors, l'y visiter : c'est la passion qui la lui apportait. La désillusion sentimentale d'Alfred de Vigny ne fut pas la seule cause de son pessimisme, ni peut-être la principale — les pires de ses déboires lui vinrent de la littérature — mais ce fut la goutte de poison qui trouble l'eau du vase et la change en liqueur amère.

S'il n'avait écouté que le mouvement spontané de son cœur, il aurait épousé Delphine Gay, la fille de

cette Sophie Gay qui avait paru au Cénacle où on la regardait comme un grand poète. Delphine Gay aimait Vigny dans le secret, et sa mère qui avait surpris cet amour, fit solliciter le poète qui était ému de son côté et voyait son bonheur dans cette union. Ce rêve fut brisé par la mère d'Alfred de Vigny ; fière de son nom et de son fils, elle voulait pour lui une alliance moins obscure et plus de fortune. Au lieu de Delphine Gay il épousa une Anglaise, Lydia Bunbury, qui ne parla jamais exactement le français, et qui paraît avoir été aussi égoïste que flegmatique. Entre ces deux êtres, de natures si différentes, les froissements furent douloureux et on peut, semble-t-il, en trouver un écho dans cette page du journal : « Les efforts surnaturels que feraient les Français pour établir quelque chaleur, quelque mouvement dans les conversations entre eux Français et des Anglais et des Anglaises, seraient toujours perdus. C'est jouer de l'archet sur une pierre. Ce qui manque absolument à la race anglaise, c'est précisément ce qui fait le fond de notre caractère, la gaieté dans l'imagination, le mouvement dans le sentiment[1]. » Vigny se fatigua à jouer de l'archet sur une pierre.

D'ailleurs Lydia qui appartenait à une famille riche se trouva pauvre, son père, qui avait tout fait pour l'empêcher d'épouser un Français, ayant pris le parti de la déshériter. Pour comble de malheur, de bonne heure, elle tomba malade, elle devint à peu près infirme ; son mari s'attachant à elle comme à un devoir passa sa vie à veiller sur elle, à la soigner, à la distraire et à la consoler ; pour elle, il se retira à la campagne et renonça à une carrière littéraire qui aurait pu être brillante encore et qu'il aimait ; en pleine gloire, il se

1. *Journal d'un Poète.*

retranchait pratiquement du nombre des vivants. Son mariage ne lui apporta donc que des déceptions.

Mais la grande tristesse de sa vie sentimentale lui vint d'une liaison, indigne de lui, avec une de ces femmes que sa mère lui avait demandé d'éviter. Marie Dorval était la fille d'un comédien ambulant et elle avait épousé un acteur de mélodrame ; après avoir joué sur les tréteaux de province, elle était venue à Paris où son aptitude pour le dramatique violent la mit bientôt en lumière. Son succès dans un gros mélodrame, l'*Incendiaire* (1829), la rendit populaire. C'est dès ce moment que Vigny la connut et l'aima. Il eût été difficile d'imaginer deux êtres plus différents : autant Marie Dorval était expansive, désordonnée, débraillée dans son allure et dans ses sentiments, autant Vigny était froid, réservé, compassé, irréprochable dans son maintien. Aveuglé par l'illusion, il voulut longtemps voir en cette comédienne une muse, l'ange de la poésie digne de toutes les adorations ; Marie Dorval par affection sincère et par admiration et par orgueil s'efforça de monter au rôle qu'on lui assignait : en tout cas, comme la Champmeslé sous l'influence de Racine, elle fit de grands progrès dans son art, à tel point qu'elle put en jouant Kitty Bell de *Chatterton*, réaliser le rève de Vigny. Mais elle se fatigua vite de l'athmosphère séraphique qu'on respirait autour du poète et elle retomba dans sa vie débraillée d'autrefois. Alfred de Vigny, malgré les reproches de sa conscience, eut la lâcheté de pardonner plusieurs fois. Ne faut-il pas voir l'aveu de cette lâcheté et de la honte qu'il en éprouva dans cette page du journal?

« L'âme de Stello se sépara de son corps, un jour, et, se plaçant debout en face de lui, toute blanche et toute grave, elle lui parla ainsi sévèrement : c'est vous qui

m'avez compromise. C'est vous qui m'avez forcée d'être faible quand j'étais si forte, et de parler des choses indignes de moi [1]....

Au mépris des reproches de son âme, blanche et grave, Vigny alla retrouver Marie Dorval. Mais le scandale devint tel, cet homme délicat éprouva un tel dégoût de lui-même qu'il eut le courage, enfin, de rompre complètement. Le mépris l'aida à oublier. Mais il garda de cette aventure où il s'était abaissé, contre la perversité de la femme, une colère ardente qui est devenue *La colère de Samson.*

Si Alfred de Vigny avait vécu à un âge de foi, ainsi maltraité par la vie, après avoir perdu avec toutes les autres l'illusion de l'amour humain, il se serait tourné vers Dieu, comme Racine, et peut-être eût-il essayé d'une solitude pieuse. Mais, fils d'un siècle de critique, il n'eut pas l'idée de chercher du secours hors de lui. Il s'enferma dans sa désillusion et il décida de souffrir, dans la solitude, sans se plaindre. Il renonçait même à la gloire littéraire ; cependant, à de longs intervalles, plutôt pour soulager son cœur que pour faire œuvre d'art, il prenait la plume et écrivait de larges fragments. Ces fragments sont le poème des *Destinées*, les pensées d'un Pascal romantique et incrédule.

Vu de loin, Vigny retiré au Maine Giraud en Charente, semble fixé pour toujours dans cette attitude pessimiste. Mais sa vie intérieure suit une évolution lente et connait les accidents ; dans ce cœur meurtri, la bonté pénètre peu à peu avec toutes les fois qui l'avaient abandonné, et Vigny meurt apaisé, sinon consolé.

1. *Journal d'un poète*, p. 265.

CHAPITRE II

Le Pessimisme solitaire et résigné.

En perdant une à une ses illusions, Alfred de Vigny perdait tout motif d'agir et se décidait peu à peu à s'enfermer dans le pessimisme.

Tous les pessimistes ont cru constater que la société est mal faite, que la vie est mauvaise, et que notre passage sur cette terre ressemble à la figuration d'une comédie sinistre. Mais ils n'ont pas tous puisé leur pessimisme aux mêmes sources et ils n'en ont pas tiré les mêmes conclusions. Pour l'Ecclésiaste tel qu'il nous apparaît d'abord tout est mal dans le monde et tout est vain en l'homme ; hâtons-nous donc et sans arrière-pensée de jouir des douceurs accidentelles rencontrées au hasard de la route. Pascal estime que l'homme naturel, livré à ses seules ressources est le jouet de l'illusion malfaisante, une créature plus déplorable que les bêtes ; aussi il se réfugie en Dieu et en Dieu il trouve une indiscutable grandeur et une profonde joie. Chateaubriand s'imagine que l'ennui est le fond de l'existence des hommes, et de cet ennui étalé en longues phrases mélancoliques il se fait une parure oratoire qui l'enchante. Byron irrité de l'injustice et de la méchanceté du sort se révolte contre Dieu, comme Prométhée et il essaie d'atteindre par l'insolence du blasphème la puissance qui l'écrase. L'attitude de Vigny, dans un pessimisme dont les idées maîtresses sont de tous les temps,

reste originale ; son pessimisme est profond, sincère, douloureux, sans aucune pose, sans aucune littérature, et il va jusqu'aux extrêmes et dures conséquences par une logique rectiligne, qui n'admet d'abord ni distractions, ni exceptions, ni adoucissements.

Il y a ici-bas deux sortes d'hommes, les heureux et les malheureux. Le troupeau des heureux se compose des inconscients, des vicieux et des méchants : ceux qui n'ont jamais regardé la vie, ceux qui suivent leur nature sans discuter et ceux qui vont au mal sans hésiter, s'établissent dans une paix bestiale qui ressemble au bonheur. Ils sont les véritables bénéficiaires de l'ordre social qui les protège, de l'industrie qui les sert et de la fécondité de la terre : « *nos numerus sumus et fruges consumere nati* » peuvent-ils dire, avec les épicuriens d'Horace. L'armée des malheureux se compose de tous ceux qui pensent et de tous ceux qui luttent, de ceux qui s'élèvent au-dessus de l'humanité moyenne par la grandeur de l'esprit ou du cœur, des philosophes, des poètes, des héros, des saints : ceux-là connaissent la vie, ils luttent pour le beau ou pour le bien ; ils sont donc voués à la douleur.

Le génie, en effet, n'est pas une faveur faite par Dieu à un homme choisi ; c'est une malédiction, une prédestination à la souffrance. Gilbert, André Chénier et Chatterton, parce qu'ils avaient été marqués du sceau du génie, ont été maltraités par la vie et sont morts en pleine jeunesse, dans le désespoir, victimes de la sottise et de la brutalité humaines. Moïse, le chef élu, qui a sauvé sa race à travers les miracles, dès qu'il peut se trouver seul en face de Jéhovah, se plaint d'avoir été choisi pour un ministère de douleur.

« Il disait au Seigneur : Ne finirai-je pas?
Où voulez-vous encore que je porte mes pas?

Je vivrai donc toujours puissant et solitaire?
Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre.
Que vous ai-je donc fait pour être votre élu[1]?... »

Comme le génie, la grandeur morale est un abîme de tristesse : il suffit de faire le bien pour rencontrer la douleur ; aimer est un esclavage et plus l'amour est pur et fort plus l'esclavage est dur et écrasant. Le capitaine qui a recueilli Laurette, après avoir fusillé son mari pour obéir à la consigne militaire, traînera après lui, toute sa vie, sa bonne action comme une chaîne de forçat. Vigny le rencontre, sur les routes de Flandre, attentif à la pauvre démente qui repose dans la petite voiture et il est stupéfait d'apprendre, qu'elle a ainsi parcouru tous les champs de bataille de l'Europe. Pour comble de dérision, le dévouement du capitaine, rivé à son héroïsme, n'a été compris de personne, et par habitude on l'a soupçonné de calculs vilains et vicieux. Eloa, sœur des anges, créature de bonté, a eu pitié de Satan et elle l'a aimé au point de renoncer au ciel pour le racheter ; son séducteur qui a fait appel à sa charité, la raille quand elle est tombée, et, pour prix de son geste d'amour, elle trouvera la damnation.

« Vous seriez-vous flattés qu'on trouvât sur la terre
La palme réservée au martyr volontaire?
Hommes toujours déçus, j'en appelle à vous tous ;
Interrogez vos cœurs, voyez autour de vous ;
Rappelez vos liens, vos premières années,
Et d'un juste coup d'œil sondez vos destinées.
« Amis frères, amants, qui vous a donc appris
Qu'un dévoûment jamais dut recevoir son prix?
Beaucoup semaient le bien d'une main vigilante
Qui n'ont pu récolter qu'une moisson sanglante[2]. »

---

1. Poésies, *Moïse*, p. 9.
2. Poésies, *Le Trappiste*, p. 133.

Nous retrouvons ici la doctrine d'un contemporain d'Alfred de Vigny, Ballanche, qui distingue parmi les hommes les initiateurs et les initiés : les initiateurs sont les apôtres du progrès, qui voient l'avenir meilleur, et s'efforcent d'en avancer l'avènement. Le bien se fait, l'idéal qu'ils cherchaient devient réalité, mais à leurs dépens : les initiés les ont pris pour des rêveurs, pour de dangereux utopistes et les ont massacrés ; leurs idées ne germent que quand ils sont morts. Peut-être aussi faut-il voir dans la doctrine de Vigny comme un souvenir de cette théorie antique de la jalousie des dieux, que les Grecs avaient inventée pour expliquer les fatalités douloureuses : toute grandeur, toute félicité sont incompatibles avec l'état d'homme, elles excitent la colère des dieux qui se les réservent comme le privilège des immortels et qui punissent cruellement les mortels assez oublieux de leur rang pour s'y attacher. Le poète des *Destinées* fait souvent penser aux anciens Grecs : la sombre théologie d'Eschyle est passée tout entière dans l'âme de ce janséniste romantique.

Le monde est donc mal fait et la vie est mauvaise. « La seule fin vraie à laquelle l'esprit arrive sur le champ, en pénétrant tout au fond de chaque perspective, c'est le néant de tout : gloire, amour, bonheur, rien de tout cela n'est complètement.... » « La création est un monde avorté. » « La vie est un accident sombre entre deux infinis. » « Un éternel soupir est la voix de la vie. » « Qu'est-il besoin d'un Enfer? n'avons-nous pas la vie? »

Serait-il possible de s'évader, de trouver un refuge contre cette tristesse qui monte des choses et qui étreint le cœur?

On pourrait, peut-être, comme le pessimiste chrétien, se tourner vers Dieu, vers le Dieu de toute consolation.

A sa dernière heure, Vigny appellera ce Dieu avec un cri suppliant; pour le moment, il l'écarte de ses perspectives. Il y a une chose qui le trouble, qui l'irrite et qu'il ne peut pas accorder avec la justice de Dieu, c'est la douleur et la mort de l'innocent. Redoutable problème assurément : pour le résoudre, il faut savoir s'attacher aux lois générales du monde, il faut comprendre la sublime solidarité qui lie les hommes entre eux et fait de la douleur des meilleurs la rançon des fautes de tous. Vigny a une conception plus étroite du droit et il s'irrite contre Dieu qui laisse souffrir et mourir innocents et coupables, pêle-mêle. Le Déluge envoyé pour punir des crimes, a englouti aussi des vertus.

« La mort de l'innocence est pour l'homme un mystère,
Ne t'en étonne pas, n'y porte pas les yeux,
La pitié du mortel n'est point celle des Cieux.
Dieu ne fait point de pacte avec la race humaine,
Qui créa sans amour fera périr sans haine[1]. »

La fille de Jephté, qui a l'âge et la candeur de l'innocence devra mourir pour payer cette faveur de Dieu qu'est la victoire de son père.

« Seigneur, vous êtes bien le Dieu de la vengeance;
En échange du crime, il vous faut l'innocence.
C'est la vapeur du sang qui plaît au Dieu jaloux!
Je lui dois une hostie, ô ma fille, et c'est vous![2] »

Le Masque de Fer n'a pas eu le temps, ni la faculté de commettre des fautes; il a vécu seul et enchaîné; et cependant il a souffert d'indicibles tourments dont la Justice ne l'a pas délivré. Le Christ lui-même, qui est l'innocence, souffre et meurt pour les hommes cou-

1. Poésies, *Le Déluge*, p. 50.
2. Poésies, *La Fille de Jephté*, p. 63.

pables. Vigny s'est arrêté frémissant devant le drame du jardin des Oliviers, plus émouvant peut-être que le drame du Calvaire ; il n'a pas compris l'angoisse humaine du Christ ; il a cru qu'à cette heure, Jésus osa se plaindre à son Père, et, entrevoyant l'avenir, lui reprocher de ne pas délivrer la créature de sa condition misérable.

« Mais je vais la quitter cette indigente terre,
N'ayant que soulevé ce manteau de misère
Qui l'entoure à grands plis, drap lugubre et fatal
Que d'un bout tient le Doute et de l'autre le Mal.
Mal et doute ! En un mot je puis les mettre en poudre.
Vous les aviez prévus, laissez-moi vous absoudre
De les avoir permis. C'est l'accusation
Qui pèse de partout sur la création[1]. »

Insister sur cette idée de l'injustice de Dieu, ce serait trahir la pensée de Vigny. Il faudrait parler plutôt de l'injustice du Sort, de l'injustice de la Destinée. Car il y a une sorte de Destinée, supérieure à Dieu même, comme le Fatum des Anciens, qui nous écrase sous un joug aveugle et lourd. Tantôt cette Destinée est représentée comme une divinité jalouse qui s'acharne contre les hommes — et ce n'est là, je suppose, qu'une figure poétique — tantôt comme un axiome, un loi inexorable, qui les condamne à souffrir par le fait qu'ils sont hommes.

« Depuis le premier jour de la Création,
Les pieds lourds et puissants de chaque Destinée
Pesaient sur chaque tête et sur toute action[2]. »

Lorsque le Christ paraît pour racheter le monde, les Destinées effrayées par ce nouveau lutteur, abandon-

1. Poésies, *Le Mont des Oliviers*, p. 235.
2. Poésies, *Les Destinées*, p. 178.

nent leur proie et, dans un vol silencieux et grave, reviennent vers le ciel où elles vont chercher de nouveaux ordres. Un instant la vie universelle est suspendue et les hommes, haletants d'espérance et de crainte, attendent la sentence. Une voix descend des hauteurs qui ordonne aux Destinées de saisir de nouveau leurs victimes. Elle disait ;

« Retournez en mon nom, reines, je suis la Grâce.
L'homme sera toujours un nageur incertain
Dans les ondes du temps qui se mesure et passe....
Et le chœur descendit vers sa proie éternelle
Afin d'y ressaisir sa dommation
Sur la race timide, incomplète et rebelle[1]. »

Le symbole est transparent ; il signifie qu'après la Rédemption, comme avant, l'homme est esclave de la fatalité. Le Christ lui a donné, pour lutter contre son implacable ennemie, une force nouvelle, la Grâce, dont Vigny ne s'explique pas la nature ; il la confond avec une illusion féconde d'où naîtrait l'espérance, source de toute énergie ; mais mieux armé pour une lutte sans issue, l'homme reste esclave, parce qu'il a été condamné et que nul ne peut casser une sentence qui est inhérente à la nature même de l'homme. Alfred de Vigny est hanté par la pensée de cette condamnation, et, laissant de côté tout symbole poétique, il dit à chaque page de son journal, avec une netteté brutale, l'horreur qu'elle lui inspire.

« Je sens sur ma tête le poids d'une condamnation que je subis toujours, ô Seigneur[2] !... Condamnés à la mort, condamnés à la vie, voilà deux certitudes. Condamnés à perdre ceux que nous aimons et à les voir

1. Poésies, *Les Destinées*, p. 181.
2. *Journal*, p. 66.

devenir cadavres, condamnés à ignorer le passé et l'avenir de l'humanité et à y penser toujours ! Mais pourquoi cette condamnation ! Vous ne le saurez jamais. Les pièces du grand procès sont brûlées : inutile de chercher[1]. »

« Voici la vie humaine. Je me figure une foule d'hommes, de femmes et d'enfants saisis dans un sommeil profond. Ils se réveillent, emprisonnés. Ils s'accoutument à leur prison et s'y font de petits jardins. Peu à peu, ils s'aperçoivent qu'on les enlève les uns après les autres pour toujours. Ils ne savent ni pourquoi ils sont en prison, ni où on les conduit après, et ils savent qu'ils ne le sauront jamais. Cependant, il y en a parmi eux qui ne cessent de se quereller pour savoir l'histoire de leur procès, et il y en a qui en inventent les pièces ; d'autres qui racontent ce qu'ils deviennent après la prison, sans le savoir. Ne sont-ils pas fous[2] ? »

Pour chercher un refuge contre le malheur, l'homme ne peut donc pas regarder en haut, nous dit le poète, puisque c'est d'en haut que le malheur descend. Pourra-t-il se tourner vers la Nature et lui demander asile ? Bien des penseurs l'ont cru qui virent en elle un remède à toutes les tristesses de l'âme. Ils imaginaient qu'elle prend part à nos deuils ; elle pleura la mort de Daphnis, nous dit Virgile ; elle reçut Faust lassé de de tout, raconte Gœthe, et elle le guérit. Depuis Rousseau jusqu'à Lamartine, les écrivains français semblaient s'être donné le mot pour inviter l'homme qui souffre à oublier sa souffrance dans la nature. Vigny, à son tour, conseille à Eva de fuir les villes

---

1. Inédit; cité par M. Paleologue, *Alfred de Vigny*, p. 110.
2. *Journal d'un Poète*, p. 30.

et d'aller cacher ses déceptions dans la paix des champs.

« Les grands bois et les champs sont de vastes asiles,
Libres comme la mer autour des sombres îles....
La Nature t'attend dans un silence austère[1]. »

Mais ce que le poète voit ici dans la nature, c'est la solitude et le silence. Par elle-même, elle n'a aucune force de consolation. Tout ce que le Romantisme a entassé d'effusions sur ce sujet est de la rhétorique vaine. Vigny, aristocrate, intellectuel, n'a pas subi la contagion poétique qui a gagné ses contemporains. « La nature, dit-il, est pour moi une décoration dont la durée est insolente et sur laquelle est jetée cette passagère et sublime marionnette appelée l'homme[2]. » La nature n'est bonne que pour les morts ; elle garde les cadavres dans le silence sacré et dans le mystère de ses entrailles. Mais tant que nous sommes vivants elle nous nargue et nous « insulte ». Nous voudrions savoir ; allons demander à la Nature de nous dire ses secrets, la cause du mal universel ; demandons-lui d'accorder un peu de pitié à la douleur humaine ; voici ce qu'elle répondra :

« .... Je suis l'impassible théâtre
Que ne peut remuer le pied de ses acteurs....
On me dit une mère et je suis une tombe.
Mon hiver prend vos morts comme son hécatombe,
Mon printemtemps ne sent pas vos adorations....[3] »

Et le reste, que tout le monde sait par cœur. Il n'y a dans aucune littérature de malédiction plus éloquente

1. Poésies, *La Maison du Berger*, p. 184.
2. *Journal d'un Poète* (1835).
3. Poésies, *La Maison du Berger*, p. 195.

jetée à la nature; ce n'est pas que Vigny ait été blessé par elle ; mais il a été blessé par la rhétorique fade des imitateurs de Rousseau qui vantent la force consolante de la nature parce qu'ils n'ont jamais souffert que de leurs maladies. Le poète des *Destinées,* qui a connu d'autres douleurs, et qui n'a jamais accepté de prendre les mots creux pour des réalités, sait que les forêts et les montagnes ne guériront pas la blessure de son cœur. Et il s'indigne contre cette nature de contrebande que la littérature a inventée et a fardée de sensibilité béate et de bonté. Quelle dérision !

Rebuté par la nature, l'homme pourra être tenté de se réfugier dans l'amour et d'y chercher l'oubli de son pessimisme. Vain effort d'un être voué au malheur : l'amour est une duperie qui désespère ou une maladie qui tue. Les amants de Montmorency s'aiment trois jours sans aucun nuage : ce bonheur est tellement contraire à la nature humaine qu'ils deviennent fous et se donnent la mort. Samson trahi par Dalila qu'il aime, est condamné à l'âcre malheur qui vient de la honte et de la colère :

« Une lutte éternelle, en tout temps, en tout lieu,
Se livre sur la terre, en présence de Dieu,
Entre la bonté d'homme et la ruse de femme[1]....

Toute tendresse est une souffrance. Il faut lire les lettres que Vigny retiré au Maine-Giraud écrit à Busoni et à la vicomtesse Du Plessis pour comprendre les tortures où son affection attentive pour sa femme le jetait. Debout toute la nuit, il entrait souvent en silence

---

1. Poésies, *La Colère de Samson,* p. 218.

dans sa chambre, l'écoutant respirer, et se forgeant de vaines terreurs qui prenaient dans les ténèbres figure de spectres. Son amour était devenu une maladie. Ce n'est pas le cœur qui nous sauvera du pessimisme : il faudrait pouvoir s'arracher le cœur pour être heureux.

Peut-être que les savants et les philosophes dont les regards voient plus loin que les nôtres pourront nous indiquer aujourd'hui, ou trouver demain quand nous ne serons plus là, un refuge contre le malheur. Dans la méditation qui a pour titre *Paris,* Vigny considère les rêveries humanitaires d'un Lamennais, d'un Benjamin Constant, d'un Saint-Simon, qui ont suscité tant d'espérances — et il en montre l'inanité. Paris même, la ville capitale du monde, qui élabore l'avenir dans son creuset, ne peut pas faire que le bien succède au mal. On ne sait pas quelles merveilles produira son activité, parce qu'il n'y a que le malheur, ici-bas, qui soit connu et certain :

« Je ne sais d'assuré dans le chaos du sort,
Que deux points seulement, la Souffrance et la Mort.
Tous les hommes y vont avec toutes les villes[1]. »

Ce n'est pas même en soi que l'homme peut se réfugier pour échapper à la fatalité. On pourrait narguer le sort si on avait en son âme un idéal que l'on servirait, sans se préoccuper des contingences et sans vouloir les impossibles succès. Mais cela revient à dire qu'on n'échappe à la désespérance que par une foi robuste ; et Vigny a vu mourir en lui toute foi. Il ne voit aucun idéal, il ne voit aucune idée, qui aient assez de consistance pour qu'il vaille la peine

1. Poésies, *Paris*, p. 174.

de leur vouer sa vie. Son esprit est arrivé « au néant de tout ».

Puisque la vie est vouée au malheur, puisqu'il est impossible, quand on est clairvoyant, d'agir même avec une demi-espérance, comment s'y prendre pour vivre? On pourrait se révolter comme Caïn, comme Prométhée, comme les blasphémateurs de tous les temps, comme Byron qui a renouvelé l'attitude à force d'élégance; la pose a quelque chose de grand, elle assure « l'admiration et l'amour secret des hommes », mais elle est inutile, parce que la révolte des impuissants ne fait qu'ajouter à leur douleur une torture de plus, celle de la colère non satisfaite. D'autres s'abandonnent au plaisir et s'étourdissent dans la volupté comme dans une ivresse qui supprime le sens du réel; mais la volupté tue la dignité et la mort de la dignité humaine est une chose plus navrante encore que la misère humaine. Il y en a qui se lamentent et gémissent : bien des poètes, par leurs sanglots, remuent les cœurs et renouvellent l'éloquence; mais la nature a voulu que la plainte fût le propre des enfants et elle révèle toujours une faiblesse qui s'avoue et se désespère. Il n'y a qu'une attitude qui soit digne de l'homme devant l'injustice du sort : c'est la *résignation*.

Cette résignation sera consciente et logique : l'homme saura qu'il n'a rien à attendre ni du ciel ni de la terre et il tuera en lui l'espérance. « Il est bon et salutaire de n'avoir aucune espérance. — L'espérance est la plus grande de nos folies. — Il faut surtout anéantir l'espérance dans le cœur de l'homme[1]. » Cette résignation s'alimentera par la solitude, le silence et le mépris. Il faut sortir du milieu des hommes, il

1. *Journal d'un Poète*, p. 30.

faut même sortir du réel, et s'enfermer dans cette tour d'ivoire qu'est la Maison du Berger. Là, comme le héros du *Cachet Rouge* ou le héros de *la Canne de jonc,* il faut courber la tête chaque jour pour la tâche fatale, par une sorte de mouvement instinctif et mécanique. « J'ai lieu de m'applaudir de toute manière de ma solitude. Souvent, elle m'a serré le cœur un peu fort, il est vrai, depuis deux ans ; mais, en beaucoup de choses j'ai pris pour devise la maxime d'Epictète : Souffre et abstiens-toi[1]. » « La solitude est sainte » ; elle permet à l'homme de concentrer sa volonté et de préparer ses efforts pour supporter la vie. Pourvu qu'on se taise, pourvu qu'on sache se taire. Toute parole inutile diminue les énergies de l'âme et toute récrimination l'énerve, comme si la force se dissipait dans le bruit : « seul le silence est grand ». Au lieu de traduire sa colère par la parole, il faut la laisser transparaître dans le mépris : « c'est manquer de force que de ne pas fouler aux pieds la destinée même qui nous entraîne. J'ai passé par toutes vos réflexions et j'ai trouvé un remède étrange à ce désespoir qui est inévitable ; ce remède, c'est le mépris. La vie, en vérité, ne vaut pas qu'on réfléchisse sur elle sans fin comme nous faisons. Analyse-t-on l'absinthe que l'on boit? On avale vite et l'on s'endort après, voilà tout[2]. »

S'il arrive, un jour, dans cette solitude, que le mépris devienne lourd, s'il arrive une heure où on voudrait crier sa colère, blasphémer ou pleurer, il faudra chercher du réconfort, non pas auprès des hommes qui sont lâches et nous mépriseraient, mais auprès des animaux. Le loup surpris par les chasseurs

---

1. Correspondance ; à Busoni, p. 239.
2. Correspondance, p. 41.

s'est couché pour mourir, et, regardant ses ennemis en face, il a expiré, sans daigner jeter un cri. Le poète réfléchit auprès de la bête morte et ce banal incident de chasse est pour lui une leçon de haute et amère philosophie. C'est le loup lui-même qui devient docteur de pessimisme et qui parle :

« Gémir, pleurer, prier est également lâche.
Fais énergiquement ta longue et lourde tâche
Dans la voie où le sort a voulu t'appeler,
Puis, après, comme moi, souffre et meurs sans parler[1]. »

Voilà l'expression la plus éloquente et la plus dure de ce pessimisme déprimant où Vigny s'est arrêté tout d'abord : c'est le nihilisme moral d'un homme devenu statue. Il avait même rêvé d'une expression plus nette encore quand il traçait dans son journal le canevas d'un poème philosophique : *la Herse,* où il aurait mis, comme Epictète dans son Manuel, son expérience de la vie et tous ses conseils :

« *La Herse,* poème.

« L'homme voit l'inertie de Dieu refuser de lui faire connaître le mot de l'énigme de la création et de le défendre de la colère inconnue d'en haut qu'il sent planer sur sa tête. A côté de lui, une multitude méchante et aveugle le presse, le heurte, le blesse sans cesse. Qui soutiendra ce roc contre les coups qui assiègent son pied et son front? Sa force même, son poids, son immobilité. Qu'il ne donne que peu de prise au vulgaire sur lui, qu'il aime la solitude, le silence, la fortune modérée, la bienfaisance cachée, l'intimité affectueuse. Qu'il sache fermer les routes

1 Poésies, *La Mort du Loup*, p. 225.

insensées à son imagination, et que devant les pas de cette foule, sa forte volonté fasse tomber une herse[1]. »

A travers cette herse, qui est comme le masque de l'impassibilité douloureuse, nous voyons apparaître un sourire : la bienfaisance cachée, l'intimité affectueuse. Ces douces réalités, encore voilées et vagues, entreront chaque jour dans une lumière plus précise, et plus tard, quand la vieillesse aura apaisé le poète, elles peupleront sa solitude et y apporteront la consolation. Pour le moment, enfermé dans son pessimisme, il ne demande des moyens empiriques de supporter la vie qu'à ces stoïciens dont il se sent l'héritier. Epictète l'a dit et tous les philosophes de son école l'ont dit avant lui ou après lui : pour quiconque s'attend à tous les malheurs comme au partage naturel des hommes, la vie, par contraste, devient acceptable. Les catastrophes évitées ressemblent à des faveurs de Dieu et on se rejouit toutes les fois qu'on ne voit autour de soi aucune cause de larmes.

« Je subis ma prison, dit Vigny. J'y tresse de la paille pour l'oublier quelquefois : là se réduisent tous les travaux humains. Je suis résigné à tous les maux et je vous bénis à la fin de chaque jour lorsqu'il s'est passé sans malheur[2]....

» Dans cette prison nommée la vie, d'où nous partons les uns après les autres pour aller à la mort, il ne faut compter sur aucune promenade ni sur aucune fleur. Dès lors, le moindre bouquet, la plus petite feuille, réjouit la vue et le cœur, on en sait gré à la puissance qui a permis qu'elle se rencontrât sous vos pas. Il est vrai que vous ne savez pas pourquoi vous

1. *Journal d'un Poète*, p. 185.
2. *Journal d'un Poète*, p. 66.

êtes prisonnier et de quoi puni ; mais vous savez à n'en pas douter quelle sera votre peine : souffrance en prison, mort après. Ne pensez pas au juge ni au procès que vous ignorerez toujours, mais seulement à remercier le geôlier inconnu qui vous permet souvent des joies dignes du ciel [1]. »

Ce pessimisme hautain et tendu, d'où la tendresse humaine est exclue comme une faiblesse ou comme un mensonge, irrite les cœurs droits et les esprits mesurés. On est tenté d'en voir la source uniquement dans les déceptions d'un poète orgueilleux qui condamne la vie parce qu'elle ne lui a pas donné tous les succés et tous les bonheurs qu'il en attendait. Il semble, de la sorte, qu'il s'arroge des droits particuliers que la fatalité aurait méconnus. La foule n'aime pas ces hommes qui prennent l'attitude d'archanges en exil ; et c'est ce qui explique l'indifférence dont Alfred de Vigny fut entouré de son vivant, et les épigrammes qui le blessèrent.

A distance il nous est facile d'être plus justes pour lui ou de tempérer notre justice par l'indulgence. Il ne comprit pas le Calvaire : et pour une âme profonde et vibrante, il vaudrait mieux ignorer ce drame que d'en méconnaître le sens. Pour Vigny le Christ est un homme supérieur, qui a senti plus que tous les autres la misère humaine et qui a entrepris de la guérir. Il a cru que la bonté de Dieu voudra briser l'injustice du sort et il annonce le règne prochain de cette bonté, dans le cœur des hommes qui oublieront enfin d'être méchants. Mais Dieu ne l'écoute pas et il l'abandonne à la méchanceté des hommes qui font périr cruellement celui qui avait voulu les sauver. Ainsi entendu le mystère

1. *Journal d'un Poète*, p. 29.

de la Croix ferme l'horizon humain et l'assombrit comme la définitive iniquité contre laquelle nul ne peut rien. Et on comprend qu'un génie généreux, qui se sent lié par la chair et par l'âme à l'humanité maudite, venant heurter contre cette porte sombre du mystère, tombe brisé pour toujours. L'histoire du monde ne s'éclaire d'une lumière bienfaisante que pour celui qui sait que le Christ est Dieu, que sa mort aux mérites infinis délivre les hommes du joug de la fatalité, leur donne la grâce, l'espérance et l'amour, et leur rend possible la destinée la plus haute, s'ils consentent à faire pour la conquérir, l'effort méritoire, qui est l'emploi normal et la joie de la vie.

Cette science et cette foi chrétiennes ont manqué à Vigny et c'est pour cela qu'il a sombré dans la tristesse. Il faut le plaindre en songeant non pas à l'orgueil que son pessimisme révèle, mais aux souffrances qu'il suppose : combien il a dû souffrir avant d'arriver à cette expression du sombre désespoir ! Au reste, dans cet égarement même, il s'impose à notre respect. Quoiqu'il ait perdu tout motif d'agir dans l'espérance il a gardé une règle, un principe, qui a suffi pour assurer dans les grandes lignes la dignité de sa vie ; il a gardé l'honneur.

CHAPITRE III

La Religion de l'Honneur.

Elevé chrétiennement par une mère pieuse, habitué à admirer dans l'histoire la grandeur du christianisme, Alfred de Vigny savait combien la religion est efficace pour sauvegarder la dignité de l'homme ; et, comme il était attaché à cette dignité, avant tout, il a conçu l'honneur comme une religion afin de lui conférer plus de valeur pratique.

Qu'est-ce que l'honneur? Vigny ne l'a jamais défini clairement, peut-être parce que c'est un sentiment indéfinissable ; il nous dit dans son journal que l'honneur est « la poésie du devoir » ; mais c'est là un beau mot et non une définition. D'après les moralistes, l'honneur est un besoin irrésistible, que nous éprouvons au fond de nous-mêmes, de notre propre estime et de l'estime des autres. Ce n'est pas tout à fait ainsi que Vigny l'entendait puisqu'il aurait jugé déshonorant de rechercher l'estime des autres comme un jugement de sa conduite et de donner du prix à la popularité. La publicité, la réclame, en matière d'art, et en tout, lui étaient odieuses. « Vile publicité ! écrit-il, toi qui n'es qu'un pilori où les profanes passions viennent nous souffleter, ai-je dit dans *Chatterton*. Les auteurs s'en occupent trop. L'un court après les articles de journaux, l'autre après les opinions de salon qu'il cherche à former. Peines perdues ? un homme qui se respecte

n'a qu'une chose à faire : publier, ne voir personne et oublier son livre. Un livre est une bouteille jetée en pleine mer, sur laquelle il faut coller cette étiquette : Attrape qui peut[1]. »

Vigny évitait la réclame ; mais, par une contradiction qu'il est facile de comprendre et d'absoudre, il souffre cruellement des oublis, des sévérités et des injustices de la critique. C'est que dans son dédain de la popularité il entre beaucoup d'orgueil. Par un orgueil subconscient qui s'alliait fort bien à une modestie réelle et même à la timidité, Vigny se considérait comme un être d'essence supérieure, comme un « séraphin » à qui tout est dû, qui ne doit rien demander et qui est exempt des faiblesses de l'humanité. Ses amis disaient qu'on ne le voyait jamais manger et qu'il cherchait à soustraire à leur vue cette fonction humiliante et animale. Et Jules Sandeau pour exprimer ce que cette fierté avait de distant disait de lui que personne n'avait vécu dans son intimité, pas même lui. Cet orgueil qui devient souvent puéril se mêle aux plus belles actions de sa vie et à ses plus hautes conceptions de l'honneur ; il est comme la part réservée à la malignité de la critique : plus il s'efforce de s'élever au-dessus des hommes, plus des ennemis malicieux l'espionnent pour le prendre en flagrant délit d'humanité.

Arsène Houssaye raconte dans les *Souvenirs de Jeunesse*[2] une anecdote qui est probablement fausse, mais qui est instructive comme une caricature : « Quand je sonnais à la porte de son petit appartement, rue des Ecuries d'Artois, au coup de sonnette, je l'entendais dire très haut : Jean, allez donc ouvrir la porte ! Comme

1. *Journal d'un Poète*, p. 177.
2. A. Houssaye, *Souvenir de Jeunesse*, t. iv.

il n'y avait pas de Jean et que la cuisinière torchonnait, il ouvrait lui-même en disant : Ce valet de chambre est à mettre à la porte ; il n'est jamais là. Et, très gravement, il me faisait les honneurs de son petit salon, sans perdre un pouce de sa taille héraldique. Après une causerie où il était toujours charmant, d'ailleurs, il appelait encore Jean pour me reconduire : même jeu, vrai jeu de théâtre. »

Même dans l'intimité il restait fidèle à l'étiquette comme un gentilhomme de la vieille France, et quand il paraissait en public il n'avait pas à se composer un masque, puisqu'il était toujours grave et digne. Le portrait de Lafosse l'a fixé dans cette attitude solennelle et rigide : un grand manteau flotte autour de son corps comme pour prolonger sa présence et étendre la place qui lui est due ; son buste est droit, sans aucune des inflexions que donne la simplicité ou même simplement le naturel ; il porte sa tête comme un trésor sacré ; les lèvres serrées les yeux contractés par la réflexion et fixés sur un but lointain et visible pour lui seul, les longs cheveux tombant sur ses épaules carrées, tout contribue à lui donner cet air qu'il affectionne, l'air d'un mage d'un prêtre de l'idéal. Cette espèce de dignité ecclésiastique n'échappa point à Barbey d'Aurevilly qui écrivait[1] en 1864, à propos de son portrait gravé en tête des *Destinées*.

« Le Romantisme de 1830, dont il fut un des rois chevelus, s'y atteste par une opulente chevelure blonde, digne du peigne d'or avec lequel il la peignait peut-être, cet homme qui avait pour les autres, le culte de soi des natures élevées et délicates en toutes choses. Le caractère du portrait de Vigny en ses œuvres posthumes

---

1. *Les Œuvres et les Hommes*, t. XI.

est ce que les Anglais appellent : *the pensiveness* et que nous qui n'avons pas la richesse étoffée de leur langue, nous sommes obligés de traduire par un affreux barbarisme : la pensiveté... Il peut s'appeler le poète de la Pensée... Le plan des joues dans ce portrait, est abbatial, et on y regrette la main, cette main que j'ai vue plus tard, maigrie par la souffrance et d'une transparence plus grande que la crosse d'agate de la petite canne qu'il portait, en ses derniers jours, même pour traverser son salon, et qui, pour la beauté, était une main d'évêque grand seigneur. » Sainte-Beuve disait plus méchamment : « Cette plénitude de soi-même, cette présence d'esprit sans distraction en face de soi-même, j'appelle cela l'adoration perpétuelle du Saint-Sacrement. »

Les pages du journal où Vigny raconte l'affaire de sa candidature à l'Académie sont pleines d'une vanité, justifiée assurément, mais qui s'étale. Il faisait grand honneur aux académiciens en sollicitant leurs suffrages, mais il les demandait de trop haut. La conduite de Molé, le jour de sa réception, fut indigne et Vigny eut raison de refuser d'aller voir le roi avec lui, mais les lignes suivantes débordent d'un orgueil trop naïf : « Ainsi le silence et la dignité que j'ai eu le courage de conserver, la persévérance de mon refus de me rendre au château avec M. Molé, ont eu ce résultat que le maître a désavoué son *serviteur ;* qu'il m'a *le premier* invité à revenir près de lui en mon propre nom, et non pas comme académicien. Le roi a ainsi réparé, autant qu'il était en lui, l'inexcusable conduite de M. Molé et l'indignité sans exemple de ma réception [1]. »

Sa conduite dans l'affaire du prince Maximilien de Bavière est plus digne, mais elle n'est pas exempte de

1. *Journal d'un Poète*, p. 239.

quelque ombrageuse fatuité. Un matin de décembre 1837, Alfred de Vigny reçoit la visite de M. de Jennison, ambassadeur de Bavière, qui vient lui demander comme un service de correspondre avec le fils aîné de son roi, le prince Maximilien. Voici la scène, fort curieuse, d'après le journal où Vigny la raconte avec la préoccupation évidente de sauvegarder sa dignité :

« Je me suis tu un moment et lui ai dit :

— Ce que vous me demandez est, je puis le dire, un service véritable... Cependant, si vous voulez me donner une assurance importante, j'y consentirai : cette assurance est que ni dans le présent, ni dans l'avenir, le prince ne se croira obligé de m'en témoigner sa gratitude par autre chose qu'une lettre de lui. Sans cela, ce serait un traité, un marché.

Il m'a interrompu vivement, en me serrant les mains :

— Oui, c'est un service, et il en sera vivement touché ; mais, avec vous, on sait que de tels services sont sans prix, et il ne vous en offre d'autre que son amitié.

— Prenez garde, ai-je ajouté, que rien n'est ferme et persévérant comme mon caractère ; ne vous fiez pas à ma douceur de voix... Tout ce qui me fera ici passer par-dessus la lassitude de parler de choses sur lesquelles je suis blasé, ce sera le plaisir de penser un jour, dans ma vieillesse (si j'ai une vieillesse, chose douteuse), qu'un jeune roi me devra quelques idées justes sur la France et son esprit. — Donc, tout étant bien pur, bien désintéressé, regardant cette correspondance comme l'élan de deux âmes qui oublient qu'elles sont dans le corps d'un prince royal et d'un poète, je vous le répète, j'accepterai.

Autre question :

— Est-ce de vous qu'est venue cette idée de mettre votre jeune prince en correspondance avec moi ?

— Non ; lui-même y a pensé le premier après avoir lu vos ouvrages, ainsi que le roi son père.

— Avait-il pensé à écrire à quelque autre avant ou en même temps ?

— A personne.

— Je consens à répondre, mais *répondre* seulement ; qu'il m'écrive d'abord ; vous savez qu'en Angleterre, la terre classique de l'étiquette, le plus haut placé met sa carte le premier chez l'autre.

— Le prince fera tout ce que vous voudrez et tout ce qu'il pourra pour acquérir un ami comme vous et former son âme sur la vôtre. »

Le poète ajoute naïvement : « D'où vient que l'idée n'est pas venue plutôt à ce jeune homme d'écrire à un des quarante académiciens ? » Et il donnait lui-même la réponse quelques pages plus loin : « La réserve et la dignité de caractère servent donc à grandir un homme, et, quand un peu de talent le met en lumière, lui donnent une assez haute position. »

L'attitude qu'il prit et garda jusqu'au bout envers le gouvernement de juillet, contre lequel, au reste, il n'avait pas de haine de principe, est celle d'un homme qui veut éviter, avant tout, de recevoir tout ce qui ressemblerait à une faveur. Le désintéressement est si rare parmi les hommes, qu'il faut l'admirer même quand il alimente la vanité : c'est une vanité d'une espèce exquise que celle qui éloigne l'homme des honneurs et des bénéfices que distribue le pouvoir. Mais Alfred de Vigny savait trop qu'il s'était ainsi tenu à l'écart et il avait la faiblesse de compter les années ainsi sacrifiées : « C'est dans des temps comme le nôtre, écrit-il à sa cousine, la vicomtesse Du Plessis, que la solitude est sainte. Quand, par hasard, vous vous occuperez de votre cousin en famille, vous ferez

bien de vous informer, car je crois que vous ignorez ce qu'il a fait. On vous dira : *pendant dix-huit ans*, il a résisté à toutes les séductions, comme grâces, marques d'estime et même d'attention, de la famille d'Orléans. Il n'y a rien qui ne lui ait été offert sous ce règne. On lui offrit la pairie, il l'a refusa ; quelques jours avant sa réception publique à l'Académie Française, quand on vint chez lui le prier de faire dans son discours l'éloge de Louis-Philippe, et quêter une louange en usage jusqu'à lui, il refusa et dit que son siège était fait, qu'il n'avait rien à changer à son discours.... J'ai voulu vous conter cela ce soir, pour que quelqu'un de ma famille le sut bien... Il faut se souvenir quelquefois que personne n'a dans sa vie une grande quantité de périodes de dix-huit ans. J'en ai sacrifié une tout entière, je n'en ai point de regret et le ferais encore[1]. »

Cette indépendance farouche, pour la plus grande joie de la critique, s'amollit après 1848. Le prince président, passant par Angoulême, voulut voir le solitaire du Maine-Girand et il lui parla de ses vers avec tant d'adresse, que Vigny fut conquis et en 1852 il n'eut pas à se rallier à l'Empire, il suivait le prince Napoléon devenu empereur. Il fut des réceptions de Compiègne, courtisan hautain mais attentif, et un jour que Napoléon III l'avait entretenu seul quelques instants, il eut la faiblesse de laisser dire qu'il avait été parlé entre eux des plus graves questions de la politique et de la diplomatie. Les malveillants ajoutaient que le poète avait profité de ce tête-à-tête pour solliciter l'honneur de montrer à lire au petit prince impérial.

Dans ces circonstances diverses où Vigny agit en honnête homme, l'honneur, dont il fait de bonne foi

---

1. Correspondance p. 246.

la règle de sa conduite, est un mélange d'orgueil et de dignité. Le plus souvent, l'honneur est chez lui sans alliage, d'un métal fin et pur. On pourrait en citer bien des exemples; je n'en connais pas qui donne de son âme une plus haute idée que sa manière de supporter les trahisons de l'amitié. C'est ici une épreuve décisive : contre l'ami qui s'éloigne ou trahit, la colère que l'on sent est exaspérée par la honte que l'on a de s'être trompé, d'avoir mal placé sa confiance. L'injure est insupportable ; la foule peut nous méconnaître qui ignore les délicatesses du cœur que l'on cache aux indifférents; mais l'ami a pénétré dans le sanctuaire de l'âme ; s'il le profane, l'affront nous atteint dans ce que l'amour-propre a de plus subtil. Celui qui sait accepter cette ingratitude sans se venger, celui qui sait pardonner, est vraiment un homme d'honneur. Au moins trois fois, Alfred de Vigny donna ce noble exemple.

Victor Hugo et Vigny se lièrent dès la vingtième année d'une amitié ardente que le lyrisme romantique exaltait. Séparés par le devoir militaire qui retenait Vigny loin de Paris, ils s'écrivent des lettres débordantes de tendresse ; ils mettent en commun leurs rêves, leurs déceptions, leurs joies ; Alfred n'ignore rien du roman de Victor et quand Victor termine ce roman par un mariage, il faut qu'Alfred accoure et soit son témoin. La littérature ne refroidit pas cette tendresse ; Alfred admire les vers de Victor et Victor se grise des premiers vers d'Alfred. Mais le théâtre, qui est l'écueil de tant d'amitiés, mit entre eux la première gêne. *Othello* de Vigny et *Marion de Lorme* de Victor Hugo sont présentés en même temps au Théâtre-Français ; la pièce de Victor Hugo devait passer la première ; elle fut interdite par la censure et Taylor, le directeur du Théâtre-Français, se hâta de monter

Othello. Hugo eut la faiblesse d'insister auprès de lui pour qu'*Othello* fut retardé jusqu'après la représentation d'une autre pièce, *Hermani*, qu'il préparait avec fièvre. Mais Vigny fit valoir ses droits et passa avant lui. C'était une première blessure. Sainte Beuve, l'ami commun, en mesura la profondeur et s'appliqua à l'irriter. Dans un article dithyrambique de la «Revue des Deux-Mondes» il disait très haut en parlant de Victor Hugo : « A peine âgé de trente ans, il s'est fait, dans notre littérature, une place unique et immense. Drame, roman, poésie, tout relève aujourd'hui de cet écrivain.» C'était une méchanceté calculée à l'adresse de Vigny qui prétendait, dans le drame, dans le roman, dans la poésie, ne dépendre de personne et être venu le premier. Il demanda une rectification à la «Revue des Deux Mondes» ; Sainte-Beuve se donna le plaisir de la faire complète et offensante pour Victor Hugo à qui il représentait, dans ses lettres, la conduite de Vigny comme ridicule et odieuse. Cette fois, Victor Hugo atteint dans ses prétentions à l'hégémonie était définitivement brouillé. Plus tard, l'exilé de Jersey conçut une véritable haine contre le courtisan de Compiègne, et quand il dicta les souvenirs de sa vie, il voulut oublier que Vigny avait été le témoin de son mariage et il remplaça son nom par celui de Soumet. Vigny, au contraire, garda toujours envers son ancien ami une réserve affectueuse, plus encore, une vraie tendresse, qu'il contenait parce qu'il était blessé, mais qui ne demandait qu'à éclater. En apprenant la mort tragique de Léopoldine Hugo à Villequier, il écrivit spontanément au père affligé cette lettre vibrante démotion :

« Paris, 30 novembre 1843.

« Si les larmes vous ont permis de lire les noms de

vos anciens amis, Victor, vous avez vu le mien à votre porte en revenant à Paris.

Devant de telles infortunes, toute parole est faible ou cruelle. Tout ce qu'on peut dire est trop pour le cœur que l'on déchire, ou trop peu devant l'horreur de l'événement. Si je vous avais vu, je ne vous aurai pas parlé ; mais ma main qui signa votre contrat de mariage, aurait serré la vôtre comme lorsque nous avions dix-huit ans, quand nous allions ensemble regarder le jardin de celle qui devait être votre compagne et dont vous seul pouvez à présent apaiser la douleur. » Celui qui savait ainsi respecter l'amitié avait toutes les délicatesses de l'honneur.

Avec Sainte-Beuve, la rupture fut plus pénible encore. L'amitié avait été moins intime, peut-être, plus littéraire, mais tout aussi tumultueuse. Vigny et Sainte-Beuve s'étaient accablés d'éloges où le critique glissait une note ironique et où le poète mettait tout son cœur. Sainte-Beuve, qui aimait les « métamorphoses », comme il l'a avoué, se lassa de cet ami si distingué et si noble ; il s'éloigna de lui, puis le railla, puis l'accabla de sarcasmes, se mit en travers de sa route pour l'empêcher d'entrer à l'Académie, concerta avec Molé la mise en scène d'une réception offensante, et, aggrava la méchanceté par un compte rendu cruel où chaque mot d'esprit est une goutte de fiel. Vigny se contenta de souffrir et de laisser tomber dans son journal secret quelques mots dédaigneux à l'adresse de l'ami malfaisant.

Gustave Planche fut plus venimeux que Sainte-Beuve. Il devait beaucoup à Vigny, peut être sa situation à la *Revue des Deux-Mondes* et aux *Débats*. Il avait sollicité son amitié, il l'avait obtenue entière, et Vigny confiant dans son caractère, l'avait invité à venir entendre chez lui la lecture de *Chatterton* qui devait être joué quelques jours après. L'article où il rendait compte

de *Chatterton* parut dans la *Revue*, deux jours après la première ; il était dur et perfide, il faisait prévoir un échec et le succès était complet. Vigny fut froissé et ne le cacha point. Incapable de reconnaître ses torts, Gustave Planche prit l'attitude du critique indépendant qui sait dire la vérité même aux amis ; et, un mois après, dans un article sur les *Amitiés Littéraires*, il a l'insolence de se plaindre. Les poètes de son temps, dit-il, ne recherchent l'amitié des critiques que pour être loués sans restriction ; si on ose apporter quelque mesure dans son admiration, ils s'indignent contre la vérité où ils voient la preuve de l'ingratitude. Et il concluait par ce mot violent : « Le poète, ne pouvant vaincre l'évidence, ne pouvant changer le passé, prend le parti le plus bref et le moins sage : il se résigne à la haine comme au seul moyen de se venger. » Vigny ne daigna pas répondre un mot. Quelques années après, Eugène de Mirecourt ayant écrit une biographie injurieuse de Gustave Planche, où il accusait le critique d'ingratitude envers Alfred de Vigny, Planche osa s'adresser à celui qu'il avait si durement traité et solliciter son intervention. Et Vigny déclara que Planche n'avait pas été un ingrat : jolie vengeance d'un homme d'honneur qui n'a rien de bas ni de petit dans le caractère [1].

Dans ces circonstances délicates, le sentiment qui dirige Alfred de Vigny apparait comme une force profonde. Il a son fondement dans l'obligation morale : l'honneur consiste à écouter la voix de la conscience qui nous commande de faire notre devoir, quelque difficile et douloureux qu'il soit, quelques graves qu'en soient les conséquences, malgré les hommes, malgré

1. Sur les relations de Vigny et de Victor Hugo, de Sainte-Beuve et de Gustave Planche, voir Ernest Dupuy, Alfred de Vigny, t. I.

les préjugés. Cette voix de la conscience est une sorte de Dieu intérieur : « La religion de l'honneur a son dieu toujours présent dans notre cœur. D'où vient qu'un homme qui n'est plus chrétien ne fait pas un vol qui serait inconnu? L'honneur invisible l'arrête[1]. »

L'homme sent qu'il ne peut se soustraire à aucune des lois de l'honneur ; et, malgré les sacrifices qu'il lui impose, car l'honneur peut les imposer tous, « ce lui est une satisfaction miraculeuse », d'obéir en faisant abnégation de lui-même, Il en prend même l'habitude : « le sentiment du Devoir finit par dominer tellement l'esprit, qu'il entre dans le caractère et devient un de ses traits principaux, justement comme une saine nourriture, perpétuellement reçue, peut changer la masse du sang et devenir un des principes de notre constitution[2]. »

Quand cette habitude morale est prise, on peut être entraîné par les passions, on ne risque pas de manquer à l'honneur par mégarde : « Il y a dans les actions honteuses quelque chose d'empoisonné qui se fait sentir aux lèvres d'un homme de cœur, sitôt qu'il touche les bords du vase de perdition. Il ne peut même pas y goûter sans être prêt à en mourir[3]. »

Aussi cette religion de l'honneur, malgré ce qu'elle peut avoir d'imprécis et d'austère est très efficace dans toutes les circonstances de la vie. Sous ce titre : « Roman moderne — Un homme d'honneur, » Vigny écrit dans son journal : « L'honneur est la seule base de sa conduite et remplace la religion en lui. Le faire passer sa vie entière par toutes les professions actuelles, dont en même temps son contact fera ressortir les défauts et dont sa conduite sera la satire. L'honneur

---

1. *Journal d'un Poète*, p. 99.
2. *Servitude et Grandeur Militaires*, p. 245.
3. *Servitude et Grandeur Militaires*, p. 228.

le défend de tous les crimes et de toutes les bassesses : c'est sa religion. Le christianisme est mort dans son cœur. A sa mort, il regarde la croix avec respect. accomplit tous ses devoirs de chrétien comme une formule, et meurt en silence[1]. » Il faut remarquer ces derniers mots et s'en souvenir : c'est un devoir d'honneur, pour l'homme né chrétien, de mourir en chrétien.

Les dernières pages de *Servitude et Grandeur militaires* sont un hymne à l'honneur, une sorte d'acte d'adoration de l'Honneur-Dieu. L'éloquence pieuse de ces pages n'a jamais été égalée. On les trouvera plus loin dans ce livre[2]. Elles manifestent, aux dernières lignes, une préoccupation inattendue chez Vigny, et dont il faudra se souvenir pour comprendre les sentiments du poète mourant ; il souhaite que la religion de son enfance, la religion catholique, fasse bon accueil a ce dieu nouveau. « Puisse, dans ses nouvelles phases, la plus pure des religions, ne pas tenter de nier ou d'étouffer ce sentiment de l'Honneur qui veille en nous comme une dernière lampe dans un temple dévasté ! Qu'elle se l'approprie plutôt, et qu'elle l'unisse à ses splendeurs, en la posant comme une lueur de plus sur son autel qu'elle va rajeunir ! C'est là une œuvre divine à faire. Gardons-nous de dire de ce dieu antique de l'honneur que c'est un faux dieu, car la pierre de son autel est peut-être celle du dieu inconnu. L'aimant magique de cette pierre attire et attache les cœurs d'acier, les cœurs des forts. Dites si cela n'est pas, vous, mes braves compagnons, vous à qui j'ai fait ces récits, ô nouvelle Légion Thébaine, vous dont la tête se fit écraser sur cette pierre du serment, dites-le, vous tous, saints et martyrs de la religion de l'honneur[3]. »

---

1. *Journal d'un Poète*, p. 90.
2. Page 259.
3. *Servitude et Grandeur Militaires*, p. 270.

Dans le livre qui contient cette noble page, Alfred de Vigny propose à notre admiration des fidèles de cette religion de l'honneur, des héros qu'il a connus et qu'il a aimés. Il les a rencontrés surtout à l'armée. Tel est le héros du « Cachet Rouge », qui fait fusiller son prisonnier par discipline, qui recueille sa veuve devenue folle, qui la protège sans jamais se plaindre, trouvant tout simple de faire de sa vie un long martyre puisque l'honneur le demande. Tel est cet amiral Collingwood, esclave du devoir et de la consigne, qui estime qu'on peut bien rompre une chaîne de forçat mais non sa parole d'honneur.

« Cet homme qui depuis quarante ans ne connaissait que la guerre et la mer, ne cessait jamais de s'appliquer à leur étude comme à une science inépuisable. Quand un navire était las, il en montait un autre comme un cavalier impitoyable ; il les usait et les tuait sous lui... Quelquefois il sentait sa santé s'affaiblir, il demandait grâce à l'Angleterre ; mais l'inexorable lui répondait : Restez en mer... Et il y resta jusqu'à sa mort... Jamais aucun homme ne posséda à un plus haut degré cette paix intérieure qui naît du sentiment du Devoir sacré, et la modeste insouciance d'un soldat à qui il importe peu que son nom soit célèbre, pourvu que la chose publique prospère[1] »

Le capitaine Renaud, qui admire avec tant d'effusion la grandeur morale de l'amiral Collingwood, est lui-même un type de bravoure simple et d'honneur. Prisonnier sur parole de l'amiral, il est violemment tenté de s'évader et l'évasion est facile, puisqu'il est à terre, sans surveillance. Mais quand il sent qu'il va manquer à sa parole, il est pris de terreur, il se jette à la nage, aborde son navire en pleine nuit, et va s'at-

1. *Servitude et Grandeur Militaires*, p. 224.

tacher avec passion au grand mât « comme à un asile » qui le « garantit du déshonneur » Libéré à la suite d'un échange de prisonniers, il revient prendre rang dans l'armée impériale. Mais Napoléon le méprise parce qu'il n'a pas su s'évader, et pour flatter le maître, ses chefs le persécutent. C'est à ce moment qu'il commence à se sentir parfaitement heureux parce qu'il n'obéit plus qu'à l'honneur. « Enfin je sentis ma conscience, je résolus de m'appuyer uniquement sur elle, de considérer les jugements publics, les récompenses éclatantes, les fortunes rapides, les réputations de bulletin, comme de ridicules forfanteries et un jeu de hasard qui ne valait pas la peine qu'on s'en occupât[1]. »

Vient la Révolution de 1830. Le capitaine Renaud a vieilli et il a quitté l'armée. Mais dès qu'il apprend qu'on prévoit des troubles, que l'autorité fait appel à la force, et qu'il y a un danger à courir, il vient simplement reprendre sa place à la tête de sa compagnie ; et il meurt, frappé par un enfant du peuple, sans vouloir se défendre, résigné, souriant, héros et martyr de l'honneur.

A tous ces exemples, Alfred de Vigny aurait pu ajouter le sien. Avec quelque raideur et quelque fatuité inconsciente, mais avec une constance qui en impose, Vigny se garda de toute compromission jusqu'au bout, et, malgré ses répugnances, il accomplit l'austère devoir « pour l'honneur. » Quand on a assez de vertu pour obéir ainsi aux lois d'une religion sévère, on se rapproche toujours de la vérité qui est plus humaine, tout en étant plus divine. Vigny fut soutenu dans cette marche vers la vérité, par la poésie et par les démarches ou l'entraîna l'œuvre d'art, telle qu'il la comprenait.

---

1 *Servitude et Grandeur Militaires*, p. 237.

CHAPITRE IV

La Poésie consolatrice.

Le devoir accompli pour lui-même, donne une joie austère qui est déjà une consolation. Mais les joies les plus vives et les plus consolantes vinrent pour Vigny de la poésie.

La poésie fut d'abord pour lui un tourment et la source de sa plus âcre tristesse. Au moment où les déceptions successives que la vie méchante emmenait avec elle, insinuaient le pessimisme au cœur d'Alfred de Vigny, il vit ou crut voir que la foi poétique, la foi dans la valeur de l'art est une illusion comme toutes les autres croyances, bien plus, que la poésie est une œuvre de souffance et le poète, un être maudit voué au malheur. Quel que soit son génie et quels que soient ses efforts pour vivre parmi les hommes, s'il reste digne de sa vocation et refuse de déchoir, les hommes stupides l'abandonnent, l'insultent, le condamnent, le tuent. Chatterton, Gilbert et André Chénier en sont la preuve, qui trouvèrent dans des sociétés très diverses la même destinée.

A ces exemples illustres, on aurait pu opposer de non moins illustres exemples de poètes qui ont conquis sans peine la gloire et la fortune. Vigny le sait, et, dans la préface de Chatterton, il a soin de dire ce qu'il entend par un poète. Ce n'est pas l'homme de lettres : l'homme de lettres est pratique ; il fait ce qu'il faut

faire et au moment voulu ; il traite la littérature comme les affaires ; il est « toujours aimé, toujours compris, toujours en vue ; comme il est léger et ne pèse à personne, il est porté dans tous les bras où il veut aller ; c'est l'aimable roi du moment, tel que le dix-huitième siècle en a tant couronnés. » Le poète n'est pas le grand écrivain. Celui-là sait ce qu'il veut et où il va ; on l'écoute, on le suit ; il se bat pour ses idées, et vainqueur ou vaincu il est toujours respecté de tous. Il lui arrive de s'indigner et de souffrir, mais il a vite remis, chacun à sa place, ses sentiments, grâce à une raison exacte et souveraine qui ne fléchit jamais. Cet homme n'est pas malheureux. Mais le vrai poète est bien différent. Il est venu au monde avec une sensibilité et une imagination tellement désordonnées que ses rapports avec les hommes en sont toujours altérés sur quelque point. « Sa sensibilité est devenue trop vive ; ce qui ne fait qu'effleurer les autres le blesse jusqu'au sang ; les affections et les tendresses de sa vie sont écrasantes et disproportionnées ; ses enthousiasmes excessifs l'égarent ; ses sympathies sont trop vraies ; ceux qu'il plaint souffrent moins que lui et il se meurt des peines des autres. Les dégoûts, les froissements et les résistances de la société humaine le jettent dans des abattements profonds, dans de noires indignations, dans des désolations insurmontables, parce qu'il comprend tout trop complètement et trop profondément, et parce que son œil va droit aux causes qu'il déplore ou dédaigne, tandis que d'autres yeux s'arrêtent à l'effet qu'elles combattent. » Dans ce bouillonnement intérieur, la pensée poétique s'organise et un moment vient ou elle peut éclore. Mais, « il faut qu'il ne fasse rien d'utile et de journalier pour avoir le temps d'écouter les accords qui se forment lentement dans son âme et que le bruit gros-

sier d'un travail positif et régulier interrompt et fait infailliblement évanouir. » Cet homme est condamné à être pauvre et incompris ; il est voué au malheur.

Vigny a constaté la misère du poète et il a plaidé pour lui auprès de la foule ignorante. Au poète lui-même il conseille de tuer en lui l'espérance et de fuir dans la solitude. Et il donne l'exemple. Or, dès qu'il a renoncé aux succès bruyants et qu'il s'est retiré dans le désert, l'apaisement consolateur commence.

D'abord la conscience rend au poète un témoignage qui enfle son cœur de joie : il n'a pas vendu son âme, il n'a pas enchaîné sa muse, il ne l'a pas abaissée à servir d'ornement à la tyrannie ou de passe-temps à la richesse, il est resté pur et digne de l'Art immaculé. Il est des heures dans la vie où cette voix intime a peu d'autorité et de charme, parce que l'esprit est occupé par les bruits du dehors et parce que la jeunesse est une sorte d'ivresse de l'âme. Mais quand cette exaltation est tombée, la tristesse pénètre de tous côtés dans le cœur sans défense, et rien alors ne peut le consoler, sauf le sentiment de sa dignité, si elle est intacte.

La solitude lui apporte un autre bienfait. Délivré des préoccupations du succès et des devoirs mondains, maître de ses jours et de ses nuits, il peut vivre pour son idéal et avec son idéal, pour les plus nobles pensées, avec la beauté. La beauté est inconsistante et fugitive : il suffit d'une distraction d'un instant pour que le délicieux fantôme, péniblement élaboré, s'évanouisse. Dans le manoir solitaire, à travers la campagne silencieuse, les distractions sont rares, et le regard de l'âme reste longtemps fixé sur la beauté : l'apparition peu à peu se précise et devient réalité. Vigny se passionne pour cette beauté et « cette passion de la beauté le soutient. » Comme Flaubert à Croisset, il peut, tout à loisir, s'échap-

per de la réalité contemporaine et se réfugier dans une humanité plus belle qu'il croit voir dans le passé, ou s'imaginer les hommes plus grands et plus beaux qu'ils ne sont. A Paris, cette idéalisation est impossible. Les plus belles choses humaines ne se rencontrent pas parmi les hommes ; vivant en société, c'est-à-dire en continuel danger d'être écrasés, ils usent surtout de leurs facultés de lutter et de tromper. Il faut les voir de loin pour les trouver beaux. Dans la solitude des champs, quand le cœur est apaisé, peu à peu on sent monter en soi la tendresse pour les hommes, la foi en leur bonté, l'espérance du progrès moral. On se fait, en idéalisant ses souvenirs, et en se servant du bienfaisant mensonge des livres, une image des hommes éminents en vertu et en devouement. Et on admire de nouveau l'humanité qu'on trouvait laide hier.

Au reste, la création est splendide, quand elle s'étale librement dans l'ingénuité des champs. Mme de Vigny a des insomnies : le poète s'assied à côté d'elle pendant les nuits d'été et, à haute voix, comme s'il jouait, il lui lit Shakespeare. Les fenêtres sont ouvertes ; la lune dans son plein blanchit les forêts et les montagnes. Peu à peu, il semble au lecteur, que le verbe de Shakespeare crée de nouveau les vivantes réalités qu'il traduit, et dans les vapeurs de ces nuits sereines, surgit insensiblement le monde de la beauté : Othello et Desdémone, Roméo et Juliette, sortent de leur sommeil, et recommencent à vivre autour du manoir enchanté. Quelle jouissance pour le poète, et qui pourra jamais en décrire la profondeur !

Excité par les poètes qu'il admire, Alfred de Vigny va devenir créateur à son tour. Lydia s'est endormie et il se retire, seul, dans son cabinet de la tour. La pièce est exiguë et austère, mais l'inspiration l'habite. L'ins-

piration est la voix d'une divinité étrangère. Elle retentit dans l'âme du poète, brusquement, à son insu et même malgré lui. La Muse fait ce qu'elle doit faire, le poète n'en sait rien, il est passif. « Lorsqu'une idée neuve, juste et poétique est tombée de je ne sais où dans mon âme, rien ne peut l'arracher ; elle y germe comme le grain dans une terre labourée sans cesse par l'imagination. En vain, je parle, j'agis, j'écris, je pense même sur d'autres sujets, je la sens pousser en moi, l'épi mûrit et s'élève... » Quand vient la nuit, favorable à l'illusion et au mystère, cette emprise de l'inspiration sur l'âme du poète se fait plus totale. Il oublie tout, il est ravi hors de lui, il entre dans l'extase. « Mon âme tourmentée se repose sur les idées revêtues de formes mystiques. » Sans doute, ces idées sont inexprimables, parce que la parole humaine n'a pas d'octave pour traduire de si hautes harmonies, mais, le poète en jouit, et rien, sauf l'extase religieuse ne peut donner une idée de sa jouissance. Il vit dans un monde devenu réel et vivant pour lui, dans un monde où l'humanité ayant dépouillé les bas instincts qui la retardent a laissé grandir et fleurir ses plus belles aspirations ; la pureté, le dévouement, la bonté, l'amour, sont ici lumineux d'une clarté sans mélange. Voir cette cité idéale et y vivre c'est le plus beau des poèmes ; il ne sera jamais écrit ; il est plus grand que le plus grand de ceux qui sont écrits. Rien, dit Vigny, ne saurait lui ravir le bonheur d'écouter ces chants sans musique. « Je ne veux pas les écrire ni les dire non plus. Je les garde en moi-même, je les regarde dans le miroir de mon imagination, je les y contemple, je leur souris, puis je ferme les yeux et me tais. »

Lorsque le jour revient, à mesure que la lumière grandit, le rêve pâlit et s'efface. Le poète retrouve sa

conscience et il peut voir, séparés de lui, les fantômes avec qui il a vécu, s'éloigner.

> « Comme un essaim chantant d'histrion en voyage
> Dont le groupe décroît derrière le coteau. »

Il prend la plume et il s'efforce de fixer par quelques traits ce qu'il a gardé de souvenirs et ce qu'il a encore de visions décolorées. C'est le labeur de la composition. Il a ses humiliations et ses trivialités. Le mot juste, longtemps cherché, ne vient pas, et s'il arrive, il est trop long ou trop court pour s'adapter à la mesure du vers. Il faut le changer. C'est un marchandage indigne de la Muse. Plus que d'autres, Vigny souffre de ce travail de patience, qu'il sait décevant, tant il voit de distance entre l'ébauche qu'il vient d'écrire et les splendeurs qu'il a contemplées. Il s'acharne pourtant; et quelle joie, quand il a trouvé un mot, une image, un symbole, qui lui rappellent, de loin, ses extases nocturnes! On a remarqué avec raison que le vers de Vigny est dur et plein de chevilles, que son style est pâle, sans nerf et sans souffle. Nous pouvons regretter que sa langue ne soit pas largement épandue en nappes harmonieuses, comme celle de Lamartine; mais dans sa raideur, elle a quelque chose de plus touchant; elle a comme un visage douloureux; elle porte les traces de l'âpre lutte que le poète livrait contre la médiocrité des moyens d'expression, pour traduire son beau rêve.

La rêverie poétique, l'extase, le labeur d'écrire, toutes ces choses nobles et belles, arrachent l'homme à lui-même et le consolent des trivialités de la vie. « Le monde de la poésie et du travail de la pensée a été pour moi un champ d'asile que je labourais, et où je m'endormais au milieu de mes fleurs et de mes fruits pour oublier les peines amères de ma vie, ses ennuis

profonds, et surtout le mal intérieur que je ne cesse de me faire en retournant contre mon cœur le dard empoisonné de mon esprit pénétrant et toujours agité[1]. »

Mais cette jouissance solitaire de l'artiste qui vit pour ses idées, risquerait d'être égoïste, et par conséquent, à la longue, assez vide et vaine. Vigny a échappé à ce danger en s'élevant peu à peu à une conception plus humaine de la poésie.

Dans le calme de ses nuits sereines, quand il écrit dans le cabinet de la tour, il sent voler vers lui, comme des oiseaux invisibles, les pensées des autres hommes qui attendent son œuvre. Il songe aux échos qu'un seul de ses vers peut éveiller à travers le monde, le bien qu'il peut faire germer, le mal qu'il peut produire. Il s'humilie et tremble, puis il s'excite et s'encourage. Au moment où il compose *Chatterton*, à mesure que les scènes fiévreuses se déroulent pour aboutir fatalement au suicide du poète méconnu, Alfred de Vigny est envahi par l'inquiétude : il va briser le cœur des poètes qui attendent et qui luttent, il va les pousser à se tuer, son nom donnera de l'autorité à cette apologie du suicide. Au reste, il ne sera pas compris ; il ne fait pas l'apologie du suicide, il plaide le droit à la vie pour le génie, mais les hommes se moqueront de lui ; il n'y aura pour la cause de la poésie qu'une dérision de plus. Que faut-il faire ? brûler l'œuvre encore inachevée ou la terminer et lutter ? Noble angoisse de l'artiste, que les industriels des lettres n'éprouvent jamais, et qu'ils blasphèment, ne pouvant pas la comprendre.

Vigny achève son Chatterton et en prépare l'exécution. Tout le monde prédit une chute retentissante. Le soir de la première, c'est un succès, un triomphe. Ce

1. *Journal d'un Poète*, p. 260.

qui frappe l'auteur c'est qu'il a vu couler de vraies larmes, c'est que par conséquent, son plaidoyer pour le poète méconnu a été entendu et compris, c'est que par conséquent les hommes ne sont pas sourds aux nobles accents et qu'il vaut la peine de leur dire de grandes choses. Sa joie est débordante. Il écrit à Brizeux, à l'ami qui le comprend et qui sentira la qualité de sa joie : « J'ai réussi à ce que j'avais entrepris. Ma récompense est grande puisque dorénavant je puis avoir confiance entière dans l'attention d'un public dont on avait trop douté. Je sentais, presque seul, qu'il était mûr pour les développements lyriques et philosophiques, pour l'action toute morale. Il n'y a rien désormais qu'il ne soit capable d'entendre, car j'ai tendu la corde, jusqu'à faire croire à chaque instant qu'elle était prête à se briser. Puisse l'idée de *Stello* que la voix des acteurs vient de prêcher plus fortement, toucher enfin les plus endurcis des hommes ! »

Par ce succès éclatant, Alfred de Vigny prend conscience de son autorité et il comprend qu'il a un rôle à remplir. Ce rôle consistera d'abord a proclamer les droits de la pensée et de l'idéal, qui sont constamment méconnus ; il ne sera pas entendu de tous, surtout de ceux qui ont le pouvoir, mais sa parole aura la force d'une protestation de fait et empêchera la prescription. Les beaux mots des poètes, qui retentissent d'âge en âge, s'additionnent par dessus les siècles, et, ils empêchent la déchéance. On les enseigne aux enfants, qui les apprennent même *par cœur* et ils conservent ainsi un levain de noblesse dans l'humanité. La religion retient l'homme qui retombe à la barbarie quand il suit ses instincts ; la poésie est sœur de la religion.

Ensuite, à ceux qui voudront l'écouter, le poète enseignera la bonté et l'amour. Et c'est bien nécessaire. Tout

enseigne la dureté, la haine et la violence et l'expérience ajoute son enseignement à celui des docteurs pratiques. Le poète ne craindra pas de contredire l'expérience. Stello proclame cette vocation en termes magnifiques :

« Je crois en moi, parce que je sens au fond de mon cœur une puissance secrète, invisible et indéfinissable, toute pareille à un pressentiment de l'avenir et à une révélation des causes mystérieuses du temps présent. Je crois en moi, parce qu'il n'est dans la nature aucune beauté, aucune grandeur, aucune harmonie, qui ne me cause un frisson prophétique, qui ne porte l'émotion profonde dans mes entrailles, et ne gonfle mes paupières par des larmes toutes divines et inexplicables. Je crois fermement en une vocation ineffable qui m'est donnée, et j'y crois à cause de la pitié sans bornes que m'inspirent les hommes, mes compagnons en misère, et aussi à cause du désir que je me sens de leur tendre la main et de les élever sans cesse par des paroles de commisération et d'amour. Comme une lampe toujours allumée ne jette qu'une flamme très incertaine et vacillante lorsque l'huile qui l'anime cesse de se répandre dans ses veines avec abondance, et puis lance jusqu'au faîte du temple des éclairs, des splendeurs et des rayons lorsqu'elle est pénétrée de la substance qui la nourrit, de même je sens s'éteindre les éclairs de l'inspiration et les clartés de la pensée lorsque la force indéfinissable qui soutient ma vie, l'Amour, cesse de me remplir de sa chaleureuse puissance; et, lorsqu'il circule en moi, toute mon âme en est illuminée ; je crois comprendre tout à la fois l'Eternité, l'Espace, la Création, les créatures et la Destinée ; c'est alors que l'Illusion, phénix au plumage doré, vient se poser sur mes lèvres, et chante.

» Mais je crois que, lorsque le don de fortifier les

faibles commencera de tarir dans le Poète, alors aussi tarira sa vie ; car, s'il n'est bon à tous, il n'est plus bon au monde.

Je crois au combat éternel de notre vie intérieure, qui féconde et appelle, contre la vie extérieure qui tarit et repousse, et j'invoque la pensée d'en haut, la plus propre à concentrer et rallumer les forces poétiques de ma vie : le Dévouement et la Pitié[1]. »

Le poète peut même prétendre plus haut et l'histoire nous prouve que ses prétentions ont été parfois justifiées. Il peut être conducteur de peuples, comme Dante l'a été. Sans doute, il ne fait pas les lois et ne gouverne point ; mais, aux heures critiques, quand la conscience nationale est troublée, c'est à lui à dire le mot décisif. Il y a dans *Chatterton*, une scène d'une grandeur particulièrement émouvante, celle où le rêveur inutile se trouve en présence de l'homme occupé, du lord-maire. Lord Beckford est pratique et, avant de donner un emploi au poète il lui demande quelle idée il se fait « de nos devoirs à tous, tant que nous sommes. » Il aura vite vu à la réponse, si ce jeune homme peut un jour être utile à l'Angleterre. Chatterton lui répond : « L'Angleterre est un vaisseau... c'est à bord du grand navire qu'est notre ouvrage à tous. Le roi, les lords, les communes sont au pavillon, au gouvernail et à la boussole ; nous autres, nous devons tous avoir les mains aux cordages, monter aux mâts, tendre les voiles et charger les canons ; nous sommes tous de l'équipage, et nul n'est inutile dans la manœuvre de notre glorieux navire. » Et comme le lord-maire, ironique, lui demande ce que peut bien faire le poète dans cette manœuvre, Chatterton se recueille et lui dit gravement : « Il lit dans les astres

1. *Stello*, ch. VII.

la route que nous montre le doigt du Seigneur. »

Il faut reconnaître que cette conception du rôle social de la poésie n'est pas particulière à Alfred de Vigny. Un de ses illustres contemporains, le chef de l'école romantique, Victor Hugo, en a fait un des principaux articles de la nouvelle loi dont il était le prophète. Il comprenait le poète comme une sorte d'être supérieur, placé à égale distance de Dieu et des hommes, et chargé de porter aux hommes en les leur expliquant les paroles de Dieu, et à Dieu les désirs et les questions des hommes. A chaque page de son œuvre, il a développé cette idée grandiose, avec une abondance de mots et d'images, qui étonne, éblouit et étourdit. A force de se répéter, il tombe dans des naïvetés puériles : il se met à part de la création, et pendant que les hommes et les choses suivent leur destinée, il s'occupe lui, à causer avec Dieu et à faire son métier de flambeau. Peu à peu même à mesure qu'il prenait plus pleinement conscience de son rôle de prophète, à mesure qu'il sentait sur sa tête plus de rayons divins, Victor Hugo oubliait qu'il était un intermédiaire ; il gardait pour lui l'adoration des hommes il devenait Dieu.

Un autre contemporain de Vigny, Lamartine, prit à la lettre son rôle de conducteur des peuples et délaissant les temples sereins de la poésie, il se mêla à la politique et il siégea dans une Chambre élue par la foule. Assurément il garda toujours dans son attitude une noble allure et il voulut toujours le bien. Mais que de compromissions où on le fit glisser à son insu ! que d'intrigues obscures où on mêla son nom ! quelle besogne écœurante ! et après des victoires inespérées, quel triste retour et quelle déchéance !

Or Vigny ne tombe ni dans l'exagération maladive de Hugo, ni dans l'erreur de Lamartine. Il eut un in-

stant l'idée — et nous le verrons plus loin — de devenir député, mais ce ne fut qu'une illusion passagère. A son avis, le poète est conducteur des peuples, mais il les guide sans se mêler à eux. C'est l'ermite qui habite au sommet de la colline solitaire ; dans les temps d'obscurité et de tempête, il sort de sa retraite, il allume le feu qui sera vu de tous, puis, quand il a donné cet avertissement de la flamme, il rentre dans son ermitage et va retrouver ses fidèles pensées. Il ne se flatte même pas de l'espoir que son feu a été vu et compris de tous. Chatterton sait fort bien que Beckford ne comprendra pas et il parle quand même. Les mots pleins de sens tombent au milieu des hommes, comme la semence de l'Évangile; beaucoup périssent sans germer; il y en a qui vivent et grandissent; n'y en aurait-il qu'un tous les mille ans, qu'il vaudrait encore la peine de se lever et de parler. Au milieu du tapage romantique, parmi les gestes excessifs que des doctrines fumeuses provoquèrent, on aime à trouver cette sagesse sereine, et ce courage qui n'est pas fait uniquement de vanité et d'illusions.

Le fond de sa pensée sur la poésie et sur le rôle du poète, Alfred de Vigny l'a exposé dans deux endroits de son œuvre : à la fin de Stello, sous la forme rigide d'une consultation médicale, et dans la Maison du Berger, sous la forme flottante d'un symbole poétique. Il faut s'arrêter quelques instants à cette double expression.

Les récits du Docteur Noir ont jeté Stello dans le désespoir et dans « la conviction d'un vide nouveau rencontré sous ses pas ». Mais en écoutant l'ordonnance qui suivit, « il lui sembla qu'un brouillard épais s'était dissipé devant ses yeux et que l'étoile infaillible lui montrait le seul chemin qu'il eût à suivre. » L'ordonnance, en effet, est lumineuse et impérative. Le

poète doit « *séparer la vie poétique de la vie politique* ». Pour cela, il laissera à César ce qui est à César, c'est-à-dire qu'il ne recherchera pas le pouvoir et qu'il évitera d'aller faire sa cour aux puissants. Voici son idéal : « *seul et libre accomplir sa mission* ». Il faut que le poète soit seul : toutes les associations, compagnies, écoles, académies, limitent la liberté et tuent l'inspiration ; or, la poésie ne peut vivre que d'émotions spontanées. Cependant, dans cette solitude le poète évitera le grand danger qui le menace, « le rêve maladif et inconstant qui égare l'esprit ». Il n'a pas voulu conquérir le pouvoir dans la cité ; il est neutre. Mais sa neutralité est une neutralité armée. Il intervient à son heure quand sa conscience le lui ordonne : « il met un doigt sur la balance et l'emporte. Tantôt il presse, tantôt il arrête l'esprit des nations ; il inspire les actions publiques ou proteste contre elles.... Il dit le mot qu'il faut dire, et la lumière se fait. Il dit ce mot de loin en loin, et tandis que le mot fait son bruit, il rentre dans son silencieux travail et ne pense plus à ce qu'il a fait. »

Par-dessus tout, il évite l'espérance : « l'espérance est la plus grande de ses folies. » Le poète a une malédiction sur lui ; jamais il ne verra réalisé le bien qu'il rêve et qu'il prêche. Mais quand il sera mort, la cité idéale qu'il entrevoit, surgira de terre, et alors, son nom sera béni. Il a ce glorieux rôle de travailler pour des avenirs qu'il ne verra pas, comme Moïse conduit son peuple vers une terre promise où il n'entrera pas lui-même. L'austérité d'uue pareille mission, divine entre toutes, exalte le courage de ceux qui ont été touchés par l'inspiration.

Le programme tracé par Alfred de Vigny dans la *Maison du Berger* est moins précis, mais il est plus riche que la consultation du Docteur Noir. Il s'adresse à Éva, et les historiens curieux, qui veulent tout savoir,

même ce que le poète désirait taire, se sont demandés qui était Éva. On a donné plusieurs noms, et on n'a pu s'arrêter à aucun ; le nom s'applique à une individualité, et autour de Vigny on ne peut trouver aucune individualité assez riche pour répondre à la description du poème. Cela vaut mieux ainsi. Éva est une créature mystérieuse, c'est la Muse de Vigny, son inspiratrice ; elle s'appelle Éva, comme la mère des humains, parce qu'elle représente toute la force et toute la grâce du cœur de la femme. Vigny s'adresse donc à Éva, à la femme, qui lutte, souffre et pèche dans la mêlée des villes ; il l'invite à sortir de la cité, et à venir avec le poète dans la solitude. Pour que le calme soit complet, ils habiteront sur la montagne, dans la maison du berger, loin des villes, loin du tumulte des chemins de fer, loin des inventions de l'industrie qui étouffent la poésie. La poésie ! c'est la seule réalité bonne, et les hommes la méprisent : reconnaissons qu'elle a mérité le dédain et la haine ; dès sa naissance, elle s'est abaissée à mendier, elle a flatté les rois, elle s'est avilie jusqu'à chanter les passions hideuses ; aujourd'hui elle se compromet dans les intrigues politiques. La poésie véritable ne peut vivre que de grands sentiments et de grandes idées : au-dessus du monde du corps, il y a le monde des âmes, celui de Dieu, où tous les trésors sont contenus ; la poésie habite ce royaume et y prépare l'avenir de la terre. Mais, par lui-même, l'homme est incapable de réaliser cette poésie : pour le punir, Dieu l'a condamné à l'égoïsme, et nul n'est poète qu'en sortant de l'égoïsme par l'amour. Éva, plus faible que lui, est plus spontanée et plus généreuse ; elle devine au lieu de calculer ; mieux que l'homme, dans l'isolement de la maison du berger, elle entend le cri de la douleur humaine qui monte

des cités. Vigny supplie donc Éva de venir à lui ; la solitude est nécessaire aux grandes entreprises des hommes ; mais la femme a eu sa part dans toutes les grandes choses qui sont restées : Béatrice est à côté de Dante et sainte Claire à côté de saint François. C'est par les yeux d'Eva que le poète veut regarder la nature et avec son cœur qu'il veut comprendre l'humanité. Livré à lui-même, il ne verrait dans la nature qu'une marâtre inconsciente et dans l'humanité qu'un troupeau d'esclaves. Éva lui révélera le sens de la douleur, « la majesté des souffrances humaines ». Avec elle et par elle, il pourra réaliser la grande poésie, celle qui est gonflée de la pitié du cœur pour l'esclavage humain, celle qui prépare plus de liberté et plus de bonté dans la lumière.

La Maison du Berger est l'œuvre de Vigny la plus pleine et la plus sereine ; elle marque la fin d'une lente et dure évolution, au terme de laquelle, le poète tourmenté et désespéré a trouvé avec une conscience exacte de son art, et dans cet art même, la consolation. A la douceur, à la bonté agissante, qui prouvent qu'il est apaisé et réconcilié, il n'est pas arrivé par la religion de l'honneur : l'honneur est un principe de vie individuelle, qui pousse l'homme à s'enfermer en soi, à se contenter de soi ; l'honneur est égoïste. Il est arrivé à la bonté par la poésie, parce que la poésie n'existe que lorsque l'égoïsme est mort et qu'elle ne peut se développer que dans l'amour. L'homme blessé par la vie s'était refugié dans un pessimisme solitaire et résigné où il avait gardé sa dignité grâce à l'honneur ; c'est le poète qui va sortir de ce désespoir orgueilleux et de cette solitude dédaigneuse, afin de lutter au milieu des hommes, pour le vrai, le beau et le bien. La poésie a été son salut.

CHAPITRE V

La Bonté agissante.

Alfred de Vigny, au contact de la vie, a perdu ses illusions. La poésie dont il s'enchante ne lui rend pas ces mirages; mais il y retrouve la force d'agir. A l'ironie où le conduisait son pessimisme, il ajoute la pitié qu'il porte en lui et qu'il n'a pu étouffer : de ce mélange d'ironie et de pitié est faite sa bonté, une bonté tendre, une bonté sans illusions, une bonté qui agit sans espérance comme sans lassitude.

Dans cette « maison du berger » où il s'est retiré, on pourrait croire — et beaucoup l'ont cru — qu'il cherche à oublier les hommes et à vivre pour lui seul. Il n'en est rien. Sa solitude est peuplée de tous les êtres qu'il aime; ils sont présents à sa pensée et il les voit plus distinctement et il leur parle avec plus de tendresse que s'il pouvait leur serrer la main dans la foule. « Vingt fois par heure je me dis : Ceux que j'aime sont-ils contents.... Vingt fois par heure, je fais le tour de mon cœur. » Il fait même le tour de l'humanité; il sent en lui « l'esprit de l'humanité, l'amour entier de l'humanité et de l'amélioration de ses destinées. »

Après avoir traversé les passions qui l'ont meurtri et la méchanceté humaine qui l'a froissé et l'a instruit, dans le calme, il retrouve son vrai caractère; c'est

celui d'un chevalier hospitalier qui a l'amour de la souffrance et aurait voulu vivre pour la soulager. « La pitié, la tendre commisération que j'ai dans le cœur pour l'espèce humaine et pour ses misères me font souvent sentir la passion que l'on met à combattre la maladie dans une personne qui nous est chère, à la voir revenir à la vie. Si je l'ai éprouvé près de ma mère, près de ma femme, cela n'est point surprenant, ayant pour elles tant de tendresse ; mais cela m'a fait comprendre les secrètes et angéliques joies que pouvait goûter le chevalier hospitalier de Saint-Jean de Jérusalem et son *amour* pour ses blessés et ses malades....

... Il me semble quelquefois que la bonté est une passion. En effet, il m'est arrivé de passer des jours et des nuits à me tourmenter extrêmement de ce que devaient souffrir les personnes qui ne m'étaient nullement intimes et que je n'aimais pas particulièrement. Mais un instinct involontaire me forçait à leur faire du bien sans le leur laisser connaître. C'était l'enthousiasme de la pitié, la passion de la bonté que je sentais en mon cœur[1]. »

Cette passion, comme toutes les autres, peut être la source des pires erreurs et des plus dangereuses, parce qu'elles ont un faux air de sublime qui émeut et captive les hommes superficiels. Eloa, sœur des anges, ange elle-même, a pitié des souffrances de Lucifer, oubliant que ses souffrances sont une manifestation de la justice nécessaire ; elle croit que pour guérir Lucifer, ou pour le soulager, elle doit descendre à son niveau, espérant bien remonter ensuite avec lui ; elle n'a pas compris que descendre au milieu des méchants c'est tomber, dans sa chute elle brise ses ailes irrémédiablement et

1. *Journal d'un Poète*, p. 262.

il y a un damné de plus. Toute passion est aveugle et injuste, et sans clarté et sans justice, la bonté n'est plus de la bonté. Nous avons vu, depuis la mort d'Alfred de Vigny, un de ces apôtres de la bonté-passion, qui agitent le monde à force de sincérité et de chaleur : Tolstoï, travertissant l'Évangile, qui est justice autant qu'amour, a prétendu établir la société de l'avenir sur deux sentiments anarchiques, la pitié pour toutes les douleurs, le pardon de tous les crimes. L'humanité anonyme, l'humanité déchue, l'humanité vicieuse épuiserait ainsi toutes nos énergies actives, et nous n'aurions plus rien à donner à la famille, aux hommes d'ordre, à la vertu. Ce qui est sain, juste et bon, deviendrait la proie de ce qui est taré, méchant et malsain. Le Bon Pasteur, c'est vrai, laisse les quatre-vingt-dix-neuf brebis fidèles pour courir après la brebis égarée ; mais il les laisse bien au chaud, dans le bercail bien protégé, et quand il revient avec la malheureuse il ne les chasse pas afin d'avoir plus de place pour elle.

Bien des pages d'Alfred de Vigny trahissent cette naïveté d'évangélisme tolstoïen. Mais il est juste de reconnaître qu'il n'a pas employé tout son cœur dans cet humanitarisme vague et stérile. Sa bonté, dans la pratique, est clairvoyante et précise. Il aime d'abord ceux qu'il doit aimer, sa mère, sa femme, ses amis, ceux que les liens du sang ou les accidents de la vie rapprochent de lui. Il aime ensuite ses clients : Chatterton lui en valut un grand nombre. Beaucoup de jeunes gens crurent se retrouver dans ce poète méconnu qui meurt parce que la société se refuse à le faire vivre, et ils se tournèrent vers Vigny qui avait donné à sa plainte une voix si éloquente. Les lettres de grands génies méconnus affluèrent rue des Ecuries d'Artois à Paris et au Maine-Giraud. Ces démarches

sont connues ; elles sont de tous les temps ; les unes expriment une détresse sincère ; mais combien d'autres trahissent une simple curiosité d'oisif, le cabotinage ou même la ruse méchante qui exploite les plus nobles sentiments. Pour être sûr de ne pas se tromper, Vigny ne laissait aucun appel sans réponse, il donnait de sages conseils, et malgré qu'il lui en coutât de solliciter, il mettait son influence au service de ses jeunes disciples. Il écrit en 1849 à la vicomtesse Du Plessis ces lignes touchantes : « Je rouvre ma lettre pour vous parler d'une lettre que je viens de recevoir de Tours, lettre toute brûlante, tout enthousiaste, d'un jeune homme qui vient de lire *Stello* et qui se jette dans mes bras en pleurant, mais tout enivré et dans l'émotion d'une première lecture. C'est un étudiant. Sa lettre est un cri de douleur et de bonheur à la fois. Les jeunes gens forment la partie de la nation qui me répond toujours la première. Quelques jeunes femmes m'ont écrit quelquefois aussi de singulières confidences, presque des confessions, et je ne les ai pas trahies. Mais, sans dire leur nom, je vous donnerai à lire quelques-uns de ces épanchements d'inconnues, qui ont eu besoin de me dire leurs émotions profondes et ne me verront jamais. Il s'agit d'un garçon, et je puis bien le nommer. Il signe : Armand B..., étudiant, à l'hospice de Tours. Est-il malade, ce pauvre enfant, ou élève en chirurgie ? Envoyez donc un jeune homme ou quelqu'un s'en informer. Quel qu'il soit, il m'intéresse. Je lui répondrai, mais je voudrais savoir quelque chose de lui, pour mesurer ce que je dirai à sa situation. Quelles sont déjà ses désolations ? Déjà ! je pourrais le désespérer si je n'y prenais garde. Je vous prie, aidez-moi et prenez indirectement quelques renseignements. Si vous m'éclairez, je frapperai juste et je le le guérirai

par quelques mots.... je lui imposerai les mains. »

N'est-ce pas charmant et touchant? Cet homme qui a perdu ses illusions, garde une fraîcheur de cœur, une spontanéité de tendresse, et une confiance dans la parole humaine qui montrent à quel point il est bon, et comment cette bonté essentielle, qu'il n'a pas pu étouffer, le réconcilie avec la vie. Le voilà qui se préoccupe d'un inconnu, qu'il ne voudrait pas blesser par un mot mal choisi; et si cet inconnu est le solliciteur banal qui va frapper à la porte de tous les illustres, prêt à les trahir d'ailleurs, Alfred de Vigny, le sachant, ne sera pas moins ému au premier appel qui montera vers lui; il tendra la main, il *imposera les mains.*

Comment n'aurait-il pas été séduit par la chaleur d'admiration de quelques jeunes gens qui allaient à lui de tout cœur? S'il avait été tenté de renoncer à écrire comme on abandonne un art inutile et douloureux, il aurait été ramené à la poésie par les supplication d'un étudiant de Poitiers qui lui écrit au nom de tous ceux, et ils sont nombreux, dont l'âme a été enchantée et rafraîchie par son œuvre. Il lui demande de ne pas dire que « seul le silence est grand », il y a encore un public capable de comprendre l'art consciencieux; le poète doit parler puisqu'il y a des hommes qui attendent sa parole. L'étudiant qui écrivait ces choses avait vingt ans; il s'appelait Edmond Biré. Vigny garda sa lettre, qu'il avait annotée, comme on garde un trésor. Biré le vengeait de Molé et de Sainte-Beuve.

On n'en finirait pas si on voulait citer tous les jeunes écrivains qui allèrent à Vigny avec confiance et que le poète accueillit cordialement. Dès qu'il sentait battre un cœur sincère, dès qu'il croyait deviner une douleur, dès qu'il entrevoyait une âme inspirée, il était conquis. Un jour, son ami, Adolphe Dumas, lui demanda la

permission de lui présenter un jeune poète provençal, qui venait d'écrire un « chef-d'œuvre. » Vigny répondit sans hésiter : « *Venite ad me*, avec votre ami le poète provençal que je ne pourrai comprendre, hélas ! que lorsqu'il sera traduit par vous en beaux vers français. Si j'avais le temps d'apprendre une langue de plus, ce serait celle-ci, d'après l'enchantement où je vous vois. » Ce poète à qui il faisait ainsi confiance, était Mistral, qui venait de publier *Mireille*. Comment Vigny l'accueillit, Mistral le raconte en ces termes : « Je fis une visite à l'illustre académicien qui m'accueillit comme un fils et me dit en m'embrassant et en me baisant le front : Laissez que je vous embrasse ; ce baiser d'un vieux poète de l'Académie vous portera bonheur[1]. » On savait l'admiration tumultueuse de Lamartine pour l'auteur de *Mireille* ; l'affection plus réservée de Vigny ne lui fut pas moins douce. Il était d'ailleurs de ceux que le génie soulève et qui n'ont pas besoin de protecteurs.

Il en allait bien autrement d'un jeune Breton, Emile Péhant, qui était venu à Paris, à dix-huit ans, pour « faire de la littérature », et, évidemment pour faire fortune. Alfred de Vigny l'accueillit avec bonté. Comme il s'indignait, après avoir publié son premier roman, de ne pas atteindre la gloire, Vigny lui écrivit ces mots touchants : « Tout ce qu'il me sera possible de faire pour qu'on vous rende bientôt justice, je le ferai, et j'espère que l'heure ne tardera pas longtemps à venir... j'ai malheureusement à dévorer moi-même une part du calice que vous croyez avoir épuisé. *J'irai vous voir* pour vous donner un peu de courage, quoique le mien me suffise à peine à présent. » Cette lettre est de 1833.

1. Cité par Ernest Dupuy, *Alfred de Vigny*, II, p. 225.

Péhant n'est pas un ingrat, puisque deux ans après il est de ceux qui acclament bruyamment *Chatterton;* il fait mieux : irrité par les critiques injustes de la *Revue des Deux Mondes,* il provoque en duel Buloz, le directeur. Il avait bien des raisons de se battre pour *Chatterton.* Comme le poète anglais, il venait de publier des vers qu'on admirait et il n'avait pas de pain. Il le disait dans un sonnet simple et émouvant qui est intitulé *La Faim* :

« Vous qui m'avez connu dans ma jeunesse heureuse,
Le visage si plein et le teint si fleuri,
Et qui voulez savoir pourquoi ma joue est creuse,
Pourquoi mon front est pâle et mon corps amaigri ;

Peut-être vous croirez qu'une flamme amoureuse
En me brûlant le sang l'a seule ainsi tari
Ou que c'est du travail la lampe douloureuse
Qui, troublant mon sommeil, à ce point l'a flétri.

Oh ! ce n'est point cela qui me tue et qui m'use ;
Que m'importent l'amour et la gloire et la muse?
Ce n'est pas pour si peu que je serais changé.

Oh ! non; si vous voyez ma figure si hâve,
Ma lèvre si livide et mon regard si cave,
C'est que voilà trois jours que je n'ai pas mangé. »

Alfred de Vigny connaissait cette détresse et à l'insu de Péhant il travaillait à la soulager. Il y employait tout son crédit et il finit par obtenir de Villemain que le jeune poète fut nommé professeur de rhétorique au lycée de Vienne. Dès que ce fut chose faite, il laissa déborder la joie, dans son *Journal*, le confident de ses plus intimes pensées. « Il m'est arrivé, ce mois-ci, trois choses heureuses : Émile Péhant placé à Vienne comme professeur de rhétorique. Sauvé — Chevalier marié par amour et heureux — Léon de Wailly a hérité de 500.000 francs,

dit-on. Que les autres soient heureux au moins, leur vue me fait du bien. »

Péhant, en vrai poète, a des heures d'enthousiasme et des heures d'abattement ; il prend son métier en horreur ; il est tenté de revenir aux incertitudes et aux expédients de la vie littéraire. Vigny, qui ne le perd pas de vue, le retient, l'encourage, le conseille et l'entoure, pour le préserver « des coups de tête » ou, comme il lui dit, « des coups de cœur », d'une atmosphère de bienveillance tendre. Vraiment cet homme était perdu ou se perdait ; il l'a défendu contre la misère, contre le désespoir, contre lui-même, il l'a sauvé. C'est un grand spectacle de voir la bonté sauver les malheureux.

Cette bonté active que Vigny donne sans compter à ces amis, inconnus hier, que les hasards de la gloire ont mis sur son chemin, se renouvelle en s'employant ; et lorsqu'il se trouve parmi ses intimes, c'est avec un cœur toujours jeune qu'il les aime et qu'il leur parle. Brizeux, Barbier, Busoni, la vicomtesse Du Plessis. Mme Ancelot, Mme Lachaud, Camilla Maunoir reçoivent de lui des lettres exquises. Il a toutes les attentions de l'amitié. S'il est triste, s'il est malade, il ne parle pas de sa tristesse ou de sa santé ; ce n'est pas pour lui qu'il écrit, mais pour ses amis. « A quoi bon envoyer à ceux que l'on aime le poison d'une inquiétude qui serait d'autant plus grande qu'ils ne pourraient pas avoir d'assez promptes et continuelles nouvelles ? N'ont-ils pas assez, pour les torturer, des ennuis de leur maison, et si j'en enlevais le toit, cette nuit, qu'y verrai-je ? — Des larmes, peut-être. Pourquoi en faire couler d'autres ? » Ce désintéressement de l'amitié, le plus beau et le plus rare de tous peut-être, parce que toute affection est égoïste, Vigny l'a bien connu dans toutes ses délicatesses. Il savait que la tendresse vit de sacri-

fices ; mais elle n'est vraiment pure, sans aucun alliage, que si les sacrifices sont ignorés de tous, et surtout de ceux qui en profitent. La frêle santé de sa femme avait besoin du grand air et de la paix des champs ; Vigny n'hésite pas, en pleine gloire, à quitter Paris et les utiles relations, pour s'enfermer au Maine-Giraud en Charente. Comme il l'a avoué une fois ou deux, cet isolement lui serre le cœur ; c'est une sorte de mort anticipée. Mais il faut que Lydia ignore son martyre : il lui persuade que Paris lui est odieux, que la poésie a besoin de la solitude et que le bonheur, le pâle bonheur humain, n'est possible qu'au Maine-Giraud. Elle finit par le croire ; elle incline à penser que c'est pour Alfred qu'elle reste aux champs et qu'elle renonce aux satisfaction de la vie mondaine. Et cette illusion qui la flatte met sur son visage de malade un vague sourire qui est pour Vigny une consolation, la seule qu'il ose espérer.

Alfred de Vigny n'enferme pas sa bonté dans le cadre de la famille et de l'amitié. Il se sent lié à l'humanité tout entière par la communauté de la destinée et de la souffrance ; la plainte de l'humanité, qu'il croit entendre distinctement quand il fait silence, le déchire. Il rêve d'une autorité et d'une puissance qui lui permettraient de transformer le monde ; Julien l'Apostat, l'empereur philosophe, dont il se fait une image idéalisée — et fausse d'ailleurs — lui apparaît comme le héros qu'il aurait voulu être. Mais les joies de l'action effective lui ayant été refusées, il tâche d'agir par la pensée et de mener avec son intelligence seule le combat pour le vrai, le beau et le bien.

La lutte pour le vrai est symbolisée dans l'admirable poème qui s'appelle *la Bouteille à la Mer*. Le capitaine a relevé les écueils des mers du sud, dangereux aux navigateurs ; son navire a heurté un des terribles récifs

et il va couler. Calme dans le danger, le capitaine ne pense qu'à la parcelle de vérité qu'il a découverte et qu'il faut sauver de la mort : il enferme sa carte dans une bouteille, il jette la bouteille à la mer, et il disparaît dans les flots avec les derniers débris de son navire. Cette action simple et sublime ne manifeste pas autre chose que ce pessimisme héroïque et résigné où nous avons vu Alfred de Vigny s'arrêter dans son âge mûr. Mais il est venu maintenant à une conception plus optimiste de la vie : le capitaine est mort, il ne compte plus ; oublions-le pour nous attacher à cette bouteille qui porte la vérité dans ses flancs. Elle flotte à travers les océans ; et elle finit par aborder. Ce qu'elle contient c'est l'élixir de la science qui va sauver le monde. Ce n'est pas tout ; le poète est devenu confiant ; son poème finit dans les bruits de la fête solennelle qui célèbre les héros et les martyrs de la science. Il semble nous dire : sans hésiter, combattez pour le vrai, il n'y a rien de plus beau que de se sacrifier à la vérité ; il n'y a rien de plus utile, la vérité délivrera les hommes ; et vous en serez récompensé, les hommes célèbreront toujours la mémoire de leurs sauveurs.

La lutte pour le bien impose de plus douloureux sacrifices, mais elle est aussi efficace. Le prince russe a été exilé et condamné au bagne de Sibérie par un caprice de l'empereur. Sa femme abandonne ses terres, distribue ses bijoux à ses sœurs, et devient esclave avec son mari.

« L'empereur tout-puissant qui voit d'en haut les choses
Du prince, mon seigneur, voulut faire un forçat.
Dieu seul peut réviser un jour ces grandes causes
Entre le souverain, le sujet et l'Etat.
Pour moi je porterai mes fils sur mon épaule,

Tandis que mon mari, sur la route du pôle,
Marche et traîne un boulet, conduit par un soldat [1]. »

L'épouse ne demande rien ; mais la mère voudrait que l'on apprît à lire à ses quatre enfants qui portent un nom princier. Cette simple grâce est demandée à l'empereur qui fait attendre dix ans sa réponse, et qui refuse. La mère ne se plaint pas et continue à souffrir. Mais rien ne se perd dans le monde de la pensée et de la douleur ; les moindres souffrances, les plus petites larmes, même les larmes invisibles, celles du cœur, sont inscrites dans un livre redoutable ; quand la mesure du crime est comble, la vertu sacrifiée est vengée par Dieu ; le canon tonne du côté de la Crimée et le tyran russe est frappé au cœur.

« Sébastopol détruit n'est plus. L'aigle de France
L'a rasé de la terre, et le czar étonné
Est mort de rage. On dit que la balance immense
Du Seigneur a paru quand la foudre a tonné.
La sainte la tenait flottante, dans l'espace.
L'épouse, la martyre a peut-être fait grâce,
Dieu du Ciel ! Mais la mère a-t-elle pardonné ? [2] »

Ainsi donc, l'homme peut vaincre le mal par la douleur acceptée ; dans la lutte directe et corps à corps, le mal triomphe presque toujours ; il ne peut être vaincu que par le bien accumulé. N'est-ce pas que c'est là une idée éminemment chrétienne ?

On retrouve le même souffle chrétien dans le poème intitulé *La Flûte*, où Vigny expose les conditions de la lutte pour le Beau. Il a rencontré un jour un mendiant qui, après avoir mangé son pain noir, s'est assis auprès

1. WANDA, Poésies, p. 252.
2. WANDA, Poésies, p. 264.

d'une borne, a tiré sa flûte, et joue sans que personne s'approche pour l'écouter. Le poète vient à lui et lui demande son histoire. C'est un malheureux qui a tout essayé et à qui rien n'a réussi. Il était allé à Paris, avec l'espoir de fonder une religion nouvelle dont il sentait les dogmes dans son cœur ; bafoué par les disciples, il s'est tourné vers la poésie et il a essayé d'un drame qui n'a pas été joué ; il est tombé dans le journalisme, puis dans la famine et il mendie. C'est un inspiré, cependant, que pousse la force de l'idée.

« Je gémis, disait-il, d'avoir une pauvre âme.
Faible autant que serait l'âme de quelque femme,
Qui ne peut accomplir ce qu'elle a commencé
Et s'abat au départ sur tout chemin tracé.
L'idée à l'horizon est à peine entrevue,
Que sa lumière écrase et fait ployer ma vue.
Je vois grossir l'obstacle en invincible amas
Je tombe ainsi que Paul en marchant vers Damas[1]. »

Ému par cette plainte douloureuse, le poète prend les mains du mendiant et l'encourage. L'artiste qui lutte, roulant son rocher comme Sisyphe, impuissant à réaliser les conceptions merveilleuses de son esprit, est aussi beau que le créateur radieux qui a atteint son but comme en se jouant. Qu'il se console si on le méprise et qu'il se dise que personne n'est parvenu au sommet, Les plus forts trouvent toujours devant eux, dans leur escalade, des monts inaccessibles : d'en bas on les perd de vue, eux ne voient que de nouveaux obstacles.

« Tout homme a vu le mur qui borne son esprit. »

C'est la condition humaine qu'il faut accuser et il faut

1. *La Flûte*, Poésies, p. 229.

savoir que ces angoisses sont la loi de toute lutte pour le beau.

« Du corps et non de l'âme accusons l'indigence.
Des organes mauvais servent l'intelligence
Et touchent, en tordant et tourmentant leur nœud,
Ce qu'ils peuvent atteindre et non ce qu'elle veut.
En traducteurs grossiers de quelque auteur céleste
Ils parlent... Elle chante et désire le reste.
Et, pour vous faire ici quelque comparaison,
Regardez votre flûte, écoutez-en le son.
Est-ce bien celui-là que voulait faire entendre
La lèvre? Etait-il pas ou moins rude ou moins tendre?
Eh bien! C'est au bois lourd que sont tous les défauts!
Votre souffle était juste et votre chant est faux.
Pour moi qui ne sais rien et vais du doute au rêve,
Je crois qu'après la mort, quand l'union s'achève,
L'âme retrouve alors la vue et la clarté,
Et que, jugeant son œuvre avec sérénité,
Comprenant sans obstacle et s'expliquant sans peine,
Comme ses sœurs du ciel, elle est puissante et reine,
Se mesure au vrai poids, connaît visiblement
Que son souffle était faux par le faux instrument,
N'était ni glorieux ni vil, n'étant pas libre;
Que le corps seulement empêchait l'équilibre;
Et calme, elle reprend, dans l'idéal bonheur
La sainte égalité des esprits du Seigneur. »

L'homme qui définissait avec cette précision souveraine les conditions générales de la lutte pour le vrai, le beau et le bien, se préoccupait, plus qu'on n'a voulu le dire, des contingences de cette lutte nécessaire dans son temps et dans son pays.

Il avait constaté en lui et autour de lui la déchéance des aristocraties, et il voyait, non sans trouble, grandir une puissance nouvelle, la démocratie. Des mots

1. *La Flûte*, Poésies, p. 231.

d'ordre retentissaient de tous côtés, qu'il écoutait sans les bien comprendre ; et, au milieu de mots sauveurs, il croyait discerner des paroles de mensonge et de destruction. L'avenir intellectuel et l'avenir social de son pays lui paraissaient également compromis. Aussi il disait avec gravité : « Il faut que les hommes de talent se portent sur les points menacés du cercle de l'esprit humain et se rendent forts sur ce qui manque à la nation. » Ce qui manque à la nation, c'est ce qui fait le lien des sociétés fortes, l'esprit de devoir, l'esprit de sacrifice au bien commun. Et c'est pour cela que Vigny dans toute son œuvre exalte ce sentiment de l'honneur où une société qui a perdu la foi pourra trouver peut-être un suffisant motif d'agir.

Ce peuple qui monte et qui prend le pouvoir, il faudrait l'instruire, lui faire sentir la responsabilité dont il va se charger, et que commander n'est pas seulement jouir. Avec une bonne volonté un peu gauche, mais touchante, cet aristocrate qui s'est retiré à la campagne pour y chercher la solitude, s'enquiert des besoins des paysans ; il fait abattre des arbres pour réparer les planchers de leurs maisons ; il leur recommande et leur enseigne l'hygiène. Au village voisin, à Blanzac. il essaie de fonder une bibliothèque populaire, et, homme de lettres en tout, il a l'idée d'un théâtre moral pour le peuple. Il n'hésite pas à se faire chef de troupe et il est tout heureux des succès des petites actrices de l'école primaire dont il exagère naïvement les mérites. Dans cette action sociale, où il s'applique avec plus de conscience que de savoir-faire, Vigny ressemble à un de ces héros de Balzac, qui ne savent pas sortir de la convention des livres et traitent la campagne comme un décor de théâtre et les paysans comme les figurants d'une comédie pastorale qu'ils

mettent en scène. C'est touchant à force de sincérité.

Aucune de ces questions graves que la société ne résout qu'avec le temps — et le temps ici ce sont des siècles — ne laisse Vigny indifférent. Il y apporte, quand il les traite, sa générosité de poète, qui est toujours en avance sur son temps, mais qui représente peut-être les possibilités de demain. C'est, après tout, le rôle des poètes, à qui tout est permis, de pouvoir tout dire librement : personne ne s'offense de leurs rêveries ; leur parole tombe dans l'indifférence ; les siècles passent, elle germe quelquefois et ce qui fut utopie devient réalité sainte. C'est ainsi que Vigny s'irrite contre les duretés de la prison préventive infligée souvent à des innocents, contre la brutalité de certaines peines, et contre la laideur d'un état social qui se défend contre le criminel sans songer à le redresser et à le guérir. Victor Hugo, Tolstoï et bien d'autres ont repris depuis ce thème de la générosité sociale et du relèvement des coupables : leur humanitarisme n'a pas été sans excès impardonnables, parce qu'il outrepassait les règles inviolables de la justice et du bon sens. Vigny a montré moins de naïveté et autant de bonté.

Il est une question en particulier où sa parole a du poids et mérite d'être recueillie, c'est la question de l'armée. Dans l'ancienne France, l'armée est indépendante du pouvoir central. Le soldat appartient au seigneur dont il suit la fortune. Il part quand on l'appelle, pour défendre son maître et pour défendre la patrie. La guerre terminée, il rentre dans son foyer et retrouve son indépendance. Aujourd'hui, au contraire, l'armée est liée au pouvoir ; elle existe même en temps de paix ; et elle est entre les mains du pouvoir, qui en dispose comme d'une force aveugle et muette, une sorte de gendarmerie. L'officier n'a pas de personna-

lité, il est, un instrument sans conscience, qui doit massacrer même ses frères, ou se laisser massacrer quand le pouvoir commande.

« Que quelques ouvriers devenus plus misérables, à mesure que s'accroissent leur travail et leur industrie, viennent à s'ameuter contre leur chef d'atelier ; ou qu'un fabricant ait la fantaisie d'ajouter, cette année, quelque cent mille francs à son revenu ; ou seulement qu'une bonne ville, jalouse de Paris, veuille avoir aussi ses trois journées de fusillade, on crie au secours de part et d'autre. Le gouvernement quel qu'il soit, répond avec assez de sens : *La loi ne me permet pas de juger entre vous ; tout le monde a raison ; moi, je n'ai à vous envoyer que mes gladiateurs qui vous tueront et que vous tuerez.* En effet, ils vont, ils tuent et sont tués. La paix revient, on s'embrasse, on se complimente, et les chasseurs de lièvres se félicitent de leur adresse dans le tir à l'officier et au soldat. »

A. de Vigny a touché avec netteté la grande plaie de l'armée : elle est la nation en armes, et dans un pays, divisé par les partis, elle est au service d'un parti ; il suffit d'une révolution dequelquesjours pour qu'elle soit obligée de changer de maître, mais on ne lui demande pas si elle a changé d'âme. Pour cette force aveugle et muette, qui souffre sans se plaindre et qui protège la vie du pays, Alfred de Vigny réclame un peu d'indulgence et un peu d'affection. Son livre *Servitude et grandeur militaire* est ainsi un acte de clairvoyant patriotisme et il vibre de toutes les préoccupations qui sont restées les nôtres, plus douloureuses peut-être aujourd'hui que de son temps, parce que les conflits entre la force armée et la conscience d'un grand nombre sont devenus plus fréquents.

Nous verrons au chapitre suivant que Vigny n'est

resté étranger à aucune des graves questions religieuses qui agitèrent son temps. Nous venons de voir avec quelle attention frémissante il s'incline sur les questions sociales pour chercher le remède aux maux qu'il sent ou qu'il prévoit. Nous n'avons donc plus de droit de nous représenter ce poète comme un solitaire, qui vit avec sa pensée, à qui sa pensée suffit, et qui se désintéresse des hommes et des problèmes qui les troublent. Il lui est arrivé la même chose qu'à Montaigne et qu'à Flaubert ; parce qu'ils ont refusé les faveurs du pouvoir, parce qu'ils ont dédaigné de se mêler aux intrigues des partis, parce qu'ils ont fui l'agitation de Paris pour vivre dans une campagne solitaire, on les a accusés d'égoïsme. Or, il y a plus d'égoïsme dans l'ambition bruyante que dans le désintéressement, serait-il même un peu hautain. Bien différent des politiciens qui s'agitaient pour jouir, il a souffert des erreurs et des douleurs de tous. Quand on prétend à le juger sans parti pris, si on veut se souvenir de ce qu'il y a d'orgueil dans son isolement, il ne faut pas oublier ce que ses nobles souffrances manifestent de bonté.

CHAPITRE VI

Le Réconfort divin.

Par sa bonté, Alfred de Vigny se rapprochait de Dieu et des consolations que donne la foi. Les a-t-il rencontrées complètes? c'est un problème, peut-être insoluble, dont l'examen donne des émotions et des leçons.

Alfred de Vigny était le fils d'une mère chrétienne ; il fut élevé par elle pieusement et jusqu'à l'adolescence, il trouva dans la religion un refuge tendre et distingué qui le consolait de la vulgarité de ses camarades et de la brutalité de la vie commençante. Mais cette religion du cœur et de l'imagination n'était pas soutenue par une doctrine raisonnée, par une philosophie solide, et elle ne résista pas aux premières réflexions orgueilleuses de la jeunesse et aux premières lectures critiques. L'enfant devenu homme s'en débarrassait comme de ces croyances puériles qui l'avaient enchanté dans le bas âge mais qui ne convenaient plus à sa raison adulte.

A mesure que ses illusions s'en allaient emportées par la vague de pessimisme qui l'envahissait, sa foi achevait de s'éteindre. Le même motif qui l'entraînait vers le désespoir philosophique le poussait vers l'incrédulité : pourquoi le mal existe-t-il et pourquoi Dieu l'a-t-il permis? Vigny n'était pas fait pour répondre à

cette question redoutable, parce qu'il mettait trop de passion dans ses idées et dans sa logique trop d'orgueilleux emportement. Aussi, il en fit la grande plainte de la terre contre Dieu, la grande objection contre la foi, l'excuse de toutes les incrédulités et de tous les blasphèmes. Il écrit dans son journal, sous le titre *Elévation* : « Dieu voit avec orgueil un jeune homme illustre sur la terre. Or, ce jeune homme était très malheureux et se tua avec une épée. Lorsque son âme parut devant Dieu, Dieu lui dit : « Qu'as-tu fait ? pourquoi as-tu détruit ton corps ? L'âme répondit : « C'est pour t'affliger et te punir. Car pourquoi m'avez-vous créé malheureux ? Et pourquoi avez-vous créé le mal de l'âme, le péché, et le mal du corps, la souffrance ? Fallait-il vous donner plus longtemps le spectacle de mes douleurs ? »

Cette incrédulité passionnée fut fortifiée par la lecture des critiques indépendants qui commençaient alors à traiter les questions religieuses, non plus avec l'ironie désuète d'un Voltaire, mais avec des prétentions à l'impartialité et à la rigueur scientifique. Ils eurent un grand empire sur ce poète solitaire qui se méfiait de son cœur et que rien ne défendait contre leurs affirmations tranchantes. L'apologétique chrétienne en était réduite à l'éloquence sentimentale de Chateaubriand que les savants dédaignaient ou à la rigueur abstraite de Bonald qui rebutait des esprits troublés par la Révolution et par le Romantisme. Il y avait bien Lamennais : quand il parut, il suscita des espérances émues et les âmes inquiètes se tournèrent vers lui comme vers un grand réformateur qui devait trouver les formules de paix. Vigny s'attacha à lui, comme tant d'autres, comme Sainte-Beuve lui-même dont les préoccupations religieuses ne tournèrent jamais au tragique,

comme Quinet et Michelet qui devaient se signaler plus tard par leurs luttes anticléricales. Il attendait de lui une transformation religieuse qui mettrait la doctrine catholique en harmonie avec les aspirations nouvelles de son esprit et de son cœur. Or, celui qui avait excité tant d'espérances les trompa toutes brusquement et d'un coup, en rompant avec l'Église ; cette rupture faisait perdre un demi-siècle à la vérité religieuse et éloignait pour toujours un grand nombre de nobles esprits. Vigny fut de ceux-là. C'est de ce moment qu'il se mit à étudier « les doctrines et les thédicées antiques et modernes » et qu'il « construisit en lui-même l'édifice immuable de ses idées philosophiques, théologiques et théosophiques [1]. »

Cet édifice une fois construit, Vigny le considère comme définitif. Il a pris une attitude, ou plutôt le Docteur Noir l'a prise pour lui ; c'est l'attitude d'un sceptique, d'un désabusé, d'un résigné qui est revenu de tout ; s'oublier un instant et fléchir cette raideur serait une lâcheté. Le poète a soutenu le philosophe dans cette doctrine décevante en inventant des formules éclatantes et rigides :

> Gémir, pleurer, prier est également lâche,
> Fais énergiquement la longue et lourde tâche
> Dans la voie où le sort a voulu t'appeler,
> Puis, après, comme moi, souffre et meurs sans parler.

Et le philosophe est devenu l'esclave de ces vers immortels, et l'homme n'a plus osé pleurer ni prier de peur de démentir devant les hommes et devant son ombrageuse conscience sa parole inspirée.

C'est pour ces motifs et pour bien d'autres qui sont

---

1. Lettre à Mme de Saint-Maur, Correspondance p. 356.

mal connus ou demeurent complètement cachés que Vigny s'est établi dans l'incrédulité. Mais son incrédulité n'a jamais été satisfaite, ironique ou blasphématoire ; il a toujours gardé le regret de la foi perdue et la souffrance de n'avoir plus des certitudes où s'appuyer, souffrance dont il se faisait au reste un mérite et comme une raison de plus en faveur de son scepticisme. Au fond, il n'a jamais connu l'indifférence, et c'est pour cela qu'il est remonté vers la foi. Les motifs de son ascension sont nombreux et fort variés.

Comme les poètes romantiques, ses contemporains, Alfred de Vigny fut un fervent lecteur de la Bible. Dans sa vie nomade d'officier, dans les marches en montagne, il lui était difficile d'emporter les livres qu'il aimait ; pour les remplacer tous, il gardait la Bible, le livre par excellence. Un soldat qui devint son ami, après avoir été son « frère d'armes », Guillaume Pauthier, la portait dans son sac, et la lui donnait quand on s'arrêtait pour une halte. C'est ainsi que sa pensée flottait continuellement dans un monde surnaturel, et qu'il vivait en la présence de ce Dieu à qui il s'imaginait qu'il ne croyait pas.

Dans la Bible, l'Évangile surtout l'attirait, et la personnalité de Jésus s'imposait à lui par sa hauteur et par sa tendresse. « L'humanité, écrit-il, devait tomber à genoux devant cette histoire, parce que le sacrifice est ce qu'il y a de plus beau au monde, et qu'un Dieu né sur la crèche et mort sur la croix dépasse les bornes des plus grands sacrifices. » Les obscurités, les mystères de cette vie étonnante le tentaient. « Jésus-Christ, dit-il, eut de douze à trente ans, une vie ignorée, ce que le clergé appelle la vie cachée. Il y aurait un grand ouvrage idéal à faire sur cette vie. Il faudrait chercher à se rendre compte de ce qu'a pu penser et éprou-

ver l'Homme-Dieu, sentant croître en lui la Divinité. » Rien de plus beau, de plus grand n'a paru dans le monde : devant cette sublime apparition l'incrédulité de Vigny se tait, et s'il ne croit pas, il adore. Il sent ce qui manquerait aux hommes si l'Évangile était effacé et si Jésus n'avait pas été ; il sent aussi que le scepticisme de son siècle, chaque jour grandissant, entoure d'ombres la figure du Christ, qui s'estompe, peu à peu s'efface et s'évanouit de nos horizons. Il voudrait la retenir à force d'amour puisqu'il ne peut pas la retenir à force de foi. Et il fait, lui, le premier des poètes du XIXe siècle, le geste que tant d'autres feront après lui : Victor Hugo, Lamartine, même Leconte de Lisle, invoquent Jésus-Christ comme un Dieu, sans croire peut-être à sa divinité, parce qu'ils savent qu'ils ont besoin de lui. Cette invocation d'une foi qui s'ignore et d'une incroyance qui souffre, depuis Vigny se répète d'âge en âge et nous l'entendons encore :

« Il vit. La nuit immense a beau venir sur nous.
Ténèbres de l'esprit qui nie et qui calcule ;
Nous avons beau sentir, dans l'affreux crépuscule,
Défaillir à la fois nos cœurs et nos genoux,

Chacun de nous revoit, dans la nuit de son âme,
Ce fantôme divin, pur esprit, noble chair,
Qui nous a fait tout homme et tout enfant plus cher,
Notre mère plus tendre et plus douce la femme....

Seigneur, nous avons soif ; Seigneur, nous avons faim ;
Que notre âme expirante avec toi communie !
A la table où s'assied la Fatigue infinie,
Nous te reconnaîtrons quand tu rompras le pain....

Les vallons sont comblés par l'ombre des grands monts,
Le siècle va finir dans une angoisse immense ;
Nous avons peur et froid dans la mort qui commence :
Reste avec nous, Seigneur, parce que nous t'aimons[1]. »

---

1. Jean AICARD, *Jésus*, *Les Pèlerins*.

Ces sentiments des poètes que Vigny éprouva, le premier, dans le doute moderne, manifestent le besoin et le désir de la foi en Jésus-Christ. Ce besoin et ce désir l'entraînèrent vers la vérité.

Les doctrines de négation qu'il s'était faites en quittant l'abri de la foi traditionnelle avaient d'ailleurs quelque chose de religieux et comme une vertu de retour à la vérité. Le sentiment de l'honneur, qui n'est autre chose que la voix de la conscience proclamant le devoir, qui s'impose à nous par tout le mystère et tout l'infini qui est en lui, apparaît comme un sentiment chrétien dans son essence. C'est parce qu'il a emporté des souvenirs du sanctuaire que Vigny a imaginé un honneur si pur, si haut, si sacré, et tous ces souvenirs qu'il y a versés, devaient le ramener un jour à son origine. Quand il écrivait *Servitude et Grandeur militaire*, il se croyait sceptique ; mais l'intuition inconsciente de son cœur était plus forte que les raisonnements nets de son esprit, et il composait, à son insu, une œuvre enflée de sève chrétienne : tel Richard Wagner, athée convaincu à l'heure où il compose la *Tétralogie*, est trompé par son génie chrétien qui fait malgré lui une œuvre chrétienne, à tel point qu'ayant plus tard adhéré au Christ le grand artiste n'aura rien à changer dans ce qu'il a écrit.

Même dans les pages du *Journal* dont l'accent est blasphématoire, on découvre, quand on y réfléchit une âme de christianisme. Vigny a bien vu, comme tous les penseurs qui ont connu la nature humaine, que le mystère des contradictions de notre vie ne peut s'expliquer que par la déchéance d'un état primitif quasi divin et par une condamnation dont nous portons le poids. Au lieu d'accepter la doctrine catholique qui explique cette condamnation par la faute du condamné,

le poète maudit le juge qui a prononcé une sentence arbitraire ; mais quelles que soient les arguties dont il l'embarrasse, il accepte, en somme, le dogme du péché originel, c'est-à-dire le dogme fondamental, sans lequel l'homme est inexplicable. Toute l'économie de notre destinée religieuse repose sur cette condamnation dont la pensée a toujours hanté Alfred de Vigny : il était donc bien préparé par les tendances mêmes de son esprit philosophique à revenir à la vérité totale.

Remarquons bien, en outre, qu'il n'était pas de ces hommes tranquilles et positifs, contents de leurs idées, satisfaits de la réalité, qui ne cherchent rien au delà de ce qu'ils voient et de ce qu'ils touchent et traitent de chimère tout ce qui n'est pas matériel. Pour Vigny, au contraire, c'est le réel qui est peut-être une illusion, et c'est l'invisible qui est la seule réalité : le monde des esprits et des cœurs est autrement riche et consistant que le monde des corps. Qu'on se souvienne de sa conception de la poésie qui ramène l'inspiration à une sorte d'extase, dans laquelle l'homme libéré des entraves matérielles sort de lui-même pour vivre parmi les êtres de son rêve et pour toucher la Beauté. N'est-ce pas le sentiment de l'infini, du divin, de Dieu, qui l'envahit à cette heure choisie ? Et puisqu'il a l'expérience du divin, puisqu'il doit à cette expérience ses plus pures joies et ses plus nobles œuvres, comment pourrait-il, quand il est revenu dans la banalité de la vie humaine, écouter son esprit critique, ondoyant et capricieux, qui s'amuse à nier ce que son cœur a senti et ce que ses yeux agrandis par l'inspiration ont clairement vu ? Le véritable poète, c'est-à-dire celui qui dégage et exprime ce qu'il y a de meilleur et de plus haut en nous, ne peut pas être un négateur ; il touche la réalité du mystère divin qui est la matière même de

son œuvre ; il ne peut pas nier Dieu sans se nier lui-même ; et si, entravé par son esprit disputeur, par sa raison orgueilleuse, par la faiblesse de sa volonté il ne peut pas arriver à une foi solide, du moins il s'élève jusqu'au désir de la foi et jusqu'à « l'espérance fervente ».

Il suffit d'une inconstance douloureuse, d'une crise qui efface les vains fantômes de l'esprit, pour que cette expérience devienne une foi réelle. Lorsque Vigny perdit sa mère, abîmé dans la douleur, il oublia les années de sa jeunesse et de sa maturité, l'évolution de son esprit, toute sa branlante philosophie, et il se retrouva petit enfant, ne sachant que murmurer les prières que la morte lui avait apprises. Il écrit le vendredi 22 décembre 1837 : « Après avoir prié sur le cercueil de ma pauvre mère. Mon Dieu ! Mon Dieu ! avez-vous daigné connaître mon cœur et ma vie ? Mon Dieu ! m'avez-vous éprouvé à dessein ? Avez-vous réservé la fin de ma pauvre et noble mère comme un spectacle pour me rendre à vous plus entièrement ? Avez-vous donc permis que la morte attendît mon retour ? Son âme, sa belle âme, avait-elle encore assez de force pour s'arrêter et m'attendre ?.... Donnez-moi, ô mon Dieu ! la certitude qu'elle m'entend et qu'elle sait ma douleur ; qu'elle est dans le repos bienheureux des anges et que, par vous, à sa prière, je puis être pardonné de mes fautes [1]. »

Voilà que le poète incrédule s'agenouille et demande à Dieu de lui donner la foi ; comment ferait-il cette prière s'il n'avait pas au fond du cœur une foi commençante et n'est-ce pas le cas de répéter le beau mot de Pascal : Tu ne me chercherais pas si tu ne m'avais pas trouvé ?

1. *Journal d'un Poète*, p. 127.

Sans doute cet état chrétien où la mort de sa mère avait entraîné Alfred de Vigny, fut passager, et la foi vacillante qu'il avait retrouvée perdit peu à peu de sa force et de sa clarté. Cependant, toute faible qu'elle était, elle put commander dans sa vie une attitude nouvelle, que nous avons étudiée, et lui inspirer des actes chrétiens, qu'il croyait ne devoir rattacher qu'au sentiment de l'honneur, à la bonté et à la tendresse humaines.

Je me trompe : il devait se rendre compte de ce qu'il y avait de religieux dans sa conduite, puisqu'il a été toute sa vie préoccupé des relations de la morale pratique et de la religion. Le problème de la morale et des conditions de la morale est pour Vigny le problème essentiel ; c'est là que sa pensée revient toujours, c'est là son centre, c'est là ce qui constitue la véritable unité de son œuvre.

Les excès révolutionnaires dont il a été témoin, la désagrégation d'une société où les classes dirigeantes ont perdu le droit et l'habitude de diriger et ont livré le pouvoir à une foule ignorante et indocile, la méchanceté humaine qu'il sent toujours prête à briser le frein que lui impose la loi, le font trembler pour l'avenir de la France et de l'humanité. Il voit venir un état de choses déconcertant qui réalisera dans le monde ce paradoxe, l'anarchie au pouvoir, et il a peur. Pour préserver la société de ce fléau et pour conserver parmi les hommes la tranquillité de l'ordre et la sécurité de la vertu, qui sont les conditions essentielles de tout progrès, il faudrait garder dans chaque conscience le sentiment du devoir, le respect d'une réalité supérieure à tout, le respect de la loi morale. Or, il n'y a pas de vraie morale sans religion : ce que les philosophes appellent du nom de morale n'est qu'un ensemble

de déductions logiques, de préceptes d'ordre intellectuel, qu'une raison individuelle a inventés, qu'elle peut défaire par un travail inverse et qui n'ont aucune valeur en dehors de l'esprit qui les a conçus. Chaque penseur raisonne sa vie et, en ce sens, se fait une morale, qui peut être efficace pour les heures de calme. Mais ceux qui ne pensent pas, parce qu'ils ignorent le mécanisme de la déduction ou parce qu'ils n'ont pas le temps de s'y appliquer, ne peuvent pas se faire leur morale ; et ils ont trop de clairvoyance et trop de fierté pour accepter celle du voisin, un oisif qui écrit des livres. Pour eux, il n'y a pas de morale hors de la morale religieuse, parce qu'elle s'impose à eux au nom d'une autorité mystérieuse et incontestable. Un jour viendra peut-être où tout homme vivant sera un penseur ; mais nous sommes loin de ce jour ; et, en l'attendant, la société qui veut vivre a besoin d'une morale religieuse.

Aussi les philosophes qui ne croient plus au christianisme ont le devoir sacré d'agir comme s'ils y croyaient, de surveiller leur conduite pour ne pas troubler les âmes confiantes, et même de défendre et de propager la doctrine chrétienne, par pitié et par amour pour les hommes. « Plus l'esprit est vigoureux, plus il se perd dans les catacombes de l'incertitude humaine.... Mais les sages ont gardé leurs doutes dans leur cœur et ont respecté la foi sociale reçue généralement et adoptée du plus grand nombre[1]. »

Le pasteur Bungener, qu'il connaissait par son amie, la puritaine Camilla Maunoir, lui avait envoyé ses deux romans historiques *Un Sermon sous Louis XIV* et *Trois Sermons sous Louis XV,* où il utilise avec une habileté

1. *Journal,* p. 161.

assez lourde les calomnies de Voltaire contre l'Eglise catholique. Alfred de Vigny le remercie et le félicite avec une politesse un peu froide, puis il exprime la grave inquiétude qui le possède. « Si l'on évoquait trop souvent les ombres des victimes, si Montluc renvoyait à Des Adrets ses fantômes, si le protestantisme et le catholicisme recommençaient cette lutte des morts, ce serait, je le crois, le christianisme qui en souffrirait. Dans un temps où, près de vous, Strauss a enseigné en Suisse, où nous avons vu à Paris le pouvoir à demi saisi par ceux qui disaient : *La propriété c'est le vol*, et *l'idée de l'existence de Dieu est cause de tous les maux de l'humanité*, à présent qu'il ne suffit plus de dire comme un poète de nos jours qui m'est cher :

O Christ, il est donc vrai, ton éclipse est bien sombre[1] !

A présent que la *Divinité* même est menacée par le matérialisme et le panthéisme à la fois, n'est-il pas permis d'espérer que les ministres chrétiens emploieront l'autorité de leur parole à resserrer, s'il se peut, et rapprocher les barrières de tous les cultes ? Ce n'est pas trop de toute l'armée du Christ pour faire face à la barbarie intérieure qui, de tous côtés, est sortie de ses ténèbres[2].

L'illusion est naïve assurément : une religion inconsistante, qui serait faite de vagues préceptes communs à toutes les doctrines, manquerait de force pour résister à la barbarie, parce qu'elle ne serait autre chose qu'une philosophie humaine, c'est-à-dire une barrière flexible ; on ne combat la barbarie qu'avec des armes rigides et

---

1. Lamartine, *Hymne du Christ.*
2. Correspondance, p. 251.

pointues et on ne dissipe pas les ténèbres avec des brouillards. Mais l'illusion est généreuse et elle est un hommage ému à la vérité chrétienne. Alfred de Vigny n'ose pas dire encore que le christianisme est vrai, parce qu'il est vrai ; mais de même que Chateaubriand avait dit qu'il doit être vrai parce qu'il est beau, il dirait volontiers qu'il doit être vrai parce qu'il est bon, et qu'il faut respecter et même garder des dogmes à cause de sa morale. Il nous apparaît ainsi comme l'ancêtre de deux groupes d'hommes : les philosophes qui cherchent dans le pragmatisme une conciliation de la critique et des nécessités de la vie, et les politiciens qui se réfugient dans un scepticisme catholique pour mettre d'accord l'anticléricalisme et les nécessités de la conservation sociale. Mais, il faut se hâter de dire que ses disciples lui ont fait du tort et qu'il apportait dans l'examen des problèmes religieux plus de désintéressement.

Tout le roman de *Daphné*, une œuvre posthume qui nous a été révélée récemment, porte sur ce problème de l'avenir de la société par la religion ou plutôt par la morale religieuse. Le rhéteur Libanius, retiré à Daphné, a imaginé et prêché à ses disciples une doctrine épurée qui doit renouveler le monde : à ses yeux, les fables païennes et les dogmes nouveaux du christianisme sont de grossiers symboles qui séduisent la foule en masquant la vérité. La vérité est en nous, dans la conscience, qu'il faut diviniser en l'épurant de l'apport grossier des mythologies. Julien son disciple préféré, a abandonné le christianisme et le paganisme pour se convertir à la doctrine de *Daphné* ; mais à part quelques rares initiés, personne ne le comprend, personne ne le suit, et il revient auprès de Libanius, attristé et découragé.

Libanius, instruit par cette tentative manquée, tire la leçon de l'expérience. « J'ai cru quelque temps que l'on pouvait dorer les idoles et blanchir les temples, mais je vois qu'ils n'en paraissent que plus vieux. Le nouveau voile dont nous avons enveloppé les idées est trop transparent, son tissu est trop élégant et trop fin, on voit en dessous nos pieds de philosophes et de savants ; c'est ce qui fait que tout est perdu pour le temps de notre vie[1]. » Et comme Julien, déjà résigné à la défaite, lui demande ce qu'il faut faire pour préparer l'avenir du monde, Libanius lui répond qu'il faut passer la main aux Barbares. Il lui montre une momie dont les couleurs n'ont point pâli parce qu'elle est conservée dans un cristal qui la couvre dans toute son étendue.

Or, « les dogmes religieux, avec leurs célestes illusions, sont pareils à ce cristal. Ils conservent le peu de sages préceptes que les races se sont formés et se passent l'une à l'autre. Lorsque l'un de ces cristaux sacrés s'est brisé sous l'effort des siècles et les coups des révolutions des hommes, ou lorsque les caractères qu'il porte sont effacés et n'impriment plus de crainte, alors le trésor public est en danger, et il faut qu'un nouveau cristal serve à le voiler de ses emblêmes et à éloigner les profanes par ses lueurs toutes nouvelles, plus sincèrement et chaudement révérées. Or, les Barbares dont nous parlons ont une crainte toute vraie, toute jeune et sans examen du nouveau dogme des chrétiens ; s'ils la conservent pure, ce dogme sera le seul en vérité qui puisse sauver le trésor du monde, et ce sera là le cristal neuf orné de symboles nouveaux et préservateurs[2]. »

Dix-neuf siècles plus tard, Vigny croit que le cristal

1. *Daphné*, p. 151.
2. *Daphné*, p. 159.

chrétien s'est terni et comme il ne voit rien qui puisse le remplacer et sauver le trésor moral nécessaire à la vie de l'humanité, il s'attache au dogme chrétien, avec un ardent désir qu'il soit encore efficace et une espérance éperdue qu'il le sera.

Toutes les démarches de son esprit et de son cœur le ramenaient donc à la foi de son enfance. Est-il allé jusqu'au bout, jusqu'à l'affirmation complète et jusqu'aux actes qui en découlent ? La question est complexe et embrouillée.

Si Alfred de Vigny n'est pas arrivé jusqu'à la foi, c'est qu'il se faisait de la foi une conception fausse. Il la confondait avec la certitude mathématique; et comme par le raisonnement il ne pouvait pas arriver à s'établir dans cette certitude touchant les dogmes, il suspendait son jugement, par scrupule, en homme qui redoutait d'affirmer au delà de ce qu'il voyait et de ce qu'il *savait*. Mais ceux qui ont voulu voir en lui un négateur qui a persisté jusqu'au bout dans sa négation se sont trompés, et si on pouvait hésiter sur ce point, on ne le peut plus depuis la publication des lettres à Barbier. Le 15 mai 1850, dans une lettre à son ami, Alfred de Vigny cite l'opinion de Cicéron sur la mort, et s'indigne de la légèreté de l'orateur romain qui traite de chimères les croyances à une vie future ; puis il ajoute :

« En vérité, malgré nos iniquités et nos corruptions et le siècle de Voltaire, nous valons mieux encore que ces maîtres du monde. Il n'y a pas un pays chrétien, même la France cynique, où un orateur osât dire de telles paroles et les pût prononcer impunément en public. Il n'y a pas un prince assez sûr de son incrédulité, pour se déclarer comédien comme Auguste, et dire en mourant : Ma scène est jouée, baissez le rideau et applaudissez.

« L'idée de l'immortalité de l'âme est partout populaire, et l'espérance est universelle de retrouver ceux qu'on aima pour n'en être plus séparé. Vous aviez vu dans le dernier regard de votre mère quelque chose qui vous semblait comme un coup d'œil jeté vers les grands horizons de l'éternité et un sourire de bonheur en les entrevoyant[1]. » La croyance à l'immortalité de l'âme est la démarche essentielle de la foi et on ne peut pas appeler incrédules ceux qui la font avec tant de netteté.

On a lu plus haut la prière chrétienne d'Alfred de Vigny près du cercueil de sa mère. On pourrait citer bien des pages où vibrent la même ferveur d'espérance et le même respect religieux des dogmes. Le 3 juillet 1857, il écrit à M[lle] Valentine de Saint-Chamans, au moment où elle vient de faire sa première communion : « Vous voilà donc plus chrétienne que jamais, et je regrette de ne vous avoir pas vue approchant des sacrements qui vous ont été donnés. Je suis sûr que vous étiez troublée de cette audace que nous avons ce jour-là de recevoir Dieu même sur nos lèvres. » Ce ne sont pas là propos de sceptique.

Autour d'Alfred de Vigny, à mesure qu'il vieillissait et inclinait vers la mort, on se préoccupait de son salut, et de pieuses et imprudentes personnes multiplièrent leurs industries pour le convertir. Il fut irrité de leur attitude, parce qu'il s'indignait de voir qu'on le prenait pour un indifférent qui n'a jamais pensé aux questions religieuses, mais qui a peur de la mort et serait peut-être disposé à prendre une dernière garantie avant de partir.

Avec le P. Gratry, il agit tout autrement; Gratry

---

1. *Revue Bleue*, 3 Juin 1905.

qui avait des ambitions académiques, s'était lié avec lui par la littérature, et de la littérature, il passa avec intrépidité à la question religieuse. Vigny discuta poliment avec lui, mais ne se rendit pas : il se trouvait en présence d'un homme qui voulait le convaincre par raison et comme entreprendre sur l'intransigeante indépendance de son esprit. De ce côté, son siège était fait et il défendait les avenues de sa raison. Mais il restait accessible par le cœur et un jour vint où le cœur fut touché.

L'abbé Vidal, curé de Notre-Dame de Bercy, vint le voir, et il a lui-même raconté ainsi leur entrevue : « Monsieur de Vigny, lui dis-je, je pars un de ces jours pour un long voyage et je ne veux pas partir sans vous avoir donné l'absolution. Tout aussitôt il s'inclina et me donna son plein consentement. Il prit un air extrêmement recueilli et après la confession il me dit ces propres paroles : *Je suis catholique* et je *meurs catholique*. Après cette profession de foi, je lui donnai l'absolution. En ce moment, il était impossible d'exiger davantage. Cet acte suprême fit sur lui la plus grande impression : il me prit la main, m'attira à lui et m'embrassa en me disant avec une effusion de cœur inexprimable : Ah ! quelle bonne action vous venez de faire. Je n'oublierai jamais cette parole et le ton dont elle fut prononcée[1]. »

Les mêmes détails se trouvent dans une lettre écrite par Mme d'Orville à Mme de Saint-Maur, le 19 septembre 1863, quelques instants après la mort d'Alfred de Vigny. Elle raconte qu'elle a été voir l'abbé Vidal qui lui a assuré que le mourant s'est confessé avec lucidité et piété. La chose est donc certaine : on ne ment pas

---

1. L'abbé SAILLARD : *Les hommes célèbres du XIXe siècle et la foi chrétienne*, p. 302-203.

devant la mort ; ce qui n'empêche pas Louis Ratisbonne d'écrire : « De race religieuse, Alfred de Vigny n'avait pas manqué d'accueillir avec sa courtoisie de gentilhomme un prêtre qui lui faisait visite. Il n'aurait pas voulu offenser l'Église par des obsèques purement civiles, et son testament lui-même en fait foi ; défendant qu'on prononçât aucun discours à ses obsèques, il ajoutait : il ne faut autour d'un cercueil que les prières de l'Église et les larmes des cœurs fidèles. Mais il a persisté jusqu'au bout, j'en demeure convaincu, dans la fermeté de ses opinions philosophiques ; il est mort comme il a vécu, incrédule au dogme et stoïcien. »

Il serait oiseux de remarquer qu'un homme qui demande dans son testament les prières de l'Eglise autour de son cercueil, ne prend pas dans la mort l'attitude d'un incrédule. Et comment Louis Ratisbonne fait-il pour être certain d'une chose qui reste mystérieuse, je veux dire le dernier état de la conscience de Vigny? Mais pourquoi instituer un débat dont les pièces nous échappent? Dieu seul est juge des cœurs. L'historien n'a qu'à affirmer les faits quand ils sont démontrés et s'abstenir de prononcer sur les intentions. Mais il me semble, après avoir étudié la vie et l'âme de Vigny, que l'on peut dire, qu'en entrant dans le calme de la mort il avait reçu enfin le réconfort divin.

CHAPITRE VII

Ce qui demeure.

Depuis le jour où Vigny faisait applaudir ses poèmes et ses drames, nous avons connu au moins deux grandes révolutions littéraires : l'école romantique et l'école parnassienne, qui s'étaient un moment imposées, ont perdu leur prestige. Et la gloire de Vigny a profité de cette double chute. Dégoûtés du Romantisme, nous lui savons gré d'avoir résisté à l'individualisme passionné et tapageur de ses contemporains et d'avoir gardé la dignité de la pensée qui est de tous les temps. Dégoûtés du Parnasse qui nous prêchait la suprématie de la forme et l'indifférence au contenu, nous sommes moins sensibles que les hommes de la génération précédente aux défaillances de l'art de Vigny. Nous lui savons gré d'avoir pensé avec sincérité. Aussi la réputation de Vigny va chaque jour grandissante. Il avait dit :

« Flots d'amis renaissants! Puissent mes destinées
Vous amener à moi, de dix en dix années,
Attentifs à mon œuvre et pour moi c'est assez. »

Son rêve s'est réalisé et au delà. Non pas que la foule soit venue à lui : il est trop altier et trop austère ; mais il est aimé des poètes et des penseurs. Je pourrais en citer bien des témoignages ; je me contente de trois,

qui sont fort divers de ton et qui résument tous les autres. Voici d'abord une page de Sainte-Beuve sur la qualité de son inspiration :

« Il est un feu sacré d'une nature particulière qui, chez quelques mortels privilégiés, accompagne et rehausse l'étincelle commune de la vie. Par malheur, ce feu divin, chez tous ceux qu'il visite, est loin d'embrasser et d'égaler la durée de la vie elle-même. Chez quelques uns, il n'existe et ne se dégage que dans la jeunesse, à l'état de vive flamme, et il ne luit dans son plein qu'un moment. Chez la plupart, il s'éclipse assez vite, il se voile trop tôt, il s'entoure de brouillards opaques ; on dirait qu'il se nourrit d'éléments plus ternes, il s'épaissit. Passé la première heure si éclatante et si belle, quelque chose s'obscurcit ou se fige en nous. Il en est très peu que le feu divin illumine durant toute une longue carrière, ou chez qui il se change du moins et se distribue en chaleur égale et bienfaisante pour donner aux divers âges humains toutes leurs moissons. Mais c'est déjà beaucoup d'avoir reçu le don et le rayon à une certaine heure, d'avoir atteint le jet lumineux, ne fut-ce que deux ou trois fois, des sphères étoilées, et d'avoir inscrit son nom en langues de feu parmi les plus hauts, sur la coupole idéale de l'art. M. de Vigny a été de ceux-là, et, lui aussi, il a eu le droit de dire à certain jour et de se répéter à son heure dernière : « J'ai frappé les astres du front. »

Voici maintenant le sonnet de Barbier, un ami cher entre tous, qui connut à fond l'âme de Vigny et qui nous dit la générosité de ses enthousiasmes et de ses colères, la valeur de son rôle social :

« Toi qui fis de l'honneur le culte de ta vie,
Le but de ta pensée et de tes actions,

O noble cœur éteint, ô belle voix ravie,
Comme tu souffrirais au temps où nous vivons![1]

Hélas! que dirais-tu des maux de la patrie,
Fatalement livrée au vent des factions,
Et ne pouvant sortir sa poitrine meurtrie
Du flot toujours sanglant des révolutions?

Que dirais-tu devant les crimes de l'épée,
La victoire abusive et la France écharpée
Se sentant arracher deux enfants de ses bras?

Que dirais-tu surtout, poète capitaine,
Du drame de Sedan couronné par Bazaine?
Oh! du sommeil des morts ne te réveille pas! »

Enfin, voici le témoignage de la génération contemporaine, des jeunes poètes qui aiment en Vigny le penseur solitaire et l'homme qui a compris la vie:

« Voici le manoir bas, aux fenêtres cintrées,
Où, debout devant l'âtre, en l'arrière-saison,
Le comte de Vigny, pour finir la soirée,
Lisait la Bible aux serviteurs de sa maison.

Sur les feuilles des bois par l'automne cuivrées,
Il aimait cheminer dans cet humble horizon,
Vieux gentilhomme triste, âme désespérée
Dont l'énigme du Sort irritait la raison.

Le jour, tenant un livre, ou Pascal ou Montaigne,
Il surveillait la cuve où la vendange saigne,
S'occupait de sa femme, allait voir son cheval;

Mais la nuit, dans sa tour, les choses éternelles
Absorbaient sa pensée, archange aux vastes ailes,
— Quand il ne pleurait pas sur ton ombre, ô Dorval![2] »

---

1. Ce sonnet fut écrit en 1884.
2. Gabriel Trarieux, *Le Portique*.

Quelles que soient les révolutions littéraires de l'avenir, il restera de Vigny quelques poèmes d'une grandeur et d'une autorité que rien ne dépasse dans notre langue. Il restera qu'il a exalté en termes magnifiques un des plus nobles sentiments humains, le sentiment de l'honneur, à tel point qu'on ne peut plus parler de la *religion de l'honneur* sans le nommer, comme s'il l'avait inventée. Il restera que toute sa vie a été dominée par une sublime inquiétude, que les hommes vulgaires ne connaissent point, l'inquiétude du problème moral et religieux. Il restera enfin qu'il a donné de beaux exemples de dignité, de bonté et qu'il a souffert, parce qu'il a pris la vie au sérieux. C'est assez, non pas pour que nous consentions à oublier ses fautes, mais pour que nous le jugions avec indulgence et que nous l'écoutions quand il nous donne d'utiles leçons dans un beau langage.

DEUXIÈME PARTIE

PAGES CHOISIES D'ALFRED DE VIGNY

CHAPITRE PREMIER

L'homme.

Alfred de Vigny est le plus discret des romantiques. Par dignité, par une sorte de pudeur très noble, il a évité « d'étaler ses entrailles sur la lyre ». Sans doute, il s'est peint dans son œuvre, mais il l'a fait indirectement, avec hauteur et de loin. Il ne parle de ses sentiments et de ses pensées intimes, que dans son journal et dans sa Correspondance. Le Journal a été publié, sous ce titre, *Le Journal d'un Poète* peu de temps après la mort de Vigny par Louis Ratisbonne héritier de ses papiers. Une partie de la correspondance de Vigny a été publiée dans diverses revues et réunie en volume par Emma Sakellaridès. On trouvera ici quelques-unes de ces pages les plus caractéristiques du Journal et des Lettres, celles qui peuvent nous faire pénétrer dans cette âme réservée et hautaine.

I

Le Journal d'un Poète.

1832

Je suis né à Loches, petite ville de Touraine, jolie, dit-on : je ne l'ai jamais vue. A deux ans, on m'apporta à Paris, où je fus élevé, entre mon père et ma mère et par eux, avec un

amour sans pareil. Ils avaient eu trois fils : Léon, Adolphe, Emmanuel, morts avant ma naissance. Je restais seul, le plus faible et le dernier d'une ancienne et nombreuse famille de Beauce. Mon grand-père était fort riche. Vigny, le Tronchet, Gravelle, Émerville, Saint-Mars, Sermoise, Lourquetaine, etc., etc., étaient des terres à lui. — Il ne m'en reste que les noms sur une généalogie. — Il faisait en Beauce, avec mon père et ses sept frères, de grandes chasses au loup. Il tenait un état de prince. La Révolution détruisit tout. Ses terres appartinrent à ses hommes d'affaires, qui les achetèrent en assignats. — Ses enfants moururent, les uns tués à l'armée de Condé, les autres avec peu de biens, un à la Trappe. — Le frère de ma mère à Quiberon, son père en prison. — Mon père resta seul et m'éleva avec peu de fortune.

Malheur dont rien ne tire quand on est honnête homme.

Je remarque, en repassant les trente années de ma vie, que deux époques les divisent en deux parts presques égales, et ces époques semblent deux siècles à la pensée : l'Empire et la Restauration. L'une fut le temps de mon éducation ; l'autre, de ma vie militaire et poétique. Une troisième époque commence depuis deux ans : celle de la Révolution ; ce sera la plus philosophique de ma vie, je pense.

1833

Sainte-Beuve m'aime[1] et m'estime, mais me connaît à peine et s'est trompé en voulant entrer dans les secrets de ma manière de produire. Je conçois tout d'un coup un plan, je perfectionne longtemps le moule de la statue, je l'oublie et, quand je me mets à l'œuvre après de longs repos, je ne laisse pas refroidir la lave un moment. C'est après de longs intervalles que j'écris, et je

1. « Sainte-Beuve m'aime... » J'aurais bien envie d'ajouter : *qui depuis...* Dans un article de la *Revue des Deux Mondes*, après la mort d'Alfred de Vigny, l'éminent critique a jugé de nouveau avec sa finesse accoutumée et mis à son rang, au premier, le poète de *Moïse*, d'*Éola* et des *Destinées :* mais la personne du poète n'est pas sortie de cette étude sans égratignure, faite, il semble, avec assez de plaisir. Que les amis d'Alfred de Vigny ne s'en montrent pas trop affligés. Lui-même, s'il avait lu cet article, ne s'en fût pas vengé autrement qu'en disant encore comme ici, avec un autre sourire seulement : « Sainte-Beuve, qui m'aime... » (L. R.)

reste plusieurs mois de suite occupé de ma vie, sans lire ni écrire.

Sur les détails de ma vie, il s'est trompé en beaucoup de points. Jamais je ne comptais sur la popularité d'*Eloa*, et je voulais l'imprimer à vingt exemplaires. En faisant *Cinq-Mars*, je dis à mes amis : *C'est un ouvrage à public*. Celui-là *fera lire les autres*. Je ne me trompais pas.

Il ne faut disséqner que les morts. Cette manière de chercher à ouvrir le cerveau d'un vivant est fausse et mauvaise. Dieu seul et le poète savent comment naît et se forme la pensée. Les hommes ne peuvent ouvrir ce fruit divin et y chercher l'amande. Quand ils veulent le faire, ils la retaillent et la gâtent.

L'autre jour, je montai à Montmartre.

Ce qui m'attrista le plus fut le silence de Paris quand on le contemple d'en haut. Cette grande ville, cette immense cité, ne fait donc aucun bruit, et que de choses s'y disent! que de cris s'y poussent! que de plaintes au ciel! Et l'amas de pierres semble muet.

Un peu plus haut, que serait cette ville, que serait cette terre? Que sommes-nous pour Dieu?

Mardi soir.... 1837.

Aurai-je la force de l'écrire? Encore cela, ô mon Dieu! afin que, si j'ai le malheur de vivre et de vieillir, la faiblesse humaine ne me fasse jamais oublier cette nuit fatale et sombre, mais où quelques signes consolants et divins me sont apparus!

Mon Dieu! je me jette à genoux, à présent, je parle à vos pieds, je m'abreuve de ma douleur, je m'y plonge tout entier, je veux me remplir d'elle uniquement et repasser dans mon âme tous les instants de cette perte de ma mère.

Paisible tout le jour et gaie, elle a embrassé, en jouant avec eux, Henry, fils de mon beau-père, et m'a dit qu'il ressemblait à une petite fille; elle parlait avec gaieté de Noël, *Christmas*, et du jour de l'an, disant qu'elle me voulait à dîner, ce jour-là, avec elle, et que je ne devrais accepter aucune invitation. A dîner, gaie et douce, elle m'embrasse, toute prête à se coucher. Moi, je sors pour lui chercher quelques petits cadeaux pour le

jour de l'an. Je rentre à minuit, elle m'entend passer et m'appelle. J'y vais; elle se plaint d'avoir trop chaud, puis trop froid. « Je souffre partout, disait-elle, mais pas plus dans une partie du corps que dans l'autre. » Je lui couvre les pieds de son édredon et je lui offre d'éveiller Cécilia, sa demoiselle de compagnie. « Non, je ne veux réveiller personne, » me dit-elle. Je ne l'écoute pas, alarmé de la faiblesse de son pouls. Lydia se lève et court à elle avec sa chaleur ordinaire et son cœur de fille dévouée. Toutes deux la pressent de questions. — *Je ne sais pas ce que j'ai!* — Une heure vient dans cette incertitude. Elle était fâchée sérieusement contre moi de mes questions et de mon importunité d'avoir éveillé tout le monde. Je monte faire lever encore deux personnes; Julie et son mari allument le feu, préparent les bains de pieds. Elle disait encore n'avoir besoin de rien. On me priait de me coucher et de ne pas revenir. J'allais m'y rendre, quand de nouvelles plaintes de ma mère, petits gémissements sourds, qui lui étaient familiers pourtant, me décident à aller chercher moi-même le médecin. Un quart d'heure me suffit pour le faire lever, habiller, revenir avec moi et mon portier. Il monte et entend ma mère dire très haut que ce n'est rien, que demain elle sera mieux.

« Voilà, me dit-il, une voix forte qui annonce bonne santé. » Il entre, il était environ deux heures, il lui tâte le pouls et dit de préparer bains de pieds et sinapisme, écrit une ordonnance de *looch* avec lenteur, me soutient que son oppression vient d'une affection catarrhale, essaye de me tromper en me parlant dans une autre chambre. Hélas! mon Dieu! c'était l'agonie. Je cours à elle, je lui prends la main et lui baise le bras droit. Elle pensait au médecin, qui l'importunait de questions, et disait: « Je ne veux pas le voir! » Un peu après, pendant que je retournais le chercher dans la salle à manger, elle se penche vers Cécilia et lui dit: « Ah! ma petite! la tête me tourne; nous ne nous promènerons pas demain. Mon fils! où est mon fils? »

J'accours; elle était assise sur son lit, je lui baise le front, je la tiens dans mon bras gauche, je serre sa main froide dans ma main droite en lui criant: « Maman! maman! chère maman, un mot à ton Alfred, ton fils, qui t'aime, qui t'a toujours adorée! »

Elle me serre la main et laisse tomber sa tête sur sa poitrine. La vie avait cessé. — Je continuais de l'appeler. L'éther que je tenais sous ses narines était inutile. Tout était fini. Je ne sais qui m'a soulevé, j'étais à genoux près de son lit.

Avez-vous reçu dans votre sein cette âme vertueuse, ô mon Dieu? Soutenez-moi dans cet espoir, que ce ne soit pas un passager désir, qu'il devienne une foi fervente!

Depuis quatre ans, j'avais reçu ses continuelles tendresses et des adieux intérieurement destinés à moi, mais qu'elle n'osait exprimer pour ne pas trop s'attendrir. Là sont mes consolations secrètes. Ses mots échappés nourrissent mon amour pour elle et apaisent un peu ma douleur; mais pourquoi ne plus entendre sa voix?

D'où vient, hélas! qu'après cette profonde ardeur de mes prières, plus paisible que je ne l'étais, je reviens dans ma maison déserte avec plus de force pour contenir mes larmes? Mais d'où vient aussi que mon cœur toujours serré me porte à la chercher sans cesse autour de moi, et que je me dis avec une terreur sans bornes : « Je ne l'ai plus! je ne l'ai plus! » Sommes-nous donc si faibles, que nos plus saintes prières ne puissent nous rien ôter des tendresses du sang et des nœuds de famille? Quand vous les rompez pour toujours, pourquoi ne pas nous donner la force de croire qu'ils seront retrouvés, et de le croire sans hésiter?...

1840

SUR SOI-MÊME

La partie d'échecs que j'ai jouée contre la destinée toute ma vie, je l'ai toujours gagnée jusqu'ici. Je lui ai arraché ma mère deux fois, elle devait mourir; je l'ai reprise et conservée cinq ans, jusqu'à ce que les forces vitales fussent éteintes en elle entièrement. Avec un beau-père trois fois millionnaire, j'ai vécu honorablement sans lui rien demander jamais une fois pendant treize ans, et sans faire de dettes. Dans toutes les affaires de fortune, j'ai attendu mes droits sans daigner me plaindre, j'ai souffert en silence, j'ai travaillé sans dégrader ma pensée et je n'ai fait que des œuvres d'art. J'ai réussi à prouver que l'on peut être uniquement poète ou homme de lettres et marcher de pair avec ce qu'il y a de plus haut dans la société, sans avoir une fortune considérable ou même ordinaire.

Aujourd'hui, la fortune a les dés dans sa main, elle les remue aux Indes et les secoue à Londres. Aucune prudence humaine ne peut faire plus que je n'ai fait; mon devoir est d'attendre dans l'immobilité. J'ai jeté à Londres les bases de l'affaire, la justice la dénouera.

1844

L'HYÈNE *poème philosophique.*

Les bêtes fauves suivent le voyageur dans le désert. Tant qu'il marche et se tient debout, elles se tiennent à distance et lèchent sa trace comme des chiens fidèles; mais, s'il bronche, s'il tombe, elles se précipitent sur lui et le déchirent. Quand il est mort et déchiré par pièces, elles lèchent son sang sur le sable, ses os jusqu'à ce qu'il ne reste plus que son squelette, et, lors même qu'il ne reste plus que les longues côtes vides et arrondies comme la carène d'un vaisseau naufragé, l'hyène et le tigre dévorent son ombre. Ainsi fait la multitude sur l'homme célèbre et, moins que cela, sur tout homme éminent.

DE MOI-MÊME

Ce qui se fait et *ce qui se dit* par moi ou par les autres m'a toujours été trop peu important. Dans le moment même de l'action et de la parole, je suis ailleurs, je pense à autre chose; *ce qui se rêve* est tout pour moi.

Là est le monde meilleur que j'attends, que j'implore de moment en moment.

On est longtemps à se rendre compte de son caractère et à s'expliquer le *pourquoi de soi-même.*

J'ai souffert longtemps de cette tyrannique distraction. L'imagination m'emporte vers des suppositions délicieuses et impossibles et rend ce que je dis plus froid, moins senti, parce que je rêve à ce que je voudrais dire ou à ce que je voudrais m'entendre dire pour être plus heureux.

1842-1845

MES VISITES A L'ACADÉMIE[1]

ROYER-COLLARD

Dimanche 30 janvier 1842.

En descendant de voiture, j'ai fait porter ma carte de visite à M. Royer-Collard par une femme qui était seule dans l'antichambre. Presque à l'instant est venu un pauvre vieillard, rouge au nez et au menton, la tête chargée d'une vieille perruque noire, et enveloppé de la robe de chambre de Géronte, avec la serviette au col du Légataire universel.

Voici mot pour mot notre conversation :

(Il était debout et appuyé à demi contre le mur.)

R.-C. — Monsieur, je vous demande bien pardon, mais je suis en affaire, et ne puis avoir l'honneur de vous recevoir ; j'ai là mon médecin.

A. de V. — Monsieur, dites-moi un jour où je puisse vous trouver seul, et je reviendrai.

R.-C. — Monsieur, si c'est seulement la visite obligée, je la tiens comme faite.

A. de V. — Et moi, monsieur, comme reçue, si vous voulez ; mais j'aurais été bien aise d'avoir votre opinion sur ma candidature.

R.-C. — Mon opinion est que vous n'avez pas de chances... *(Avec un certain air qu'il veut rendre ironique et insolent.)* Chances ! N'est-ce pas comme cela qu'on parle à présent ?

A. de V. — Je ne sais pas comment on parle à présent ; je sais seulement comment je parle, et comment vous parlez dans ce moment-ci.

R.-C. — D'ailleurs, j'aurais besoin de savoir de vous-même quels sont vos ouvrages.

1. Vigny se présente plusieurs fois à l'Académie ; il fut admis en 1845.

A. DE V. — Vous ne le saurez jamais de moi-même, si vous ne le savez déjà par la voix publique. — Ne vous est-il jamais arrivé de lire les journaux?

R.-C. — Jamais.

A. DE V. — Et, comme vous n'allez jamais au théâtre, les pièces jouées un an ou deux ans de suite aux Français et les livres imprimés à sept ou huit éditions vous sont également inconnus?

R.-C. — Oui, monsieur; je ne lis rien de ce qui s'écrit *depuis trente ans;* je l'ai déjà dit à un autre.

(Il voulait parler de Victor Hugo.)

A. DE V., *prenant son manteau pour sortir et le jetant négligemment sur son épaule.* — Dès lors, monsieur, comment pouvez-vous donner votre voix, si ce n'est d'après l'opinion d'un autre?

R.-C., *interdit et s'enveloppant dans sa robe de malade imaginaire.* — Je la donne, je la donne... Je vais aux élections; je ne peux pas vous dire comment je la donne, mais je la donne enfin.

A. DE V. — L'Académie doit être surprise qu'on donne sa voix sur des œuvres qu'on n'a pas lues.

R.-C. — Oh! l'Académie, elle est bonne personne, elle, très bonne, très bonne. Je l'ai déjà dit à d'autres, je suis dans un âge où l'on ne lit plus, mais où l'on relit les anciens ouvrages.

A. DE V. — Puisque vous ne lisez pas, vous écrivez sans doute beaucoup?

R.-C. — Je n'écris pas non plus, je relis.

A. DE V. — J'en suis fâché, je pourrais vous lire.

R.-C. — Je relis, je relis.

A. DE V. — Mais vous ne savez pas s'il n'y a pas des ouvrages modernes bons à relire, ayant pris cette coutume de ne rien lire.

R.-C., *assez mal à l'aise.* — Oh! c'est possible, monsieur, c'est vraiment très possible.

A. DE V., *marchant vers la porte et mettant son manteau.* — Monsieur, il fait assez froid dans votre antichambre pour que je ne veuille pas vous y retenir longtemps; j'ai peu l'habitude de cette chambre-là.

R.-C. — Monsieur, je vous fais mes excuses de vous y recevoir.

A. DE V. — N'importe, monsieur, c'est une fois pour toutes. Vous n'attendez pas, je pense, que je vous fasse connaître mes œuvres : vous les découvrirez dans votre quartier, ou en Rus-

sie, dans les traductions russes ou allemandes, sans que je vous dise : « Mes enfants sont charmants, » comme le hibou de La Fontaine.

(Ici, Alfred de Vigny ouvre la porte, Royer-Collard le suivant toujours.

R.-C., *pour revenir sur ses paroles.* — Eh! mais je crois qu'il y aura deux élections.

A. de V. — Monsieur, je n'en sais absolument rien.

R.-C. — Si vous ne le savez pas, comment le saurais-je?

A. de V. — Parce que vous êtes de l'Académie et que je n'en suis pas; je sais seulement que je me présente au fauteuil de M. Frayssinous.

R.-C. — Et quelles autres personnes?

A. de V. — Je n'en sais rien, monsieur, et ne dois pas le savoir.

(Ici, il lui tourne le dos, remet son chapeau et sort sans le saluer; tandis que Royer-Collard reste tenant la porte et disant : « Monsieur, j'ai bien l'honneur de vous saluer. »)

Vieillard aigri de se voir oublié, après avoir eu son jour de célébrité.

Jusqu'ici, plusieurs académiciens me donnent une bonne comédie; ils ne l'écriraient pas si bien qu'ils me la jouent sans le savoir.

CHATEAUBRIAND

3 mai.

Il était seul à écrire dans son cabinet, onze heures du matin.

J'ai été frappé, en le revoyant, de son attitude infirme; il était juché sur un fauteuil de travail de hauteur ordinaire d'où ses pieds ne touchaient pas la terre et pendaient à quatre pouces de distance. Ses jambes fort courtes, ses épaules hautes et la droite très grosse, sa tête énorme et son nez long et pointu; — ses manières pleines de bonne grâce du monde.

« Eh bien, monsieur, m'a-t-il dit, vous vous présentez pour l'Académie? Vous êtes le plus beau nom d'à présent, vous avez réussi dans tous les genres et vous êtes le seul ayant des succès aussi sûrs de poème, de théâtre et de livres historiques et de philosophie. Votre place est à l'Académie et vous devez y être un jour, et un jour prochain. »

Ici, j'ai pris la parole.

« Ce jour-là, monsieur, lui ai-je dit, serait peut-être déjà arrivé, si j'avais voulu me présenter, et j'en ai été vivement sollicité par des hommes qui ne sont pas les moins célèbres de l'Académie. Mais, ici, j'aurais trouvé quelque convenance à remplacer monseigneur d'Hermopolis ; j'aurais aimé à parler de sa vie, et je l'aurais fait avec sympathie, moi qui n'ai servi que sous la cocarde blanche. Je ne sais s'il conviendra bien que cet éloge soit fait par M. Pasquier, qui n'a cessé de le combattre et de le poursuivre. »

Il dansait sur son petit fauteuil et croisait ses petites jambes sous sa chaise. Il rougissait comme un enfant, visiblement très embarrassé.

« Eh ! monsieur, m'a-t-il dit, vous avez bien raison, M. Pasquier n'a rien que d'hostile à cette mémoire-là. M. Pasquier n'a rien de commun avec les lettres ; mais je le connais depuis quarante ans, il voit souvent madame de Chateaubriand, il est fort aimable avec nous. »

Puis, en souriant :

« D'ailleurs, autrefois, il m'a fait exiler, on n'oublie pas de ces services-là.

— Il est généreux d'oublier, lui ai-je dit.

— Oh ! j'y tiens peu, et je n'irais pas à cette élection, si je ne devais pas voter pour le second fauteuil en même temps et mon pauvre Ballanche ; il y a soixante ans que je connais Ballanche.

— Je conçois et je connais votre amitié, dis-je ; mais la meilleure façon de lui assurer le second fauteuil est de ne pas nommer M. Pasquier au premier.

— Je crois, monsieur, reprit-il, que vous causerez une lutte très longue et très obstinée dans l'Académie. — J'irai, et nous verrons dans le combat ce qui peut arriver. Je ne dis pas qu'il y ait dans le combat telle combinaison possible qui amène des chances pour vous ; — d'ailleurs, je vous donne ma parole pour toutes les élections futures ; vous êtes, je le répète, le plus beau nom actuel.

— Monsieur, je ne bois à la mort de personne, et j'espère que, d'ici à vingt ans, il n'y aura plus une place vacante.

— Vous pourriez l'attendre, vous ; mais nous ?... »

Ici, il a pris son bras droit de sa main gauche et s'est tordu douloureusement sur son fauteuil ; ce bras droit était paralysé et il le soulevait avec l'autre bras. En ce moment, avec son dos voûté et son air morose, il me rappela Kean lorsqu'il jouait cette

scène de Shakspeare où Richard III gémit de ce qu'une sorcière a jeté un sort sur son bras.

« Nous avons trop vécu; les hommes de mon âge doivent vous faire place, messieurs, c'est juste; nous devons disparaître de la scène, nous l'avons occupée trop longtemps. Je suis prêt, je suis tout prêt, moi; la Providence n'a qu'à ordonner.

— Eh! grand Dieu! monsieur, lui ai-je dit, qu'il n'y ait plutôt plus d'Académie que de voir un homme comme vous regardé de côté par ceux qui épient sa place. »

Il s'est calmé et a souri de nouveau; je me levai en lui répétant que je me contentais de la promesse qu'il me donnait pour les places à venir, que j'espérais qu'elles tarderaient et que je les attendrais fort patiemment. — Il m'a reconduit en me répétant qu'on ne savait pas ce que la lutte amènerait, qu'il irait et qu'il me répétait sa parole.

FRAGMENTS DE MÉMOIRES

Jusqu'à l'âge d'être écolier, j'eus à Paris toutes sortes de maîtres que ma mère choisit bien et dirigea mieux encore. Elle avait pour moi la grave sévérité d'un père, et l'a toujours conservée, tandis que mon père ne me montra jamais qu'une maternelle tendresse. J'eus ainsi une famille complète et parfaite; seulement, les termes de cette somme de qualités étaient renversés. — La vitesse avec laquelle je saisissais tout ce qu'on entassait dans ma mémoire d'histoire, de géographie, d'éléments de la langue, des mathématiques, du dessin, de la musique, de tous les principes d'arts et de sciences, fit que le temps le plus malheureux de ma vie fut celui du collège, parce que, devançant mes compagnons dans les études, ils étaient humiliés de se voir inférieurs à un plus jeune et me prenaient en haine. Cela me rendit sombre, triste et défiant.

L'Élysée-Bourbon était, depuis la Révolution jusqu'au temps où Murat fut roi de Naples, une maison louée à des particuliers, comme toutes celles de Paris. Mon père y demeura six mois, et j'y fus élevé jusqu'au temps où j'entrai au collège. Je me souviens encore du jour où mon père revint triste et les larmes aux yeux, venant d'apprendre la mort du duc d'Enghien.

Ce fut la première idée que j'eus des crimes politiques; ce n'était pas mal commencer. L'horreur de cet assassinat passa

du front de mon père dans mon cœur, et me fit considérer Napoléon comme j'aurais fait de Néron. Cette impression, cultivée tous les jours en moi, ne s'affaiblit que lorsque je connus assez sa vie et l'histoire pour mesurer cette grandeur contemporaine.

Une impression de tristesse ineffaçable blessa donc mon âme dès l'enfance. Dans l'intérieur du collège, j'étais persécuté par mes compagnons; quelquefois ils me disaient :

« Tu a un *de* à ton nom ; es-tu noble? »

Je répondais :

« Oui, je le suis. »

Et ils me frappaient. Je me sentais d'une race maudite, et cela me rendait sombre et pensif[1].

Revenu le soir chez mon père, j'y trouvais une conversation élevée, élégante, pleine de connaissances des choses et des hommes, le ton du meilleur monde, mais la haine du temps actuel et le blâme, le mépris du pouvoir, de l'Empire, des parvenus et de l'empereur lui-même. Les conversations du temps passé et des hommes du monde qui avait beaucoup vu et beaucoup lu m'étendaient les idées; mais leurs chagrins me serraient le cœur. Je suis né avec une mémoire telle que je n'ai rien oublié de ce que j'ai vu et de ce qui m'a été dit depuis que je suis au monde. J'emportais donc pour toujours le souvenir des temps que je n'avais pas vus, et l'expérience chagrine de la vieillesse entrait dans mon esprit d'enfant et le remplissait de défiance et d'une misanthropie précoce.

Revenu au collège, je trouvais dès le point du jour l'hostilité de mes grands camarades, qui s'indignaient de voir des prix d'*excellence* donnés constamment à un petit garçon dont le corps ressemblait par sa délicatesse à celui d'une petite fille. Ils me

---

1. Et cependant mon père, avec son esprit juste et charmant, m'avait, du premier coup, donné l'idée la plus vraie de la noblesse et en avait à jamais en moi détruit le faux orgueil.

Je me souviens encore de la soirée où je lui dis : « Qu'est-ce donc que la noblesse? » Il sourit, m'assit sur ses genoux et pria ma mère de lui donner un volume de Mme de Sévigné. « Voici, me dit-il, voici la vérité dans une chanson de M. de Coulanges à Mme de Sévigné, quand on disputait sur l'ancienneté d'une famille :

« Nous fûmes tous laboureurs, nous avons tous conduit notre charrue :
« L'un a dételé le matin, l'autre l'après-dînée.
« Voilà toute la différence. »

prenaient le pain de mon déjeuner, et je n'en rachetais la moitié qu'à la condition de faire le *devoir*, le *thème* ou l'*amplification* de quelque *grand*, qui m'assurait à coups de poing la conservation de cette moitié de mon pain. Il prenait l'autre pour son droit, le thème en sus, et je déjeunais. Il y eut des mois entiers où je m'en pris à moi de ces petits malheurs, et, calculant que la force de ce que je faisais était cause de cette place qui m'était donnée parmi ceux qui me surpassaient en âge et en force de corps, je résolus de travailler mal, préférant les punitions des maîtres aux mauvais traitements des élèves, et espérant être retiré chez mes parents. Je réussis à cela, et, après quelques années de *seconde* et de *rhétorique* employées à mal apprendre le grec et le latin, je revins sous le toit paternel travailler réellement au milieu d'une bibliothèque qui faisait mon bonheur.

Je ne vous ai parlé de ces détails, qui sont d'une petitesse à faire pitié, que pour vous donner un exemple de plus de ces chagrins d'enfant qui laissent dans l'homme une teinte de sauvagerie difficile à effacer durant le reste de sa vie. Ces peines, qu'on prend fort en mépris, sont proportionnées à la force de l'enfant, la dépassent quelquefois et jettent une couleur sombre sur tout l'avenir.

Il n'y a dans le monde, à vrai dire, que deux sortes d'hommes, ceux qui *ont* et ceux qui *gagnent*. J'ai toujours été si convaincu de cette vérité, que je l'ai mise dans la bouche de Bonaparte[1], afin que le prestige de ce nom m'aidât à la consacrer.

Pour moi, né dans la première de ces deux classes, il m'a fallu vivre comme la seconde, et le sentiment de cette destinée qui ne devait pas être la mienne me révoltait toujours intérieurement.

Ma véritable éducation littéraire fut celle que je me fis à moi-même, lorsque, délivré des maîtres, je fus libre de suivre à bride abattue le vol rapide de mon imagination insatiable. Je dévorais un livre, puis un autre ; je traduisis Homère du grec en anglais, et un vieux précepteur que j'avais, l'abbé Gaillard, je ne sais s'il existe encore, comparait ensuite ma traduction à celle de Pope. Puis je me passionnai pour les mathématiques, et, voulant entrer à l'École polytechnique, je fus en peu de temps en état de passer les examens. Je m'essayais aussi à écrire des comédies, des

---

1. *Servitude et Grandeur Militaires.*

fragments de romans, des récits de tragédie; mais tout cela était dans un goût qui se ressentait de ce qui avait été fait dans notre langue par les grands écrivains classiques, et, cette ressemblance me devenant insupportable, je déchirais sur-le-champ ce que j'avais écrit, sentant bien qu'il fallait faire autrement, ayant vite mûri mes idées et n'en trouvant pas encore la forme. Cependant, je sentais en moi un invincible désir de produire quelque chose de grand et d'être grand par mes œuvres. Le temps me paraissait perdu s'il n'amenait une idée neuve et féconde. Toujours mécontent de celles qui s'offraient à mon esprit, las d'une méditation perpétuelle dans laquelle j'épuisais mes forces, je sentis la nécessité d'entrer dans l'action, et, n'hésitant pas à me jeter dans les extrêmes, ainsi que j'ai fait toute ma vie, je voulus être officier, et pressai tellement mon père de se hâter de me donner cet état, qu'il fit dès le jour même les démarches qu'il fallait pour cela.

L'artillerie me plaisait. La gravité, le recueillement, la science de ses officiers, s'accordaient avec mon caractère et mes habitudes. Je désirai y entrer, et j'allais être présenté à l'École polytechnique, lorsque, la bataille de Paris ramenant les Bourbons, l'armée s'ouvrit à moi plus rapidement, et j'y pris, encore enfant, une place assez élevée, ayant tout à coup le grade de lieutenant de cavalerie ; je devais le garder longtemps.

II

Correspondance.

A SAINTE-BEUVE

A. de Vigny félicite Sainte-Beuve pour son *Tableau de la Poésie au XVIe siècle* en des termes quelque peu excessifs où apparaît son amitié fort vive pour le critique-poète.

Bellefontaine, 8 août 1828.

Je ne résiste pas au besoin que j'ai de vous parler de votre beau livre[1], et, en vérité, comme je ne cesse de causer avec

1. « A propos de mon *Tableau de la Poésie au XVIe siècle* et de mon

vous tous les jours depuis que je suis à la campagne, je puis aussi bien continuer par écrit cette douce conversation. Oui vraiment, je ne peux quitter votre ouvrage que pour en parler et aller dire à tout le monde : *Avez-vous lu Baruch ?* et ensuite je m'enferme avec vous ou bien je vous emporte sous une allée où je marche tout seul, et je frappe sur le livre et je jette des cris de plaisir à me faire passer pour fou. C'est une chose certaine, que le *vrai*, quand je le vois, me transporte hors de moi ; je le rencontre comme un ami intime, et, dans tout ce que vous dites, il n'y a rien qui ne soit d'une admirable justesse.

Je m'étonne souvent que lorsqu'il paraît de ces sortes de livres, il ne se fasse pas entendre un grand cri de toute la France, comme d'un seul homme qui dirait : *Ah ! c'est cela ! enfin !* ou quelque chose de ce genre, comme aussi : *Quels vers parfaits !* après avoir lu les vôtres *à la Rime* ou votre rondeau *Ronsardelet,* pour dire comme lui....

Le poète dit ensuite à son ami tout le plaisir qu'il a éprouvé à relire les vers de Ronsard dans un cadre qui les explique et en fait sentir toute la saveur.

Dès que je cesse de lire votre prose rêveuse et si spirituelle, je voudrais en causer aussi avec Ronsard lorsqu'il arrive à son tour, et ceci me gêne un peu. Je lui en veux de ne pas parler de vous, comme s'il devait vous sentir à son côté. — Quel service vous rendez aux lettres en relevant et rattachant ces anneaux perdus ou rouillés de la chaîne des poètes!

Je ne puis croire que vous résistiez à nous donner un choix semblable de la Pléiade et de sa queue, ainsi entrelacé de prose et de poésie de vous-même ; je le souhaite de toute mon âme. Vous avez, en une seule, les *cent poitrines* de fer, et je voudrais bien vous devoir cette poésie, et le pouvoir de me *parer d'elle au dimanche* car on ne sait où l'aller cueillir....

Alfred de Vigny.

Choix des Poèsies de Ronsard. Preuve aussi qu'il était de ce qu'on a appelé *le Cénacle*, plus qu'il n'en a voulu convenir plus tard » (*Note de Sainte-Beuve*).

A BRIZEUX

Dans cette lettre, une des plus importantes de celles qui nous ont été conservées, A. de Vigny se raconte lui-même à son ami le plus cher. Il lui parle d'abord de son père.

2 août 1831.

C'était un spirituel vieillard, courbé par ses blessures de la guerre de Sept Ans, n'ayant conservé de ses trois fils que moi, de sa fortune que moi, de sa famille nombreuse que moi. Il avait eu sept frères, la Révolution les avait tués ; son père était immensément riche en terres de Beauce, il avait presque tout perdu.

Puis il fait un tableau de son éducation.

— Il m'éleva à Paris : le matin, le collège bien triste et bien froid qui m'instruisait peu et me faisait mal par mille douleurs et mille afflictions ; le soir, ma famille qui me consolait par une conversation d'autrefois; des vieillards élégants et bons ; les histoires de Paris, Versailles et les provinces, les souvenirs de Louis XVI, et tout cela à travers la gloire, toujours maudite de l'Empire, mais toujours admirée par chacun. Des hommes d'un esprit étendu, vieux amis que j'ai encore à soigner, comme si mon père me les eût légués, des femmes, toutes maternelles pour moi, me montraient ainsi par leur bon ton qu'il y avait de meilleures leçons à recevoir que celles du matin et le soir me le faisait prendre en haine. — Cependant les bulletins de Wagram et d'Eylau se lisaient à haute voix à la pension, on me menait au tambour, mes amis étaient hussards et cuirassiers ; cela monte la tête. Je voulus quitter le collège. Je m'enfonçais dans les logarithmes et toutes les mathématiques pour entrer à l'École polytechnique ; j'allais me jeter dans l'artillerie avant l'âge de la conscription. Vint 1814 ; me voilà mousquetaire à seize ans. *Ce n'est que cela !* me dis-je, après avoir mis mes épaulettes. *Ce n'est que cela !* — J'ai dit ce mot-là depuis de toute chose, et je l'ai dit trop tôt. De là ma tristesse, née avec moi, il est vrai, mais pas si profonde qu'à présent, et au fond assez douce et pleine de commisération pour mes frères de douleur, pour tous les prisonniers de cette terre, pour tous les hommes...

A. de Vigny explique à son ami comment son attitude réservée et digne parut une opposition permanente à tous les ministères et l'empêcha de monter en grade. Seule la poésie pouvait le consoler des déboires du métier militaire.

Avec une indifférence cruelle, le Gouvernement, à la tête duquel se succédaient mes amis et jusqu'à mes parents, ne me donna qu'un grade pendant treize ans, et je le dus à l'ancienneté qui me fit passer capitaine à mon tour. Il est vrai que, dès qu'un homme de ma connaissance arrive au pouvoir, j'attends qu'il me cherche et je ne le cherche plus. J'étais donc bien déplacé dans l'armée et je portais la petite Bible que vous avez vue dans le sac d'un soldat de ma compagnie. J'avais *Eloa*, j'avais tous mes poèmes dans ma tête, ils marchaient avec moi, par la pluie, de Strasbourg à Bordeaux, de Dieppe à Nemours et à Pau, et quand on m'arrêtait, j'écrivais. J'ai daté chacun de mes poèmes du lieu où se posa mon front. Depuis la guerre d'Espagne, *Cinq-Mars* vivait dans ma tête; j'étais comme le Jésus de Manzoni, *se souvenant de l'avenir,* et ce livre à venir, je n'avais pas le temps de l'écrire.

A PHILIPPE BUSONI

Busoni est un ami intime de Vigny; c'est l'ami complaisant sur qui on peut toujours compter et à qui on peut tout dire. Vigny lui écrit toujours à cœur ouvert et il lui parle souvent de sa petite fille Clotilde qu'il chérissait particulièrement. Dans cette lettre qui vient du Maine-Géraud, il lui dit sa joie d'avoir quitté Paris qui est en proie à la Révolution.

Au Maine-Giraud, près da Blanzac (Charente).

Vendredi, 11 août 1848.

Il ne fautpas se le dissimuler, voici l'assassinat qui revient dans nos mœurs comme au temps des italiens Médicis et des guerres

de religion! Les armes lâches comme le fusil à vent, et la balle empoisonnée sont remis en usage. Paris, qui donne ou peut donner le trône momentané aux factions, semble maudit et destiné à être le cirque où bien des bêtes féroces vont se déchirer. — Il faut écarter les femmes de ces horreurs, si on en a l'occasion. — Vous ne sauriez croire combien je fus surpris de ne plus rencontrer, hors des barrières de Paris, ces visages sombres ou haineux, au regard de loup, qui le remplissent à présent! Mais en avançant sur les grandes routes, combien je mesurai l'étendue de notre misère de Paris, à l'étonnement que me causa la vue des belles campagnes! Partout les moissonneurs de Léopold Robert assis sur leurs gerbes, de beaux vieillards en longs cheveux blancs, entourés de leurs vigoureux enfants la serpe à la main, et souriant à leurs grands bœufs surchargés d'épis, aux voyageurs qu'ils saluent, au soleil qu'ils bénissent! On ne désespère plus de la France, quand on voit que, malgré nos malheurs, ces populations saines sont au travail et vivent en paix, en santé, en force; seulement indignés contre Paris, gardant leurs meules l'arme au bras, et traquant les malfaiteurs fuyards comme des bêtes fauves dans un rayon de trente lieues de Paris. — Plus loin la paix et le travail, et la joie des moissons et des vendanges! C'est ce que je vois en ce moment même chez moi, dans ma chaumière du *Maine-Giraud*. Nos blés sont tous dans les granges; je fais établir et perfectionner une distillerie d'eau-de-vie, puisque nos raisins produisent le *cognac* le plus pur, et vous pouvez m'écrire comme à P. Courier : à Alfred de Vigny, *vigneron*. Je viens au secours de nos laboureurs et de nos métayers dont je rends les maisons plus saines en y mettant des parquets de bois de chêne....

A LA VICOMTESSE DU PLESSIS

Au Maine-Giraud, 15 septembre 1850.

La Vicomtesse du Plessis, cousine de Vigny, était pour lui une amie très chère. Elle avait l'esprit fin et prompt et il faisait grand cas de son jugement. Les lettres qu'il lui écrit sont soignées, pleines de traits délicats. A propos de Balzac qui vient de mourir, il

parle ici de la femme du romancier, puis il apprécie l'écrivain.

Je ne l'avais vu que trois fois dans ma vie, mais j'ai toujours estimé en lui la persévérance et l'obstination de ses travaux, malgré la nature, qui ne lui avait donné aucune facilité, malgré le public, qui avait dédaigné ses premiers ouvrages. — Je le rencontrai d'abord imprimeur ; et comme tel il me communiquait les épreuves de la seconde édition de *Cinq-Mars*. C'était un jeune homme très sale, très maigre, très bavard, s'embrouillant dans tout ce qu'il disait, et écumant en parlant parce que toutes ses dents d'en haut manquaient à sa bonche trop humide. — Il y a six ans environ, j'étais allé entendre à la Chambre des députés la discussion sur la loi de la propriété littéraire. Une voix, venue du fond de la tribune où j'étais, me dit : « Eh bien ! Monsieur de Vigny, les poètes seront donc toujours, comme l'a dit votre Chatterton, des *parias intelligents?* » Je me retourne et je vois que ces paroles sortent d'une bouche dont les dents étaient les mieux rangées du monde, d'une poitrine forte, d'un corps très gros et très gras, d'une tête joufflue et toute rouge. Il me fit remarquer que nous étions les seuls présents parmi les poètes et les écrivains, qui étaient tous en cause.

— Est-ce surprenant, dis-je, à une époque où chacun s'abandonne et rit de lui-même, en demandant pardon de la liberté grande qu'il prend d'être quelque chose?

Je ne le revis plus, si ce n'est à l'enterrement de mon pauvre ami Charles Nodier, le plus poétique des savants. Il me suivait en tournant autour de la bière drapée de noir. Je lui passai le goupillon. Je pensais en moi-même : Ainsi un jour, je vous passerai la palme académique. Il ne me parla pas non plus, mais j'affirme qu'il me comprit et que son regard me répondit : Qui sait ? car il sourit avec un peu de mélancolie en secouant la tête. Quoi de plus inutile, mon amie, que les paroles pour ceux qui savent voir, n'est-ce pas ?

Vigny philosophe avec tristesse sur la mort de Balzac. C'est une habitude chez lui d'extraire de chaque événement toute la mélancolie qu'il contient. Dans une autre lettre adressée à la même Vicomtesse du Plessis, il raconte sa triste vie, liée au sort de sa femme,

toujours malade et toujours inconsolable. Cette lettre contient quelques-unes des lignes les plus attristées que Vigny ait jamais écrites.

A LA VICOMTESSE DU PLESSIS

Au Maine-Giraud, le 11 mars 1852.

Les malles étaient faites, nous partions pour Paris, lorsque votre pauvre cousine est encore devenue malade, et moi inquiet, tourmenté de cette fièvre qui revient encore sans motif, sans raison, sans prétexte, on ne sait pourquoi. Elle va et vient comme le vent, s'en retourne et reparaît. Les saignées affaiblissent et n'y font rien. Les médecins changent les noms de la maladie et vont du grec au latin sans plus de motifs aussi, je crois. Moi, je multiplie les consolations, les distractions, les lectures, les soins ; et, quand tout a réussi, mon château de cartes s'écroule tout d'un coup. C'est le rocher de Sisyphe que l'on roule et qui ne cesse de retomber. Je donne de la vie et du courage à tout ce qui m'entoure, j'y dépense tout ce qu'il y a de joie naturelle et primitive dans mon caractère ; mais ensuite quand je suis seul comme en ce moment à minuit, écrivant sous ma lampe dont la roue et les ressorts sont le seul bruit de ma solitude, la tristesse remonte à mon cœur et le serre plus fort qu'il ne faudrait. — Heureusement il y a en moi beaucoup de force, mais il ne faut pas que tout le monde m'en demande ; et c'est ce qui arrive. J'écris à Paris des consolations pour des peines de natures bien différentes, et causées par des événements bien divers. Il me semble quelquefois que j'aurais par ma présence empêché la mort des amis que je viens de perdre, et quelle puérilité à moi ? Qu'y aurais-je fait ?

Ce qui l'attriste plus que tout c'est de n'être pas compris ; la banalité des propos dont on l'accable est pour lui un tourment.

. . . .

Je vous en prie, ne me faites pas les questions de tout le monde ; je me sens bien le courage des upporter ce qu'il y a de pénible dans ma vie, mois non de le raconter. Dites à une garde-

malade de vous écrire sa vie d'une année, je la défie de ne pas succomber à cette tâche. — Dans les intervalles de mes angoisses, j'écris, et j'ai ici dans mon ermitage bien des volumes à imprimer quand la pauvre folle de France pourra se remettre à lire et à écouter. Je ne suis pas pressé de publier, et j'écris toujours; mais le public n'a pas besoin qu'on lui donne régulièrement des morceaux de papier imprimés, et je n'aime pas les écrivains qui se mettent en coupe réglée comme un bois de chêne....

Et le poète se laisse aller à raconter ses travaux. Ces confidences le soulagent et lui font oublier son malheur. Mais sa femme est là, malade, près de lui, et il s'interrompt pour aller la voir.

. . . .

Je vous ai quittée un moment pour aller voir Lydia, dont la fièvre ne diminue pas. Je vais rester auprès d'elle une partie de la nuit, puis la garde-malade, puis sa femme de chambre jusqu'au jour.

Bonsoir. Priez un peu pour nous.

Longue à guérir, mais *sans danger,* tel est le caractère de cette maladie, selon tous les médecins, qu'il faut croire en cela. — Je veux vous le dire afin que vous sachiez bien que vous n'avez à me plaindre que de la vie de prisonnier qu'il me faut mener, vie tout à fait semblable à celle d'un naufragé de la Méduse, affamé et sortant du radeau, à qui l'on mesure goutte à goutte le bouillon et le lait de peur qu'il ne se tue en mangeant. Plaignez-moi donc, mais sans vous inquiéter dans votre cœur, que je connais si bon et si parfait pour moi. Plaignez-moi surtout d'une captivité qui fait que mon pauvre cœur à moi, je ne puis jamais suivre un de ses mouvements. Aujourd'hui ils m'auraient emporté près de vous, n'en doutez pas.

C'est à la même vicomtesse du Plessis que Vigny, après la mort de sa femme, le 2 avril 1863, confia sa douleur avec le secret de sa vie, ce secret qui lui fait tant d'honneur.

Je possède à perpétuité un caveau de famille à Montmartre et il a fallu y faire trois sortes de travaux : l'exhumation et l'inhu-

mation nouvelle des cendres de ma mère, creuser plus profondément son caveau dans la terre, former au-dessus un second caveau et y descendre cette chère enfant que depuis 1825 je préservais de ce coup trop prévu qui frappe toute sa famille, celle que je préservais de tout, et pour qui j'avais sacrifié tous mes goûts de voyage, tous les désirs de liberté ou de science, afin de me vouer à son salut comme une mère à sa fille, toujours garde-malade et inquiet nuit et jour, mais lui épargnant toutes les peines de la vie, les prévoyances nécessaires des affaires. J'étais récompensé par une sorte de joie secrète de l'avoir sauvée chaque soir, après l'avoir vue en péril presque chaque matin. Mais, hélas! cette fois je suis vaincu. Je semblais prêt à être guéri, je la pouvais conduire au Bois de Boulogne. Elle en venait avec moi et l'une de ses femmes, gaie et ayant vu avec moi l'essai d'un ballon. Mais tout à coup paralysée, elle dut être portée sur l'escalier, et ce fut la dernière fois qu'elle le monta. La rapidité de l'attaque fut inexorable; mon médecin et le docteur Cruveilhier y épuisèrent tous les secours de leur science; et sans un moment d'espérance, mais heureusement sans douleur, cette âme si pure et si bonne me quitta en me disant : *Mon bon Alfred, je ne souffre pas.* — Seule et dernière consolation....

CHAPITRE II

Le Poète.

Comme Vigny l'indique dans la Préface de ses Poèmes, il est le premier en date des poètes romantiques. Les œuvres de sa jeunesse, ses poèmes bibliques et ses poèmes antiques, se ressentent de l'influence d'André Chénier : le poète recherche la couleur locale, l'image plastique, l'effet nouveau et pittoresque. La plupart des innovations dont on fait d'ordinaire honneur au Victor Hugo des *Orientales* ou au Lamartine des *Premières Méditations* se trouvent déjà dans les premiers poèmes de Vigny.

Plus tard, par dédain ou par lassitude, Vigny renonça à ces ornements extérieurs de son Romantisme poétique. Le vers de la seconde manière, le vers des *Destinées*, est sobre et sévère : il vaut par l'idée seule et il affirme l'idée avec une rudesse, qui paraît même parfois affectée.

Au reste, le vers de Vigny est assez souvent gauche et lourd ; on dirait qu'il est découpé dans de la prose. La phrase poétique est courte, haletante, et, quand elle veut s'étendre, elle s'embarrasse dans la périphrase banale. Mais la grandeur de la pensée est telle, qu'on oublie volontiers la gaucherie de l'expression.

PRÉFACE DES POÉSIES

Ces poèmes sont choisis par l'auteur parmi ceux qu'il composa dans sa vie errante et militaire. Ce sont les seuls qu'il juge dignes d'être conservés.

Plusieurs nouveaux poèmes en remplacent d'autres qu'il retranche de l'élite de ses créations.

L'avenir accepte rarement tout ce que lègue un poète. Il est bon de chercher à deviner son goût et de lui épargner, autant qu'on peut le faire, son travail d'épurations rigides. Si cela est praticable, c'est, comme ici, lorsque doivent paraître des œuvres complètes sous les yeux de leur auteur et lorsqu'il sait se connaître lui-même et se juger sévèrement.

Le seul mérite qu'on n'ait jamais disputé à ces compositions, c'est d'avoir devancé en France toutes celles de ce genre, dans lesquelles une pensée philosophique est mise en scène sous une forme Épique ou Dramatique.

Ces poèmes portent chacun leur date. Cette date peut être à la fois un titre pour tous et une excuse pour plusieurs; car, dans cette route d'innovations, l'auteur se mit en marche bien jeune, mais le premier.

Août 1837.

MOÏSE

POÈME

Le soleil prolongeait sur la cime des tentes
Ces obliques rayons, ces flammes éclatantes,
Ces larges traces d'or qu'il laisse dans les airs,
Lorsqu'en un lit de sable il se couche aux déserts.
La pourpre et l'or semblaient revêtir la campagne.
Du sétrile Nébo gravissant la montagne,
Moïse, homme de Dieu, s'arrête, et, sans orgueil,
Sur le vaste horizon promène un long coup d'œil.
Il voit d'abord Phasga, que des figuiers entourent;
Puis, au delà des monts que ses regards parcourent,
S'étend tout Galaad, Éphraïm, Manassé,
Dont le pays fertile à sa droite est placé ;
Vers le Midi, Juda, grand et stérile, étale
Ses sables où s'endort la mer occidentale ;
Plus loin, dans un vallon que le soir a pâli,
Couronné d'oliviers, se montre Nephtali ;
Dans des plaines de fleurs magnifiques et calmes,
Jéricho s'aperçoit : c'est la ville des palmes;
Et, prolongeant ses bois, des plaines de Phogor,
Le lentisque touffu s'étend jusqu'à Ségor.
Il voit tout Chanaan, et la terre promise,
Où sa tombe, il le sait, ne sera point admise.
Il voit ; sur les Hébreux étend sa grande main,
Puis vers le haut du mont il reprend son chemin.

Or, des champs de Moab couvrant la vaste enceinte,
Pressés au large pied de la montagne sainte,
Les enfants d'Israël s'agitaient au vallon
Comme les blés épais qu'agite l'aquilon.

Dès l'heure où la rosée humecte l'or des sables
Et balance sa perle au sommet des érables,
Prophète centenaire, environné d'honneur,
Moïse était parti pour trouver le Seigneur.
On le suivait des yeux aux flammes de sa tête,
Et, lorsque du grand mont il atteignit le faîte,
Lorsque son front perça le nuage de Dieu
Qui couronnait d'éclairs la cime du haut lieu,
L'encens brûla partout sur les autels de pierre.
Et six cent mille Hébreux, courbés dans la poussière,
A l'ombre du parfum par le soleil doré,
Chantèrent d'une voix le cantique sacré;
Et les fils de Lévi, s'élevant sur la foule,
Tels qu'un bois de cyprès sur le sable qui roule,
Du peuple avec la harpe accompagnant les voix,
Dirigeaient vers le ciel l'hymne du Roi des rois.

Et, debout devant Dieu, Moïse ayant pris place,
Dans le nuage obscur lui parlait face à face.

Il disait au Seigneur : « Ne finirai-je pas ?
Où voulez-vous encor que je porte mes pas?
Je vivrai donc toujours puissant et solitaire ?
Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre. —
Que vous ai-je donc fait pour être votre élu?
J'ai conduit votre peuple où vous avez voulu.
Voilà que son pied touche à la terre promise.
De vous à lui qu'un autre accepte l'entremise,
Au coursier d'Israël qu'il attache le frein ;
Je lui lègue mon livre et la verge d'airain.

« Pourquoi vous fallut-il tarir mes espérances,
Ne pas me laisser homme avec mes ignorances,
Puisque du mont Horeb jusques au mont Nébo
Je n'ai pas pu trouver le lieu de mon tombeau?
Hélas ! vous m'avez fait sage parmi les sages !
Mon doigt du peuple errant a guidé les passages.
J'ai fait pleuvoir le feu sur la tête des rois ;
L'avenir à genoux adorera mes lois ;

Des tombes des humains j'ouvre la plus antique,[1]
La mort trouve à ma voix une voix prophétique ;
Je suis très grand, mes pieds sont sur les nations,
Ma main fait et défait les générations. —
Hélas ! je suis, Seigneur, puissant et solitaire,
Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre !

« Hélas ! je sais aussi tous les secrets des cieux,
Et vous m'avez prêté la force de vos yeux.
Je commande à la nuit de déchirer ses voiles ;
Ma bouche par leur nom a compté les étoiles,
Et, dès qu'au firmament mon geste l'appela,
Chacune s'est hâtée en disant : « Me voilà. »
J'impose mes deux mains sur le front des nuages
Pour tarir dans leurs flancs la source des orages ;
J'engloutis les cités sous les sables mouvants ;
Je renverse les monts sous les ailes des vents ;
Mon pied infatiguable est plus fort que l'espace ;
Le fleuve aux grandes eaux se range quand je passe,
Et la voix de la mer se tait devant ma voix.
Lorsque mon peuple souffre, ou qu'il lui faut des lois,
J'élève mes regards, votre esprit me visite ;
La terre alors chancelle et le soleil hésite,
Vos anges sont jaloux et m'admirent entre eux. —
Et cependant, Seigneur, je ne suis pas heureux ;
Vous m'avez fait vieillir puissant et solitaire,
Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre !

« Sitôt que votre souffle a rempli le berger,
Les hommes se sont dit : « Il nous est étranger ; »
Et les yeux se baissaient devant mes yeux de flamme,
Car ils venaient, hélas ! d'y voir plus que mon âme.
J'ai vu l'amour s'éteindre et l'amitié tarir ;
Les vierges se voilaient et craignaient de mourir.
M'enveloppant alors de la colonne noire,
J'ai marché devant tous, triste et seul dans ma gloire,...

---

1. La tombe d'Adam qu'on croyait être sur le Sinaï.

Et j'ai dit dans mon cœur : « Que vouloir à présent ? »
Pour dormir sur un sein mon front est trop pesant,
Ma main laisse l'effroi sur la main qu'elle touche,
L'orage est dans ma voix, l'éclair est sur ma bouche ;
Aussi, loin de m'aimer, voilà qu'ils tremblent tous,
Et, quand j'ouvre les bras, on tombe à mes genoux.
O Seigneur ! j'ai vécu puissant et solitaire,
Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre ! »

Or, le peuple attendait, et, craignant son courroux,
Priait sans regarder le mont du Dieu jaloux ;
Car, s'il levait les yeux, les flancs noirs du nuage
Roulaient et redoublaient les foudres de l'orage,
Et le feu des éclairs, aveuglant les regards,
Enchaînait tous les fronts courbés de toutes parts.
Bientôt le haut du mont reparut sans Moïse. —
Il fut pleuré. — Marchant vers la terre promise,
Josué s'avançait pensif, et pâlissant,
Car il était déjà l'élu du Tout-Puissant.

Écrit en 1822.

ÉOLA

OU

LA SŒUR DES ANGES

MYSTÈRE

« C'est le serpent, dit-elle ; je l'ai écouté, et il m'a trompée. »

Genèse.

CHANT PREMIER

NAISSANCE

Il naquit sur la terre un Ange, dans le temps
Où le Médiateur sauvait ses habitants.
Avec sa suite obscure et comme lui bannie,
Jésus avait quitté les murs de Béthanie ;
A travers la campagne il fuyait d'un pas lent,
Quelquefois s'arrêtait, priant et consolant,
Assis au bord d'un champ le prenait pour symbole,
Ou du Samaritain disait la parabole,
La brebis égarée, ou le mauvais pasteur,
Ou le sépulcre blanc pareil à l'imposteur ;
Et, de là, poursuivant sa paisible conquête,
De la Chananéenne écoutait la requête,
A la fille sans guide enseignait ses chemins,
Puis aux petits enfants il imposait les mains.
L'aveugle-né voyait, sans pouvoir le comprendre,
Le lépreux et le sourd se toucher et s'entendre,
Et tous lui consacrant des larmes pour adieu,
Ils quittaient le désert où l'on exilait Dieu.

Fils de l'homme et sujet aux maux de la naissance,
Il les commençait tous par le plus grand, l'absence,
Abandonnant sa ville et subissant l'Édit,
Pour accomplir en tout ce qu'on avait prédit.

Or, pendant ces temps-là, ses amis en Judée
Voyaient venir leur fin qu'il avait retardée :
Lazare, qu'il aimait et ne visitait plus,
Vint à mourir, ses jours étant tous révolus.
Mais l'amitié de Dieu n'est-elle pas la vie ?
Il partit dans la nuit; sa marche était suivie
Par les deux jeunes sœurs du malade expiré,
Chez qui dans ses périls il s'était retiré.
C'étaient Marthe et Marie ; or, Marie était celle
Qui versa les parfums et fit blâmer son zèle.
Tous s'affligeaient ; Jésus disait en vain : « Il dort. »
Et lui-même, en voyant le linceul et le mort,
Il pleura. — Larme sainte à l'amitié donnée,
Oh ! vous ne fûtes point aux vents abandonnée !
Des Séraphins penchés l'urne de diamant,
Invisible aux mortels, vous reçut mollement,
Et comme une merveille au Ciel même étonnante,
Aux pieds de l'Éternel vous porta rayonnante.
De l'œil toujours ouvert un regard complaisant
Émut et fit briller l'ineffable présent ;
Et l'Esprit-Saint, sur elle épanchant sa puissance,
Donna l'âme et la vie à la divine essence.
Comme l'encens qui brûle aux rayons du soleil
Se change en un feu pur, éclatant et vermeil,
On vit alors du sein de l'urne éblouissante,
S'élever une forme et blanche et grandissante.
Une voix s'entendit qui disait : « Éloa ! »

Et l'Ange apparaissant répondit : « Me voilà. »
Toute parée, aux yeux du Ciel qui la contemple,
Elle marche vers Dieu comme une épouse au Temple ;
Son beau front est serein et pur comme un beau lis,
Et d'un voile d'azur il soulève les plis ;

Ses cheveux, partagés comme des gerbes blondes,
Dans les vapeurs de l'air perdent leurs molles ondes,
Comme on voit la comète errante dans les cieux
Fondre au sein de la nuit ses rayons gracieux ;
Une rose aux lueurs de l'aube matinale
N'a pas de son teint frais la rougeur virginale ;
Et la lune, des bois éclairant l'épaisseur,
D'un de ses doux regards n'atteint pas la douceur....

Les Chérubins brûlants qu'enveloppent six ailes,
Les tendres Séraphins, Dieux des amours fidèles,
Le Trônes, les Vertus, les Princes, les Ardeurs,
Les Dominations, les Gardiens, les Splendeurs,
Et les Rêves pieux, et les saintes Louanges,
Et tous les Anges purs, et tous les grands Archanges,
Et tout ce que le Ciel renferme d'habitants,
Tous, de leurs ailes d'or voilés en même temps,
Abaissèrent leurs fronts jusqu'à ses pieds de neige,
Et les Vierges ses sœurs, s'unissant en cortège,
Comme autour de la Lune on voit les feux du soir,
Se tenant par la main, coururent pour la voir.
Des harpes d'or pendaient à leur chaste ceinture ;
Et des fleurs qu'au Ciel seul fit germer la nature,
Des fleurs qu'on ne voit pas dans l'Été des humains,
Comme une large pluie abondaient sous leurs mains.

« Heureux, chantaient alors des voix incomparables,
» Heureux le monde offert à ses pas secourables !
» Quand elle aura passé parmi les malheureux,
» L'esprit consolateur se répandra sur eux.
» Quel globe attend ses pas ? Quel siècle la demande ?
» Naitra-t-il d'autres cieux afin qu'elle y commande ? »

Un jour... (Comment oser nommer du nom de jour
Ce qui n'a pas de fuite et n'a pas de retour ?
Des langages humains défiant l'indigence,
L'Éternité se voile à notre intelligence,

Et pour nous faire entendre un de ces cours instants,
Il faut chercher pour eux un nom parmi les Temps.)
Un jour les habitants de l'immortel empire,
Imprudents une fois, s'unissaient pour l'instruire.
« Éloa, disaient-ils, oh ! veillez bien sur vous :
» Un Ange peut tomber ; le plus beau de nous tous
» N'est plus ici : pourtant dans sa vertu première
» On le nommait *celui qui porte la lumière* ;
» Car il portait l'amour et la vie en tout lieu,
» Aux astres il portait tous les ordres de Dieu ;
» La Terre consacrait sa beauté sans égale,
» Appelant *Lucifer* l'étoile matinale,
» Diamant radieux que, sur son front vermeil,
» Parmi ses cheveux d'or a posé le Soleil.
» Mais on dit qu'à présent il est sans diadème,
» Qu'il gémit, qu'il est seul, que personne ne l'aime,
» Que la noirceur d'un crime appesantit ses yeux,
» Qu'il ne sait plus parler le langage des Cieux ;
» La mort est dans les mots que prononce sa bouche ;
» Il brûle ce qu'il voit, il flétrit ce qu'il touche ;
» Il ne peut plus sentir le mal ni les bienfaits :
» Il est même sans joie aux malheurs qu'il a faits.
» Le Ciel qu'il habita se trouble à sa mémoire,
» Nul Ange n'oserait vous conter son histoire,
» Aucun Saint n'oserait dire une fois son nom. »
Et l'on crut qu'Éloa le maudirait ; mais non,
L'effroi n'altéra point son paisible visage,
Et ce fut pour le Ciel un alarmant présage.
Son premier mouvement ne fut pas de frémir,
Mais plutôt d'approcher comme pour secourir ;
La tristesse apparut sur sa lèvre glacée
Aussitôt qu'un malheur s'offrit à sa pensée ;
Elle apprit à rêver, et son front innocent
De ce trouble inconnu rougit en s'abaissant ;
Une larme brillalt auprès de sa paupière.
Heureux ceux dont le cœur verse ainsi la première !

Un Ange eut ces ennuis qui troublent tant nos jours,
Et poursuivent les grands dans la pompe des cours ;

Mais au sein des banqnets, parmi la multitude,
Un homme qui gémit trouve la solitude ;
Le bruit des Nations, le bruit que font les Rois,
Rien n'éteint dans son cœur une plus forte voix.
Harpes du Paradis, vous étiez sans prodiges!
Chars vivants dont les yeux ont d'éclatants prestiges!
Armures du Seigneur, pavillons du saint lieu,
Etoiles des bergers tombant des doigts de Dieu,
Saphirs des encensoirs, or du céleste dôme,
Délices du Nebel, senteurs du Cinnamome,
Vos bruits harmonieux, vos splendeurs, vos parfums,
Pour un Ange attristé devenaient importuns ;
Les cantiques sacrés troublaient sa rêverie,
Car rien n'y répondait à son âme attendrie.
Et soit lorsque Dieu même, appelant les Esprits,
Dévoilait sa grandeur à leurs regards surpris,
Et montrait dans les cieux, foyer de la naissance,
Les profondeurs sans nom de sa triple puissance ;
Soit quand les Chérubins représentaient entre eux
Ou les actes du Christ ou ceux des Bienheureux,
Et répétaient au ciel chaque nouveau Mystère
Qui, dans les mêmes temps, se passait sur la Terre,
La crèche offerte aux yeux des Mages étrangers,
La famille au désert, le salut des Bergers :
Éloa s'écartant de ce divin spectacle,
Loin de leur foule et loin du brillant Tabernacle,
Cherchait quelque nuage où dans l'obscurité
Elle pourrait du moins rêver en liberté....

Cependant, seule, un jour, leur timide compagne
Regarde autour de soi la céleste campagne,
Étend l'aile et sourit, s'envole, et dans les airs
Cherche sa Terre amie ou des astres déserts.

Ainsi dans les forêts de la Louisiane,
Bercé sous les bambous et la longue liane,
Ayant rompu l'œuf d'or par le soleil mûri,
Sort de son lit de fleurs l'éclatant Colibri ;

Une verte émeraude a couronné sa tête,
Des ailes sur son dos la pourpre est déjà prête,
La cuirasse d'azur garnit son jeune cœur ;
Pour les luttes de l'air l'oiseau part en vainqueur....
Il promène en des lieux voisins de la lumière
Ses plumes de corail qui craignent la poussière ;
Sous son abri sauvage étonnant le ramier,
Le hardi voyageur visite le palmier.
La plaine des parfums et d'abord délaissée ;
Il passe, ambitieux, de l'érable à l'alcée,
Et de tous ses festins croit trouver les apprêts
Sur le front du palmiste ou les bras du cyprès ;
Mais les bois sont trop grands pour ses ailes naissantes,
Et les fleurs du berceau de ces lieux sont absentes ;
Sur la verte savane il descend les chercher ;
Les serpents-oiseleurs qu'elles pourraient cacher
L'effarouchent bien moins que les forêts arides.
Il poursuit près des eaux le jasmin des Florides,
La nonpareille au fond de ses chastes prisons,
Et la fraise embaumée au milieu des gazons.

C'est ainsi qu'Éloa, forte dès sa naissance,
De son aile argentée essayant la puissance,
Passant la blanche voie où des feux immortels
Brûlent aux pieds de Dieu comme un amas d'autels,
Tantôt se balançant sur deux jeunes planètes,
Tantôt posant ses pieds sur le front des comètes,
Afin de découvrir les êtres nés ailleurs,
Arriva seule au fond des Cieux inférieurs.

L'Éther a ses degrés, d'une grandeur immense,
Jusqu'à l'ombre éternelle où le Chaos commence.
Sitôt qu'un Ange a fui l'azur illimité,
Coupole de saphirs qu'emplit la Trinité,
Il trouve un air moins pur ; là passent des nuages,
Là tournent des vapeurs, serpentent des orages,
Comme une garde agile, et dont la profondeur
De l'air que Dieu respire éteint pour nous l'ardeur.

Mais après nos soleils et sous les atmosphères
Où, dans leur cercle étroit, se balancent nos sphères,
L'espace est désert, triste, obscur, et sillonné
Par un noir tourbillon lentemeut entraîné.
Un jour douteux et pâle éclaire en vain la nue,
Sous elle est le Chaos et la nuit inconnue ;
Et, lorsqu'un vent de feu brise son sein profond,
On devine le vide impalpable et sans fond.

Jamais les purs Esprits, enfants de la lumière,
De ces trois régions n'atteignent la dernière.
Et jamais ne s'égare aucun beau Séraphin
Sur ces degrés confus dont l'Enfer est la fin.
Même les Chérubins, si forts et si fidèles,
Craignent que l'air impur ne manque sous leurs ailes,
Et qu'ils ne soient forcés, dans un vol dangereux,
De tomber jusqu'au fond du Chaos ténébreux.
Que deviendrait alors l'exilé sans défense ?
Du rire des Démons l'inextinguible offense,
Leurs mots, leurs yeux railleurs, lent et cruel affront,
Feraient baisser ses yeux, feraient rougir son front.
Péril plus grand ! peul-être il lui faudrait entendre
Quelque chant d'abandon voluptueux et tendre
Quelque regret du Ciel, un récit douloureux
Dit par la douce voix d'un Ange malheureux.
Et même, en lui prêtant une oreille attendrie,
Il pourrait oublier la céleste patrie,
Se plaire sous la nuit, et dans une amitié
Qu'auraient nouée entre eux les chans et la pitié.
Et comment remonter à la voûte azurée,
Offrant à la lumière éclatante et dorée
Des cheveux dont les flots sont épars et ternis,
Des ailes sans couleurs, des bras, un col brunis,
Un front plus pâle, empreint de traces inconnues
Parmi les fronts sereins des habitants des nues,
Des yeux dout la rougeur montre qu'ils ont pleuré,
Et des pieds noirs eucor d'un feu pestiféré ?

Voilà pourquoi, toujours prudents et toujours sages,
Les Anges de ces lieux redoutent les passages.

C'était là cependant, sur la sombre vapeur,
Que la vierge Éloa se reposait sans peur :
Elle ne se troubla qu'en voyant sa puissance,
Et les bienfaits nouveaux causés par sa présence.
Quelques mondes punis semblaient se consoler ;
Les globes s'arrêtaient pour l'entendre voler.
S'il arrivait aussi qu'en ces routes nouvelles
Elle touchât l'un d'eux des plumes de ses ailes,
Alors tous les chagrins s'y taisaient un moment,
Les rivaux s'embrassaient avec étonnement ;
Tout les poignards tombaient oubliés par la haine ;
Le captif souriant marchait seul et sans chaîne ;
Le criminel rentrait au temple de la loi ;
Le proscrit s'asseyait au palais de son roi ;
L'inquiète Insomnie abandonnait sa proie ;
Les pleurs cessaient partout, hors les pleurs de la joie ;
Et surpris d'un bonheur rare chez les mortels,
Les amants séparés s'unissaient aux autels.

Lucifer voit Éloa et lui parle. Il lui dit qu'il a été puni pour avoir voulu faire le bonheur de l'homme. Il soupire et il feint de pleurer. Éloa née d'une larme, est toute bonté et elle se laisse séduire parce qu'elle est bonne, et qu'elle veut consoler. C'est le chant II, intitulé *Séduction*.

Le chant IIIe est intitulé *la Chute*. Éloa se laisse séduire par les paroles de Satan, elle lui répond et elle le suit en enfer. Voici le dénouement du poème. C'est Éloa qui parle.

« Puisque vous êtes beau, vous êtes bon, sans doute ;
» Car sitôt que des Cieux une âme prend la route,

» Comme un saint vêtement, nous voyons sa bonté
» Lui donner en entrant l'éternelle beauté.
» Mais pourquoi vos discours m'inspirent-ils la crainte ?
» Pourquoi sur votre front tant de douleur empreinte ?
» Comment avez-vous pu descendre du saint lieu ?
» Et comment m'aimez-vous, si vous n'aimez pas Dieu ? »

Le trouble des regards, grâce de la décence,
Accompagnait ces mots, forts comme l'innocence ;
Ils tombaient de sà bouche, anssi doux, aussi purs,
Que la neige en hiver sur les coteaux obscurs ;

Et comme, tout nourris de l'essence première,
Les Anges ont au cœur des sources de lumière,
Tandis qu'elle parlait, ses ailes à l'entour,
Et son sein et son bras répandirent le jour :
Ainsi le diamant luit au milieu des ombres.
L'Archange s'en effraie, et sous ses cheveux sombres
Cherche un épais refuge à ses yeux éblouis ;
Il pense qu'à la fin des Temps évanouis,
Il lui faudra de même envisager son maître,
Et qu'un regard de Dieu le brisera peut-être ;
Il se rappelle aussi tout ce qu'il a souffert
Après avoir tenté Jésus dans le désert.
Il tremble ; sur son cœur où l'enfer recommence,
Comme un sombre manteau jette son aile immense,
Et veut fuir. La terreur réveillait tous ses maux.

Sur la neige des monts, couronne des hameaux,
L'Espagnol a blessé l'Aigle des Asturies,
Dont le vol menaçait ses blanches bergeries ;
Hérissé, l'oiseau part et fait pleuvoir le sang,
Monte aussi vite au ciel que l'éclair en descend,
Regarde son Soleil, d'un bec ouvert l'aspire,
Croit reprendre la vie au flamboyant empire ;
Dans un fluide d'or il nage puissamment,
Et parmi les rayons se balance un moment :
Mais l'homme l'a frappé d'une atteinte trop sûre ;
Il sent le plomb chasseur fondre dans sa blessure ;

Son aile se dépouille, et son royal manteau
Vole comme un duvet qu'arrache le couteau.
Dépossédé des airs, son poids le précipite ;
Dans la neige du mont il s'enfonce et palpite,
Et la glace terrestre a d'un pesant sommeil
Fermé cet œil puissant respecté du Soleil.

Tel, retrouvant ses maux au fond de sa mémoire,
L'Ange maudit pencha sa chevelure noire,
Et se dit, pénétré d'un chagrin infernal :
« Triste amour du péché ! sombres désirs du mal !
» De l'orgueil, du savoir gigantesques pensées !
» Comment ai-je connu vos ardeurs insensées ?
» Maudit soit le moment où j'ai mesuré Dieu !
» Simplicité du cœur, à qui j'ai dit adieu !
» Je tremble devant toi, mais pourtant je t'adore ;
» Je suis moins criminel puisque je t'aime encore ;
» Mais dans mon sein flétri tu ne reviendras pas !
» Loin de ce que j'étais, quoi ! j'ai fait tant de pas !
» Et de moi-même à moi si grande est la distance,
» Que je ne comprends plus ce que dit l'innocence ;
» Je souffre, et mon esprit, par le mal abattu,
» Ne peut plus remonter jusqu'à tant de vertu.

« Qu'êtes-vous devenus, jours de paix, jours célestes?
» Quand j'allais, le premier de ces Anges modestes,
» Prier à deux genoux devant l'antique loi,
» Et ne pensais jamais au delà de la foi?
» L'éternité pour moi s'ouvrait comme une fête ;
» Et, des fleurs dans mes mains, des rayons sur ma tête,
» Je souriais, j'étais... J'aurais peut-être aimé! »

Le Tentateur lui-même était presque charmé ;
Il avait oublié son art et sa victime,
Et son cœur un moment se reposa du crime.
Il répétait tout bas, et le front dans ses mains :
« Si je vous connaissais, ô larmes des humains! »

Ah! si dans ce moment la Vierge eût pu l'entendre,
Si sa céleste main qu'elle eût osé lui tendre
L'eût saisi repentant, docile à remonter...
Qui sait? le mal peut-être eût cessé d'exister.
Mais, sitôt qu'elle vit sur sa tête pensive
De l'Enfer décelé la douleur convulsive,
Étonnée et tremblante, elle éleva ses yeux;
Plus forte, elle parut se souvenir des Cieux,
Et souleva deux fois ses ailes argentées,
Entr'ouvrant pour gémir ses lèvres enchantées,
Ainsi qu'un jeune enfant, s'attachant aux roseaux,
Tente de faibles cris étouffés sous les eaux.
Il la vit prête à fuir vers les cieux de lumière.
Comme un tigre éveillé bondit dans la poussière,
Aussitôt en lui-même, et plus fort désormais,
Retrouvant cet esprit qui ne fléchit jamais,
Ce noir esprit du mal qu'irrite l'innocence,
Il rougit d'avoir pu douter de sa puissance,
Il rétablit la paix sur son front radieux,
Rallume tout à coup l'audace de ses yeux,
Et longtemps en silence il regarde et contemple
La victime du Ciel qu'il destine à son temple;
Comme pour lui montrer qu'elle résiste en vain,
Et s'endurcir lui-même à ce regard divin.
Sans amour, sans remords, au fond d'un cœur de glace,
Des coups qu'il va porter il médite la place,
Et, pareil au guerrier qui, tranquille à dessein,
Dans les défauts du fer cherche à frapper le sein,
Il compose ses traits sur les désirs de l'Ange;
Son air, sa voix, son geste et son maintien, tout change;
Sans venir de son cœur, des pleurs fallacieux
Paraissent tout à coup sur le bord de ses yeux.
La Vierge dans le Ciel n'avait pas vu de larmes,
Et s'arrête; un soupir augmente ses alarmes.
Il pleure amèrement comme un homme exilé,
Comme une veuve auprès de son fils immolé;
Ses cheveux dénoués sont épars; rien n'arrête
Les sanglots de son sein qui soulèvent sa tête...,

En ce moment passa dans l'air, loin de leurs yeux,
Un des célestes chœurs, où, parmi les louanges,
On entendit ces mots que répétaient des Anges :
« Gloire dans l'univers, dans les Temps, à celui
» Qui s'immole à jamais pour le salut d'autrui. »
Les Cieux semblaient parler. C'en était trop pour elle.

Deux fois encor levant sa paupière infidèle,
Promenant des regards encore irrésolus,
Elle chercha ses Cieux qu'elle ne voyait plus.

Des Anges au Chaos allaient puiser des mondes.
Passant avec terreur dans ses plaines profondes,
Tandis qu'ils remplissaient les messages de Dieu,
Ils ont tous vu tomber un nuage de feu.
Des plaintes de douleur, des réponses cruelles,
Se mêlaient dans la flamme au battement des ailes.

« Où me conduisez-vous, bel Ange ? — Viens toujours.
— Que votre voix est triste, et quel sombre discours !
N'est-ce pas Éloa qui soulève ta chaîne ?
J'ai cru t'avoir sauvé. — Non, c'est moi qui t'entraîne.
— Si nous sommes unis, peu m'importe en quel lieu !
Nomme-moi donc encore ou ta Sœur ou ton Dieu !
— J'enlève mon esclave et je tiens ma victime.
— Tu paraissais si bon ! Oh ! qu'ai-je fait ? — Un crime.
— Seras-tu plus heureux ? du moins, es-tu content ?
— Plus triste que jamais. — Qui donc es-tu ? — Satan. »

Écrit en 1823, dans les Vosges.

LA FILLE DE JEPHTÉ

POÈME

« Et de là vient la coutume qui s'est toujours observée depuis en Israël.

« Que toutes les filles d'Iraël s'assemblent une fois l'année, pour pleurer la fille de Jephté de Galaad pendant quatre jours. »

Juges, ch. XI, v. 39 et 40.

Voilà ce qu'ont chanté les filles d'Israël,
Et leurs pleurs ont coulé sur l'herbe du Carmel :

— Jephté de Galaad a ravagé trois villes;
Abel! la flamme a lui sur tes vignes fertiles!
Aroër sous la cendre éteignit ses chansons,
Et Mennith s'est assise en pleurant ses moissons!

Tous les guerriers d'Ammon sont détruits, et leur terre
Du Seigneur notre Dieu reste la tributaire.
Israël est vainqueur, et par ses cris perçants
Reconnaît du Très-Haut les secours tout-puissants.

A l'hymne universel que le désert répète
Se mêle en longs éclats le son de la trompette,
Et l'armée, en marchant vers les tours de Maspha,
Leur raconte de loin que Jephté triompha.

Le peuple tout entier tressaille de la fête.
— Mais le sombre vainqueur marche en baissant la tête ;
Sourd à ce bruit de gloire, et seul, silencieux,
Tout à coup il s'arrête, il a fermé ses yeux.

Il a fermé ses yeux, car au loin, de la ville,
Les vierges, en chantant, d'un pas lent et tranquille,
Venaient; il entrevoit le chœur religieux,
C'est pourquoi, plein de crainte, il a fermé ses yeux.

Il entend le concert qui s'approche et l'honore :
La harpe harmonieuse et le tambour sonore,
Et la lyre aux dix voix, et le Kinnor léger,
Et les sons argentins du Nebel étranger,

Puis, de plus près, les chants, leurs paroles pieuses,
Et les pas mesurés en des danses joyeuses,
Et, par des bruits flatteurs, les mains frappant les mains,
Et dé rameaux fleuris parfumant les chemins.

Ses genoux ont tremblé sous le poids de ses armes;
Sa paupière s'entr'ouvre à ses premières larmes :
C'est que, parmi les voix, le père a reconnu
La voix la plus aimée à ce chant ingénu :

— « O vierges d'Israël! ma couronne s'apprête
» La première à parer les cheveux de sa tête;
» C'est mon père, et jamais un autre enfant que moi
» N'augmenta la famille heureuse sous la loi. »

Et ses bras à Jephté donnés avec tendresse,
Suspendant à son col leur pieuse caresse :
« Mon père, embrassez-moi! D'ou naissent vos retards?
» Je ne vois que vos pleurs et non pas vos regards.

» Je n'ai point oublié l'encens du sacrifice :
» J'offrais pour vous hier la naissante génisse.
» Qui peut vous afflger? Le Seigneur n'a-t-il pas
» Renversé les cités au seul bruit de vos pas? »

— « C'est vous, hélas! c'est vous, ma fille bien-aimée! »
Dit le père en rouvrant sa paupière enflammée;
« Faut-il que ce soit vous! ô douleur des douleurs!
» Que vos embrassements feront couler de pleurs!

» Seigneur, vous êtes bien le Dieu de la vengeance ;
» En échange du crime il vous faut l'innocence.
» C'est la vapeur du sang qui plaît au Dieu jaloux !
» Je lui dois une hostie, ô ma fille ! et c'est vous ! »

— « Moi ! » dit-elle. Et ses yeux se remplirent de larmes.
Elle était jeune et belle, et la vie a des charmes.
Puis elle répondit : « Oh ! si votre serment
» Dispose de mes jours, permettez seulement

» Qu'emmenant avec moi les vierges mes compagnes.
» J'aille, deux mois entiers, sur le haut des montagnes,
» Pour la dernière fois, errante en liberté,
» Pleurer sur ma jeunesse et ma virginité !

» Car je n'aurai jamais, de mes mains orgueilleuses,
» Purifié mon fils sous les eaux merveilleuses ;
» Vous n'aurez pas béni sa venue, et mes pleurs
» Et mes chants n'auront pas endormi ses douleurs ;

» Et, le jour de ma mort, nulle vierge jalouse
» Ne viendra demander de qui je fus l'épouse,
» Quel guerrier prend pour moi le cilice et le deui
» Et seul vous pleurerez autour de mon cercueil. »

Après ces mots, l'armée assise tout entière
Pleurait, et sur son front répandait la poussière.
Jephté sous un manteau tenait ses pleurs voilés ;
Mais, parmi les sanglots, on entendit : « Allez. »

Elle inclina la tête et partit. Ses compagnes,
Comme nous la pleurons, pleuraient sur les montagnes,
Puis elle vint s'offrir au couteau paternel.
— Voilà ce qu'ont chanté les filles d'Israël.

Écrit en 1820.

LE COR

POÈME

I

J'aime le son du Cor, le soir, au fond des bois,
Soit qu'il chante les pleurs de la biche aux abois,
Ou l'adieu du chasseur que l'écho faible accueille,
Et que le vent du nord porte de feuille en feuille.

Que de fois, seul, dans l'ombre à minuit demeuré,
J'ai souri de l'entendre, et plus souvent pleuré !
Car je croyais ouïr de ces bruits prophétiques
Qui précédaient la mort des Paladins antiques.

O montagne d'azur ! ô pays adoré !
Rocs de la Frazona, cirque du Marboré,
Cascades qui tombez des neiges entraînées,
Sources, gaves, ruisseaux, torrents des Pyrénées ;

Monts gelés et fleuris, trône des deux saisons,
Dont le front est de glace et le pied de gazons !
C'est là qu'il faut s'asseoir, c'est là qu'il faut entendre
Les airs lointains d'un Cor mélancolique et tendre.

Souvent un voyageur, lorsque l'air est sans bruit,
De cette voix d'airain fait retentir la nuit ;
A ses chants cadencés autour de lui se mêle
L'harmonieux grelot du jeune agneau qui bêle.

Une biche attentive, au lieu de se cacher,
Se suspend immobile au sommet d'un rocher,
Et la cascade unit, dans une chute immense,
Son éternelle plainte aux chants de la romance.

Ames des Chevaliers, revenez-vous encor?
Est-ce vous qui parlez avec la voix du cor?
Roncevaux! Roncevaux! dans ta sombre vallée
L'ombre du grand Roland n'est donc pas consolée!

II

Tous les preux étaient morts, mais aucun n'avait fui.
Il reste seul debout, Olivier près de lui;
L'Afrique sur le mont l'entoure et tremble encore.
« Roland, tu vas mourir, rends-toi, criait le More;

« Tous tes pairs sont couchés dans les eaux des torrents. » —
Il rugit comme un tigre, et dit: « Si je me rends,
» Africain, ce sera lorsque les Pyrénées
» Sur l'onde avec leurs corps rouleront entraînées. »

— « Rends-toi donc, répond-il, ou meurs, car les voilà. »
Et du plus haut des monts un grand rocher roula.
Il bondit, il roula jusqu'au fond de l'abîme,
Et de ses pins, dans l'onde, il vint briser la cime.

— « Merci, cria Roland; tu m'as fait un chemin. »
Et jusqu'au pied des monts le roulant d'une main,
Sur le roc affermi comme un géant s'élance,
Et, prête à fuir, l'armée à ce seul pas balance.

III

Tranquilles cependant, Charlemagne et ses preux
Descendaient la montagne et se parlaient entre eux.
A l'horizon déjà, par leurs eaux signalées,
De Luz et d'Argelès se montraient les vallées.

L'armée applaudissait. Le luth du troubadour
S'accordait pour chanter les saules de l'Adour;
Le vin français coulait dans la coupe étrangère;
Le soldat, en riant, parlait à la bergère.

Roland gardait les monts; tous passaient sans effroi.
Assis nonchalamment sur un noir palefroi
Qui marchait revêtu de housses violettes,
Turpin disait, tenant les saintes amulettes:

« Sire, on voit dans le ciel des nuages de feu ;
» Suspendez votre marche ; il ne faut tenter Dieu.
» Par monsieur saint Denis, certes ce sont des âmes
» Qui passent dans les airs sur ces vapeurs de flammes.

» Deux éclairs ont relui, puis deux autres encor. »
Ici l'on entendit le son lointain du Cor. —
L'Empereur étonné, se jetant en arrière
Suspend du destrier la marche aventurière.

« Entendez-vous ? dit-il. — Oui, ce sont des pasteurs
» Rappelant les troupeaux épars sur les hauteurs,
» Répondit l'archevêque, ou la voix étouffée
» Du nain vert Obéron, qui parle avec sa Fée. »

Et l'Empereur poursuit ; mais son front soucieux
Est plus sombre et plus noir que l'orage des cieux.
Il craint la trahison, et, tandis qu'il y songe,
Le Cor éclate et meurt, renaît et se prolonge.

« Malheur ! c'est mon neveu ! malheur ! car, si Roland
» Appelle à son secours, ce doit être en mourant.
» Arrière, chevaliers, repassons la montagne !
» Tremble encore sous nos pieds, sol trompeur de l'Espagne ! »

IV

Sur le plus haut des monts s'arrêtent les chevaux ;
L'écume les blanchit ; sous leurs pieds, Roncevaux
Des feux mourants du jour à peine se colore.
A l'horizon lointain fuit l'étendard du More.

— « Turpin, n'as-tu rien vu dans le fond du torrent ?
— » J'y vois deux chevaliers : l'un mort, l'autre expirant.
» Tous deux sont écrasés sous une roche noire ;
» Le plus fort, dans sa main, élève un Cor d'ivoire,
» Son âme en s'exhalant nous appela deux fois. »

Dieu ! que le son du Cor est triste au fond des bois !

Écrit à Pau, en 1825.

LES DESTINÉES

Depuis le premier jour de la création,
Les pieds lourds et puissants de chaque Destinée
Pesaient sur chaque tête et sur toute action.

Chaque front se courbait et traçait sa journée,
Comme le front d'un bœuf creuse un sillon profond
Sans dépasser la pierre où sa ligne est bornée.

Ces froides déités liaient le joug de plomb
Sur le crâne et les yeux des hommes leurs esclaves,
Tous errants, sans étoile, en un désert sans fond ;

Levant avec effort leurs pieds chargés d'entraves,
Suivant le doigt d'airain dans le cercle fatal,
Le doigt des Volontés inflexibles et graves.

Tristes divinités du monde oriental,
Femmes au voile blanc, immuables statues,
Elles nous écrasaient de leur poids colossal.

Comme un vol de vautours sur le sol abattues,
Dans un ordre éternel, toujours en nombre égal
Aux têtes des mortels sur la terre épandues,

Elles avaient posé leur ongle sans pitié
Sur les cheveux dressés des races éperdues,
Traînant la femme en pleurs et l'homme humilié.

Un soir, il arriva que l'antique planète
Secoua sa poussière. — Il se fit un grand cri :
« Le Sauveur est venu, voici le jeune athlète ;

« Il a le front sanglant et le côté meurtri,
» Mais la Fatalité meurt au pied du Prophète ;
» La Croix monte et s'étend sur nous comme un abri ! »

Avant l'heure où, jadis, ces choses arrivèrent,
Tout homme était courbé, le front pâle et flétri ;
Quand ce cri fut jeté, tous ils se relevèrent.

Détachant les nœuds lourds du joug de plomb du Sort,
Toutes les nations à la fois s'écrièrent :
« O Seigneur ! est-il vrai ? le Destin est-il mort ? »

Et l'on vit remonter vers le ciel, par volées,
Les filles du Destin, ouvrant avec effort
Leurs ongles qui pressaient nos races désolées ;

Sous leur robe aux longs plis voilant leurs pieds d'airain,
Leur main inexorable et leur face inflexible ;
Montant avec lenteur en innombrable essaim,

D'un vol inaperçu, sans ailes, insensible,
Comme apparaît au soir, vers l'horizon lointain,
D'un nuage orageux l'ascension paisible.

— Un soupir de bonheur sortit du cœur humain ;
La terre frissonna dans son orbite immense,
Comme un cheval frémit délivré de son frein.

Tous les astres émus restèrent en silence,
Attendant avec l'Homme, en la même stupeur,
Le suprême décret de la Toute-Puissance,

Quand ces filles du Ciel, retournant au Seigneur,
Comme ayant retrouvé leurs régions natales,
Autour de Jéhovah se rangèrent en chœur,

D'un mouvement pareil levant leurs mains fatales,
Puis chantant d'une voix leur hymne de douleur,
Et baissant à la fois leurs fronts calmes et pâles :

« Nous venons demander la Loi de l'avenir.
» Nous sommes, ô Seigneur, les froides Destinées
» Dont l'antique pouvoir ne devait point faillir.

« Nous roulions sous nos doigts les jours et les années :
» Devons-nous vivre encore ou devons-nous finir,
» Des Puissances du ciel, nous, les fortes aînées ?

« Vous détruisez d'un coup le grand piège du Sort
» Où tombaient tour à tour les races consternées.
» Faut-il combler la fosse et briser le ressort?

« Ne mènerons-nous plus ce troupeau faible et morne,
» Ces hommes d'un moment, ces condamnés à mort,
» Jusqu'au bout du chemin dont nous posions la borne?

« Le moule de la vie était creusé par nous.
» Toutes les passions y répandaient leur lave,
» Et les événements venaient s'y fondre tous.

« Sur les tables d'airain où notre loi se grave,
» Vous effacez le nom de la FATALITÉ,
« Vous déliez les pieds de l'homme notre esclave.

« Qui va porter le poids dont s'est épouvanté
» Tout ce qui fut créé? ce poids sur la pensée,
» Dont le nom est en bas : RESPONSABILITÉ? »

Il se fit un silence, et la terre affaissée
S'arrêta comme fait la barque sans rameurs
Sur les flots orageux, dans la nuit balancée.

Une voix descendit, venant de ces hauteurs
Où s'engendrent, sans fin, les mondes dans l'espace ;
Cette voix de la terre emplit les profondeurs :

« Retournez en mon nom, reines, je suis la Grâce.
» L'homme sera toujours un nageur incertain
» Dans les ondes du temps qui se mesure et passe.

« Vous toucherez son front, ô filles du Destin!
» Son bras ouvrira l'eau, qu'elle soit haute ou basse,
» Voulant trouver sa place et deviner sa fin.

« Il sera plus heureux, se croyant maître et libre
» En luttant contre vous dans un combat mauvais
» Où moi seule, d'en haut, je tiendra l'équilibre.

« De moi naîtra son souffle et sa force à jamais.
» Son mérite est le mien, sa loi perpétuelle :
» Faire ce que je veux pour venir où JE SAIS. »

Et le chœur descendit vers sa proie éternelle
Afin d'y ressaisir sa domination
Sur la race timide, incomplète et rebelle.

On entendit venir la sombre Légion
Et retomber les pieds des femmes inflexibles,
Comme sur nos caveaux tombe un cercueil de plomb.

Chacune prit chaque homme en ses mains invisibles;
Mais, plus forte à présent, dans ce sombre duel,
Notre âme en deuil combat ces Esprits impassibles.

Nous soulevons parfois leur doigt faux et cruel.
La volonté transporte à des hauteurs sublimes
Notre front éclairé par un rayon du ciel.

Cependant sur nos caps, sur nos rocs, sur nos cimes,
Leur doigt rude et fatal se pose devant nous,
Et, d'un coup, nous renverse au fond des noirs abîmes....

Oh! dans quel désespoir nous sommes encor tous!
Vous avez élargi le COLLIER qui nous lie,
Mais qui donc tient la chaîne? — Ah! Dieu juste, est-ce vous?

Arbitre libre et fier des actes de sa vie,
Si notre cœur s'entr'ouvre au parfum des vertus,
S'il s'embrase à l'amour, s'il s'élève au génie,

Que l'ombre des Destins, Seigneur, n'oppose plus
A nos belles ardeurs une immuable entrave,
A nos efforts sans fin des coups inattendus!

O sujet d'épouvante à troubler le plus brave!
Question sans réponse où vos saints se sont tus!
O mystère! ô tourment de l'âme forte et grave!

Notre mot éternel est-il : C'ÉTAIT ÉCRIT?
SUR LE LIVRE DE DIEU, dit l'Orient esclave;
Et l'Occident répond : SUR LE LIVRE DU CHRIST.

Écrit au Maine-Giraud (Charente), 27 août 1849.

LA MAISON DU BERGER

A ÉVA

I

Si ton cœur, gémissant du poids de notre vie,
Se traîne et se débat comme un aigle blessé,
Portant comme le mien, sur son aile asservie,
Tout un monde fatal, écrasant et glacé ;
S'il ne bat qu'en saignant par sa plaie immortelle,
S'il ne voit plus l'amour, son étoile fidèle,
Éclairer pour lui seul l'horizon effacé ;

Si ton âme enchaînée, ainsi que l'est mon âme,
Lasse de son boulet et de son pain amer,
Sur sa galère en deuil laisse tomber la rame,
Penche sa tête pâle et pleure surla mer,
Et, cherchant dans les flots une route inconnue,
Y voit, en frissonnant, sur son épaule nue,
La lettre sociale écrite avec le fer ;

Si ton corps frémissant des passions secrètes,
S'indigne des regards, timide et palpitant ;
S'il cherche à sa beauté de profondes retraites
Pour la mieux dérober au profane insultant ;
Si ta lèvre se sèche au poison des mensonges,
Si ton beau front rougit de passer dans les songes
D'un impur inconnu qui te voit et t'entend,

Pars courageusement, laisse toutes les villes ;
Ne ternis plus tes pieds aux poudres du chemin ;
Du haut de nos pensers vois les cités serviles
Commes les rocs fatals de l'esclavage humain.

Les grands bois et les champs sont de vastes asiles,
Libres comme la mer autour de sombres îles.
Marche à travers les champs une fleur à la main.

La nature t'attend dans un silence austère ;
L'herbe élève à tes pieds son nuage des soirs,
Et le soupir d'adieu du soleil à la terre
Balance les beaux lis comme des encensoirs.
La forêt a voilé ses colonnes profondes,
La montagne se cache, et sur les pâles ondes
Le saule a suspendu ses chastes reposoirs.

Le crépuscule ami s'endort dans la vallée
Sur l'herbe d'émeraude et sur l'or du gazon,
Sous les timides joncs de la source isolée
Et sous le bois rêveur qui tremble à l'horizon,
Se balance en fuyant dans les grappes sauvages,
Jette son manteau gris sur le bord des rivages,
Et des fleurs de la nuit entr'ouvre la prison.

Il est sur ma montagne une épaisse bruyère
Où les pas des chasseurs ont peine à se plonger,
Qui plus haut que nos fronts lève sa tête altière,
Et garde dans la nuit le pâtre et l'étranger....
J'y roulerai pour toi la Maison du Berger....

Je verrai, si tu veux, les pays de la neige,
Ceux où l'astre amoureux dévore et resplendit,
Ceux que heurtent les vents, ceux que la neige assiége,
Ceux où le pôle obscur sous sa glace est maudit.
Nous suivrons du hasard la course vagabonde,
Que m'importe le jour? que m'importe le monde?
Je dirai qu'ils sont beaux quand tes yeux l'auront dit.

Que Dieu guide à son but la vapeur foudroyante
Sur le fer des chemins qui traversent les monts,
Qu'un ange soit debout sur sa forge bruyante,
Quand elle va sous terre ou fait trembler les ponts
Et, de ses dents de feu, dévorant ses chaudières,
Transperce les cités et saute la rivière,
Plus vite que le cerf dans l'ardeur de ses bonds!

Oui, si l'ange aux yeux bleus ne veille sur sa route,
Et le glaive à la main ne plane et la défend,

S'il n'a compté les coups du levier, s'il n'écoute
Chaque tour de la roue en son cours triomphant,
S'il n'a l'œil sur les eaux et la main sur la braise,
Pour jeter en éclats la magique fournaise,
Il suffira toujours du caillou d'un enfant.

Sur le taureau de fer qui fume, souffle et beugle,
L'homme a monté trop tôt. Nul ne connaît encor
Quels orages en lui porte ce rude aveugle,
Et le gai voyageur lui livre son trésor ;
Son vieux père et ses fils, il les jette en ôtage
Dans le ventre brûlant du taureau de Carthage,
Qui les rejette en cendre aux pieds du dieu de l'or.

Mais il faut triompher du temps et de l'espace,
Arriver ou mourir. Les marchands sont jaloux.
L'or pleut sous les charbons de la vapeur qui passe,
Le moment et le but sont l'univers pour nous.
Tous se sont dit : « Allons ! » mais aucun n'est le maître
Du dragon mugissant qu'un savant a fait naître ;
Nous nous sommes joués à plus fort que nous tous.

Eh bien, que tout circule et que les grandes causes
Sur les ailes de feu lancent les actions,
Pourvu qu'ouverts toujours aux généreuses choses,
Les chemins du vendeur servent les passions !
Béni soit le Commerce au hardi caducée,
Si l'Amour que tourmente une sombre pensée
Peut franchir en un jour deux grandes nations !

Mais, à moins qu'un ami menacé dans sa vie
Ne jette, en appelant, le cri du désespoir,
Ou qu'avec son clairon la France nous convie
Aux fêtes du combat, aux luttes du savoir ;
A moins qu'au lit de mort une mère éplorée
Ne veuille encor poser sur sa race adorée
Ces yeux tristes et doux qu'on ne doit plus revoir.

Évitons ces chemins. — Leur voyage est sans grâces,
Puisqu'il est aussi prompt, sur ses lignes de fer,
Que la flèche lancée à travers les espaces
Qui va de l'arc au but en faisant siffler l'air.
Ainsi jetée au loin, l'humaine créature

Ne respire et ne voit, dans toute la nature,
Qu'un brouillard étouffant que traverse un éclair.

On n'entendra jamais piaffer sur une route
Le pied vif du cheval sur les pavés en feu :
Adieu, voyages lents, bruits lointains qu'on écoute,
Le rire du passant, les retards de l'essieu,
Les détours imprévus des pentes variées,
Un ami rencontré, les heures oubliées,
L'espoir d'arriver tard dans un sauvage lieu.

La distance et le temps sont vaincus. La science
Trace autour de la terre un chemin triste et droit.
Le Monde est rétréci par notre expérience,
Et l'équateur n'est plus qu'un anneau trop étroit,
Plus de hasard. Chacun glissera sur sa ligne,
Immobile au seul rang que le départ assigne,
Plongé dans un calcul silencieux et froid.

Jamais la Rêverie amoureuse et paisible
N'y verra sans horreur son pied blanc attaché ;
Car il faut que ses yeux sur chaque objet visible
Versent un long regard, comme un fleuve épanché,
Qu'elle interroge tout avec inquiétude,
Et, des secrets divins se faisant une étude,
Marche, s'arrête et marche avec le col penché.

II

Poésie ! ô trésor ! perle de la pensée !
Les tumultes du cœur, comme ceux de la mer,
Ne sauraient empêcher ta robe nuancée
D'amasser les couleurs qui doivent te former.
Troublé de ta lueur mystérieuse et pâle,
Le vulgaire effrayé commence à blasphémer

Le pur enthousiasme est craint des faibles âmes
Qui ne sauraient porter son ardeur et son poids.
Pourquoi le fuir ? — La vie est double dans les flammes.
D'autres flambeaux divins nous brûlent quelquefois :

C'est le Soleil du ciel, c'est l'Amour, c'est la Vie ;
Mais qui de les éteindre a jamais eu l'envie?
Tout en les maudissant, on les chérit tous trois.

La Muse a mérité les insolents sourires
Et les soupçons moqueurs qu'éveille son aspect.
Dès que son œil chercha le regard des satyres,
Sa parole trembla, son serment fut suspect ;
Il lui fut interdit d'enseigner la sagesse.
Au passant du chemin elle criait : « Largesse ! »
Le passant lui donna sans crainte et sans respect.

Ah ! fille sans pudeur, fille du saint Orphée,
Que n'as-tu conservé ta belle gravité !
Tu n'irais pas ainsi, d'une voix étouffée,
Chanter aux carrefours impurs de la cité;
Tu n'aurais pas collé sur le coin de ta bouche
Le coquet madrigal, piquant comme une mouche,
Et, près de ton œil bleu, l'équivoque effronté....

Vestale aux feux éteints ! les hommes les plus graves
Ne posent qu'à demi ta couronne à leur front ;
Ils se croient arrêtés, marchant dans tes entraves,
Et n'être que poète est pour eux un affront ;
Ils jettent leurs pensers aux vents de la tribune,
Et ces vents, aveuglés comme l'est la Fortune,
Les rouleront comme elle et les emporteront.

Ils sont fiers et hautains dans leur fausse attitude,
Mais le sol tremble aux pieds de ces tribuns romains.
Leurs discours passagers flattent avec étude
La foule qui les presse et qui leur bat des mains ;
Toujours renouvelé sous ses étroits portiques,
Ce parterre ne jette aux acteurs politiques
Que des fleurs sans parfums, souvent sans lendemains.

Ils ont pour l'horizon leur salle de spectacle ;
La chambre où ces élus donnent leurs faux combats
Jette en vain, dans son temple, un incertain oracle ;
Le peuple entend de loin le bruit de leurs débats,
Mais il regarde encor le jeu des assemblées
De l'œil dont ses enfants et ses femmes troublées
Voient le terrible essai des vapeurs aux cent bras.

L'ombrageux paysan gronde à voir qu'on dételle,
Et que pour le scrutin on quitte le labour.
Cependant le dédain de la chose immortelle
Tient jusqu'au fond du cœur quelque avocat d'un jour.
Lui qui doute de l'âme, il croit à ses paroles.
Poésie, il se rit de tes graves symboles,
O toi des vrais penseurs impérissable amour !

Comment se garderaient les profondes pensées
Sans rassembler leurs feux dans ton diamant pur,
Qui conserve si bien leurs splendeurs condensées ?
Ce fin miroir solide, étincelant et dur,
Reste de nations mortes, durable pierre
Qu'on trouve sous ses pieds lorsque dans la poussière
On cherche les cités sans en voir un seul mur,

Diamant sans rival, que tes feux illuminent
Les pas lents et tardifs de l'humaine Raison !
Il faut, pour voir de loin les peuples qui cheminent,
Que le berger t'enchâsse au toit de sa maison.
Le jour n'est pas levé. — Nous en sommes encore
Au premier rayon blanc qui précède l'aurore
Et dessine la terre aux bords de l'horizon.

Les peuples tout enfants à peine se découvrent
Par-dessus les buissons nés pendant leur sommeil,
Et leur main, à travers les ronces qu'ils entr'ouvrent,
Met aux coups mutuels le premier appareil.
La barbarie encor tient nos pieds dans sa gaine.
Le marbre des vieux temps jusqu'aux reins nous enchaîne,
Et tout homme énergique au dieu Terme est pareil.

Mais notre esprit rapide en mouvements abonde ;
Ouvrons tout l'arsenal de ses puissants ressorts.
L'invisible est réel. Les âmes ont leur monde
Où sont accumulés d'impalpables trésors.
Le Seigneur contient tout dans ses deux bras immenses,
Son Verbe est le séjour de nos intelligences,
Comme ici-bas l'espace est celui de nos corps.

III

Éva, qui donc es-tu ? Sais-tu bien ta nature ?
Sais-tu quel est ici ton but et ton devoir ?
Sais-tu que, pour punir l'homme, sa créature,
D'avoir porté la main sur l'arbre du savoir,
Dieu permit qu'avant tout, de l'amour de soi-même
En tout temps, à tout âge, il fit son bien suprême,
Tourmenté de s'aimer, tourmenté de se voir ?

Mais, si Dieu près de lui t'a voulu mettre, ô femme !
Compagne délicate ! Éva ! sais-tu pourquoi ?
C'est pour qu'il se regarde au miroir d'une autre âme,
Qu'il entende ce chant qui ne vient que de toi :
— L'enthousiasme pur dans une voix suave.
C'est afin que tu sois son juge et son esclave
Et règnes sur sa vie en vivant sous sa loi.

Ta parole joyeuse a des mots despotiques ;
Tes yeux sont si puissants, ton aspect est si fort,
Que les rois d'Orient ont dit dans leurs cantiques
Ton regard redoutable à l'égal de la mort ;
Chacun cherche à flétrir tes jugements rapides...
— Mais ton cœur, qui dément tes formes intrépides,
Cède sans coup férir aux rudesses du sort.

Ta pensée a des bonds comme ceux des gazelles,
Mais ne saurait marcher sans guide et sans appui.
Le sol meurtrit ses pieds, l'air fatigue ses ailes,
Son œil se ferme au jour dès que le jour a lui;
Parfois, sur les hauts lieux d'un seul élan posée,
Troublée au bruit des vents, ta mobile pensée
Ne peut seule y veiller sans crainte et sans ennui.

Mais aussi tu n'as rien de nos lâches prudences,
Ton cœur vibre et résonne au cri de l'opprimé,
Comme dans une église aux austères silences
L'orgue entend un soupir et soupire alarmé.
Tes paroles de feu meuvent les multitudes,
Tes pleurs lavent l'injure et les ingratitudes,
Tu pousses par le bras l'homme. Il se lève armé.

C'est à toi qu'il convient d'ouïr les grandes plaintes
Que l'humanité triste exhale sourdement.
Quand le cœur est gonflé d'indignations saintes,
L'air des cités l'étouffe à chaque battement.
Mais de loin les soupirs des tourmentes civiles,
S'unissant au-dessus du charbon noir des villes,
Ne forment qu'un grand mot qu'on entend clairement.

Viens donc ! le ciel pour moi n'est plus qu'une auréole
Qui t'entoure d'azur, t'éclaire et te défend ;
La montagne est ton temple et le bois sa coupole :
L'oiseau n'est sur la fleur balancé par le vent,
Et la fleur ne parfume et l'oiseau ne soupire
Que pour mieux enchanter l'air que ton sein respire ;
La terre est le tapis de tes beaux pieds d'enfant.

Éva, j'aimerai tout dans les choses créées,
Je les contemplerai dans ton regard rêveur,
Qui partout répandra ses flammes colorées,
Son repos gracieux, sa magique saveur :
Sur mon cœur déchiré viens poser ta main pure,
Ne me laisse jamais seul avec la Nature ;
Car je la connais trop pour n'en pas avoir peur.

Elle me dit : « Je suis l'impassible théâtre
» Que ne peut remuer le pied de ses acteurs ;
» Mes marches d'émeraude et mes parvis d'albâtre,
» Mes colonnes de marbre ont les dieux pour sculpteurs
» Je n'entends ni vos cris ni vos soupirs ; à peine
» Je sens passer sur moi la comédie humaine
» Qui cherche en vain au ciel ses muets spectateurs.

« Je roule avec dédain, sans voir et sans entendre,
» A côté des fourmis les populations ;
» Je ne distingue pas leur terrier de leur cendre,
» J'ignore en les portant les noms des nations.
» On me dit une mère, et je suis une tombe.
» Mon hiver prend vos morts comme son hécatombe,
» Mon printemps ne sent pas vos adorations.

« Avant vous, j'étais belle et toujours parfumée,
» J'abandonnais au vent mes cheveux tout entiers :
» Je suivais dans les cieux ma route accoutumée,

» Sur l'axe harmonieux des divins balanciers,
» Après vous, traversant l'espace où tout s'élance,
» J'irai seule et sereine, en un chaste silence
» Je fendrai l'air du front et de mes seins altiers. »

C'est là ce que me dit sa voix triste et superbe,
Et dans mon cœur alors je la hais, et je vois
Notre sang dans son onde et nos morts sous son herbe
Nourrissant de leurs sucs la racine des bois.
Et je dis à mes yeux qui lui trouvaient des charmes :
« Ailleurs tous vos regards, ailleurs toutes vos larmes.
» Aimez ce que jamais on ne verra deux fois. »....

Vivez, froide Nature, et revivez sans cesse
Sur nos pieds, sur nos fronts, puisque c'est votre loi ;
Vivez, et dédaignez, si vous êtes déesse,
L'homme, humble passager, qui dut vous être un roi ;
Plus que tout votre règne et que ses splendeurs vaines,
J'aime la majesté des souffrances humaines ;
Vous ne recevrez pas un cri d'amour de moi.

Mais toi, ne veux-tu pas, voyageuse indolente,
Rêver sur mon épaule, en y posant ton front ?
Viens du paisible seuil de la maison roulante
Voir ceux qui sont passés et ceux qui passeront.
Tous les tableaux humains qu'un Esprit pur m'apporte
S'animeront pour toi quand devant notre porte
Les grands pays muets longuement s'étendront.

Nous marcherons ainsi, ne laissant que notre ombre
Sur cette terre ingrate où les morts ont passé ;
Nous nous parlerons d'eux à l'heure où tout est sombre,
Où tu te plais à suivre un chemin effacé,
A rêver, appuyée aux branches incertaines,
Pleurant, comme Diane au bord de ses fontaines,
Ton amour taciturne et toujours menacé.

LA MORT DU LOUP

I

Les nuages couraient sur la lune enflammée
Comme sur l'incendie on voit fuir la fumée,
Et les bois étaient noirs jusques à l'horizon.
Nous marchions, sans parler, dans l'humide gazon,
Dans la bruyère épaisse et dans les hautes brandes,
Lorsque, sous des sapins pareils à ceux des Landes,
Nous avons aperçu les grands ongles marqués
Par les loups voyageurs que nous avions traqués.
Nous avons écouté, retenant notre haleine
Et le pas supendu. — Ni le bois ni la plaine
Ne poussaient un soupir dans les airs; seulement
La girouette en deuil criait au firmament;
Car le vent, élevé bien au-dessus des terres,
N'effleurait de ses pieds que les tours solitaires,
Et les chênes d'en bas, contre les rocs penchés,
Sur leurs coudes semblaient endormis et couchés.
Rien ne bruissait donc, lorsque, baissant la tête,
Le plus vieux des chasseurs qui s'étaient mis en quête
A regardé le sable en s'y couchant; bientôt,
Lui que jamais ici on ne vit en défaut,
A déclaré tout bas que ces marques récentes
Annonçaient la démarche et les griffes puissantes
De deux grands loups-cerviers et de deux louveteaux.
Nous avons tous alors préparé nos couteaux,
Et, cachant nos fusils et leurs lueurs trop blanches,
Nous allions pas à pas en écartant les branches.
Trois s'arrâtent, et moi, cherchant ce qu'ils voyaient,
J'aperçois tout à coup deux yeux qui flamboyaient,

Et je vois au delà quatre formes légères
Qui dansaient sous la lune au milieu des bruyères,
Comme font chaque jour, à grand bruit sous nos yeux,
Quand le maître revient, les lévriers joyeux.
Leur forme était semblable et semblable la danse;
Mais les enfants du Loup se jouaient en silence,
Sachant bien qu'à deux pas, ne dormant qu'à demi,
Se couche dans ses murs l'homme, leur ennemi.
Le père était debout, et plus loin, contre un arbre,
Sa louve reposait comme celle de marbre
Qu'adoraient les Romains, et dont les flancs velus
Couvaient les demi-dieux Rémus et Romulus.
Le Loup vient et s'assied, les deux jambes dressées,
Par leurs ongles crochus dans le sable enfoncées.
Il s'est jugé perdu, puisqu'il était surpris,
Sa retraite coupée et tous ses chemins pris;
Alors il a saisi, dans sa gueule brûlante,
Du chien le plus hardi la gorge pantelante,
Et n'a pas desserré ses mâchoires de fer,
Malgré nos coups de feu, qui traversaient sa chair,
Et nos couteaux aigus qui, comme des tenailles,
Se croisaient en plongeant dans ses larges entrailles,
Jusqu'au dernier moment où le chien étranglé,
Mort longtemps avant lui, sous ses pieds a roulé.
Le Loup le quitte alors et puis il nous regarde.
Les couteaux lui restaient au flanc jusqu'à la garde,
Le clouaient au gazon tout baigné dans son sang;
Nos fusils l'entouraient en sinistre croissant.
Il nous regarde encore, ensuite il se recouche,
Tout en léchant le sang répandu sur sa bouche,
Et, sans daigner savoir comment il a péri,
Refermant ses grands yeux, meurt sans jeter un cri.

II

J'ai reposé mon front sur mon fusil sans poudre,
Me prenant à penser, et n'ai pu me résoudre
A poursuivre sa Louve et ses fils, qui, tous trois,
Avaient voulu l'attendre, et, comme je le crois,
Sans ses deux louveteaux, la belle et sombre veuve
Ne l'eût pas laissé seul subir la grande épreuve :

Mais son devoir était de les sauver, afin
De pouvoir leur apprendre à bien souffrir la faim,
A ne jamais entrer dans le pacte des villes
Que l'homme a fait avec les animaux serviles
Qui chassent devant lui, pour avoir le coucher,
Les premiers possesseurs du bois et du rocher.

III

Hélas ! ai-je pensé, malgré ce grand nom d'Hommes,
Que j'ai honte de nous, débiles que nous sommes !
Comment on doit quitter la vie et tous ses maux,
C'est vous qui le savez, sublimes animaux !
A voir ce que l'on fut sur terre et ce qu'on laisse,
Seul le silence est grand ; tout le reste est faiblesse,
— Ah ! je t'ai bien compris ; sauvage voyageur,
Et ton dernier regard m'est allé jusqu'au cœur !
Il disait : « Si tu peux, fais que ton âme arrive,
A force de rester studieuse et pensive,
Jusqu'à ce haut degré de stoïque fierté
Où, naissant dans les bois j'ai tout d'abord monté.
Gémir, pleurer, prier, est également lâche.
Fais énergiquement ta longue et lourde tâche
Dans la voie où le sort a voulu t'appeler,
Puis, après, comme moi, souffre et meurs sans parler. »

Écrit au château du M***, 1843.

LA BOUTEILLE A LA MER

CONSEIL

A UN JEUNE HOMME INCONNU

I

Courage, ô faible enfant de qui ma solitude
Reçoit ces chants plaintifs, sans nom, que vous jetez
Sous mes yeux ombragés du camail de l'étude.
Oubliez les enfants par la mort arrêtés ;
Oubliez Chatterton, Gilbert et Malfilâtre ;
De l'œuvre d'avenir saintement idolâtre,
Enfin, oubliez l'homme en vous-même. — Écoutez :

II

Quand un grave marin voit que le vent l'emporte
Et que les mâts brisés pendent tous sur le pont,
Que dans son grand duel la mer est la plus forte
Et que par des calculs l'esprit en vain répond ;
Que le courant l'écrase et le roule en sa course,
Qu'il est sans gouvernail et, partant, sans ressource,
Il se croise les bras dans un calme profond.

III

Il voit les masses d'eau, les toise et les mesure,
Les méprise en sachant qu'il en est écrasé,
Soumet son âme au poids de la matière impure
Et se sent mort ainsi que son vaisseau rasé.
— A de certains moments, l'âme est sans résistance ;
Mais le penseur s'isole et n'attend d'assistance
Que de la forte loi dont il est embrasé.

IV

Dans les heures du soir, le jeune Capitaine
A fait ce qu'il a pu pour le salut des siens.
Nul vaisseau n'apparaît sur la vague lointaine,
La nuit tombe, et le brick court aux rocs indiens.
— Il se résigne, il prie ; il se recueille, il pense
A celui qui soutient les pôles et balance
L'équateur hérissé des longs méridiens.

V

Son sacrifice est fait ; mais il faut que la terre
Recueille du travail le pieux monument.
C'est le journal savant, le calcul solitaire,
Plus rare que la perle et que le diamant ;
C'est la carte des flots faite dans la tempête,
La carte de l'écueil qui va briser sa tête :
Aux voyageurs futurs sublime testament.

VI

Il écrit : « Aujourd'hui, le courant nous entraîne,
Désemparés, perdus, sur la Terre-de-Feu,
Le courant porte à l'est. Notre mort est certaine :
Il faut cingler au nord pour bien passer ce lieu.
— Ci-joint est mon journal portant quelques études
Des constellations des hautes latitudes.
Qu'il aborde, si c'est la volonté de Dieu ! »

VII

Puis, immobile et froid, comme le cap des brumes
Qui sert de sentinelle au détroit Magellan,
Sombre comme ces rocs au front chargé d'écumes [1],
Ces pics noirs dont chacun porte un deuil castillan,
Il ouvre une bouteille et la choisit très forte,
Tandis que son vaisseau que le courant emporte
Tourne en un cercle étroit comme un vol de milan.

---

1. Les pics San-Diego, San-Ildefonso.

VIII

Il tient dans une main cette vieille compagne,
Ferme, de l'autre main, son flanc noir et terni.
Le cachet porte encore le blason de Champagne :
De la mousse de Reims son col vert est jauni.
D'un regard, le marin en soi-même rappelle
Quel jour il assembla l'équipage autour d'elle,
Pour porter un grand toste au pavillon béni.

IX

On avait mis en panne, et c'était grande fête ;
Chaque homme sur son mât tenait le verre en main ;
Chacun à son signal se découvrit la tête,
Et répondit d'en haut par un hourra soudain.
Le soleil souriant dorait les voiles blanches ;
L'air ému répétait ces voix mâles et franches,
Ce noble appel de l'homme à son pays lointain.

X

Après le cri de tous, chacun rêve en silence,
Dans la mousse d'Aï luit l'éclair d'un bonheur ;
Tout au fond de son verre il aperçoit la France.
La France est pour chacun ce qu'y laissa son cœur :
L'un y voit son vieux père assis au coin de l'âtre,
Comptant ses jours d'absence ; à la table du pâtre,
Il voit sa chaise vide à côté de sa sœur.

XI

Un autre y voit Paris, où sa fille penchée
Marque avec les compas tous les souffles de l'air,
Ternit de pleurs la glace où l'aiguille est cachée,
Et cherche à ramener l'aimant avec le fer.
Un autre y voit Marseille. Une femme se lève,
Court au port et lui tend un mouchoir de la grève,
Et ne sent pas ses pieds enfoncés dans la mer.

XII

O superstition des amours ineffables,
Murmures de nos cœurs qui nous semblez des voix,
Calculs de la science, ô décevantes fables!
Pourquoi nous apparaître en un jour tant de fois?
Pourquoi vers l'horizon nous tendre ainsi des pièges?
Espérances roulant comme roulent les neiges;
Globes toujours pétris et fondus sous nos doigts!

XIII

Où sont-ils à présent? où sont ces trois cents braves?
Renversés par le vent dans les courants maudits,
Aux harpons indiens ils portent pour épaves
Leurs habits déchirés sur leurs corps refroidis.
Les savants officiers, la hache à la ceinture,
Ont péri les premiers en coupant la mâture :
Ainsi, de ces trois cents il n'en reste que dix!

XIV

Le capitaine encor jette un regard au pôle
Dont il vient d'explorer les détroits inconnus.
L'eau monte à ses genoux et frappe son épaule ;
Il peut lever au ciel l'un de ses deux bras nus.
Son navire est coulé, sa vie est révolue :
Il lance la Bouteille à la mer, et salue
Les jours de l'avenir qui pour lui sont venus.

XV

Il sourit en songeant que ce fragile verre
Portera sa pensée et son nom jusqu'au port;
Que d'une île inconnue il agrandit la terre;
Qu'il marque un nouvel astre et le confie au sort;
Que Dieu peut bien permettre à des eaux insensées
De perdre des vaisseaux, mais non pas des pensées;
Et qu'avec un flacon il a vaincu la mort.

XVI

Tout est dit. A présent, que Dieu lui soit en aide !
Sur le brick englouti l'onde a pris son niveau,
Au large flot de l'est le flot de l'ouest succède,
Et la Bouteille y roule en son vaste berceau.
Seule dans l'Océan la frêle passagère
N'a pas pour se guider une brise légère;
Mais elle vient de l'arche et porte le rameau.

XVII

Les courants l'emportaient, les glaçons la retiennent
Et la couvrent des plis d'un épais manteau blanc.
Les noirs chevaux de mer la heurtent, puis reviennent
La flairer avec crainte, et passent en soufflant.
Elle attend que l'été, changeant ses destinées,
Vienne ouvrir le rempart des glaces obstinées,
Et vers la ligne ardente elle monte en roulant.

XVIII

Un jour, tout était calme et la mer Pacifique,
Par ses vagues d'azur, d'or et de diamant,
Renvoyait ses splendeurs au soleil du tropique;
Un navire y passait majestueusement ;
Il a vu la Bouteille aux gens de mer sacrée :
Il couvre de signaux sa flamme diaprée,
Lance un canot en mer et s'arrête un moment.

XIX

Mais on entend au loin le canon des Corsaires ;
Le Négrier va fuir s'il peut prendre le vent.
Alerte ! et coulez bas ces sombres adversaires !
Noyez or et bourreaux du couchant au levant !
La Frégate reprend ses canots et les jette
En son sein, comme fait la sarigue inquiète,
Et par voile et vapeur vole et roule en avant.

XX

Seule dans l'Océan, seule toujours! — Perdue
Comme un point invisible en un mouvant désert,
L'aventurière passe errant dans l'étendue,
Et voit tel cap secret qui n'est pas découvert.
Tremblante voyageuse à flotter condamnée,
Elle sent sur son col que depuis une année
L'algue et les goémons lui font un manteau vert.

XXI

Un soir enfin, les vents qui soufflent des Florides
L'entraînent vers la France et ses bords pluvieux.
Un pêcheur accroupi sous des roches arides
Tire dans ses filets le flacon précieux.
Il court, cherche un savant et lui montre sa prise,
Et, sans l'oser ouvrir, demande qu'on lui dise
Quel est cet élixir noir et mystérieux.

XXII

Quel est cet élixir? Pêcheur, c'est la science,
C'est l'élixir divin que boivent les esprits,
Trésor de la pensée et de l'expérience ;
Et si tes lourds filets, ô pêcheur, avaient pris
L'or qui toujours serpente aux veines du Mexique,
Les diamants de l'Inde et les perles d'Afrique,
Ton labeur de ce jour aurait eu moins de prix.

XXIII

Regarde. — Quelle joie ardente et sérieuse!
Une gloire de plus luit dans la nation.
Le canon tout-puissant et la cloche pieuse
Font sur les toits tremblants bondir l'émotion.
Aux héros du savoir plus qu'à ceux des batailles
On va faire aujourd'hui de grandes funérailles,
Lis ce mot sur les murs : « Commémoration! »

XXIV

Souvenir éternel! gloire à la découverte
Dans l'homme ou la nature, égaux en profondeur,
Dans le Juste et le Bien, source à peine entr'ouverte,
Dans l'Art inépuisable, abîme de splendeur!
Qu'importe oubli, morsure, injustice insensée,
Glaces et tourbillons de notre traversée?
Sur la pierre des morts croît l'arbre de grandeur.

XXV

Cet arbre est le plus beau de la terre promise,
C'est votre phare à tous, Penseurs laborieux!
Voguez sans jamais craindre ou les flots ou la brise
Pour tout trésor scellé du cachet précieux.
L'or pur doit surnager, et sa gloire est certaine;
Dites en souriant comme ce capitaine:
« Qu'il aborde, si c'est la volonté des dieux! »

XXVI

Le vrai Dieu, le Dieu fort, est le Dieu des idées.
Sur nos fronts où le germe est jeté par le sort,
Répandons le Savoir en fécondes ondées;
Puis, recueillant le fruit tel que de l'âme il sort,
Tout empreint du parfum des saintes solitudes,
Jetons l'œuvre à la mer, la mer des multitudes:
— Dieu la prendra du doigt pour la conduire au port.

Au Maine-Giraud, octobre 1858.

CHAPITRE III

Le Dramaturge.

Préoccupé surtout d'idées et de symboles, Vigny n'était pas fait pour rencontrer au théâtre la faveur du public. Une seule fois, avec Chatterton, il connut le succès incontesté.

Son œuvre dramatique comprend cinq ouvrages :

Le More de Venise, traduction et adaptation de l'Othello de Shakespeare, qui fut joué au Théâtre Français le 24 octoble 1829.

Schylock ou le *Marchand de Venise*, autre adaptation de Shakespeare, qui ne fut pas représenté du vivant de Vigny et qui a été joué à la Comédie Française le 7 avril 1905.

La Maréchale d'Ancre, drame historique qui fut représentée à l'Odéon le 25 juin 1831.

Quitte pour la Peur, comédie légère en prose qui fut jouée sur la scène de l'Opéra le 30 mai 1833.

Chatterton, qui fut représenté pour la première fois au Théâtre Français le 12 février 1835 et qui a été souvent repris depuis.

Ses idées sur le théâtre, qui diffèrent sensiblement de celles de Victor Hugo, Vigny les a exposées dans la lettre à Lord** dont nous donnerons ici quelques fragments. On lira ensuite les passages les plus importants de *Chatterton*.

LETTRE A LORD ***

SUR LA SOIRÉE DU 24 OCTOBRE 1829

ET SUR UN SYSTÈME DRAMATIQUE

...Or, voici le fond de ce que j'avais à dire aux intelligences, le 24 octobre 1829 :

« *Une simple question est à résoudre. La voici :*

« La scène française s'ouvrira-t-elle, ou non, à une tragédie moderne produisant : — dans sa conception, un tableau large de la vie, au lieu du tableau resserré de la catastrophe d'une intrigue ; — dans sa composition, des caractères, non des rôles, des scènes paisibles sans drame, mêlées à des scènes comiques et tragiques ; — dans son exécution, un style familier, comique, tragique et parfois épique ?

Pour résoudre cette triple question, une tragédie inventée serait insuffisante, parce que, dans une première représentation, le public, cherchant toujours à porter son examen sur l'action, marche à la découverte, et, ignorant l'ensemble de l'œuvre, ne comprend pas ce qui motive les variations du style.

« *Une fable neuve ne serait pas une autorité capable de consacrer une exécution neuve comme elle, et succomberait nécessairement sous une double critique ; des essais honorables l'ont prouvé.*

« *Une œuvre nouvelle prouverait seulement que j'ai inventé une tragédie bonne ou mauvaise ; mais des contestations s'élèveraient infailliblement pour savoir si elle est un exemple satisfaisant du système à établir, et ces contestations seraient interminables pour nous, le seul arbitre étant la postérité.*

« *Or, la postérité a prononcé sur la mort de Shakspeare les*

paroles qui font le grand homme ; donc, une de ses œuvres faite dans le système auquel j'ai foi est le seul exemple suffisant.

« *Ne m'attachant, pour cette première fois, qu'à la question du style, j'ai voulu choisir une composition consacrée par plusieurs siècles et chez tous les peuples :*

« *Je la donne, non comme un modèle pour notre temps, mais comme la représentation d'un monument étranger, élevé autrefois par la main la plus puissante qui ait jamais créé pour la scène, et selon le système que je crois convenable à notre époque, à cela près des différences que les progrès de l'esprit général ont apportées dans la philosophie et les sciences de notre âge, dans quelques usages de la scène et dans la chasteté du discours.*

« *Écoutez, ce soir, le langage que je pense devoir être celui de la tragédie moderne ; dans lequel chaque personnage parlera selon son caractère, et, dans l'art comme dans la vie, passera de la simplicité habituelle à l'exaltation passionnée ; du* récitatif *au* chant. »

Voilà quel fut le sens de cette entreprise très désintéressée de ma part, malgré le succès ; car il est possible qu'après avoir touché, essayé et bien examiné, avec un prélude de Shakspeare, cet orgue aux cents voix qu'on appelle théâtre, je ne me décide jamais à le prendre pour faire entendre mes idées. L'art de la scène appartient trop à l'action pour ne pas troubler le recueillement du poète ; outre cela, c'est l'art le plus étroit qui existe ; déjà trop borné pour les développements philosophiques à cause de l'impatience d'une assemblée et du temps qu'elle ne veut pas dépasser, il est encore resserré par des entraves de tout genre. Les plus pesantes sont celles de la censure théâtrale, qui empêche toujours d'approfondir les deux caractères sur lesquels repose toute la civilisation moderne, le prêtre et le roi : *on ne peut plus que les ébaucher, chose indigne de tout homme sérieux qui se sent le besoin de voir jusqu'au fond de tout ce qu'il regarde. Je ne compte pas les innombrables et obscures résistances qu'il faut vaincre pour arriver à un résultat passager. Cette modeste* traduction, *annoncée comme telle et aussi inoffensive que le furent toujours mes écrits, en a éprouvé de si grandes et de si imprévues, que je suis encore à me demander quel miracle la fit réussir. Cependant la* soirée *du 24 octobre l'a consacrée. Qu'une douzaine d'autres soirs aient suivi celui-là, qu'il en vienne d'autres encore, peu importe : d'après ce que je vous ai dit, ce sont, comme vous voyez, des soirs de luxe. Puisqu'une*

tragédie dans son succès a la conformation d'une sirène, desinit in piscem mulier formosa superne, *que sa queue de poisson commence à s'amoindrir à la ceinture, ou au-dessus, ou au-dessous, la différence est peu importante ; il s'agit de savoir si elle surnagera toujours et, si, après avoir plongé, comme c'est la coutume, elle reparaîtra souvent sur l'eau. Comme ceci est de l'avenir et ne touche que moi et non les questions générales, je n'en ai rien à dire....*

Grâce au Ciel, le vieux trépied des unités sur lequel s'asseyait Melpomène, assez gauchement quelquefois, n'a plus aujourd'hui que la seule base solide que l'on ne puisse lui ôter : l'unité d'intérêt dans l'action. On sourit de pitié quand ont lit dans un de nos écrivains : Le spectateur n'est que trois heures à la comédie ; il ne faut donc pas que l'action dure plus de trois heures. *Car autant eût valu dire : « Le lecteur ne met que quatre heures à lire tel poème ou tel roman ; il ne faut donc pas que son action dure plus de quatre heures. » Cette phrase résume toutes les erreurs qui naquirent de la première. Mais il ne suffit pas de s'être affranchi de ces entraves pesantes ; il faut encore effacer l'esprit étroit qui les a créées.*

Venez et qu'un sang pur, par mes mains épanché,
Lave jusques au marbre où ses pas ont touché.

Considérez d'abord que, dans le système qui vient de s'éteindre, toute tragédie était une catastrophe et un dénouement d'une action déjà mûre au lever du rideau, qui ne tenait plus qu'à un fil et n'avait plus qu'à tomber. De là est venu ce défaut qui vous frappe, ainsi que tous les étrangers, dans les tragédies françaises : cette parcimonie de scènes et de développements, ces faux retardements, et puis tout à coup cette hâte d'en finir, mêlée à cette crainte que l'on sent presque partout de manquer d'étoffe pour remplir le cadre de cinq actes. Loin de diminuer mon estime pour tous les hommes qui ont suivi ce système, cette considération l'augmente ; car il a fallu, à chaque tragédie, une sorte de tour d'adresse prodigieux et une foule de ruses pour déguiser la misère à laquelle ils se condamnaient ; c'était chercher à employer et à étendre pour se couvrir le dernier lambeau d'une pourpre gaspillée et perdue.

Ce ne sera pas ainsi qu'à l'avenir procédera le poète dramatique. D'abord il prendra dans sa large main beaucoup de temps,

et y fera mouvoir des existences entières ; il créera l'homme, non comme espèce, *mais comme* individu, *seul moyen d'intéresser à l'humanité ; il laissera ses créatures vivre de leur propre vie, et jettera seulement dans leurs cœurs ces germes de passion par où se préparent les grands événements ; puis, lorsque l'heure en sera venue et seulement alors, sans que l'on sente que son doigt la hâte, il montrera la destinée enveloppant ses victimes dans des nœuds inextricables et multipliés. Alors, bien loin de trouver des personnages trop petits pour l'espace, il gémira, il s'écriera qu'ils manquent d'air et d'espace ; car l'art sera tout semblable à la vie et, dans la vie, une action principale entraîne autour d'elle un tourbillon de faits nécessaires et innombrables. Alors, le créateur trouvera dans ses personnages assez de têtes pour répandre toutes ses idées, assez de cœurs à faire battre de tous ses sentiments, et partout on sentira son âme entière agitant la masse.* Mens agitat molem.

Je suis juste : tout était bien en harmonie dans l'ex-système de tragédie ; mais tout était d'accord aussi dans le système féodal et théocratique, et pourtant il fut. Pour exécuter une longue catastrophe qui n'avait de corps que parce qu'elle était enflée, il fallait substituer des rôles aux caractères, des abstractions de passions personnifiées à des hommes : or, la nature n'a jamais produit une famille d'hommes, une maison entière, dans le sens des anciens (domus), *où père et enfants, maîtres et serviteurs se soient trouvés également sensibles, agités au même degré par le même événement, s'y jetant à corps perdu, prenant au sérieux et de bonne foi toutes les surprises et les pièges les plus grossiers, et en éprouvant une satisfaction solennelle, une douleur solennelle ou une fureur solennelle ; conservant précieusement le sentiment unique qui les anime depuis la première phase de l'événement jusqu'à son accomplissement, sans permettre à leur imagination de s'en écarter d'un pas, et s'occupant enfin d'une affaire unique, celle de commencer un dénouement et de le retarder sans pourtant cesser d'en parler.*

Donc, il fallait, dans des vestibules qui ne menaient à rien, des personnages n'allant nulle part, parlant de peu de choses, avec des idées indécises et des paroles vagues, un peu agités par des sentiments mitigés, des passions paisibles, et arrivant ainsi à une mort gracieuse ou à un soupir faux. O vaine fantasmagorie ! ombres d'hommes dans une ombre de nature ! vides royaumes !... Inania regna !

Aussi n'est-ce qu'à force de génie ou de talent que les premiers de chaque époque sont parvenus à jeter de grandes lueurs dans ces ombres, à arrêter de belles formes dans ces chaos ; leurs œuvres furent de magnifiques exceptions, on les prit pour des règles. Le reste est tombé dans l'ornière commune de cette fausse route.

Il n'est pourtant pas impossible qu'il se trouve encore des hommes qui parlent bien cette langue morte. Dans le quinzième siècle, on écrivait des discours en latin qui étaient fort estimés.

Pour moi, je crois qu'il ne serait pas difficile de prouver que la puissance qui nous retint si longtemps dans ce monde de convention, que la muse de cette tragédie secondaire fut la Politesse. Oui, ce fut elle certainement. Elle seule était capable de bannir a la fois les caractères vrais, comme grossiers ; le langage simple, comme trivial ; l'idéalité de la philosophie et des passions, comme extravagance ; la poésie, comme bizarrerie.

La Politesse, quoique fille de la cour, fut et sera toujours niveleuse, *elle efface et aplanit tout ;* ni trop haut ni trop bas *est sa devise. Elle n'entend pas la Nature qui crie de toutes parts au génie comme Macbeth :* Viens haut ou bas. — Come high or low !

L'homme est exalté ou simple ; autrement il est faux. Le poète saura donc à l'avenir que montrer l'homme tel qu'il est, c'est déjà émouvoir. En vérité, je n'ai nul besoin de toucher dès l'abord le fil *toujours pressenti d'une action pour m'intéresser à un caractère tracé avec vérité ; on m'a déjà ému si l'on m'a présenté l'image d'une vraie créature de Dieu. Je l'aime parce qu'elle* est, *et que je la reconnais à sa marche, à son langage, à tout son air, pour un être vivant jeté sur le monde, ainsi que moi, comme pâture à la destinée ; mais que cet être* soit, *ou sinon je romps avec lui. Qu'il ne veuille pas paraître ce que la muse de la politesse, dans son langage faussement noble, a nommé un* héros. *Qu'il ne soit pas plus qu'un homme, car autrement il serait beaucoup moins ; qu'il agisse selon un cœur mortel, et non selon la représentation imaginaire d'un personnage mal imaginé ; car c'est alors que le poète mérite véritablement le nom d'*imitateur de fantômes *que lui donne Platon en le chassant de sa république....*

CHATTERTON

Chatterton est un symbole. Il représente le poète, tout entier à son rêve, incapable de gagner sa vie matérielle et se donnant la mort parce que la société dédaigneuse du rêve a oublié de le faire vivre. Quelle cause plaide Vigny ? « La cause ? c'est le martyre perpétuel et la perpétuelle immolation du Poète. — La cause ? C'est le droit qu'il aurait de vivre. — La cause ? C'est le pain qu'on ne lui donne pas. — La cause ? C'est la mort qu'il est forcé de me donner. » Vigny insiste dans sa préface sur cette idée fondamentale :

« J'ai voulu, dit-il, montrer l'homme spiritualiste étouffé par une société matérialiste, où le calculateur avare exploite sans pitié l'intelligence et le travail. Je n'ai point prétendu justifier les actes désespérés des malheureux, mais protester contre l'indifférence qui les y contraint. Peut-on frapper trop fort sur l'indifférence si difficile à éveiller, sur la distraction si difficile à fixer ? Y a-t-il un autre moyen de toucher la société que de lui montrer la torture de ses victimes ?

Le Poète était tout pour moi ; Chatterton n'était qu'un nom d'homme, et je viens d'écarter à dessein des faits exacts de sa vie pour ne prendre de sa destinée que ce qui la rend un exemple à jamais déplorable d'une noble misère. »

Nous sommes donc en présence d'un drame philosophique, où la pensée est tout et où le spectacle et l'action sont ramenés au second plan : c'est ce qui fait l'originalité de Chatterton parmi les autres drames romantiques.

CHATTERTON

ACTE PREMIER

La scène représente un vaste appartement; arrière-boutique opulente et confortable de la maison de John Bell. A gauche du spectateur, une cheminée pleine de charbon de terre allumé. A droite, la porte de la chambre à coucher de Kitty Bell. Au fond, une grande porte vitrée : à travers les petits carreaux, on aperçoit une riche boutique; un grand escalier tournant conduit à plusieurs portes étroites et sombres, parmi lesquelles se trouve la porte de la petite chambre de Chatterton.

Le quaker lit dans un coin de la chambre, à gauche du spectateur. A droite est assise Kitty Bell; à ses pieds un enfant assis sur un tabouret; une jeune fille debout à côté d'elle.

Les premières scène de cet acte nous font connaître les personnages qui habitent la maison de John Bell : d'abord John Bell lui-même, un ouvrier enrichi qui n'estime que l'argent et qui exerce durement son autorité ; Kitty Bell sa femme, douce, timide, pleine de bonté et capable de passion ; le Quaker, philosophe plein de sens et de bonté respecté dans la maison de John Bell et qui a le droit de tout dire. Nous apprenons enfin qu'une chambre a été louée dans la maison à un jeune homme qui entre maintenant en scène.

SCÈNE V

LE QUAKER, RACHEL, CHATTERTON

CHATTERTON, *après avoir embrassé Rachel, qui court au-devant de lui, donne la main au quaker.*

Bonjour, mon sévère ami.

LE QUAKER.

Pas assez comme ami et pas assez comme médecin. Ton âme te ronge le corps. Tes mains sont brûlantes, et ton visage est pâle. — Combien de temps espères-tu vivre ainsi?

CHATTERTON.

Le moins possible. — Mistress Bell n'est-elle pas ici?

LE QUAKER.

Ta vie n'est-elle donc utile à personne?

CHATTERTON.

Au contraire, ma vie est de trop à tout le monde.

LE QUAKER.

Crois-tu fermement ce que tu dis?

CHATTERTON.

Aussi fermement que vous croyez à la charité chrétienne.
Il sourit avec amertume.

LE QUAKER.

Quel âge as-tu donc? Ton cœur est pur et jeune comme celui de Rachel, et ton esprit expérimenté est vieux comme le mien.

CHATTERTON.

J'aurai demain dix-huit ans.

LE QUAKER.

Pauvre enfant!

CHATTERTON.

Pauvre? oui. — Enfant? non... J'ai vécu mille ans!

LE QUAKER.

Ce ne serait pas assez pour savoir la moitié de ce qu'il y a de mal parmi les hommes. — Mais la science universelle, c'est l'infortune.

CHATTERTON.

Je suis donc bien savant!... Mais j'ai cru que mistress Bell était ici. — Je viens d'écrire une lettre qui m'a bien coûté.

LE QUAKER.

Je crains que tu ne sois trop bon. Je t'ai bien dit de prendre garde à cela. Les hommes sont divisés en deux parts : martyrs et bourreaux. Tu seras toujours martyr de tous, comme la mère de cette enfant-là.

CHATTERTON, *avec un élan violent.*

La bonté d'un homme ne le rend victime que jusqu'où il le veut bien, et l'affranchissement est dans sa main.

LE QUAKER.

Qu'entends-tu par là ?

CHATTERTON, *embrassant Rachel, dit de la voix la plus tendre* :

Voulons-nous faire peur à cette enfant? et si près de l'oreille de sa mère.

LE QUAKER.

Sa mère a l'oreille frappée d'une voix moins douce que la tienne, elle n'entendrait pas. — Voilà trois fois qu'il la demande !

CHATTERTON, *s'appuyant sur le fauteuil où le quaker est assis.*

Vous me grondez toujours ; mais dites-moi seulement pourquoi on ne se laisserait pas aller à la pente de son caractère, dès qu'on est sûr de quitter la partie quand la lassitude viendra? Pour moi, j'ai résolu de ne me point masquer et d'être moi-même jusqu'à la fin, d'écouter, en tout, mon cœur dans ses épanchements comme dans ses indignations, et de me résigner à bien accomplir ma loi. A quoi bon feindre le rigorisme, quand on est indulgent? On verrait un sourire de pitié sous ma sévérité factice, et je ne saurais trouver un voile qui ne fût transparent. — On me trahit de tout côté, je le vois, et me laisse tromper par dédain de moi-même, par ennui de prendre ma défense. J'envie quelques hommes en voyant le plaisir qu'ils trouvent à triompher de moi par des ruses grossières ; je les vois de loin en ourdir les fils, et je ne me baisserais pas pour en rompre un seul, tant je suis devenu indifférent à ma vie. Je suis d'ailleurs assez vengé par leur abaissement, qui m'élève à mes yeux, et il me semble que la Providence ne peut laisser aller longtemps les choses de la sorte. N'avait-elle pas son but en me créant ? Ai-je

le droit de me roidir contre elle pour réformer la nature? Est-ce à moi de démentir Dieu ?

LE QUAKER.

En toi, la rêverie continuelle a tué l'action.

CHATTERTON.

Eh! qu'importe, si une heure de cette rêverie produit plus d'œuvres que vingt jours de l'action des autres! Qui peut juger entre eux et moi? N'y a-t-il pour l'homme que le travail du corps? et le labeur de la tête n'est-il pas digne de quelque pitié? Eh! grand Dieu! la seule science de l'esprit, est-ce la science des nombres? Pythagore est-il le Dieu du monde? Dois-je dire à l'inspiration ardente : « Ne viens pas, tu es inutile? »

LE QUAKER.

Elle t'a marqué au front de son caractère fatal. Je ne te blâme pas, mon enfant, mais je te pleure.

CHATTERTON.

Il s'assied.

Bon quaker, dans votre société fraternelle et spiritualiste, a-t-on pitié de ceux que tourmente la passion de la pensée? Je le crois; je vous vois indulgent pour moi, sévère pour tout le monde : cela me calme un peu.

Ici Rachel va s'asseoir sur les genoux de Chatterton.

En vérité, depuis trois mois, je suis presque heureux ici : on n'y sait pas mon nom, on ne m'y parle pas de moi, et je vois de beaux enfants sur mes genoux.

LE QUAKER.

Ami, je t'aime pour ton caractère sérieux. Tu serais digne de nos assemblées religieuses, où l'on ne voit pas l'agitation des papistes, adorateurs d'images, où l'on n'entend pas les chants puérils des protestants. Je t'aime, parce que je devine que tout le monde te hait. Une âme contemplative est à charge à tous les désœuvrés remuants qui couvrent la terre : l'imagination et le recueillement sont deux maladies dont personne n'a pitié! — Tu ne sais seulement pas les noms des ennemis secrets qui rôdent autour de toi; mais j'en sais qui te haïssent d'autant plus qu'ils ne te connaissent pas.

CHATTERTON, *avec chaleur.*

Et cependant n'ai-je pas quelque droit à l'amour de mes frères, moi qui travaille pour eux nuit et jour ; moi qui cherche avec tant de fatigues, dans les ruines nationales, quelques fleurs de poésie dont je puisse extraire un parfum durable ; moi qui veux ajouter une perle de plus à la couronne d'Angleterre, et qui plonge dans tant de mers et de fleuves pour la chercher?

Ici Rachel quitte Chatterton ; elle va s'asseoir sur un tabouret aux pieds du quaker, et regarde des gravures.

Si vous saviez mes travaux !... J'ai fait de ma chambre la cellule d'un cloître; j'ai béni et sanctifié ma vie et ma pensée ; j'ai raccourci ma vue, et j'ai éteint devant mes yeux les lumières de notre âge ; j'ai fait mon cœur plus simple : je me suis appris le parler enfantin du vieux temps ; j'ai écrit, comme le roi Harold au duc Guillaume, en vers à demi saxons et francs ; et ensuite, cette muse du dixième siècle, cette muse religieuse, je l'ai placée dans une châsse comme une sainte. — Ils l'auraient brisée s'ils l'avaient crue faite de ma main : ils l'ont adorée comme l'œuvre d'un moine qui n'a jamais existé, et que j'ai nommé Rowley.

LE QUAKER.

Oui, ils aiment assez à faire vivre les morts et mourir les vivants.

CHATTERTON.

Cependant on a su que ce livre était fait par moi. On ne pouvait plus le détruire, on l'a laissé vivre ; mais il ne m'a donné qu'un peu de bruit, et je ne puis faire d'autre métier que celui d'écrire. — J'ai tenté de me ployer à tout, sans y parvenir. — On m'a parlé de travaux exacts ; je les ai abordés, sans pouvoir les accomplir. — Puissent les hommes pardonner à Dieu de m'avoir ainsi créé ! Est-ce excès de force, ou n'est-ce que faiblesse honteuse? — Je n'en sais rien, mais jamais je ne pus enchaîner dans des canaux étroits et réguliers les débordements tumultueux de mon esprit, qui toujours inondait ses rives malgré moi. J'étais incapable de suivre les lentes opérations des calculs journaliers, j'y renonçai le premier. J'avouai mon esprit vaincu par le chiffre, et j'eus dessein d'exploiter mon corps. — Hélas ! mon ami ! autre douleur ! autre humiliation ! — Ce corps, dévoré dès l'enfance par les ardeurs de mes veilles, est trop

faible pour les rudes travaux de la mer ou de l'armée, trop faible même pour la moins fatigante industrie.

Il se lève avec une agitation involontaire.

Et d'ailleurs eussé-je les forces d'Hercule, je trouverais toujours entre moi et mon ouvrage l'ennemie fatale née avec moi, la fée malfaisante trouvée sans doute dans mon berceau, la Distraction, la Poésie! — Elle se met partout; elle me donne et m'ôte tout; elle charme et détruit toute chose pour moi; elle m'a sauvé .. elle m'a perdu!

LE QUAKER.

Et à présent que fais-tu-donc?

CHATTERTON.

Que sais-je?... J'écris. — Pourquoi? Je n'en sais rien... Parce qu'il le faut.

Il tombe assis, et n'écoute plus la réponse du quaker. Il regarde Rachel et l'appelle près de lui.

LE QUAKER.

La maladie est incurable!

CHATTERTON.

La mienne?

LE QUAKER.

Non, celle de l'humanité. — Selon ton cœur, tu prends en bienveillante pitié ceux qui te disent : « Sois un autre homme que celui que tu es; » moi, selon ma tête, je les ai en mépris, parce qu'ils veulent dire : « Retire-toi de notre soleil; il n'y a pas de place pour toi. » Les guérira qui pourra. J'espère peu en moi; mais, du moins, je les poursuivrai.

CHATTERTON, *continuant de parler à Rachel, à qui il a parlé bas pendant la réponse du quaker.*

Et vous ne l'avez plus, votre Bible? Où est donc votre maman?

LE QUAKER, *se levant.*

Veux-tu sortir avec moi?

CHATTERTON, *à Rachel.*

Qu'avez-vous fait de la Bible, miss Rachel?

LE QUAKER.

N'entends-tu pas le maître qui gronde? Écoute!

JOHN BELL, *dans la coulisse.*

Je ne le veux pas. — Cela ne se peut pas ainsi- — Non, non, madame.

LE QUAKER, *à Chatterton, en prenant son chapeau et sa canne à la hâte.*

Tu as les yeux rouges, il faut prendre l'air. Viens, la fraîche matinée te guérira de ta nuit brûlante.

CHATTERTON, *regardant venir Kitty Bell.*

Certainement cette jeune femme est fort malheureuse.

LE QUAKER.

Cela ne regarde personne. Je voudrais que personne ne fût ici quand elle sortira. Donne la clef de ta chambre, donne. — Elle la trouvera tout à l'heure. Il y a des choses d'intérieur qu'il ne faut pas avoir l'air d'apercevoir. — Sortons. — La voilà.

CHATTERTON.

Ah! comme elle pleure!... Vous avez raison... je ne pourrais pas voir cela... Sortons.

A l'acte second la retraite de Chatterton est découverte par deux jeunes lords qui ont été ses camarades à Oxford. Ils arrivent, après une partie de chasse, bruyants et écervelés. Ils font connaître à John Bell le nom de son locataire : c'est un grand poète dont ils savent les vers par cœur. Kitty Bell et Chatterton sont froissés de l'insolence et de la grossièreté des jeunes gens. Kitty Bell sent grandir en elle l'affection que la pitié lui a inspirée pour le jeune poète : elle voudrait faire quelque chose pour lui, surtout lorsqu'elle apprend par le quaker qu'il est tenté de se donner la mort. Il reste, il est vrai, un dernier espoir de salut : Chatterton a écrit une lettre le matin, et il attend la réponse pour prendre des décisions graves. Cette lettre était adressée au lord-maire de Londres. A l'acte III nous assistons d'abord aux angoissantes hésitations de Chatterton, puis à son entrevue avec le lord-maire.

ACTE TROISIÈME

La Chambre de Chatterton, sombre, petite, pauvre, sans feu; un lit misérable et en désordre.

SCÈNE PREMIÈRE

CHATTETTON

Il est assis sur le pied de son lit et écrit sur ses genoux.

Il est certain qu'elle ne m'aime pas. — Et moi... je n'y veux plus penser. — Mes mains sont glacées, ma tête est brûlante. — Me voilà seul en face de mon travail. — Il ne s'agit plus de sourire et d'être bon! de saluer et de serrer la main! Toute cette comédie est jouée: j'en commence une autre avec moi-même. — Il faut, à cette heure, que ma volonté soit assez puissante pour saisir mon âme, et l'emporter tour à tour dans le cadavre ressuscité des personnages que j'évoque, et dans le fantôme de ceux que j'invente! Ou bien il faut que, devant Chatterton malade, devant Chatterton qui a froid, qui a faim, ma volonté fasse poser avec prétention un autre Chatterton, gracieusement paré pour l'amusement du public, et que celui-là soit décrit par l'autre: le troubadour par le mendiant. Voilà les deux poésies possibles, ça ne va pas plus loin que cela! Les divertir ou leur faire pitié; faire jouer de misérables poupées, ou l'être soi-même et faire trafic de cette singerie! Ouvrir son cœur pour le mettre en étalage sur un comptoir! S'il a des blessures, tant mieux! il a plus de prix; tant soit peu mutilé, on l'achète plus cher!

Il se lève.

Lève-toi, créature de Dieu, faite en son image, et admire-toi encore dans cette condition!

Il rit et se rassied.

Une vieille horloge sonne une demi-heure, deux coups.

Non, non!

L'heure t'avertit; assieds-toi, et travaille, malheureux! Tu

perds ton temps en réfléchissant : tu n'as qu'une réflexion à faire, c'est que tu es un pauvre. — Entends-tu bien? un pauvre !

Chaque minute de recueillement est un vol que tu fais ; c'est une minute stérile. — Il s'agit bien de l'idée, grand Dieu ! Ce qui rapporte, c'est le mot. Il y a tel mot qui peut aller jusqu'à un schelling : la pensée n'a pas cours sur la place.

Oh ! loin de moi, — loin demoi, je t'en supplie, découragement glacé ! Mépris de moi-même, ne viens pas achever de me perdre ! détourne-toi ! détourne-toi ! car, à présent, mon nom et ma demeure, tout est connu ! et, si demain ce livre n'est pas achevé, je suis perdu ! oui. perdu ! sans espoir ! — Arrêté, jugé, condamné ! jeté en prison !

O dégradation ! ô honteux travail !

Il écrit.

Il est certain que cette jeune femme ne m'aimera jamais. — Eh bien, ne puis-je cesser d'avoir cette idée?

Long silence.

J'ai bien peu d'orgueil d'y penser encore. — Mais qu'on me dise donc pourquoi j'aurais de l'orgueil ! De l'orgueil de quoi ? Je ne tiens aucune place dans aucun rang. Et il est certain que ce qui me soutient, c'est cette fierté naturelle. Elle me crie toujours à l'oreille de ne pas ployer et de ne pas avoir l'air malheureux. — Et pour qui donc fait-on l'heureux quand on ne l'est pas ? Je crois que c'est pour les femmes. Nous posons tous devant elles. — Les pauvres créatures, elles te prennent pour un trône, ô Publicité, vile Publicité ! toi qui n'es qu'un pilori où le profane passant peut nous souffleter. En général, les femmes aiment celui qui ne s'abaisse devant personne. Eh bien, par le Ciel, elles ont raison. — Du moins celle-ci qui a les yeux sur moi ne me verra pas baisser la tête. — Oh ! si elle m'eût aimé !

Il s'abandonne à une longue rêverie, dont il sort violemment.

Écris donc, malheureux, évoque donc ta volonté ! — Pourquoi est-elle si faible ? N'avoir pu encore lancer en avant cet esprit rebelle qu'elle excite et qui s'arrête ! — Voilà une humiliation toute nouvelle pour moi ! — Jusqu'ici, je l'avais toujours vu partir avant son maître ; il fallait un frein et, cette nuit, c'est l'éperon qu'il lui faut. — Ah ! ah ! l'immortel ! ah ! ah ! le rude maître du corps ! Esprit superbe, seriez-vous paralysé par ce misérable brouillard qui pénètre dans une chambre délabrée?

Suffit-il, orgueilleux, d'un peu de vapeur froide pour vous vaincre ?

Il jette sur ses épaules la couverture de son lit.

L'épais brouillard ! il est tendu au dehors de ma fenêtre comme un rideau blanc, ou comme un linceul. — Il était pendu ainsi à la fenêtre de mon père, la nuit de sa mort.

L'horloge sonne trois quarts.

Encore ! le temps me presse ; et rien n'est écrit !

Il lit.

« Harold ! Harold !... ô Christ ! Harold... le duc Guillaume... » Et ! que me fait cet Harold, je vous prie ? — Je ne puis comprendre comment j'ai écrit cela.

Il déchire le manuscrit, en parlant. — Un peu de délire le prend.

J'ai fait le catholique ; j'ai menti. Si j'étais catholique, je me ferais moine et trappiste. Un trappiste n'a pour lit qu'un cercueil, mais au moins il y dort. — Tous les hommes ont un lit où ils dorment : moi, j'en ai un où je travaille pour de l'argent.

Il porte la main à sa tête.

Où vais-je ? où vais-je ? Le mot entraîne l'idée malgré elle... O Ciel ! la folie ne marche-t-elle pas ainsi ? Voilà qui peut épouvanter le plus brave... Allons ! calme-toi. — Je relisais ceci... Oui !... Ce poème-là n'est pas assez beau !... Écrit trop vite ! — Écrit pour vivre ! — O supplice ! La bataille d'Hastings !... Les vieux Saxons !... Les jeunes Normands ! Me suis-je intéressé à cela ? Non, et pourquoi donc en as-tu parlé ? — Quand j'avais tant à dire sur ce que je vois !

Il se lève et marche à grands pas.

— Réveiller de froides cendres, quand tout frémit et souffre autour de moi ; quand la Vertu appelle à son secours et se meurt à force de pleurer ; quand le pâle Travail est dédaigné ; quand l'Espérance a perdu son ancre ; la Foi, son calice ; la Charité, ses pauvres enfants ; quand la Loi est athée et corrompue comme une courtisane ; lorsque la Terre crie et demande justice au Poète de ceux qui la fouillent sans cesse pour avoir son or, et lui disent qu'elle peut se passer du Ciel.

Et moi! qui sens cela, je ne lui répondrais pas? Si! par le Ciel! je lui répondrai. Je frapperai du pied les méchants et les hypocrites. Je dévoilerai Jérémiah-Miles et Warton.

Ah! misérable! Mais... c'est la Satire! Tu deviens méchant.

Il pleure longtemps avec désolation.

Écris plutôt sur ce brouillard qui s'est logé à ta fenêtre comme à celle de ton père.

Il s'arrête.

Il prend une tabatière sur sa table.

Le voilà, mon père! — Vous voilà! Bon vieux marin! franc capitaine de haut-bord, vous dormiez la nuit, vous, et, le jour, vous vous battiez! vous n'étiez pas un Paria intelligent comme l'est devenu votre pauvre enfant. Voyez-vous, voyez-vous ce papier blanc? S'il n'est pas rempli demain, j'irai en prison, mon père, et je n'ai pas dans la tête un mot pour noircir ce papier, parce que j'ai faim. — J'ai vendu, pour manger, le diamant qui était là, sur cette boîte, comme une étoile sur votre beau front. Et, à présent, je ne l'ai plus, et j'ai toujours la faim. Et j'ai aussi votre orgueil, mon père, qui fait que je ne le dis pas. — Mais, vous qui étiez vieux et qui saviez qu'il faut de l'argent pour vivre, et que vous n'en aviez pas à me laisser, pourquoi m'avez-vous créé?

Il jette la boîte. — Il court après, se met à genoux et pleure.

Ah! pardon, pardon, mon père! mon vieux père en cheveux blancs! — Vous m'avez tant embrassé sur vos genoux! — C'est ma faute! J'ai cru être poète! C'est ma faute; mais je vous assure que mon nom n'ira pas en prison! Je vous le jure, mon vieux père. Tenez, tenez, voilà de l'opium! Si je n'ai pas trop faim, je ne mangerai pas, je boirai.

Il fond en larmes sur la tabatière où est le portrait.

Quelqu'un monte lourdement mon escalier de bois. — Cachons ce trésor.

Cachant l'opium.

Et pourquoi? Ne suis-je donc pas libre? plus libre que jamais? — Caton n'a pas caché son épée. Reste comme tu es, Romain, et regarde en face.

Il pose l'opium au milieu de sa table.

SCÈNE VI

CHATTERTON, LORD TALBOT, LE QUAKER, JOHN BELL, KITTY BELL, LE LORD-MAIRE.

Les jeunes lords descendent avec leurs serviettes à la main et en habit de chasse, pour voir le lord-maire. Six domestiques portant des torches entrent et se rangent en haie. On annonce le lord-maire.

KITTY BELL.

Il vient lui-même, le lord-maire, pour monsieur Chatterton! Rachel! mes enfants! quel bonheur! embrassez-moi.

Elle court à eux, et les baise avec transport.

JOHN BELL.

Les femmes ont des accès de folie inexplicables!

LE QUAKER, *à part.*

La mère donne à ses enfants un baiser d'amante sans le savoir.

M. BECKFORD, *parlant haut, et s'établissant pesamment et pompeusement dans un grand fauteuil.*

Ah! ah! voici, je crois, tous ceux que je cherchais réunis. — Ah! John Bell, mon féal ami, il fait bon vivre chez vous, ce me semble! car j'y vois de joyeuses figures qui aiment le bruit et le désordre plus que de raison. — Mais c'est de leur âge.

JOHN BELL.

Milord, Votre Seigneurie est trop bonne de me faire l'honneur de venir dans ma maison une seconde fois.

M. BECKFORD.

Oui, pardieu! Bell, mon ami; c'est la seconde fois que j'y viens... Ah! les jolis enfants que voilà!... Oui, c'est la seconde fois, car, la première, ce fut pour vous complimenter sur le bel établissement de vos manufactures; et aujourd'hui je trouve cette maison nouvelle plus belle que jamais; c'est votre petite

femme qui l'administre, c'est très bien. — Mon cousin Talbot, vous ne dites rien! Je vous ai dérangé, George; vous étiez en fête avec vos amis, n'est-ce pas? Talbot, mon cousin, vous ne serez jamais qu'un libertin; mais c'est de votre âge.

LORD TALBOT.

Ne vous occupez pas de moi, mon cher lord.

LORD LAUDERDALE.

C'est ce que nous lui disons tous les jours, milord.

M. BECKFORD.

Et vous aussi, Lauderdale, et vous, Kingston? toujours avec lui? toujours des nuits passées à chanter, à jouer et à boire? Vous ferez tous une mauvaise fin; mais je ne vous en veux pas, chacun a le droit de dépenser sa fortune comme il l'entend. — John Bell, n'avez-vous pas chez vous un jeune homme nommé Chatterton, pour qui j'ai voulu venir moi-même?

CHATTERTON.

C'est moi, milord, qui vous ai écrit.

M. BECKFORD.

Ah! c'est vous, mon cher! Venez donc ici un peu, que je vous voie en face. J'ai connu votre père, un digne homme s'il en fut; un pauvre soldat, mais qui avait bravement fait son chemin. Ah! c'est vous qui êtes Thomas Chatterton? Vous vous êtes amusé à faire des vers, mon petit ami; c'est bon pour une fois mais il ne faut pas continuer. Il n'y a personne qui n'ait eu cette fantaisie. Hé! hé! j'ai fait comme vous dans mon printemps, et jamais Littleton, Swift et Wilkes n'ont écrit pour les belles dames des vers plus galants et plus badins que les miens.

CHATTERTON.

Je n'en doute pas, milord.

M. BECKFORD.

Mais je ne donnais aux Muses que le temps perdu. Je savais bien ce qu'en dit Ben Johnson : que la plus belle Muse du monde

ne peut suffire à nourrir son homme, et qu'il faut avoir ces demoiselles-là pour maîtresses, mais jamais pour femmes.

Lauderdale, Kingston et les lords rient.

LAUDERDALE.

Bravo, milord! c'est bien vrai!

LE QUAKER, *à part.*

Il veut le tuer à petit feu.

CHATTERTON.

Rien de plus vrai, je le vois aujourd'hui, milord.

M. BECKFORD.

Votre histoire est celle de mille jeunes gens; vous n'avez rien pu faire que vos maudits vers, et à quoi sont-ils bons, je vous prie? Je vous parle en père, moi... à quoi sont-ils bons? — Un bon Anglais doit être utile au pays. — Voyons un peu, quelle idée vous faites-vous de nos devoirs à tous, tant que nous sommes?

CHATTERTON, *à part.*

Pour elle! pour elle! je boirai le calice jusqu'à la lie.

Haut.

Je crois les comprendre, milord. — L'Angleterre est un vaisseau. Notre île en a la forme : la proue tournée au nord, elle est comme à l'ancre, au milieu des mers, surveillant le continent. Sans cesse elle tire de ses flancs d'autres vaisseaux faits à son image, et qui vont la représenter sur toutes les côtes du monde. Mais c'est à bord du grand navire qu'est notre ouvrage à tous. Le roi, les lords, les communes sont au pavillon, au gouvernail et à la boussole; nous autres, nous devons tous avoir les mains aux cordages, monter aux mâts, tendre les voiles et charger les canons; nous sommes tous de l'équipage, et nul n'est inutile dans la manœuvre de notre glorieux navire.

M. BECKFORD.

Pas mal! pas mal! quoiqu'il fasse encore de la poésie; mais, en admettant votre idée, vous voyez que j'ai encore raison. Que diable peut faire le Poète dans la manœuvre?

Un moment d'attente.

CHATTERTON.

Il lit dans les astres la route que nous montre le doigt du Seigneur.

LORD TALBOT.

Qu'en dites-vous, milord? Lui donnez-vous tort? Le pilote n'est pas inutile.

M. BECKFORD.

Imagination, mon cher! ou folie, c'est la même chose ; vous n'êtes bon à rien, et vous vous êtes rendu tel par ces billevesées. — J'ai des renseignements sur vous... à vous parler franchement... et...

LORD TALBOT.

Milord, c'est un de mes amis, et vous m'obligerez en le traitant bien...

M. BECKFORD.

Oh ! vous vous y intéressez, George? Eh bien, vous serez content ; j'ai fait quelque chose pour votre protégé, malgré les recherches de Bale... Chatterton ne sait pas qu'on a découvert ses petites ruses de manuscrit ; mais elles sont bien innocentes, et je les lui pardonne de bon cœur. Le *Magisterial* est un bien bon écrit ; je vous l'apporte pour vous convertir, avec une lettre où vous trouverez mes propositions : il s'agit de cent livres sterling par an. — Ne faites pas le dédaigneux, mon enfant : que diable ! votre père n'était pas sorti de la côte d'Adam, il n'était pas frère du roi, votre père ; et vous n'êtes bon à rien qu'à ce qu'on vous propose, en vérité. C'est un commencement ; vous ne me quitterez pas, et je vous surveillerai de près.

Kitty Bell supplie Chatterton, par un regard, de ne pas refuser. Elle a deviné son hésitation.

CHATTERTON *hésite un moment; puis, après avoir regardé Kitty.*

Je consens à tout, milord.

LORD LAUDERDALE.

Que milord est bon !

JOHN BELL.

Voulez-vous accepter le premier toast, milord ?

KITTY BELL, *à sa fille.*

Allez lui baiser la main.

LE QUAKER, *serrant la main à Chatterton.*

Bien, mon ami, tu as été courageux.

LORD TALBOT.

J'étais sûr de mon gros cousin Tom. — Allons, j'ai fait tant, qu'il est à bon port.

M. BECKFORD.

John Bell, mon honorable Bell, conduisez-moi au souper de ces jeunes fous, que je les voie se mettre à table. — Cela me rajeunira.

LORD TALBOT.

Parbleu ! tout ira, jusqu'au quaker. — Ma foi, milord, que ce soit par vous ou par moi, voilà Chatterton tranquille ; allons,... n'y pensons plus.

JOHN BELL.

Nous allons tous conduire milord.

A Kitty Bell.

Vous allez revenir faire les honneurs, je le veux.

Elle va vers sa chambre.

CHATTERTON, *au quaker.*

N'ai-je pas fait tout ce que vous vouliez?

Tout haut, à M. Beckford.

Milord, je suis à vous tout à l'heure, j'ai quelques papiers à brûler.

M. BECKFORD.

Bien, bien !... Il se corrige de la poésie, c'est bien.

Ils sortent.

JOHN BELL *revient à sa femme brusquement.*

Mais rentrez-donc chez vous, et souvenez-vous que je vous attends.

Kitty Bell s'arrête sur la porte un moment, et regarde Chatterton avec inquiétude.

KITTY BELL, *à part.*

Pourqoi veut-il rester seul, mon Dieu?

Elle sort avec ses enfants, et porte le plus jeune dans ses bras.

SCÈNE VII

CHATTERTON, *seul, se promenant.*

Allez, mes bons amis. — Il est bien étonnant que ma destinée change ainsi tout à coup. J'ai peine à m'y fier ; pourtant les apparences y sont. — Je tiens là ma fortune. — Qu'a voulu dire cet homme en parlant de mes ruses ? Ah ! toujours ce qu'ils disent tous. Ils ont deviné ce que je leur avouais moi-même, que je suis l'auteur de mon livre. Finesse grossière ! je les reconnais là ! Que sera cette place ? quelque emploi de commis ? Tant mieux, cela est honorable ! Je pourrai vivre sans écrire les choses communes qui font vivre. — Le quaker rentrera dans la paix de son âme que j'ai troublée, et elle ! Kitty Bell, je ne la tuerai pas, s'il est vrai que je l'eusse tuée. — Dois-je le croire ? J'en doute : ce que l'on renferme toujours ainsi est peu violent ; et, pour être si aimante, son âme est bien maternelle, N'importe, cela vaut mieux, et je ne la verrai plus. C'est convenu... autant eût valu me tuer. Un corps est aisé à cacher. — On ne le lui eût pas dit. Le quaker y eût veillé, il pense à tout. Et à présent, pourquoi vivre ?, pour qui ?... — Pour qu'elle vive, c'est assez... Allons... arrêtez-vous, idées noires, ne revenez-pas... Lisons ceci...

Il lit le journal.

« Chatterton n'est pas l'auteur de ses œuvres... Voilà qui est bien prouvé. — Ces poèmes admirables sont réellement d'un moine nommé Rowley, qui les avait traduits d'un autre moine

du dixième siècle, nommé Turgot... Cette imposture, pardonnable à un écolier, serait criminelle plus tard... Signé... *Bale*... » Bale? Qu'est-ce que cela? Que lui ai-je fait? — De quel égout sort ce serpent?

Quoi! mon nom est étouffé! me gloire éteinte! mon honneur perdu! — Voilà le juge!... le bienfaiteur! Voyons, qu'offre-t-il?

Il décachète la lettre, lit... et s'écrie avec indignation :

Une place de premier valet de chambre dans sa maison!...
Ah! pays damné! terre du dédain! sois maudite à jamais!

Prenant la fiole d'opium.

O mon âme, je t'avais vendue! je te rachète avec ceci.

Il boit l'opium.

Skirner sera payé! — Libre de tous! égal à tous, à présent! — Salut, première heure de repos que j'aie goûtée! Dernière heure de ma vie, aurore du jour éternel, salut! — Adieu, humiliations haines, sarcasmes, travaux dégradants, incertitudes, angoisses, misères, tortures du cœur, adieu! Oh! quel bonheur, je vous dis adieu! — Si l'on savait! si l'on savait ce bonheur que j'ai... on n'hésiterait pas si longtemps!

Ici, après un instant de recueillement durant lequel son visage prend une expression de béatitude, il joint les mains et poursuit.

O Mort, ange de délivrance, que ta paix est douce! j'avais bien raison de t'adorer, mais je n'avais pas la force de te conquérir. — Je sais que tes pas seront lents et sûrs. Regarde-moi, ange sévère, leur ôter à tous la trace de mes pas sur la terre.

Il jette au feu tous ses papiers.

Allez, nobles pensées écrites pour tous ces ingrats dédaigneux, purifiez-vous dans la flamme et remontez au ciel avec moi!

Il lève les yeux au ciel, et déchire lentement ses poèmes, dans l'attitude grave et exaltée d'un homme qui fait un sacrifice solennel.

CHAPITRE IV

Le Romancier.

Alfred de Vigny a conçu le roman en poète : dans un cadre historique, reconstitué avec soin, qu'il choisit brillant pour rehausser sa pensée, il développe une idée philosophique, à l'aide de symboles. C'est le procédé de ses Poèmes, de la *Maison du Berger* et de la *Bouteille à la Mer*.

Alfred de Vigny a publié trois romans ; *Cinq-Mars* — *Stello* — *Servitude et Grandeur militaire*. On a donné depuis peu au public un roman posthume inachevé, *Daphné* qui devait être une suite de Stello ; et, dans les papiers du poète, se trouvent de nombreuses ébauches d'autres romans. C'était là la ferme d'art qu'il préférait pour exprimer sa pensée, parce qu'elle est plus souple que le poème et que le drame.

On lira ici quelques-unes des pages les plus significatives de *Cinq-Mars*, de *Stello* et de *Servitude et Grandeur militaire*.

I

Cinq-Mars.

Le jeune Henri d'Effiat, accompagné par son fidèle domestique Granchamp, quitte le château paternel après avoir dit adieu à Marie de Gonzague qu'il aime et dont

il est aimé. Il doit se rendre à l'armée des Pyrénées qui assiège Perpignan où le Cardinal de Richelieu le présentera à Louis XIII. Il passe par Loudun pour dire adieu à son précepteur l'abbé Quillet. Il assiste au procès criminel des Ursulines de Loudun et d'Urbain Grandier ; il prend parti pour ce dernier et il se porte à des voies de fait contre Laubardemont, l'homme de confiance de Richelieu.

Pendant ce temps le Cardinal se décidait à quitter Narbonne en grand équipage pour aller trouver le roi à Perpignan.

Tout le peuple de Narbonne et ses autorités regardèrent avec stupéfaction ce départ royal.

Le Cardinal seul entra dans une ample et spacieuse litière de forme carrée, dans laquelle il devait voyager jusqu'à Perpignan, ses infirmités ne lui permettant ni d'aller en voiture, ni de faire toute cette route à cheval. Cette sorte de chambre nomade renfermait un lit, une table, et une petite chaise pour un page qui devait écrire ou lui faire la lecture. Cette machine, couverte de damas couleur de pourpre, fut portée par dix-huit hommes qui, de lieue en lieue, se relevaient ; ils étaient choisis dans ses gardes, et ne faisaient ce service d'honneur que la tête nue, quelle que fût la chaleur ou la pluie. Le duc d'Angoulême, les maréchaux Schomberg et d'Estrées, Fabert et d'autres dignitaires étaient à cheval aux portières. On distinguait le cardinal de la Valette et Mazarin parmi les plus empressés, ainsi que Chavigny et le maréchal de Vitry, qui cherchait à éviter la Bastille, dont il était menacé, disait-on.

Deux carrosses suivaient pour les secrétaires du Cardinal, ses médecins et son confesseur ; huit voitures et quatre chevaux pour ses gentilshommes, et vingt-quatre mulets pour ses bagages; deux cents mousquetaires à pied l'escortaient de très près ; sa compagnie de gens d'armes de la garde et ses chevau-légers, tous gentilshommes, marchaient devant et derrière ce cortège, sur de magnifiques chevaux.

Ce fut dans cet équipage que le premier ministre se rendit en peu de jours à Perpignan. La dimension de la litière obligea plusieurs fois de faire élargir des chemins et abattre les murailles

de quelques *villes et villages* où elle ne pouvait entrer ; en sorte, disent les auteurs des manuscrits du temps, tout pleins d'une sincère admiration pour ce luxe, *en sorte qu'il semblait un conquérant qui entre par la brèche.* Nous avons cherché en vain avec beaucoup de soin quelque manuscrit des propriétaires ou habitants des maisons qui s'ouvraient à son passage où la même admiration fût témoignée, et nous avouons ne l'avoir pu trouver.

CHAPITRE VIII

L'ENTREVUE

Mon génie étonné tremble devant le sien.

Le pompeux cortège du Cardinal s'était arrêté à l'entrée du camp ; toutes les troupes sous les armes étaient rangées dans le plus bel ordre, et ce fut au bruit du canon et de la musique successive de chaque régiment que la litière traversa une longue haie de cavalerie et d'infanterie, formée depuis la première tente jusqu'à celle du ministre, disposée à quelque distance du quartier royal, et que la pourpre dont elle était couverte faisait reconnaître de loin. Chaque chef de corps obtint un signe ou un mot du Cardinal, qui, enfin rendu sous sa tente, congédia sa suite, s'y enferma, attendant l'heure de se présenter chez le Roi. Mais, avant lui, chaque personnage de son escorte s'y était porté individuellement et, sans entrer dans la demeure royale, tous attendaient dans de longues galeries couvertes de coutil rayé et disposées comme des avenues qui conduisaient chez le prince. Les courtisans s'y rencontraient et se promenaient par groupes, se saluaient et se présentaient la main, ou se regardaient avec hauteur, selon leurs intérêts ou les seigneurs auxquels ils appartenaient. D'autres chuchotaient longtemps et donnaient des signes d'étonnement, de plaisir ou de mauvaise humeur, qui montraient que quelque chose d'extraordinaire venait de se passer. Un singulier dia-

logue, entre mille autres, s'éleva dans un coin de la galerie principale.

« Puis-je savoir, monsieur l'abbé, pourquoi vous me regardez d'une manière si assurée ?

— Parbleu ! monsieur de Launay, c'est que je suis curieux de voir ce que vous allez faire. Tout le monde abandonne votre Cardinal-duc depuis votre voyage en Touraine ; vous n'y pensez pas, allez donc causer un moment avec les gens de Monsieur ou de la Reine ; vous êtes en retard de dix minutes sur la montre du cardinal de La Valette, qui vient de toucher la main à Rochepot et à tous les gentilshommes du feu comte de Soissons, que je pleurerai toute ma vie,

— Voilà qui est bien, monsieur de Gondi, je vous entends assez, c'est un appel que vous me faites l'honneur de m'adresser.

— Oui, monsieur le comte, reprit le jeune abbé en saluant avec toute la gravité du temps ; je cherchais l'occasion de vous appeler au nom de M. d'Attichi, mon ami, avec qui vous eûtes quelque chose à Paris.

— Monsieur l'abbé, je suis à vos ordres, je vais chercher mes seconds, cherchez les vôtres.

— Ce sera à cheval, avec l'épée et le pistolet, n'est-il pas vrai ? ajouta Gondi avec le même air dont on arrangerait une partie ds campagne, en époussetant la manche de sa soutane avec le doigt.

— Si tel est votre bon plaisir, » reprit l'autre.

Et ils se séparèrent pour un instant, en se saluant avec grande politesse et de profondes révérences.

Une foule brillante de jeunes gentilshommes passait et repassait autour d'enx dans la galerie, Ils s'y mêlèrent pour chercher leurs amis. Toute l'élégance des costumes du temps était déployée par la cour dans cette matinée : les petits manteaux de toutes les couleurs, en velours ou en satin, brodés d'or ou d'argent, des croix de Saint-Michel et du Saint-Esprit, les fraises, les plumes nombreuses des chapeaux, les aiguillettes d'or, les chaînes qui suspendaient de longues épées, tout brillait, tout intincelait, moins encore que le feu des regards de cette jeunesse guerrière, que ses propos vifs, ses rires spirituels et éclatants. Au milieu de cette assemblée passaient lentement des personnages graves et ds grands seigneurs suivis de leurs nombreux gentilsohmmes.

Le petit abbé de Gondi, qui avait la vue très basse, se promenait parmi la foule, fronçant les sourcils, fermant à demi les

yeux pour mieux voir, et relevant sa moustache, car les ecclésiastiques en portaient alors. Il regardait chacun sous le nez pour reconnaître ses amis, et s'arrêta enfin à un jeune homme d'une fort grande taille, vêtu de noir de la tête aux pieds, et dont l'épée même était d'acier bronzé fort noir. Il causait avec un capitaine des gardes, lorsque l'abbé de Gondi le tira à part :

« Monsieur de Thou, lui dit-il, j'aurai besoin de vous pour second dans une heure, à cheval, avec l'épée et le pistolet, si vous voulez me faire cet honneur...

— Monsieur, vous savez que je suis des vôtres tout à fait et à tout venant. Où nous trouverons-nous ?

— Devant le bastion espagnol, s'il vous plaît.

— Pardon si je retourne à une conversation qui m'intéressait beaucoup ; je serai exact au rendez-vous. »

Et de Thou le quitta pour retourner à son capitaine. Il avait dit tout ceci avec une voix fort douce, le plus inaltérable sang-froid, et même avec quelque chose de distrait.

Le petit abbé lui serra la main avec une vive satisfaction, et continua sa recherche.

Il ne lui fut pas si facile de conclure le marché avec les jeunes seigneurs auxquels il s'adressa, car ils le connaissaient mieux que M. de Thou et, du plus loin qu'ils le voyaient venir, ils cherchaient à l'éviter, ou riaient de lui-même avec lui, et ne s'engageaient point à le servir.

« Eh ! l'abbé, vous voilà encore à chercher ; je gage que c'est un second qu'il vous faut ? dit le duc de Beaufort.

— Et moi, je parie, ajouta M. de la Rochefoucauld, que c'est contre quelqu'un du Cardinal-duc.

— Vous avez raison tous deux, messieurs ; mais depuis quand riez-vous des affaires d'honneur ?

— Dieu m'en garde ! reprit M. de Beaufort ; des hommes d'épée comme nous sommes vénèrent toujours tierce, quarte et octave ; mais, quant aux plis de la soutane, je n'y connais rien.

— Parbleu, monsieur, vous savez bien qu'elle ne m'embarrasse pas le poignet, et je le prouverai à qui voudra. Je ne cherche du reste qu'à jeter ce froc aux orties.

— C'est donc pour le déchirer que vous vous battez si souvent? dit La Rochefoucauld. Mais rappelez-vous, mon cher abbé, que vous êtes dessous. »

Gondi tourna le dos en regardant à une pendule et ne voulant pas perdre plus de temps à de mauvaises plaisanteries ; mais il

n'eut pas plus de succès ailleurs, car, ayant abordé deux gentilshommes de la jeune Reine, qu'il supposait mécontents du Cardinal, et heureux par conséquent de se mesurer avec ses créatures, l'un lui dit fort gravement :

« Monsieur de Gondi, vous savez ce qui vient de se passer ? Le Roi a dit tout haut : « Que notre impérieux Cardinal le veuille » ou non, la veuve de Henri le Grand ne restera pas plus long» temps exilée. » *Impérieux*, monsieur l'abbé, sentez-vous cela ? Le Roi n'avait encore rien rien dit d'aussi fort contre lui, *Impérieux !* c'est une disgrâce complète. Vraiment, personne n'osera plus lui parler ; il va quitter la cour aujourd'hui certainement.

— On m'a dit cela, monsieur, mais j'ai une affaire...

— C'est heureux pour vous, qu'il arrêtait tout court dans votre carrière.

— Une affaire d'honneur;..

— Au lieu que Mazarin est pour vous...

— Mais voulez-vous, ou non, m'écouter ?

— Ah ! s'il est pour vous, vos aventures ne peuvent lui sortir de la tête, votre beau duel avec M. de Coutenan et la jolie petite épinglière; il en a même parlé au Roi. Allons, adieu, cher abbé, nous sommes fort pressés ; adieu, adieu... »

Et, reprenant le bras de son ami, le jeune persifleur, sans écouter un mot de plus, marcha vite dans la galerie et se perdit dans la multitude des passants.

Le pauvre abbé restait donc mortifié de ne pouvoir trouver qu'un second, et regardait tristement s'écouler l'heure et la foule, lorsqu'il aperçut un jeune gentilhomme qui lui était inconnu, assis près d'une table et appuyé sur son coude d'un air mélancolique. Il portait des habits de deuil qui n'indiquaient aucun attachement particulier à une grande maison ou à un corps et, paraissant attendre sans impatience le moment d'entrer chez le Roi, il regardait d'un air insouciant ceux qui l'entouraient et semblait ne les pas voir et n'en connaître aucun.

Gondi, jetant les yeux sur lui, l'aborda sans hésiter.

« Ma foi, monsieur, lui dit-il, je n'ai pas l'honneur de vous connaître ; mais une partie d'escrime ne peut déplaire à un homme comme il faut ; et, si vous voulez être mon second, dans un quart d'heure nous serons sur le pré. Je suis Paul de Gondi, et j'ai appelé M. de Launay, qui est au Cardinal, fort galant homme d'ailleurs. »

L'inconnu, sans être étonné de cette apostrophe, lui répondit sans changer d'attitude :

« Et quels sont vos seconds ?

— Ma foi, je n'en sais rien ; mais que vous importe qui le servira ? on n'en est pas plus mal avec ses amis pour leur avoir donné un petit coup de pointe. »

L'étranger sourit nonchalamment, resta un instant à passer sa main dans ses longs cheveux châtains, et lui dit enfin avec indolence et regardant à une grosse montre ronde suspendue à sa ceinture :

« Au fait, monsieur, comme je n'ai rien de mieux à faire et que je n'ai pas d'amis ici, je vous suis : j'aime autant faire cela qu'autre chose. »

Et, prenant sur la table son large chapeau à plumes noires, il partit lentement, suivant le martial abbé, qui allait vite devant lui et revenait le hâter, comme un enfant qui court devant son père, ou un jeune carlin qui va et revient vingt fois avant d'arriver au bout d'une allée.

Cependant, deux huissiers, vêtus de livrées royales, ouvrirent les grands rideaux qui séparaient la galerie de la tente du Roi, et le silence s'établit partout. On commença à entrer successivement et avec lenteur dans la demeure passagère du prince. Il reçut avec grâce toute sa cour, et c'était lui-même qui le premier s'offrait à la vue de chaque personne introduite.

Devant une très petite table entourée de fauteuils dorés, était debout le Roi Louis XIII, environné des grands officiers de la couronne ; son costume était fort élégant : une sorte de veste de couleur chamois, avec les manches ouvertes et ornées d'aiguillettes et de rubans bleus, le couvrait jusqu'à la ceinture. Un haut-de-chausses large et flottant ne lui tombait qu'aux genoux, et son étoffe jaune et rayée de rouge était ornée en bas de rubans bleus. Ses bottes à l'écuyère, ne s'élevant guère à plus de trois pouces au-dessus de la cheville du pied, étaient doublées d'une profusion de dentelles, et si larges, qu'eltes semblaient les porter comme un vase porte des fleurs. Un petit manteau de velours bleu, où la croix du Saint-Esprit était brodée, couvrait le bras gauche du Roi, appuyé sur le pommeau de son épée.

Il avait la tête découverte et l'on voyait parfaitement sa figure pâle et noble éclairée par le soleil que le haut de sa tente laissait pénétrer. La petite barbe pointue que l'on portait alors augmentait encore la maigreur de son visage, mais en accroissait aussi

l'expression mélancolique ; à son front élevé, à son profil antique, à son nez aquilin, on reconnaissait un prince de la grande race des Bourbons ; il avait tout de ses ancêtres, hormis la force du regard : ses yeux semblaient rougis par des larmes et voilés par un sommeil perpétuel, et l'incertitude de sa vue lui donnait l'air un peu égaré.

Il affecta en ce moment d'appeler autour de lui et d'écouter avec attention les plus grands ennemis du Cardinal, qu'il attendait à chaque minute, en se balançant un peu d'un pied sur l'autre, habitude héréditaire de sa famille ; il parlait avec assez de vitesse, mais s'interrompant pour faire un signe de tête gracieux ou un geste de la main à ceux qui passaient devant lui en le saluant profondément.

Il y avait deux heures pour ainsi dire que l'on passait devant le Roi sans que le Cardinal eût paru ; toute la cour était accumulée et serrée derrière le prince et dans les galeries tendues qui se prolongeaient derrière sa tente ; déjà un intervalle de temps plus long commençait à séparer les noms des courtisans que l'on annonçait.

« Ne verrons-nous pas notre cousin le Cardinal ? dit le Roi en se retournant et regardant Montrésor, gentilhomme de Monsieur, comme pour l'encourager à répondre.

— Sire, on le croit fort malade en cet instant, répartit celui-ci.

— Et je ne vois pourtant que Votre Majesté qui le puisse guérir, dit le duc de Beaufort.

— Nous ne guérissons que les écrouelles, dit le Roi ; et les maux du Cardinal sont toujours si mystérieux, que nous avouons n'y rien connaître. »

Le prince s'essayait ainsi de loin à braver son ministre, prenant des forces dans la plaisanterie pour rompre mieux son joug insupportable, mais si difficile à soulever. Il croyait presque y avoir réussi et, soutenu par l'air de joie de tout ce qui l'environnait, il s'applaudissait déjà intérieurement d'avoir su prendre l'empire suprême et jouissait en ce moment de toute la force qu'il se croyait. Un trouble involontaire au fond du cœur lui disait bien que, cette heure passée, tout le fardeau de l'État allait retomber sur lui seul ; mais il parlait pour s'étourdir sur cette pensée importune et, se dissimulant le sentiment intime qu'il avait de son impuissance à régner, il ne laissait plus flotter son imagination sur le résultat des entreprises, se contraignant

ainsi lui-même à oublier les pénibles chemins qui peuvent y conduire. Des phrases rapides se succédaient sur ses lèvres.

« Nous allons bientôt prendre Perpignan, disait-il de loin à Fabert. — Eh bien, Cardinal, la Lorraine est à nous, » ajoutait-il pour La Valette.

Puis, touchant le bras de Mazarin :

« Il n'est pas si difficile que l'on croit de mener tout un royaume, n'est-ce pas ? »

L'Italien, qui n'avait pas autant de confiance que le commun des courtisans dans la disgrâce du Cardinal, répondit sans se compromettre :

« Ah ! Sire, les derniers succès de Votre Majesté, au dedans et au dehors, prouvent assez combien elle est habile à choisir ses instruments et à les diriger, et.... »

Mais le duc de Beaufort, l'interrompant avec cette confiance, cette voix élevée et cet air qui lui méritèrent par la suite le nom d'*Important*, s'écria tout haut de sa tête :

« Pardieu, Sire, il ne faut que le vouloir ; une nation se mène comme un cheval, avec l'éperon et la bride ; et comme nous sommes tous de bons cavaliers, on n'a qu'à prendre parmi nous tous. »

Cette belle sortie du fat n'eut pas le temps de faire son effet, car deux huissiers à la fois crièrent : « Son Eminence ! »

Le Roi rougit involontairement, comme surpris en flagrant délit ; mais bientôt, se raffermissant, il prit un air de hauteur résolue qui n'échappa point au ministre.

Celui-ci, revêtu de toute la pompe du costume de cardinal, appuyé sur deux jeunes pages et suivi de son capitaine des gardes et de plus de cinq cents gentilhommes attachés à sa maison, s'avança vers le Roi lentement, et s'arrêtant à chaque pas, comme éprouvant des souffrances qui l'y forçaient, mais en effet pour observer les physionomies qu'il avait en face. Un coup d'œil lui suffit.

Sa suite resta à l'entrée de la tente royale et, de tous ceux qui la remplissaient, pas un n'eut l'assurance de le saluer ou de jeter un regard sur lui ; La Valette même feignait d'être fort occupé d'une conversation avec Montrésor ; et le Roi, qui voulait mal le recevoir, affecta de le saluer légèrement et de continuer un *aparté* à voix basse avec le duc de Beaufort.

Le Cardinal fut donc forcé, après le premier salut, de s'arrêter et de passer du côté de la foule des courtisans, comme s'il eût

voulu s'y confondre; mais son dessein était de les éprouver de plus près : ils reculèrent tous comme à l'aspect d'un lépreux ; e seul Fabert s'avança vers lui avec l'air franc et brusque qui lui était habituel, et employant dans son langage les expressions de son métier :

« Eh bien ! Monseigneur, vous faites une brèche au milieu d'eux comme un boulet de canon ; je vous en demande pardon pour eux.

— Et vous tenez ferme devant moi comme devant l'ennemi dit le Cardinal-duc ; vous n'en serez pas fâché par la suite, mon cher Fabert. »

Mazarin s'approcha aussi, mais avec précaution, du Cardinal et, donnant à ses traits mobiles l'expression d'une tristesse profonde, lui fit cinq ou six révérences fort basses et tournant le dos au groupe du Roi, de sorte que l'on pouvait les prendre de là pour ces saluts froids et précipités que l'on fait à quelqu'un dont on veut se défaire, et du côté du Duc pour des marques de respect, mais d'une discrète et silencieuse douleur.

Le ministre, toujours calme, sourit avec dédain ; et, prenant ce regard fixe et cet air de grandeur qui paraissait en lui dans les dangers imminents, il s'appuya de nouveau sur ses pages et, sans attendre un mot ou un regard de son souverain, prit tout à coup son parti et marcha directement vers lui en traversant la tente dans toute sa longueur. Personne ne l'avait perdu de vue, tout en faisant paraître le contraire, et tout se tut, ceux mêmes qui parlaient au Roi ; tous les courtisans se penchèrent en avant pour voir et écouter.

Louis XIII étonné se retourna et, la présence d'esprit lui manquant totalement, il demeura immobile et attendit avec un regard glacé, qui était toute sa seule force, force d'inertie très grande dans un prince.

Le Cardinal, arrivé près du monarque, ne s'inclina pas ; mais, sans changer d'attitude, les yeux baissés et les deux mains posées sur l'épaule des deux enfants à demi courbés, il dit :

« Sire, je viens supplier Votre Majesté de m'accorder enfin une retraite après laquelle je soupire depuis longtemps. Ma santé chancelle ; je sens que ma vie est bientôt achevée ; l'éternité s'approche pour moi et, avant de rendre compte au Roi éternel, je vais le faire au roi passager. Il y a dix-huit ans, Sire, que vous m'avez remis entre les mains un royaume faible et divisé ; je vous le rends uni et puissant. Vos ennemis sont abattus et

humiliés. Mon œuvre est accomplie. Je demande à Votre Majesté la permission de me retirer à Cîteaux, où je suis abbé général, pour y finir mes jours dans la prière et la méditation. »

Le Roi, choqué de quelques expressions hautaines de ces paroles, ne donna aucun des signes de faiblesse qu'attendait le Cardinal et qu'il lui avait vus toutes les fois qu'il l'avait menacé de quitter les affaires. Au contraire, se sentant observé par toute sa cour, il le regarda en roi et dit froidement :

« Nous vous remercions donc de vos services, monsieur le Cardinal, et nous vous souhaitons le repos que vous demandez. »

Richelieu fut ému au fond, mais d'un sentiment de colère qui ne laissa nulle trace sur ses traits. « Voilà bien cette froideur, se dit-il en lui-même, avec laquelle tu laissas mourir Montmorency; mais tu ne m'échapperas pas ainsi. » Il reprit en s'inclinant :

« La seule récompense que je demande de mes services, est que Votre Majesté daigne accepter de moi, en pur don, le Palais-Cardinal, élevé de mes deniers dans Paris. »

Le Roi étonné fit un signe de tête consentant. Un murmure de surprise agita un moment la cour attentive.

« Je me jette aussi aux pieds de Votre Majesté pour qu'elle veuille m'accorder la révocation d'une rigueur que j'ai provoquée (je l'avoue publiquement), et que je regardai peut-être trop à la hâte comme utile au repos de l'État. Oui, quand j'étais de ce monde, j'oubliais trop mes plus anciens sentiments de respect et d'attachement pour le bien général; à présent que je jouis déjà des lumières de la solitude, je vois que j'ai eu tort, et je me repens. »

L'attention redoubla et l'inquiétude du Roi devint visible.

« Oui, il est une personne, Sire, que j'ai toujours aimée, malgré ses torts envers vous et l'éloignement que les affaires du royaume me forcèrent à lui montrer; une personne à qui j'ai dû beaucoup et qui vous doit être chère, malgré ses entreprises à main armée contre vous-même; une personne enfin que je vous supplie de rappeler de l'exil ; je veux dire la Reine Marie de Médicis, votre mère. »

Le Roi laissa échapper un cri involontaire, tant il était loin de s'attendre à ce nom. Une agitation tout à coup réprimée parut sur toutes les physionomies. On attendait en silence les paroles royales. Louis XIII regarda longuement son vieux ministre sans parler et ce regard décida du destin de la France. Il se rappela

en un moment tous les services infatigables de Richelieu, son dévouement sans bornes, sa surprenante capacité, et s'étonna d'avoir voulu s'en séparer ; il se sentit profondément attendri à cette demande qui allait chercher sa colère au fond de son cœur pour l'en arracher, et lui faisait tomber des mains la seule arme qu'il eût contre son ancien serviteur; l'amour filial amena le pardon sur ses lèvres et les larmes dans ses yeux ; heureux d'accorder ce qu'il désirait le plus au monde. il tendit la main au Duc avec toute la noblesse d'un Bourbon, Le Cardinal s'inclina, le baisa avec respect ; et son cœur, qui aurait dû se briser de repentir, ne se remplit que de la joie d'un orgueilleux triomphe.

Le prince touché, lui abandonnant sa main, se retourna avec grâce vers sa cour et dit d'une voix très émue :

« Nous nous trompons souvent, messieurs, et surtout pour connaître un aussi grand politique que celui-ci ; il ne nous quittera jamais, j'espère, puisqu'il a un cœur aussi bon que sa tête. »

Aussitôt le cardinal de La Valette s'empara du bas du manteau du Roi pour le baiser avec l'ardeur d'un amant, et le jeune Mazarin en fit presque autant au duc de Richelieu lui-même, prenant un visage rayonnant de joie et d'attendrissement avec l'admirable souplesse italienne. Deux flots d'adulateurs fondirent, l'un sur le Roi, l'autre sur le ministre : le premier groupe, non moins adroit que le second, quoique moins direct, n'adressait au prince que les remerciements que pouvait entendre le ministre et brûlait aux pieds de l'un l'encens qu'il destinait à l'autre. Pour Richelieu, tout en faisant un signe de tête à droite et donnant un sourire à gauche, il fit deux pas, et se plaça debout à la droite du Roi, comme à sa place naturelle. Un étranger en entrant eût plutôt pensé que le Roi était à sa gauche. — Le maréchal d'Estrées et tous les ambassadeurs, le duc d'Angoulême, le duc d'Halluin (Schomberg), le maréchal de Châtillon et tous les grands officiers de l'armée et de la couronne l'entouraient, et chacun d'eux attendait impatiemment que le compliment des autres fût achevé pour apporter le sien, craignant qu'on ne s'emparât du madrigal flatteur qu'il venait d'improviser, ou de la formule d'adulation qu'il inventait. Pour Fabert, il s'était retiré dans un coin de la tente, et ne semblait pas avoir fait grande attention à toute cette scène. Il causait avec Montrésor et tous les gentilshommes de Monsieur, tous ennemis jurés

du Cardinal, parce que, hors de la foule qui fuyait, il n'avait trouvé qu'eux à qui parler. Cette conduite eût été d'une extrême maladresse dans tout autre moins connu ; mais on sait que, tout en vivant au milieu de la cour, il ignorait toujours ses intrigues ; et on disait qu'il revenait d'une bataille gagnée comme le cheval du Roi de la chasse, laissant les chiens caresser leur maître et se partager la curée, sans chercher à rappeler la part qu'il avait eue au triomphe.

L'orage semblait donc entièrement apaisé, et aux agitations violentes de la matinée succédait un calme fort doux ; un murmure respectueux, interrompu par des rires agréables et l'éclat des protestations d'attachement, était tout ce qu'on entendait dans la tente. La voix du Cardinal s'élevait de temps à autre pour s'écrier : « Cette pauvre Reine ! nous allons donc la revoir ! je n'aurais jamais osé espérer ce bonheur avant de mourir ! » Le Roi l'écoutait avec confiance et ne cherchait pas à cacher sa satisfaction : « C'est vraiment une idée qui lui est venue d'en haut, disait-il ; ce bon Cardinal, contre lequel on m'avait tant fâché, ne songeait qu'à l'union de ma famille ; depuis la naissance dn Dauphin, je n'ai jamals goûté de plus vive satisfaction qu'en ce moment. La protection de la Sainte Vierge est visible pour le royaume. »

En ce moment, un capitaine des gardes vint parler à l'oreille du prince.

« Un courrier de Cologne ? dit le Roi ; qu'il m'attende dans mon cabinet ! »

Puis, n'y tenant pas : « J'y vais, j'y vais, » dit-il, Et il entra seul dans une petite tente carrée attenant à la grande. On y vit un jeune courrier tenant un porte-feuille noir, et les rideaux s'abaissèrent sur le Roi.

Le Cardinal, resté seul maître de la cour, en concentrait toutes les adorations ; mais on s'aperçut qu'il ne les recevait plus avec la même présence d'esprit ; il demanda plusieurs fois quelle heure il était, et témoigna un trouble qui n'était pas joué ; ses regards durs et inquiets se tournaient vers le cabinet : il s'ouvrit tout à coup ; le Roi reparut seul, et s'arrêta à l'entrée. Il était plus pâle qu'à l'ordinaire et tremblait de tout son corps ; il tenait à la main une large lettre couverte de cinq cachets noirs

« Messieurs, dit-il avec une voix haute, mais entrecoupée, la Reine mère vient de mourir à Cologne, et je n'ai peut-être pas été le premier à l'apprendre, ajouta-t-il en jetant un regard

sévère sur le Cardinal impassible ; mais Dieu sait tout. Dans une heure, à cheval, et l'attaque des lignes. Messieurs les maréchaux, suivez-moi. »

Et il tourna le dos brusquement, et rentra dans son cabinet avec eux.

La cour se retira après le ministre, qui, sans donner un signe de tristesse ou de dépit, sortit aussi gravement qu'il était entré, mais en vainqueur.

Cinq-Mars est arrivé à l'armée et à peine arrivé, avec son ami de Thou il a servi de témoin à Gondi dans un duel avec de Launay. Pendant le duel, l'ordre d'attaquer Perpignan a été donné et Cinq-Mars profite du désordre pour s'emparer d'un bastion mal défendu. C'est là qu'il sera présenté au roi à la fin de la bataille.

Richelieu a appris la conduite de Cinq-Mars à Loudun et il le fait étroitement surveiller par le Père Joseph. Quant à Cinq-Mars il a conquis l'amitié de Louis XIII ; il est rentré à Paris avec le roi et il est devenu Grand Écuyer de France ; il profite de sa situation pour conspirer contre le Cardinal de Richelieu. Il n'hésite pas à traiter avec l'Espagne pour délivrer le roi et la France du joug du Cardinal et il entraîne son ami de Thou dans la conjuration.

Richelieu a découvert la conspiration de Cinq-Mars et de de Thou ; il a pu se procurer le traité avec l'Espagne signé par le Grand Écuyer et il fait arrêter les deux amis.

CHAPITRE XXV

LES PRISONNIERS

J'ai trouvé dans mon cœur le dessein de mon frère.
PICHALD, *Léonidas.*

Mourir ! sans vider mon carquois,
Sans percer, sans fouler, sans pétrir dans leur fange
Ces bourreaux barbouilleurs de lois.
ANDRÉ CHÉNIER.

Parmi ces vieux châteaux dont la France se dépouille à regret chaque année, comme des fleurons de sa couronne, il y en avait un d'un aspect sombre et sauvage sur la rive gauche de la Saône. Il semblait une sentinelle formidable placée à l'une des portes de Lyon et tenait son nom de l'énorme rocher de Pierre-Encise, qui s'élève à pic comme une sorte de pyramide naturelle, et dont la cime, recourbée sur la route et penchée jusque sur le fleuve, se réunissait jadis, dit-on, à d'autres roches que l'on voit sur la rive opposée, formant comme l'arche naturelle d'un pont ; mais le temps, les eaux et la main des hommes n'ont laissé debout que le vieux amas de granit qui servait de piédestal à la forteresse, détruite aujourd'hui. Les archevêques de Lyon l'avaient élevée autrefois, comme seigneurs temporels de la ville, et y faisaient leur résidence ; depuis, elle devint place de guerre et, sous Louis XIII, une prison d'État, Une seule tour colossale, où le jour ne pouvait pénétrer que par trois longues meurtrières, dominait l'édifice ; et quelques bâtiments irréguliers l'entouraient de leurs épaisses murailles, dont les lignes et les angles suivaient les formes de la roche immense et perpendiculaire.

Ce fut là que le cardinal de Richelieu, avare de sa proie, voulut bientôt incarcérer et conduite lui-même ses jeunes ennemis. Laissant Louis le précéder à Paris, il les enleva de Narbonne, les traînant à sa suite pour orner son dernier triomphe et, venant prendre le Rhône à Tarascon, presque à son embouchure,

comme pour prolonger ce plaisir de la vengeance que les hommes ont osé nommer celui des dieux; étalant, aux yeux des deux rives, le luxe de sa haine, il remonta le fleuve avec lenteur sur des barques à rames dorées et pavoisées de ses armoiries et de ses couleurs, couché dans la première, et remoquant ses deux victimes dans la seconde, au bout d'une longue chaîne....

DANS LA PRISON

... En ce moment entrèrent, à la lueur des flambeaux et précédés par un détachement de garde écossaise, quatorze juges vêtus de leurs longues robes, et dont on distinguait mal les traits. Ils se rangèrent et s'assirent en silence à droite et à gauche de la vaste chambre ; c'étaient les commissairesdélégués par le Cardinal-Duc pour cette sombre et solennelle affaire. — Tous hommes sûrs et de *confiance* pour le Cardinal de Richelieu, qui, de Tarascon, les avait choisis et inscrits. Il avait voulu que le chancelier Séguier vînt à Lyon lui-même, *pour éviter*, dit-il dans les instructions ou ordres qu'il envoie au Roi Louis XIII par Chavigny, « *pour éviter toutes les accroches qui arriveront s'il* « *n'y est point. M. Marillac.* ajoutait-il, *fut à Nantes au procès* « *de Chalais.* M. de Châteeau-Neuf, à la mort de M. de Montmo- « rency ; et M. de Bellièvre, à Paris, au procès de M. de Biron. « L'autorité et l'intelligence qu'ont ces Messieurs des formes de « justice est tout à fait nécessaire. »

Le chancelier Séguier vint donc à la hâte; mais en ce moment on annonça qu'il avait ordre de ne point paraître, de peur d'être influencé par le souvenir de son ancienne amitié pour le prisonnier, qu'il ne vit que seul à seul. Les commissaires et lui avaient d'abord, et rapidement, reçu les lâches dépositions du duc d'Orléans, à Villefranche, en Beaujolais, puis à *Vivey*[1], à deux lieues de Lyon, où ce triste prince avait eu ordre de se rendre, tout suppliant et tremblant au milieu de ses gens, qu'on lui laissait par pitié, bien surveillé par les gardes françaises et suisses. Le Cardinal avait fait dicter à Gaston son rôle et ses réponses mot pour mot; et, moyennant cette docilité, on l'avait

1. Maison qui appartenait à un abbé d'Esnay, frère de M. de Villeroy dit Montrésor.

exempté en forme des confrontations trop pénibles avec MM. de Cinq-Mars et de Thou. Ensuite le chancelier et les commissaires avaient préparé M. de Bouillon et, forts de leur travail préliminaire, venaient tomber de tout leur poids sur les deux jeunes coupables que l'on ne voulait pas sauver. — L'histoire ne nous a conservé que les noms des conseillers d'État qui accompagnèrent Pierre Séguier, mais non ceux des autres commissaires, dont il est seulement dit qu'ils étaient six du Parlement de Grenoble et deux présidents. Le rapporteur conseiller d'État Laubardemont, qui les avait dirigés en tout, était à leur tête. Joseph leur parla souvent à l'oreille avec une politesse révérencieuse, tout en regardant en dessous Laubardemont avec une ironie féroce.

Il fut convenu que le fauteuil servirait de sellette, et l'on se tut pour écouter la réponse du prisonnier.

Il parla d'une voix douce et calme.

« Dites à M. le chancelier que j'aurais le droit d'en appeler au Parlement de Paris et de récuser mes juges, parce qu'il y a parmi eux deux de mes ennemis et, à leur tête, un de mes amis, M. Séguier lui-même, que j'ai conservé dans sa charge ; mais je vous épargnerai bien des peines, messieurs, en me reconnaissant coupable de toute la conjuration, par moi seul conçue et ordonnée. Ma volonté est de mourir. Je n'ai donc rien à ajouter pour moi ; mais, si vous voulez être justes, vous laisserez la vie à celui que le roi-même a nommé le plus honnête homme de France, et qui ne meurt que pour moi.

— Qu'on l'introduise. » dit Laubardemont.

Deux gardes entrèrent chez M. de Thou et l'amenèrent.

Il entra et salua gravement avec un sourire angélique sur les lèvres, et embrassant Cinq Mars :

« Voici donc enfin le jour de notre gloire ! dit-il ; nous allons gagner le ciel et le bonheur éternel.

— Nous apprenons, monsieur, dit Laubardemont, nous apprenons, par la bouche même de M. de Cinq-Mars, que vous avez su la conjuration. »

De Thou répondit à l'instant et sans aucun trouble, toujours avec un demi-sourire et les yeux baissés :

« Messieurs, j'ai passé ma vie à étudier les lois humaines, et je sais que le témoignage d'un accusé ne peut condamner l'autre. Je pourrais répéter aussi ce que j'ai déjà dit, que l'on ne m'aurait pas cru si j'avais dénoncé sans preuve le frère du Roi. Vous

voyez donc que ma vie et ma mort sont entre mes mains. Pourtant, lorsque j'ai bien envisagé l'un et l'autre, j'ai connu clairement que, de quelque vie que je puisse jamais jouir, elle ne pourrait être que malheureuse après la perte de M. de Cinq-Mars ; j'avoue donc et confesse que j'ai su la conspiration ; j'ai fait mon possible pour l'en détourner. — Il m'a cru son ami unique et fidèle, et je ne l'ai pas voulu trahir, c'est pourquoi je me condamne par les lois qu'a rapportées mon père lui-même, qui me pardonne, j'espère. »

A ces mots, les deux amis se jetèrent dans les bras l'un de l'autre.

Cinq-Mars s'écriait :

« Ami ! ami ! que je regrette ta mort que j'ai causée ! Je t'ai trahi deux fois, mais tu sauras comment. »

Mais de Thou, l'embrassant et le consolant, répondit en levant les yeux en haut :

« Ah ! que nous sommes heureux de finir de la sorte ! Humainement parlant, je pourrais me plaindre de vous, monsieur; mais Dieu sait comme je vous aime ! Qu'avons-nous fait qui nous mérite la grâce du martyre et le bonheur de mourir ensemble? »

Les juges n'étaient pas préparés à cette douceur et se regardaient avec surprise.

« Ah! si l'on me donnait seulement une pertuisane, dit une voix enrouée (c'était le vieux Grandchamp, qui s'était glissé dans la chambre, et dont les yeux étaient rouges de fureur), je déferais bien monseigneur de tous ses hommes noirs ! » disait-il.

Deux hallebardiers vinrent se mettre auprès de lui en silence ; il se tut et, pour se consoler, se mit à une fenêtre du côté de la rivière où le soleil ne se montrait pas encore, et il sembla ne plus faire attention à ce qui se passait dans la chambre.

Cependant Laubardemont, craignant que les juges ne vinssent à s'attendrir, dit à haute voix :

« Actuellement, d'après l'ordre de monseigneur le Cardinal, on va mettre ces deux messieurs à la gêne, c'est-à-dire à la question ordinaire et extraordinaire. »

Cinq-Mars rentra dans son caractère par indignation et, croisant les bras, fit, vers Laubardemont et Joseph, deux pas qui les épouvantèrent. Le premier porta involontairement la main à son front.

« Sommes-nous ici à Loudun ? » s'écria le prisonnier.

Mais de Thou, s'approchant, lui prit la main et la serra ; il se tut et reprit d'un ton calme en regardant les juges :

« Messieurs, cela me semble bien rude ; un homme de mon âge et de ma condition ne devrait pas être sujet à toutes ces formalités. J'ai tout dit et je dirai tout encore. Je prends la mort à gré et de grand cœur : la question n'est donc point nécessaire. Ce n'est point à des âmes comme les nôtres que l'on peut arracher des secrets par les souffrances du corps. Nous sommes devenus prisonniers par notre volonté et à l'heure marquée par nous-mêmes ; nous avons dit seulement ce qu'il vous fallait pour nous faire mourir, vous ne saurez rien de plus : nous avons ce que nous voulions.

— Que faites-vous, ami? interrompit de Thou... Il se trompe, messieurs ; nous ne refusons pas le martyre que Dieu nous offre, nous le demandons.

— Mais, disait Cinq-Mars, qu'avez-vous besoin de ces tortures infâmes pour conquérir le ciel? vous, martyr déjà, martyr volontaire de l'amitié! Messieurs, moi seul, je puis avoir d'importants secrets : c'est le chef d'une conjuration qui la connaît ; mettez-moi seul à la question, si nous devons être ici traités comme les plus vils malfaiteurs.

— Par charité, messieurs, reprenait de Thou, ne me privez pas des mêmes douleurs que lui ; je ne l'ai pas suivi si loin pour l'abandonner à cette heure précieuse et ne pas faire tous mes efforts pour l'accompagner jusque dans le ciel. »

Pendant ce débat, il s'en était engagé un autre entre Laubardemont et Joseph ; celui-ci, craignant que la douleur n'arrachât le récit de son entretien, n'était pas d'avis de donner la question ; l'autre, ne trouvant pas son triomphe complet par la mort, l'exigeait impérieusement. Les juges entouraient et écoutaient ces deux ministres secrets du grand ministre ; cependant, plusieurs choses leur ayant fait soupçonner que le crédit du capucin était plus puissant que celui du juge, ils penchaient pour lui, et se décidèrent à l'humanité quand il finit par ces paroles prononcées à voix basse :

« Je connais leurs secrets ; nous n'avons pas besoin de les savoir, parce qu'ils sont inutiles et qu'ils vont trop haut. M. le Grand n'a à dénoncer que le Roi, et l'autre la Reine ; c'est ce qu'il vaut mieux ignorer. D'ailleurs, ils ne parleraient pas ; je les connais, ils se tairaient, l'un par orgueil, l'autre par piété. Laissons-les : la torture les blessera ; ils seront défigurés et ne

pourront plus marcher; cela gâtera toute la cérémonie; il faut les conserver pour paraître. »

Cette dernière considération prévalut : les juges se retirèrent pour aller délibérer avec le chancelier. En sortant, Joseph dit à Laubardemont :

« Je vous ai laissé assez de plaisir ici : maintenant vous allez avoir celui de délibérer, et vous irez interroger trois prévenus dans la tour du Nord. »

C'étaient les trois juges d'Urbain Grandier.

Il dit, rit aux éclats et sortit le dernier, poussant devant lui le maître des requêtes ébahi.

A peine le sombre tribunal eut-il défilé, que Grandchamp, délivré de ses deux estafiers, se précipita vers son maître et, lui saisissant la main, lui dit :

« Au nom du ciel, venez sur la terrasse, monseigneur, je vous montrerai quelque chose; au nom de votre mère, venez... »

Mais la porte s'ouvrit au vieil abbé Quillet presque dans le même instant.

« Mes enfants! mes pauvres enfants! criait le vieillard en pleurant; hélas! pourquoi ne m'a-t-on permis d'entrer qu'aujourd'hui? Cher Henri, votre mère, votre frère, votre sœur, sont ici cachés...

— Taisez-vous, monsieur l'abbé, disait Grandchamp; venez sur la terrasse, monseigneur. »

Mais le vieux prêtre retenait son élève en l'embrassant.

« Nous espérons, nous espérons beaucoup la grâce.

— Je la refuserais, dit Cinq-Mars.

— Nous n'espérons que les grâces de Dieu, reprit de Thou.

— Taisez-vous, interrompit encore Grandchamp, les juges viennent. »

En effet, la porte s'ouvrit encore à la sinistre procession, où Joseph et Laubardemont manquaient.

« Messieurs, s'écria le bon abbé s'adressant aux commissaires, je suis heureux de vous dire que je viens de Paris, que personne ne doute de la grâce de tous les conjurés. J'ai vu, chez Sa Majesté, MONSIEUR lui-même, et quant au duc de Bouillon, son interrogatoire n'est pas défav...

— Silence! » dit M. de Ceton, lieutenant des gardes écossaises.

Et les quatorze commissaires rentrèrent et se rangèrent de nouveau dans la chambre.

M. de Thou, entendant que l'on appelait le greffier criminel

du présidial de Lyon pour prononcer l'arrêt, laissa éclater involontairement un de ces transports de joie religieuse qui ne se virent jamais que dans les martyrs et les saints aux approches de la mort; et, s'avançant au-devant de cet homme, il s'écria :

« *Quam speciosi pedes evangelizantium pacem, evangelizantium bona!* »

Puis, prenant la main de Cinq-Mars, il se mit à genoux et tête nue pour entendre l'arrêt, ainsi qu'il était ordonné. D'Effiat demeura debout, mais on n'osa le contraindre.

L'arrêt leur fut prononcé en ces mots :

« Entre le procureur général du Roi, demandeur en cas de » crime de lèse-majesté, d'une part;

» Et messire Henri d'Effiat de Cinq-Mars, grand écuyer de » France, âgé de vingt-deux ans; et François-Auguste de Thou, » âgé de trente-cinq ans, conseiller du Roi en ses conseils, pri- » sonniers au château de Pierre-Encise de Lyon, défendeurs et » accusés, d'autre part;

» Vu le procès extraordinairement fait à la requête dudit » procureur général du Roi, à l'encontre desdits d'Effiat et » de Thou, informations, interrogations, confessions, dénégations » et confrontations, et copies reconnues du traité fait avec l'Es- » pagne; considérant, la chambre déléguée :

» 1° Que celui qui attente à la personne des ministres des » princes est regardé, par les lois anciennes et constitutions des » Empereurs, comme criminel de lèse-majesté;

» 2° Que la troisième ordonnance du pieux roi Louis XI » porte peine de mort contre quiconque ne révèle pas une con- » juration contre l'Etat;

» Les commissaires députés par Sa Majesté ont déclaré lesdits » d'Effiat et de Thou atteints et convaincus de crime de lèse- » majesté, savoir :

» Ledit d'Effiat de Cinq-Mars pour les conspirations et entrepri- » ses, ligues et traités faits par lui avec les étrangers contre l'Etat;

» Et ledit de Thou, pour avoir eu connaissance desdites » entreprises;

» Pour réparation desquels crimes, les ont privés de tous » honneurs et dignités, et les ont condamnés et condamnent à » avoir la tête tranchée sur un échafaud, qui, pour cet effet, » sera dressé en la place des Terreaux de cette ville;

» Ont déclaré et déclarent tous et un chacun de leurs biens, » meubles et immeubles, acquis et confisqués au Roi; et ceux

» par eux tenus immédiatement de la couronne, réunis au
» domaine d'icelle; sur iceux préalablement prise la somme de
» 60.000 livres applicables à œuvres pies. »

Après la prononciation de l'arrêt, M. de Thou dit à haute voix : « Dieu soit béni ! Dieu soit loué !

— La mort ne m'a jamais fait peur, » dit froidement Cinq-Mars.

Ce fut alors que, suivant les formes, M. de Ceton, le lieutenant des gardes écossaises, vieillard de soixante-six ans, déclara avec émotion qu'il remettait les prisonniers entre les mains du sieur Thomé, prévôt des marchands du Lyonnais, prit congé d'eux, et ensuite tous les gardes du corps, silencieux et les larmes aux yeux :

« Ne pleurez point, leur disait Cinq-Mars, les larmes sont inutiles ; mais plutôt priez Dieu pour nous, et assurez-vous que je ne crains pas la mort. »

Il leur serrait la main, et de Thou les embrassait. Après quoi ces gentilshommes sortirent, les yeux humides de larmes et se couvrant le visage de leurs manteaux.

« Les cruels ! dit l'abbé Quillet, pour trouver des armes contre eux, il leur a fallu fouiller dans l'arsenal des tyrans. Pourquoi me laisser entrer en ce moment ?...

— Comme confesseur, monsieur, dit à voix basse un commissaire ; car, depuis deux mois, aucun étranger n'a eu permission d'entrer ici... »

Dès que les grandes portes furent refermées et les portières abaissées :

« Sur la terrasse, au nom du ciel ! » s'écria encore Grandchamp. Et il y entraîna son maître et de Thou. Le vieux gou. verneur les suivit en boitant.

« Que nous veux-tu dans un moment semblable ? dit Cinq. Mars avec une gravité pleine d'indulgence.

— Regardez les chaînes de la ville, » dit le fidèle domestique.

Le soleil naissant colorait le ciel depuis un instant à peine. Il paraissait à l'horizon une ligne éclatante et jaune, sur laquelle les montagnes découpaient durement leurs formes d'un bleu foncé ; les vagues de la Saône et les chaînes de la ville, tendues d'un bord à l'autre, étaient encore voilées par une légère vapeur qui s'élevait aussi de Lyon et dérobait à l'œil le toit des

maisons. Les premiers jets de la lumière matinale ne coloraient encore que les points les plus élevés du magnifique paysage. Dans la Cité, les clochers de l'Hôtel de ville et de Saint-Nizier; sur les collines environnantes, les monastères des Carmes et de Sainte-Marie, et la forteresse entière de Pierre-Encise, étaient dorés de tous les feux de l'aurore. On entendait le bruit des carillons joyeux des églises, les matines paisibles de la cloche des couvents et des villages. Les murs seuls de la prison étaient silencieux.

« Eh bien ! dit Cinq-Mars, que nous faut-il voir? est-ce la beauté des plaines ou la richesse des villes? est-ce la paix de ces villages? Ah ! mes amis, il y a partout là des passions et des douleurs comme celles qui nous ont amenés ici ! »

Le vieil abbé et Grandchamp se penchèrent sur le parapet de la terrasse pour regarder du côté de la rivière.

« Le brouillard est trop épais : on ne voit rien encore, dit l'abbbé.

— Que notre dernier soleil est lent à paraître ! disait de Thou.

— N'apercevez-vous pas en bas, au pied des rochers, sur l'autre rive, une petite maison blanche, entre la porte d'Halincourt et le boulevard Saint-Jean ? dit l'abbé,

— Je ne vois rien, répondit Cinq-Mars, qu'un amas de murailles grisâtres.

— Ce maudit brouillard est épais! reprenait Grandchamp toujours penché en avant, comme un marin qui s'appuie sur la dernière planche d'une jetée pour apercevoir une voile à l'horizon.

— Chut ! dit l'abbé, on parle près de nous. »

En effet, un murmure confus, sourd et inexplicable, se faisait entendre dans une petite tourelle adossée à la plate-forme de la terrasse. Comme elle n'était guère plus grande qu'un colombier, les prisonniers l'avaient à peine remarquée jusque-là.

« Vient-on déjà nous chercher ? dit Cinq-Mars.

— Bah ! bah ! répondit Grandchamp, ne vous occupez pas de cela; c'est la tour des oubliettes. Il y a deux mois que je rôde autour du fort et j'ai vu tomber du monde de là dans l'eau, au moins une fois par semaine. Pensons à notre affaire; je vois une lumière à la fenêtre là-bas. »

Une invincible curiosité entraîna cependant les deux prisonniers à jeter un regard sur la tourelle, malgré l'horreur de leur situation. Elle s'avançait, en effet, en dehors du rocher à pic et au-dessus d'un gouffre rempli d'une eau verte bouillonnante,

sorte de source inutile, qu'un bras égaré de la Saône formait entre les rocs à une profondeur effrayante. On y voyait tourner rapidement la roue d'un moulin abandonné depuis longtemps. On entendit trois fois un craquement semblable à celui d'un pont-levis qui s'abaisserait et se relèverait tout à coup comme par ressort en frappant contre la pierre des murs : et trois fois on vit quelque chose de noir tomber dans l'eau et la faire rejaillir en écume à une grande hauteur.

« Miséricorde ! seraient-ce des hommes ? s'écria l'abbé en se signant.

— J'ai cru voir des robes brunes qui tourbillonnaient en l'air, dit Grandchamp ; ce sont des amis du Cardinal. »

Un cri terrible partit de la tour avec un jurement impie.

La lourde trappe gémit une quatrième fois. L'eau verte reçut avec bruit un fardeau qui fit crier l'énorme roue du moulin ; un de ses larges rayons fut brisé, et un homme embarrassé dans les poutres vermoulues parut hors de l'écume, qu'il colorait d'un sang noir, tourna deux fois en criant et s'engloutit. C'était Laubardemont.

Pénétré d'une profonde horreur, Cinq-Mars recula.

« Il y a une Providence, dit Grandchamp : Urbain Grandier l'avait ajourné à trois ans. Allons, allons, le temps est précieux ; messieurs, ne restez pas là immobiles ; que ce soit lui ou non, je n'en serais pas étonné, car ces coquins-là se mangent eux-mêmes comme les rats. Mais tâchons de leur enlever leur meilleur morceau. Vive Dieu ! je vois le signal ! nous sommes sauvés ; tout est prêt ; accourez de ce côté-ci, monsieur l'abbé. Voilà le mouchoir blanc à la fenêtre ; nos amis sont préparés. »

L'abbé saisit aussitôt la main de chacun des deux amis et les entraîna du côté de la terrasse où ils avaient d'abord attaché leurs regards.

« Ecoutez-moi tous deux, leur dit-il ; apprenez qu'aucun des conjurés n'a voulu de la retraite qne vous leur assuriez ; ils sont tous accourus à Lyon, travestis et en grand nombre ; ils ont versé dans la ville assez d'or pour n'être pas trahis ; ils veulent tenter un coup de main pour vous délivrer. Le moment choisi est celui où l'on vous conduira au supplice ; le signal sera votre chapeau que vous mettrez sur votre tête quand il faudra commencer. »

Le bon abbé, moitié pleurant, moitié souriant par espoir, raconta que, lors de l'arrestation de son élève, il était accouru

à Paris ; qu'un tel secret enveloppait toutes les actions du Cardinal, que personne n'y savait le lieu de la détention du grand écuyer ; beaucoup le disaient exilé ; et, lorsque l'on avait su l'accommodement de Monsieur et du duc de Bouillon avec le Roi, on n'avait plus douté que la vie des autres ne fût assurée et l'on avait cessé de parler de cette affaire, qui compromettait peu de personnes, n'ayant pas eu d'exécution. On s'était même, en quelque sorte, réjoui dans Paris de voir la ville de Sedan et son territoire ajoutés au royaume, en échange des lettres d'*abolition* accordées à M. de Bouillon reconnu innocent, comme Monsieur ; que le résultat de tous les arrangements avait fait admirer l'habileté du Cardinal et sa clémence envers les conspirateurs, qui, disait-on, avaient voulu sa mort. On faisait même courir le bruit qu'il avait fait évader Cinq-Mars et de Thou, s'occupant généreusement de leur retraite en pays étranger, après les avoir fait arrêter courageusement au milieu du camp de Perpignan.

A cet endroit du récit, Cinq-Mars ne put s'empêcher d'oublier sa résignation ; et, serrant la main de son ami :

« *Arrêter !* s'écria-t-il ; faut-il renoncer même à l'honneur de nous être livrés volontairement ? Faut-il tout sacrifier, jusqu'à l'opinion de la postérité ?

C'était encore là une vanité, reprit de Thou en mettant le doigt sur sa bouche ; mais chut ! écoutons l'abbé jusqu'au bout. »

Le gouverneur, ne doutant pas que le calme de ces deux jeunes gens ne vînt de la joie qu'ils ressentaient de voir leur fuite assurée et, voyant que le soleil avait à peine encore dissipé les vapeurs du matin, se livra sans contrainte à ce plaisir involontaire qu'éprouvent les vieillards en racontant des événements nouveaux, ceux mêmes qui doivent affliger. Il leur dit toutes ses peines infructueuses pour découvrir la retraite de son élève, ignorée de la cour et de la ville, où l'on n'osait pas même prononcer son nom dans les asiles les plus secrets. Il n'avait appris l'emprisonnement à Pierre-Encise que par la Reine elle-même, qui avait daigné le faire venir et le charger d'en avertir la maréchale d'Effiat et tous les conjurés, afin qu'ils tentassent un effort désespéré pour délivrer leur jeune chef. Anne d'Autriche avait même osé envoyer beaucoup de gentilshommes d'Auvergne et de la Touraine à Lyon pour aider à ce dernier coup.

« La bonne Reine ! dit-il, elle pleurait beaucoup lorsque je la

vis, et disait qu'elle donnerait tout ce qu'elle possède pour vous sauver ; elle se faisait beaucoup de reproches d'une lettre, je ne sais pas quelle lettre. Elle parlait du salut de la France, mais ne s'expliquait pas. Elle me dit qu'elle vous admirait et vous conjurait de vous sauver, ne fût-ce que par pitié pour elle, à qui vous laisseriez des remords éternels.

— N'a-t-elle rien dit de plus? interrompit de Thou, qui soutenait Cinq-Mars pâlissant.

— Rien de plus, dit le vieillard.

— Et personne ne vous a parlé de moi? répondit le grand écuyer.

— Personne, dit l'abbé.

— Encore, si elle m'eût écrit! dit Henri à demi-voix.

— Souvenez-vous donc, mon père, que vous êtes envoyé ici comme confesseur! » reprit de Thou. »

Cependant le vieux Grandchamp, aux genoux de Cinq-Mars et le tirant par ses habits de l'autre côté de la terrasse, lui criait d'une voix entrecoupée :

« Monseigneur... mon maître... mon bon maître... les voyez-vous? les voilà... ce sont eux... ce sont elles... elles toutes.

— Eh! qui donc, mon vieil ami? disait son maître.

— Qui? grand Dieu! Regardez cette fenêtre, ne les reconnaissez-vous pas? Votre mère, vos sœurs, votre frère. »

En effet, le jour entièrement venu lui fit voir, dans l'éloignement, des femmes qui agitaient des mouchoirs blancs : l'une d'elles, vêtue de noir, étendait ses bras vers la prison, se retirait de la fenêtre comme pour reprendre des forces, puis, soutenue par les autres, reparaissait et ouvrait les bras, ou posait la main sur son cœur.

Cinq-Mars reconnut sa mère et sa famille, et ses forces le quittèrent un moment. Il pencha la tête sur le sein de son ami et pleura.

« Combien de fois me faudra-t-il donc mourir? » dit-il.

Puis, répondant du haut de la tour par un geste de sa main à ceux de sa famille :

« Descendons vite, mon père, répondit-il au vieil abbé ; vous allez me dire au tribunal de la pénitence, et devant Dieu, si le reste de ma vie vaut encore que je fasse verser du sang pour la conquérir. »

Ce fut alors que Cinq-Mars dit à Dieu ce que lui seul et Marie de Mantoue ont connu de leurs secrètes et malheureuses amours.

« Il remit à son confesseur, dit le P. Daniel, un portrait d'une » grande dame tout entouré de diamants, lesquels durent être » vendus, pour l'argent être employé en œuvres pieuses. »

Pour M. de Thou, après s'être aussi confessé, il écrivit une lettre. « Après quoi (selon le récit de son confesseur) il me dit : » *Voilà la dernière pensée que je veux avoir pour ce monde :* » *partons en paradis.* Et, se promenant dans la chambre à » grands pas, il récitoit à haute voix le psaume *Miserere mei,* » *Deus*, etc., avec une ardeur d'esprit incroyable, et des tressail- » lements de tout son corps si violents qu'on eust dit qu'il ne » touchoit pas la terre et qu'il aloit sortir de luy-mesme. Les » gardes étoient muets à ce spectacle, qui les faisoit tous frémir » de respect et d'horreur. »

C'est par une lettre de Montrésor à Corneille que nous apprenons la fin des deux conjurés.

« ... C'est par l'une de ces imprévoyances qui empêchent » l'accomplissement des plus généreuses entreprises que nous » n'avons pu sauver MM. de Cinq-Mars et de Thou. Nous eussions » dû penser que, préparés à la mort par de longues méditations, » ils refuseraient nos secours ; mais cette idée ne vint à aucun » de nous ; dans la précipitation de nos mesures, nous fîmes » encore la faute de nous trop disséminer dans la foule, ce qui » nous ôta le moyen de prendre une résolution subite. J'étais » placé, pour mon malheur, près de l'échafaud, et je vis s'avan- » cer jusqu'au pied nos malheureux amis, qui soutenaient le » pauvre abbé Quillet, destiné à voir mourir son élève, qu'il » avait vu naître. Il sanglotait et n'avait que la force de baiser » les mains des deux amis. Nous nous avancâmes tous, prêts à » nous élancer sur les gardes au signal convenu ; mais je vis » avec douleur M. de Cinq-Mars jeter son chapeau loin de lui » d'un air de dédain. On avait remarqué notre mouvement, et » la garde catalane fut doublée autour de l'échafaud. Je ne pou- » vais plus voir ; mais j'entendais pleurer. Après les trois coups » de trompette ordinaires, le greffier criminel de Lyon, étant à » cheval assez près de l'échafaud, lut l'arrêt de mort que ni l'un » ni l'autre n'écoutèrent. M. de Thou dit à M. de Cinq-Mars :

» Eh bien ! cher ami, qui mourra le premier? Vous souvient-il de saint Gervais et de saint Protais?

» — Ce sera celui que vous jugerez à propos, » répondit
» Cinq-Mars.

» Le second confesseur, prenant la parole, dit à M. de Thou :
« Vous êtes le plus âgé.

» — Il est vrai, dit M. de Thou, qui, s'adressant à M. le Grand,
» lui dit : — Vous êtes le plus généreux, vous voulez bien me
» montrer le chemin de la gloire du ciel?

» — Hélas! dit Cinq-Mars, je vous ai ouvert celui du préci-
» pice; mais précipitons-nous dans la mort généreusement et
» nous surgirons dans la gloire et le bonheur du ciel. »

» Après quoi il l'embrassa et monta l'échafaud avec une adresse
» et une légèreté merveilleuses. Il fit un tour sur l'échafaud et
» considéra haut et bas toute cette grande assemblée, d'un
» visage assuré et qui ne témoignait aucune peur, et d'un main-
» tien grave et gracieux; puis il fit un autre tour, saluant le
» peuple de tous côtés, sans paraître reconnaître aucun de nous,
» mais avec une face majestueuse et charmante; puis il se mit
» à genoux, levant les yeux au ciel, adorant Dieu et lui recom-
» mandant sa fin : comme il baisait le crucifix, le père cria au
» peuple de prier Dieu pour lui, et M. le Grand, ouvrant les
» bras, joignant les mains, tenant toujours son crucifix, fit la
» même demande au peuple. Puis il s'alla jeter de bonne grâce
» à genoux devant le bloc, embrassa le poteau, mit le cou
» dessus, leva les yeux au ciel, et demanda au confesseur : « Mon
» père, serai-je bien ainsi? » Puis, tandis que l'on coupait ses
» cheveux, il éleva les yeux au ciel et dit en soupirant : « Mon
« Dieu, qu'est-ce que ce monde? mon Dieu, je vous offre mon
» supplice en satisfaction de mes péchés.

« — Qu'attends-tu? que fais-tu là? dit-il ensuite à l'exécuteur
« qui était là et n'avait pas encore tiré son couperet d'un mé-
» chant sac qu'il avait apporté. Son confesseur, s'étant appro-
» ché, lui donna une médaille; et lui, d'une tranquillité d'esprit
» incroyable, pria le père de tenir le crucifix devant ses yeux,
» qu'il ne voulut point avoir bandés. J'aperçus les deux mains
» tremblantes du vieil abbé Quillet, qui élevait le crucifix. En
» ce moment, une voix claire et pure comme celle d'un ange
» entonna l'*Ave, maris stella*. Dans le silence universel, je
» reconnus la voix de M. de Thou, qui attendait au pied de l'écha-
» faud; le peuple répéta le chant sacré. M. de Cinq-Mars
» embrassa plus étroitement le poteau et je vis s'élever une
» hache faite à la façon des haches d'Angleterre. Un cri

» effroyable du peuple, jeté de la place, des fenêtres et des tours, » m'avertit qu'elle était retombée et que la tête avait roulé jus- » qu'à terre; j'eus encore la force, heureusement, de penser à » son âme et de commencer une prière pour lui; je la mêlai » avec celle que j'entendais prononcer à haute voix par notre » malheureux et pieux ami de Thou. Je me relevai et je le vis » s'élancer sur l'échafaud avec tant de promptitude, qu'on eût » dit qu'il volait. Le père et lui récitèrent les psaumes; il les » disait avec une ardeur de séraphin, comme si son âme eût » emporté son corps vers le ciel; puis, s'agenouillant, il baisa » le sang de Cinq-Mars, comme celui d'un martyr, et devint » plus martyr encore lui-même. Je ne sais si Dieu voulut lui » accorder cette grâce; mais je vis avec horreur le bourreau, » effrayé sans doute du premier coup qu'il avait porté, le frapper » sur le haut de la tête, où le malheureux jeune homme porta » la main; le peuple poussa un long gémissement et s'avança » en criant contre le bourreau : ce misérable, tout troublé, lui » porta un second coup, qui ne fit encore que l'écorcher et » l'abattre sur le théâtre, où l'exécuteur se roula sur lui pour » l'achever. Un événement étrange effrayait le peuple autant » que l'horrible spectacle. Le vieux domestique de M. de Cinq- » Mars, tenant son cheval comme à un convoi funèbre, s'était » arrêté au pied de l'échafaud et, semblable à un homme para- » lysé, regarda son maître jusqu'à la fin, puis tout à coup, » comme frappé de la même hache, tomba mort sous le coup » qui avait fait tomber la tête.

» Je vous écris à la hâte ces tristes détails à bord d'une galère » de Gênes, où Fontrailles, Gondi, d'Entraigues, Beauvau, du » Lude, moi et tous les conjurés, sommes retirés. Nous allons » en Angleterre attendre que le temps ait délivré la France du » tyran que nous n'avons pu détruire. J'abandonne pour tou- » jours le service du lâche prince qui nous a trahis.

» MONTRÉSOR. »

II

Stello.

Stello est un roman philosophique dans lequel Vigny oppose le sentiment au raisonnement, la sensibilité poétique à l'intelligence pratique. Le sentiment est représenté par Stello et le raisonnement par le Docteur Noir. Ce ne sont pas deux personnages distincts : ce sont en réalité Vigny Poète et Vigny Philosophe ou, comme il le dit lui-même, sa tête et son cœur qui se sont pris de querelle.

Dans les premières pages l'auteur nous présente Stello malade. Sa maladie le pousse à abandonner la poésie et à donner son temps à des écrits politiques. Le Docteur Noir, pour le guérir de la tentation de dévouer son esprit aux fantaisies d'un parti, lui raconte trois anecdotes, la mort de trois poètes, de Gilbert, de Chatterton et d'André Chénier. Son but est de lui démontrer que tous les gouvernements quels qu'ils soient (Monarchie absolue, Monarchie constitutionnelle et bourgeoise, Démocratie) dédaignent la pensée et laissent périr le penseur.

La troisième anecdote racontée par le Docteur Noir est la mort d'André Chénier, Il nous fait d'abord un tableau de la Terreur, du milieu où va se développer son récit.

Le Docteur Noir se rend à la prison (à la prison de Saint-Lazare) pour soigner Madame de Saint-Aignan. Il nous fait un tableau du courage et de l'insouciance des détenus qui jouent à la guillotine. Ce jeu féroce est interrompu par l'arrivée au réfectoire de la duchesse de Saint-Aignan.

LA PRISON DE SAINT-LAZARE

Les femmes allèrent la saluer et l'entourèrent de manière à lui voiler ce jeu, qu'elle haïssait et qui pouvait la frapper dangereusement. C'étaient les égards, les attentions que la jeune duchesse eût reçus de Versailles. Le bon langage ne s'oublie pas. En fermant les yeux, rien n'était changé : c'était un salon.

Je remarquai, à travers ces groupes, la figure pâle, un peu usée, triste et passionnée de ce jeune homme qui errait silencieusement à travers tout le monde, la tête basse et les bras croisés. Il avait quitté sur-le-champ mademoiselle de Coigny, et marchait à grands pas, rôdant autour des piliers et lançant sur les murailles et les barreaux de fer les regards d'un lion enfermé. Il y avait dans son costume, dans cet habit gris taillé en uniforme, dans ce col noir et ce gilet croisé, un air d'officier. Costume et visage, cheveux noirs et plats, yeux noirs, tout était très ressemblant. C'était le portrait que j'avais sur moi, c'était André de Chénier. Je ne l'avais pas encore vu.

Madame de Saint-Aignan nous rapprocha l'un de l'autre. Elle l'appela, il vint s'asseoir près d'elle, il lui prit la main avec vitesse, la baisa sans rien dire, et se mit à regarder partout avec agitation. De ce moment aussi, elle ne nous répondit plus, et suivit ses yeux avec inquiétude.

Nous formions un petit groupe dans l'ombre, au milieu de la foule qui parlait, marchait et bruissait doucement. On s'éloigna de nous peu à peu, et je remarquai que mademoiselle de Coigny nous évitait. Nous étions assis tous trois sur le banc en bois de chêne, tournant le dos à la table et nous y appuyant. Madame de Saint-Aignan, entre nous deux, se reculait comme pour nous laisser causer, parce qu'elle ne voulait pas parler la première. André de Chénier, qui ne voulait pas non plus lui parler de choses indifférentes, s'avança vers moi, par-devant elle. Je vis que je lui rendrais service en prenant la parole.

« N'est-ce pas un adoucissement à la prison que cette réunion au réfectoire?

— Cela réjouit, comme vous voyez, tous les prisonniers, excepté moi, dit-il avec tristesse ; je m'en défie, j'y sens quelque chose de funeste, cela ressemble au repas libre des martyrs. »

Je baissai la tête. J'étais de son avis et ne voulais pas le dire.

« Allons, ne m'effrayez pas, lui dit madame de Saint-Aignan,

j'ai assez de raisons de chagrins et de craintes : que je ne vous entende pas dire d'imprudences. »

Et, se penchant à mon oreille, elle ajouta à demi-voix :

— Il y a ici des espions partout, empêchez-le de se compromettre ; je ne puis en venir à bout, il me fait trembler pour lui, tous les jours, par ses accès de mauvaise humeur. »

Je levai les yeux au ciel involontairement et sans répondre. Il y eut un moment de silence entre nous trois. Pauvre jeune femme ! pensais-je ; qu'elles sont donc belles et riantes ces illusions dorées dont nous escorte la jeunesse, puisque tu les vois à tes côtés, dans cette triste maison d'où l'on enlève chaque jour sous tes yeux une *fournée* de malheureux !

André Chénier (puisque son nom est demeuré ainsi façonné par la voix publique, et ce qu'elle fait est immuable) me regarda et pencha la tête de côté avec pitié et attendrissement. Je compris ce geste, et il vit que je le comprenais. Entre gens qui sentent, rien de superflu comme les paroles. — Je suis certain qu'il eût signé la traduction que je fis intérieurement de ce signe :

« Pauvre petite ! voulait-il dire, qui croit que je peux encore me compromettre ! »

Pour ne pas sortir brusquement de la conversation, maladresse grande devant une personne d'esprit comme l'était madame de Saint-Aignan, je pris le parti de rester dans les idées tracées, mais de les rendre générales.

« J'ai toujours pensé, dis-je à André Chénier, que les poètes avaient des révélations de l'avenir. »

D'abord son œil brilla et sympathisa avec le mien, mais ce ne fut qu'un éclair ; il me regarda ensuite avec défiance.

« Pensez-vous ce que vous dites là ? me dit-il ; moi, je ne sais jamais si les gens du monde parlent sérieusement ou non : car le mal français, c'est le persiflage.

— Je ne suis point seulement un homme du monde, lui dis-je, et je parle toujours sérieusement.

— Eh bien, reprit-il, je vous avoue naïvement que j'y crois. Il est rare que ma première impression, mon premier coup d'œil, mon premier pressentiment, m'aient trompé.

— Ainsi, interrompit madame de Saint-Aignan en s'efforçant de sourire et pour tourner court sur-le-champ, ainsi vous avez deviné que mademoiselle de Coigny se ferait mal au pied en montant sur la chaise ? »

Je fus surpris moi-même de cette promptitude d'un coup d'œil

féminin, qui percerait les murailles quand un peu de jalousie l'anime.

Un salon, avec ses rivalités, ses coteries, ses lectures, ses futilités, ses prétentions, ses grâces et ses défauts, son élévation et ses petitesses, ses aversions et ses inclinations, s'était formé dans cette prison, comme sur un marais dont l'eau est verdâtre et croupie se forme lentement une petite île de fleurs que le moindre vent submergera.

André Chénier me sembla seul sentir cette situation qui ne frappait pas les autres détenus. La plus grande partie des hommes s'accoutume à l'oubli du péril, et y prend position comme les habitants du Vésuve dans des cabanes de lave. Ces prisonniers s'étourdissaient sur le sort de leurs compagnons enlevés successivement ; peut-être étaient-ils relâchés, peut-être étaient-ils mieux à la Conciergerie ; puis ils avaient pris la mort en plaisanterie par bravade d'abord, ensuite par l'habitude ; puis, n'y pensant plus, ils s'étaient mis à songer à autre chose et à recommencer la vie, et leur vie élégante, avec son langage, ses qualités et ses défauts.

« Ah ! j'espérais bien, dit André Chénier avec un ton grave et prenant dans ses deux mains l'une des mains de madame de Saint-Aignan, j'espérais bien que nous vous avions caché ce cruel jeu. Je craignais qu'il ne se prolongeât, c'était là mon inquiétude. Et cette belle enfant...

— Enfant, si vous voulez, dit la duchesse en retirant sa main vivement ; elle a sur votre esprit plus d'influence que vous ne le croyez vous-même ; elle vous fait dire mille imprudences avec son étourderie, et elle est d'une coquetterie qui serait bien effrayante pour sa mère, si elle la voyait. Tenez, regardez-la seulement avec tous ces hommes. »

En effet, mademoiselle de Coigny passait devant nous étourdiment, entre deux hommes à qui elle donnait le bras, et qui riaient de ses propos ; d'autres la suivaient ou la précédaient en marchant à reculons. Elle allait en glissant et en regardant ses pieds, s'avançait en cadence et comme pour se préparer à danser, et dit en passant à M. de Trudaine, comme une suite de conversation :

«... Puisqu'il n'y a plus que les femmes qui sachent tuer avant de mourir, je trouve très naturel que les hommes meurent très humblement, comme vous allez tous faire un de ces jours... »

André de Chénier continuait de parler : mais, comme il rougit et se mordit les lèvres, je vis qu'il avait entendu, et que la

jeune captive savait se venger sûrement d'une conversation qu'elle trouvait trop intime.

Et pourtant, avec une délicatesse de femme, madame de Saint-Aignan lui parlait haut, de peur qu'il n'entendît, de peur qu'il ne prît le reproche pour lui, de peur qu'il ne fût piqué d'honneur et ne se laissât emporter à d'imprudents propos.

Je voyais s'approcher de nous de mauvaises figures qui rôdaient derrière les piliers ; je voulus couper court à tout ce petit manège qui me donnait de l'humeur, à moi qui venais du dehors et voyais mieux qu'eux tous l'ensemble de leur situation.

« J'ai vu monsieur votre père ce matin, » dis-je brusquement à Chénier.

Il recula d'étonnement.

« Monsieur, me dit-il, je l'ai vu aussi à dix heures.

— Il sortait de chez moi, m'écriai-je; que vous a-t-il dit ?

— Quoi ! dit André Chénier en se levant, c'est monsieur qui... »

Le reste fut dit à l'oreille de sa belle voisine.

Je devinai quelles préventions ce pauvre homme avait données à son fils contre moi.

Tout à coup André se leva, marcha vivement, revint, et, se plaçant debout devant madame de Saint-Aignan et moi, croisa les bras, et dit d'une voix haute et violente :

« Puisque vous connaissez ces misérables qui nous déciment, citoyen, vous pouvez leur répéter de ma part tout ce qui m'a fait arrêter et conduire ici, tout ce que j'ai dit dans le *Journal de Paris*, et ce que j'ai crié aux oreilles de ces sbires déguenillés qui venaient arrêter mon ami chez lui. Vous pouvez leur dire ce que j'ai écrit là, là...

— Au nom du ciel ! ne continuez pas, » dit la jeune femme arrêtant son bras. Il tira, malgré elle, un papier de sa poche, et le montra en frappant dessus.

« Q'ils sont des bourreaux *barbouilleurs de lois* ; que puisqu'*il est écrit que jamais une épée n'étincellera dans mes mains*, il me reste ma plume, *mon cher trésor* ; que, si je vis un jour encore, ce sera pour *cracher sur leur noms*, pour *chanter leur supplice* qui viendra bientôt, pour *hâter le triple fouet* déjà levé sur ces triumvirs, et que je vous ai dit cela au milieu de mille autres *moutons comme moi, qui, pendus aux crocs sanglants du charnier populaire, seront servis au peuple-roi.* »

Aux éclats de sa voix, les prisonniers s'étaient assemblés autour de lui, comme autour du bélier les moutons du troupeau

malheureux auquel il les comparait. Un incroyable changement s'était fait en lui. Il me parut avoir grandi tout à coup, l'indignation avait doublé ses yeux et ses regards ; il était beau.

Je me tournai du côté de M. de Lagarde, officier aux gardes-françaises. « Le sang est trop ardent aux veines de cette famille, dis-je ; je ne puis réussir à l'empêcher de couler. »

En même temps je me levai en haussant les épaules et me retirai à quelques pas.

Le mot de *réussir* l'avait sans doute frappé, car il se tut sur-le-champ et s'appuya contre un pilier en se mordant les lèvres. Madame de Saint-Aignan n'avait cessé de le regarder comme on regarderait une éruption de l'Etna, sans rien dire et sans tenter de s'y opposer.

Un de ses amis, M. de Roquelaure, qui avait été colonel du régiment de Beauce, vint lui taper sur l'épaule,

« Eh bien, lui dit-il, tu te fâches encore contre cette canaille régnante. Il vaut mieux siffler ces mauvais acteurs, jusqu'à ce que le rideau tombe sur nous d'abord et sur eux ensuite. »

Là-dessus il fit une pirouette, et se mit à table en fredonnant : *La vie est un voyage*.

Une crécelle bruyante annonça le moment du déjeuner. Une sorte de poissarde, qu'on nommait, je crois, la femme Semé, vint s'établir au milieu de la table pour en faire les honneurs : c'était la femelle de l'animal appelé geôlier, accroupi à la porte d'entrée.

Les prisonniers de cette partie du bâtiment se mirent à table : ils étaient cinquante environ. Saint-Lazare en contenait sept cents. Dès qu'ils furent assis, leur ton changea. Ils s'entre-regardèrent et devinrent tristes. Leurs figures, éclairées par les quatre gros réverbères rouges et enfumées, avaient des reflets lugubres comme ceux des mineurs dans leurs souterrains ou des damnés dans leurs cavernes. La rougeur était noire, la pâleur était enflammée, la fraîcheur était bleuâtre, les yeux flamboyaient. Les conversations devinrent particulières et à demi-voix.

Debout derrière ces convives, s'étaient rangés des guichetiers, des porte-clefs, des agents de police et des sans-culottes amateurs, qui venaient jouir du spectacle. Quelques *dames* de la Halle, portant et traînant leurs enfants, avaient eu le privilège d'assister à cette fête d'un goût tout démocratique. J'eus la révélation de leur entrée par une odeur de poisson qui se répandit et empêcha quelques femmes de manger devant ces princesses du ruisseau et de l'égout.

Ces gracieux spectateurs avaient à la fois l'air farouche et hébété : ils semblaient s'être attendus à autre chose qu'à ces conversations paisibles, à ces apartés décents, que les gens bien élevés ont à table, partout et en tout temps. Comme on ne leur montrait pas le poing, ils ne savaient que dire. Ils gardèrent un silence idiot, et quelques-uns se cachèrent en reconnaissant à cette table ceux dont ils avaient servi et volé les cuisiniers.

Mademoiselle de Coigny s'était fait un rempart de cinq ou six jeunes gens qui s'étaient placés en cercle autour d'elle pour la garantir du souffle de ces harengères, et, prenant un bouillon debout, comme elle aurait pu faire au bal, elle se moquait de la galerie avec son air accoutumé d'insouciance et de hauteur.

Madame de Saint-Aignan ne déjeunait pas, elle grondait André Chénier, et je vis qu'elle me montrait à plusieurs reprises, comme pour lui dire qu'il avait fait une sortie fort déplacée avec un de ses amis. Il fronçait le sourcil et baissait la tête avec un air de douceur et de condescendance. Elle me fit signe d'approcher ; je revins.

» Voici M. de Chénier, me dit-elle, qui prétend que la douceur et le silence de tous ces jacobins sont de mauvais symptômes. Empêchez-le donc de tomber dans ces accès de colère. »

Ses yeux étaient suppliants ; je voyais qu'elle voulait nous rapprocher. André Chénier l'y aida avec grâce et me dit le premier avec assez d'enjouement :

« Vous avez vu l'Angleterre, monsieur ; si vous y retournez jamais et que vous rencontriez Edmund Burke, vous pouvez bien l'assurer que je me repens de l'avoir critiqué : car il avait bien raison de nous prédire le règne des portefaix. Cette commission vous est, j'espère, moins désagréable que l'autre. — Que voulez-vous ! la prison n'adoucit pas le caractère. »

Il me tendait la main, et, à la manière dont je la serrai, il me sentit son ami.

En ce moment même, un bruit pesant, rauque et sourd, fit trembler les plats et les verres, trembler les vitres et trembler les femmes. Tout se tut. C'était le roulement des chariots. Leur son était connu, comme celui du tonnerre l'est de toute oreille qui l'a une fois entendu ; leur son n'était pas celui des roues ordinaires, il avait quelque chose du grincement des chaînes rouillées et du bruit de la dernière pelletée de terre sur nos bières. Leur son me fit mal à la plante des pieds.

« Hé! mangez donc, les citoyennes! » dit la grossière voix de la femme Semé.

Ni mouvement ni réponse. — Nos bras étaient restés dans la position où les avait saisis ce roulement fatal. Nous ressemblions à ces familles étouffées de Pompéia et d'Herculanum que l'on trouva dans l'attitude où la mort les avait surprises.

La Semé avait beau redoubler d'assiettes, de fourchettes et de couteaux, rien ne remuait, tant était grand l'étonnement de cette cruauté. Leur avoir donné un jour de réunion à table, leur avoir permis des embrassements et des épanchements de quelques heures, leur avoir laissé oublier la tristesse, les misères d'une prison solitaire, leur avoir laissé goûter la confidence, savourer l'amitié, l'esprit et même un peu d'amour, et tout cela pour faire voir et entendre à tous la mort de chacun! — Oh! c'était trop! c'était vraiment là un jeu d'hyènes affamées ou de jacobins hydrophobes.

Les grandes portes du réfectoire s'ouvrirent avec bruit, et vomirent trois commissaires en habits sales et longs, en bottes à revers, en écharpes rouges, suivis d'une nouvelle troupe de bandits à bonnets rouges, armés de longues piques. Ils se ruèrent en avant avec des cris de joie, en battant des mains, comme pour l'ouverture d'un grand spectacle. Ce qu'ils virent les arrêta tout court, et les égorgés déconcertèrent encore les égorgeurs par leur contenance; car leur surprise ne dura qu'un instant, l'excès du mépris leur vint donner à tous une force nouvelle. Ils se sentirent tellement au-dessus de leurs ennemis, qu'ils en eurent presque de la joie, et tous leurs regards se portaient avec fermeté et curiosité même sur celui des commissaires qui s'approcha, un papier à la main, pour faire une lecture. C'était un appel nominal. Dès qu'un nom était prononcé, deux hommes s'avançaient et enlevaient de sa place le prisonnier désigné. Il était remis aux gendarmes à cheval au dehors, et on le chargeait sur un des chariots. L'accusation était d'avoir conspiré dans la prison contre le peuple et d'avoir projeté l'assassinat des représentants et du comité de salut public. La première personne accusée fut une femme de quatre-vingts ans, l'abbesse de Montmartre, madame de Montmorency : elle se leva avec peine, et, quand elle fut debout, salua avec un sourire paisible tous les convives. Les plus proches lui baisèrent la main. Personne ne pleura, car, à cette époque, la vue du sang rendait les yeux secs. — Elle sortit en disant : « Mon Dieu, pardonnez-leur, car ils

ne savent ce qu'ils font. » Un morne silence régnait dans la salle.

On entendit au dehors des huées féroces qui annoncèrent qu'elle paraissait devant la foule, et des pierres vinrent frapper les fenêtres et les murs, lancées sans doute contre la première prisonnière. Au milieu de ce bruit, je distinguai même l'explosion d'une arme à feu. Quelquefois la gendarmerie était obligée de résister pour conserver aux prisonniers vingt-quatre heures de vie.

L'appel continua. Le deuxième nom fut celui d'un jeune homme de vingt-trois ans, M. de Coatarel, autant que je puis me souvenir de son nom, lequel était accusé d'avoir un fils émigré qui portait les armes contre la patrie. L'accusé n'était même pas marié. Il éclata de rire à cette lecture, serra la main à ses amis et partit. — Mêmes cris au dehors.

Même silence à la table sinistre d'où l'on arrachait les assistants un à un ; ils attendaient à leur poste comme des soldats attendent le boulet. Chaque fois qu'un prisonnier partait, on enlevait son couvert, et ceux qui restaient s'approchaient de leurs nouveaux voisins en souriant amèrement.

André Chénier était resté debout près de madame de Saint-Aignan, et j'étais près d'eux. Comme il arrive que, sur un navire menacé de naufrage, l'équipage se presse spontanément autour de l'homme qu'on sait le plus puissant en génie et en fermeté, les prisonniers s'étaient d'eux-mêmes groupés autour de ce jeune homme. Il restait les bras croisés et les yeux élevés au ciel, comme pour se demander s'il était possible que le ciel souffrît de telles choses, à moins que le ciel ne fût vide.

Mademoiselle de Coigny voyait, à chaque appel, se retirer un de ses gardiens, et peu à peu elle se trouva presque seule à l'autre bout de la salle. Alors elle vint en suivant le bord de la table, qui devenait déserte ; et, s'appuyant sur ce bord, elle arriva jusqu'où nous étions et s'assit à notre ombre, comme une pauvre enfant délaissée qu'elle était. Son noble visage avait conservé sa fierté ; mais la nature succombait en elle, et ses faibles bras tremblaient comme ses jambes sous elle. La bonne madame de Saint-Aignan lui tendit la main. Elle vint se jeter dans ses bras et fondit en larmes malgré elle.

La voix rude et impitoyable du commissaire continuait son appel. Cet homme prolongeait le supplice par son affectation à prononcer lentement et à suspendre longtemps les noms de baptême, syllabe par syllabe : puis il laissait tout à coup tomber le nom de famille comme une hache sur le cou.

Il accompagnait le passage du prisonnier d'un jurement qui était le signal des huées prolongées. — Il était rouge de vin et ne me parut pas solide sur ses jambes.

Pendant que cet homme lisait, je remarquai une tête de femme qui s'avançait à sa droite dans la foule et presque sous son bras, et fort au-dessus de cette tête, une longue figure d'homme qui lisait facilement d'en haut. C'était Rose d'un côté, et de l'autre mon canonnier Blaireau. Rose me paraissait curieuse et joyeuse comme les commères de la Halle qui lui donnaient le bras. Je la détestai profondément. Pour Blaireau, il avait son air de somnolence ordinaire, et son habit de canonnier me parut lui valoir une grande considération parmi les gens à pique et à bonnet qui l'environnaient. La liste que tenait le commissaire était composée de plusieurs papiers mal griffonnés, et que ce digne agent ne savait pas mieux lire qu'on n'avait su les écrire. Blaireau s'avança avec zèle, comme pour l'aider, et lui prit par égard son chapeau, qui le gênait. Je crus m'apercevoir qu'en même temps Rose ramassait quelque papier par terre; mais le mouvement fut si prompt et l'ombre était si noire dans cette partie du réfectoire, que je ne fus pas sûr de ce que j'avais vu.

La lecture continuait. Les hommes, les femmes, les enfants mêmes, se levaient et passaient comme des ombres. La table était presque vide, et devenait énorme et sinistre par tous les convives absents. Trente-cinq venaient de passer : les quinze qui restaient, disséminés un à un, deux à deux, avec huit ou dix places entre eux, ressemblaient à des arbres oubliés dans l'abatis d'une forêt. Tout à coup le commissaire se tut. Il était au bout de sa liste, on respirait. Je poussai, pour ma part, un soupir de soulagement.

André Chénier dit : « Continuez donc, je suis là. »

Le commissaire le regarda d'un œil hébété. Il chercha dans son chapeau, dans ses poches, à sa ceinture, et, ne trouvant rien, dit qu'on appelât l'huissier du tribunal révolutionnaire. Cet huissier vint. Nous étions en suspens. L'huissier était un homme pâle et triste comme les cochers du corbillard.

« Je vais compter le troupeau, dit-il au commissaire; si tu n'as pas toute la *fournée*, tant pis pour toi.

— Ah! dit le commissaire troublé, il y a encore Beauvilliers Saint-Aignan, ex-duc, âgé de vingt-sept ans... »

Il allait répéter tout le signalement, lorsque l'autre l'interrompit en lui disant qu'il se trompait de logement et qu'il avait

trop bu. En effet, il avait confondu, dans son *recrutement des ombres*, le second bâtiment avec le premier, où la jeune femme avait été laissée seule depuis un mois. Là-dessus ils sortirent, l'un en menaçant, l'autre en chancelant. La cohue poissarde les suivit. La joie retentit au dehors et éclata par des coups de pierres et de bâton.

Les portes refermées, je regardai la salle déserte, et je vis que madame de Saint-Aignan ne quittait pas l'attitude qu'elle avait prise pendant la dernière lecture; ses bras appuyés sur la table, sa tête sur ses bras. — Mademoiselle de Coigny releva et ouvrit ses yeux humides comme une belle nymphe qui sort des eaux. André Chénier me dit tout bas en désignant la jeune duchesse :

« J'espère qu'elle n'a pas entendu le nom de son mari; ne lui parlons pas, laissons-la pleurer.

— Vous voyez, lui dis-je, que monsieur votre frère, qu'on accuse d'indifférence, se conduit bien en ne remuant pas. Vous avez été arrêté sans mandat, il le sait, il se tait; il fait bien : votre nom n'est sur aucune liste. Si on le prononçait, ce serait l'y faire inscrire. C'est un temps à passer, votre frère le sait.

— Oh! mon frère! » dit-il. Et il secoua longtemps la tête en la baissant avec un air de doute et de tristesse. Je vis pour la seule fois une larme rouler entre les cils de ses yeux et y mourir.

Il sortit de là brusquement.

« Mon père n'est pas si prudent, dit-il avec ironie. Il s'expose, lui. Il est allé ce matin lui-même chez Robespierre demander ma liberté.

— Ah! grand Dieu! m'écriai-je en frappant des mains, je m'en doutais.

Je pris vivement mon chapeau. Il me saisit le bras.

« Restez donc, cria-t-il; elle est sans connaissance »

En effet, madame de Saint-Aignan était évanouie.

Mademoiselle de Coigny s'empressa. Deux femmes qui restaient encore vinrent les aider. La geôlière même s'en mêla pour un louis que je lui glissai. Elle commençait à revenir. Le temps pressait. Je partis sans dire adieu à personne et laissant tout le monde mécontent de moi, comme cela m'arrive partout et toujours.

Le nom de Chénier figurait sur une partie de la liste que le commissaire a égarée, que le canonnier Blaireau a retrouvée et qu'il donne au Docteur Noir. Chénier peut

donc encore être sauvé à la condition qu'il soit oublié et que personne ne parle de lui. Le Docteur Noir se rend en toute hâte chez Robespierre qui l'a fait appeler.

Le Docteur Noir introduit chez Robespierre est laissé dans une antichambre, où il s'occupe à feuilleter les œuvres politiques de Saint-Just.

LA PROMENADE CROISÉE

J'avais fini par m'amuser des *Institutions* de Saint-Just, au point d'oublier totalement le lieu où j'étais. Je me plongeai avec délices dans une distraction complète, ayant dès longtemps fait abnégation totale d'une vie qui fut toujours triste. Tout à coup la porte par laquelle j'étais entré s'ouvrit encore. Un homme de trente ans environ, d'une belle figure, d'une taille haute, l'air militaire et orgueilleux, entra sans beaucoup de cérémonie. Ses bottes à l'écuyère, ses éperons, sa cravache, son large gilet blanc ouvert, sa cravate noire dénouée, l'auraient fait prendre pour un jeune général.

« Ah ! tu ne sais donc pas si on peut lui parler? dit-il en continuant de s'adresser au nègre qui lui avait ouvert la porte. Dis-lui que c'est l'auteur de *Caïus Gracchus* et de *Timoléon.* »

Le nègre sortit, ne répondit rien et l'enferma avec moi. L'ancien officier de dragons en fut quitte pour sa fanfaronnade, et entra jusqu'à la cheminée en frappant du talon.

« Y a-t-il longtemps que tu attends citoyen? me dit-il. J'espère que, comme représentant, le citoyen Robespierre me recevra bientôt et m'expédiera avant les autres. Je n'ai qu'un mot à lui dire, moi. »

Il se retourna et arrangea ses cheveux devant la glace. « Je ne suis pas un solliciteur, moi. — Moi, je dis tout haut ce que je pense, et, sous le régime des tyrans Bourbons comme sous celui-ci, je n'ai pas fait mystère de mes opinions, moi. »

Je posai mes papiers sur la table, et je le regardai avee un air de surprise qui lui en donna un peu à lui-même.

« Je n'aurais pas cru, lui dis-je sans me déranger, que vous vinssiez ici pour votre plaisir. »

Il quitta tout d'un coup son air de matador, et se mit dans un fauteuil près de moi :

« Ah çà! franchement me dit-il à voix basse, êtes-vous appelé comme je le suis, je ne sais pourquoi? »

Je remarquai en cette occasion ce qui arrivait souvent alors, c'est que le tutoiement était une sorte de langage de comédie qu'on récitait comme un rôle, et que l'on quittait pour parler sérieusement.

« Oui, lui dis-je, je suis appelé, mais comme les médecins le sont souvent : cela m'inquiète peu, pour moi, du moins, ajoutai-je en appuyant sur ces derniers mots.

— Ah! pour vous! » me dit-il en époussetant ses bottes avec sa cravache.

Puis il se leva et marcha dans la chambre en toussant avec un peu de mauvaise humeur.

Il revint.

« Savez-vous s'il est en affaire? me dit-il.

— Je le suppose, répondis-je, citoyen Chénier. »

Il me prit la main impétueusement.

« Çà, me dit-il, vous ne m'avez pas l'air d'un espion. Qu'est-ce que l'on me veut ici? Si vous savez quelque chose, dites-le-moi. »

J'étais sur les épines; je sentais que l'on allait entrer, que peut-être on voyait, que certainement on écoutait. La Terreur était dans l'air, partout, et surtout dans cette chambre. Je me levai et marchai, pour qu'au moins on entendît de longs silences, et que la conversation ne parût pas suivie. Il me comprit et marcha dans la chambre dans le sens opposé. Nous allions d'un pas mesuré, comme deux soldats en faction qui se croisent; chacun de nous prit, aux yeux de l'autre, l'air de réfléchir en lui-même, et disait un mot en passant, l'autre répondait en passant.

Je me frottais les mains.

« Il se pourrait, dis-je assez bas, en ne faisant semblant de rien et allant de la porte à la cheminée, qu'on nous eût réunis à dessein. » Et très-haut : « Joli appartement! »

Il revint de la cheminée à la porte, et, en me rencontrant au milieu, dit :

« Je le crois. » Puis en levant la tête : « Cela donne sur la cour. »

Je passai.

« J'ai vu votre père et votre frère, ce matin, » dis-je. Et en criant : « Quel beau temps il fait! »

Il repassa.

« Je le savais ; mon père et moi nous ne nous voyons plus, et j'espère qu'André ne sera pas longtemps là. — Un ciel magnifique. »

Je le croisai encore.

« Tallien, dis-je, Courtois, Barras, Clauzel, sont de bons citoyens. » Et avec enthousiasme : « C'est un beau sujet que Timoléon ! »

Il me croisa en revenant.

« Et Barras, Collot-d'Herbois, Loiseau, Bourdon, Barrère, Boissy-d'Anglas... — J'aimais encore mieux mon Fénelon. »

Je hâtai la marche.

« Ceci peut durer encore quelques jours. — On dit les vers bien beaux. »

Il vint à grands pas et me coudoya.

« Les triumvirs ne passeront pas quatre jours. — Je l'ai lu chez la citoyenne Vestris. »

Cette fois je lui serrai la main en traversant.

« Gardez-vous de nommer votre frère, on n'y pense pas. — On dit le dénoûment bien beau. »

A la dernière passe, il me reprit chaudement la main.

« Il n'est sur aucune liste ; je ne le nommerai pas. — Il faut faire le mort. Le 9, je l'irai délivrer de ma main. — Je crains qu'il ne soit trop prévu. »

Ce fut la dernière traversée. On ouvrit ; nous étions aux deux bouts de la chambre.

UN PETIT DIVERTISSEMENT

Robespierre entra, il tenait Saint-Just par la main ; celui-ci, vêtu d'une redingote poudreuse, pâle et défait, arrivait à Paris. Robespierre jeta sur nous deux un coup d'œil rapide sous ses lunettes, et la distance où il nous vit l'un de l'autre me parut lu plaire ; il sourit en pinçant les lèvres.

« Citoyen, voici un voyageur de votre connaissance, » dit-il.

Nous nous saluâmes tous trois, Joseph Chénier en fronçant le sourcil, Saint-Just avec un signe de tête brusque et hautain, moi gravement comme un moine.

Saint-Just s'assit à côté de Robespierre ; celui-ci sur son fau-

teuil de cuir, devant son bureau, nous en face. Il y eut un long silence. Je regardai les trois personnages tour à tour. Chénier se renversait et se balançait avec un air de fierté, mais un peu d'embarras, sur sa chaise, comme rêvant à mille choses étrangères. Saint-Just, l'air parfaitement calme, penchait sur l'épaule sa belle tête mélancolique, régulière et douce, chargée de cheveux châtains flottants et bouclés; ses grands yeux s'élevaient au ciel, et il soupirait. Il avait l'air d'un jeune saint. — Les persécuteurs prennent souvent des manières de victimes. Robespierre nous regardait comme un chat ferait trois souris qu'il a prises.

« Voilà, dit Robespierre d'un air de fête, notre ami Saint-Just qui revient de l'armée. Il y a écrasé la trahison, il en fera autant ici. C'est une surprise, on ne l'attendait pas, n'est-ce pas, Chénier ? »

Et il le regarda de côté, comme pour jouir de sa contrainte.

« Tu m'as fait demander, citoyen? dit Marie-Joseph Chénier avec humeur ; si c'est pour affaire, dépêchons-nous, on m'attend à la Convention.

— Je voulais, dit Robespierre d'un air empesé en me désignant, te faire rencontrer avec cet excellent homme, qui porte tant d'intérêt à ta famille. »

J'étais pris. Marie-Joseph et moi nous nous regardâmes, et nous nous révélâmes toutes nos craintes par ce coup d'œil. Je voulus rompre les chiens.

« Ma foi, dis-je, j'aime les lettres, moi, et *Fénelon*...

— Ah! à propos, interrompit Robespierre, je te fais compliment, Chénier, du succès de ton *Timoléon* dans les ci-devant salons où tu en fais la lecture. — Tu ne connais pas cela, toi? » dit-il à Saint-Just avec ironie.

Celui-ci sourit d'un air de mépris, et se mit à secouer la poussière de ses bottes avec le pan de sa longue redingote, sans daigner répondre.

« Bah! bah! dit Joseph Chénier en me regardant, c'est trop peu de chose pour lui. »

Il voulait dire cela avec indifférence, mais le sang d'auteur lui monta aux joues.

Saint-Just, aussi parfaitement calme qu'à l'ordinaire, leva les yeux sur Chénier, et le contempla comme avec admiration.

« Un membre de la Convention qui s'amuse à cela en l'an II de la République me paraît un prodige, dit-il.

— Ma foi, quand on n'a pas la haute main dans les affaires, dit Joseph Chénier, c'est encore ce qu'on peut faire de mieux pour la nation. »

Saint-Just haussa les épaules.

Robespierre tira sa montre, comme attendant quelque chose, et dit d'un air pédant :

« Tu sais, citoyen Chénier, mon opinion sur les écrivains. Je t'excepte, parce que je connais tes vertus républicaines ; mais, en général, je les regarde comme les plus dangereux ennemis de la patrie. Il faut une volonté *une*. Nous en sommes là. Il la faut républicaine, et pour cela il ne faut que des écrits républicains : le reste corrompt le peuple. Il faut le rallier ce peuple et vaincre les bourgeois, de qui viennent nos dangers intérieurs. Il faut que le peuple s'allie à la Convention et elle à lui ; que les sans-culottes soient payés et *colorés*, et restent dans les villes. Qui s'oppose à mes vues ? Les écrivains, les faiseurs de vers qui font du dédain rimé, qui crient : *O mon âme ! fuyons dans les déserts* ; ces gens-là découragent. La Convention doit traiter tous ceux qui ne sont pas utiles à la République comme des contre-révolutionnaires.

— C'est bien sévère, dit Marie-Joseph assez effrayé, mais plus piqué encore.

— Oh ! je ne parle pas pour toi, poursuivit Robespierre d'un ton mielleux et radouci ; toi, tu as été un guerrier, tu es législateur, et, quand tu ne sais que faire, Poète.

— Pas du tout ! pas du tout ! dit Joseph, singulièrement vexé ; je suis au contraire né Poète, et j'ai perdu mon temps à l'armée et à la Convention. »

J'avoue que, malgré la gravité de la situation, je ne pus m'empêcher de sourire de son embarras.

Son frère aurait pu parler ainsi ; mais Joseph, selon moi, se trompait un peu sur lui-même ; ainsi l'Incorruptible, qui était au fond de mon avis, poursuivit pour le tourmenter :

« Allons ! allons ! dit-il avec une galanterie fausse et fade, allons, tu es trop modeste, tu refuses deux couronnes de laurier, pour une couronne de roses pompon.

— Mais il me semblait que tu aimais ces fleurs-là toi-même autrefois, citoyen ! dit Chénier : j'ai lu de toi des couplets fort agréables sur une coupe et un festin. Il y avait :

O Dieux ! que vois-je, mes amis ?
Un crime trop notoire.

O malheur affreux!
O scandale honteux!
J'ose le dire à peine :
Pour vous j'en rougis,
Pour moi j'en gémis.
Ma coupe n'est pas pleine.

« Et puis un certain madrigal où il y avait :

Garde toujours ta modestie;
Snr le pouvoir de tes appas
Demeure toujours alarmée :
Tu n'en seras que mieux aimée
Si tu crains de ne pas l'être.

« C'était joli ! et nous avons aussi deux discours sur la peine de mort, l'un contre, l'autre pour : et puis un éloge de Gresset, où il y avait cette belle phrase, que je me rappelle encore tout entière :

— Oh! lisez le *Vert-Vert*, vous qui aspirez au mérite de badiner et d'écrire avec grâce; lisez-le, vous qui ne cherchez que l'amusement, et vous connaîtrez de nouvelles sources de plaisirs. Oui, tant que la langue française subsistera, le *Vert-Vert* trouvera des admirateurs. Grâce au pouvoir du génie, les aventures d'un perroquet occuperont encore nos derniers neveux. Une foule de héros est restée plongée dans un éternel oubli, parce qu'elle n'a point trouvé une plume digne de célébrer ses exploits; mais toi, heureux *Vert-Vert*, ta gloire passera à la postérité la plus reculée! O Gresset! tu fus le plus grand des poëtes! — répandons des fleurs, etc., etc., etc.

« C'était fort agréable.

« J'ai encore cela chez moi, imprimé sous le nom de *M. de Robespierre, avocat en parlement.* »

L'homme n'était pas commode à persifler. Il fit de sa face de chat une face de tigre, et crispa les ongles.

Saint-Just, ennuyé, et voulant l'interrompre, lui prit le bras.

« A quelle heure t'attend-on aux Jacobins?

— Plus tard, dit Robespierre avec humeur ; laisse-moi je m'amuse. »

Le rire dont il accompagna ce mot fit claquer ses dents.

« J'attends quelqu'un, ajouta-t-il. — Mais toi, Saint-Just, que fais-tu des Poètes ?

— Je te l'ai lu, dit Saint-Just, ils ont un dixième chapitre de mes institutions.

— Eh bien qu'y font-ils ? »

Saint-Just fit une moue de mépris, et regarda autour de lui à ses pieds, comme s'il eût cherché une épingle perdue sur le tapis.

« Mais... dit-il... des hymnes qu'on leur commandera le premier jour de chaque mois, en l'honneur de l'Eternel et des bons citoyens, comme le voulait Platon. Le 1er de Germinal, ils célébreront la nature et le peuple ; en Floréal, l'amour et les époux ; en Prairial, la Victoire ; en Messidor, l'adoption ; en Thermidor, la jeunesse ; en Fructidor, le bonheur ; en Vendémiaire, la vieillesse ; en Brumaire, l'âme immortelle ; en Frimaire, la sagesse ; en Nivôse, la patrie ; en Pluviôse, le Travail, et en Ventôse, les amis. »

Robespierre applaudit.

« C'est parfaitement réglé, » dit-il.

Et : « L'inspiration ou la mort, » dit Joseph Chénier en riant.

Saint-Just se leva gravement.

« Eh ! pourquoi pas, dit-il, si leurs vertus patriotiques ne les enflamment pas ! Il n'y a que deux principes : la Vertu ou la Terreur. »

Ensuite il baissa la tête, et demeura tranquillement le dos à la cheminée, comme ayant tout dit, et convaincu dans sa conscience qu'il savait toutes choses. Son calme était parfait, sa voix inaltérable, et sa physionnomie candide, extatique et régulière.

« Voilà l'hommme que j'appellerais un Poète, dit Robespierre en le montrant ; il voit en grand, lui ; il ne s'amuse pas à des formes de style plus ou moins habiles ; il jette des mots comme des éclairs dans les ténèbres de l'avenir, et il sent que la destinée des hommes secondaires qui s'occupent du détail des idées est de mettre en œuvre les nôtres ; que nulle race n'est plus dangereuse pour la liberté, plus ennemie de l'égalité, que celle des aristocrates de l'intelligence, dont les réputations isolées exercent une influence partielle, dangereuse, et contraire à l'*unité* qui doit tout régir. »

Après sa phrase, il nous regarda. — Nous nous regardions. — Nous étions stupéfaits. Saint-Just approuvait du geste, et caressait ces opinions jalouses et dominatrices, opinions que se feront toujours les pouvoirs qui s'acquièrent par l'action et le mouvement, pour tâcher de dompter ces puissances mystérieuses

et indépendantes qui ne se forment que par la méditation qui produit leurs œuvres, et l'admiration qu'elles excitent.

Les parvenus, favoris de la fortune, seront éternellement irrités, comme Aman, contre ces sévères Mardochées qui viennent s'asseoir, couverts de cendre, sur les degrés de leurs palais, refusant seuls de les adorer, et les forçant parfois de descendre de leur cheval et de tenir en main la bride du leur.

Joseph Chénier ne savait comment revenir de l'étonnement où il était d'entendre de pareilles choses. Enfin le caractère emporté de sa famille prit le dessus.

« Au fait, me dit-il, j'ai connu aussi dans ma vie des poètes à qui il ne manquait pour l'être qu'une chose, c'était la poésie. »

Robespierre cassa une plume dans ses doigts et prit un journal, comme n'ayant pas entendu.

Saint-Just, qui était au fond assez naïf et tout d'une pièce comme un écolier non dégrossi, prit la chose au sérieux, et il se mit à parler de lui-même avec une satisfaction sans bornes et une innocence qui m'affligeait pour lui :

« Le citoyen Chénier a raison, dit-il en regardant fixement le mur devant lui, sans voir autre chose que son idée : je sens bien que j'étais poète, moi, quand j'ai dit :

« *Les grands hommes ne meurent pas dans leur lit.* — Et — *Les circonstances ne sont difficiles que pour ceux qui reculent devant le tombeau.* — Et — *Je méprise la poussière qui me compose, et qui vous parle.* — Et — *La société n'est pas l'ouvrage de l'homme.* — Et — *Le bien même est souvent un moyen d'intrigue, soyons ingrats si nous voulons sauver la patrie.*

— Ce sont, dis-je, belles maximes et paradoxes plus ou moins spartiates et plus ou moins connus, mais non de la poésie. »

Saint-Just me tourna le dos brusquement et avec humeur.

Nous nous tûmes tous quatre.

La conversation en était arrivée à ce point où l'on ne pouvait plus ajouter un mot qui ne fût un coup, et Marie-Joseph et moi n'étions pas les plus accoutumés à frapper.

Nous sortîmes d'embarras d'une manière imprévue, car tout à coup Robespierre prit une petite clochette sur son bureau et sonna vivement. Un nègre entra et introduisit un homme âgé, qui, à peine laissé dans la chambre, resta saisi d'étonnement et d'effroi.

« Voici encore quelqu'un de votre connaissance, dit Robespierre ; je vous ai préparé à tous une petite entrevue. »

C'était M. de Chénier en présence de son fils. Je frémis de tout mon corps. Le père recula. Le fils baissa les yeux, puis me regarda. Robespierre riait. Saint-Just le regardait pour deviner.

Ce fut le vieillard qui rompit le silence le premier. Tout dépendait de lui, et personne ne pouvait plus le faire taire ou le faire parler. Nous attendîmes, comme on attend un coup de hache.

Il s'avança avec dignité vers son fils.

« Il y a longtemps que je ne vous ai vu, monsieur, dit-il ; je vous fais l'honneur de croire que vous venez pour le même motif que moi. »

Ce Marie-Joseph Chénier, si hautain, si grand, si fort, si farouche, était ployé en deux par la contrainte et la douleur.

« Mon père, dit-il lentement, en pesant sur chaque syllabe, mon Dieu ! mon père, avez vous bien réfléchi à ce que vous allez dire ? »

Le père ouvrit la bouche, le fils se hâta de parler haut pour étouffer sa voix.

« Je sais... je devine... à peu près... à peu de choses près l'affaire... »

Et se tournant vers Robespierre en souriant :

« Affaire bien légère, futile, en vérité... »

Et à son père :

« Dont vous voulez parler. Mais je crois que vous auriez pu me la remettre entre les mains. Je suis député... moi... Je sais...

— Monsieur, je sais ce que vous êtes, dit M. de Chénier...

— Non, en vérité, dit Joseph en s'approchant, vous n'en saviez rien, absolument rien. Il y a si longtemps, citoyens, qu'il n'a voulu me voir, mon pauvre père ! Il ne sait pas seulement ce qui se passe dans la République. Je suis sûr que ce qu'il vient de vous dire, il n'en est pas même bien certain. »

Et il lui marcha sur le pied. Mais le vieillard se recula de lui.

« C'est votre devoir, monsieur, que je veux remplir moi-même, puisque vous ne le faites pas.

— Oh ! Dieu du ciel et de la terre ! s'écria Marie-Joseph au supplice.

— Ne sont-il pas curieux tous les deux ? dit Robespierre à Saint-Just d'une voix aigre et en jouissant horriblement. Qu'ont-ils donc à crier tant ?

— J'ai, dit le vieux père en s'avançant vers Robespierre, j'ai le désespoir dans le cœur en voyant... »

Je me levai pour l'arrêter par le bras.

« Citoyen, dit Joseph Chénier à Robespierre, permets-moi de te parler en particulier, ou d'emmener mon père d'ici un moment. Je le crois malade et un peu troublé.

— Impie, dit le vieillard, veux-tu être aussi mauvais fils que mauvais...?

— Monsieur, dis-je en lui coupant la parole, il était inutile de me consulter ce matin.

— Non, non! dit Robespierre avec sa voix aiguë et son incroyable sang-froid; non, ma foi, je ne veux pas que ton père me quitte, Chénier! Je lui ai donné audience; il faut bien que j'écoute. — Et pourquoi donc veux-tu qu'il s'en aille! — Que crains-tu donc qu'il m'apprenne? — Ne sais-je pas à peu près tout ce qui se passe, et même tes ordonnances du matin, docteur?

— C'est fini! » dis-je en retombant accablé sur ma chaise.

Marie-Joseph, par un dernier effort, s'avança hardiment et se plaça de force entre son père et Robespierre.

« Après tout, dit-il à celui-ci, nous sommes égaux, nous sommes frères, n'est-ce pas? Eh bien, moi, je puis te dire, citoyen, des choses que tout autre qu'un représentant à la Convention nationale n'aurait pas droit de te dire, n'est-ce pas? — Eh bien, je te dis que mon bon père que voici, mon bon vieux père, qui me déteste à présent, parce que je suis député, va te conter quelque affaire de famille bien au-dessous de tes graves occupations, vois-tu, citoyen Robespierre! Tu as de grandes affaires, toi, tu es seul, tu marches seul; toutes ces choses d'intérieur, ces petites brouilleries, tu les ignores, heureusement pour toi. Tu ne dois pas t'en occuper. »

Et il le pressait par les deux mains.

« Non, je ne veux pas absolument que tu l'écoutes, vois-tu; je ne veux pas. » Et, faisant le rieur : « Mais c'est que ce sont de vraies niaiseries qu'il va te dire. »

Et, en bavardant plus bas :

« Quelque plainte de ma conduite passée, de vieilles, vieilles idées monarchiques qu'il a. Je ne sais quoi, moi. Écoute, mon ami, toi, notre grand citoyen, notre maître, — oui, je le pense franchement, notre maître! — va, va à tes affaires, à l'Assemblée où l'on t'écoute ; — ou plutôt, tiens, renvoie-nous. — Oui, tiens, franchement, mets-nous a la porte : nous sommes de trop. — Messieurs, nous sommes indiscrets, partons. »

Il prenait son chapeau, pâle et haletant, couvert de sueur, tremblant.

« Allons, docteur; allons, mon père, j'ai à vous parler. Nous sommes indiscrets. — Et Saint-Just, donc, qui arrive de si loin pour le voir! de l'armée du Nord! N'est-il pas vrai, Saint-Just? »

Il allait, il venait, il avait les larmes aux yeux; il prenait Robespierre par le bras, son père par les épaules : il était fou.

Robespierre se leva, et, avec un air de bonté perfide, tendit la main au vieillard par devant son fils. — Le père crut tout sauvé; nous sentîmes tout perdu. M. de Chénier s'attendrit de ce seul geste, comme font les vieillards faibles.

« Oh! vous êtes bon! s'écria-t-il. C'est un système que vous avez, n'est-ce pas? c'est un système qui fait qu'on vous croit mauvais. Rendez-moi mon fils aîné, monsieur de Robespierre! Rendez-le-moi, je vous en conjure; il est à Saint-Lazare. C'est bien le meilleur des deux, allez; vous ne le connaissez pas! il vous admire beaucoup, et il admire tous ces messieurs aussi; il m'en parle souvent. Il n'est point exagéré du tout, quoi qu'on ait pu vous dire. Celui-ci a peur de se compromettre, et ne vous a pas parlé; mais moi, qui suis père, monsieur, et qui suis bien vieux, je n'ai pas peur. D'ailleurs, vouts êtes un homme comme il faut, il ne s'agit que de voir votre air et vos manières; et avec un homme comme vous on s'entend toujours, n'est-ce pas? »

Puis à son fils :

« Ne me faites point de signes! ne m'interrompez pas! vous m'importunez! laissez monsieur agir selon son cœur : il s'entend un peu mieux que vous en gouvernement, peut-être! Vous avez toujours été jaloux d'André, dès votre enfance. Laissez-moi, ne me parlez pas. »

Le malheureux frère! il n'aurait pas parlé, il était muet de douleur, et moi aussi.

« Ah! dit Robespierre en s'asseyant et ôtant ses lunettes paisiblement et avec soulagement; voilà donc leur grande affaire! Dis donc, Saint-Just! ne s'imaginaient-ils pas que j'ignorais l'emprisonnement du petit frère? Ces gens-là me croient fou, en vérité. Seulement il est bien vrai que je ne me serais pas occupé de lui d'ici à quelques jours. Eh bien, ajouta-t-il en prenant sa plume et griffonnant, on va faire passer l'affaire de ton fils.

— Voilà! dis-je en étouffant.

— Comment! passer? dit le père interdit.

— Oui, citoyen, dit Saint-Just en lui expliquant froidement

la chose. passer au tribunal révolutionnaire où il pourra se défendre.

— Et André? dit M. de Chénier.

— Lui! répondit Saint-Just, à la Conciergerie.

— Mais il n'y avait pas de mandat d'arrêt contre André! dit son père.

— Eh bien, il dira cela au tribunal, répondit Robespierre; tant mieux pour lui. »

Et en parlanl il écrivait toujours.

« Mais à quoi bon l'y envoyer! disait le pauvre vieillard.

— Pour qu'il se justifie, répondait aussi froidement Robespierre, écrivant toujours.

— Mais l'écoutera-t-on? dit Marie-Joseph.

Robespierre mit ses lunettes et le regarda fixement : ses yeux luisaient sous leurs yeux verts comme ceux des hiboux.

« Soupçonnes-tu l'intégrité du tribunal révolutionnaire? » dit-il.

Marie-Joseph baissa la tête, et dit :

« Non! » en soupirant profondément.

Saint-Just dit gravement :

« Le tribunal absout quelquefois.

— Quelquefois! dit le père tremblant et debout.

— Dis donc, Saint-Just, reprit Robespierre en recommençant à écrire, sais-tu que c'est aussi un Poète, celui-là? Justement nous parlions d'eux, et ils parlent de nous; tiens, voilà une gentillesse de sa façon. C'est tout nouveau, n'est-il pas vrai, Docteur? Dis-donc, Saint-Just, il nous appelle *bourreaux, barbouilleurs de lois*.

— Rien que cela! » dit Saint-Just en prenant le papier, que je ne reconnus que trop, et qu'il avait fait dérober par ses merveilleux espions.

Tout à coup Robespierre tira sa montre, se leva brusquement et dit : « *Deux heures!* »

Il nous salua, et courut à la porte de sa chambre par laquelle il était entré avec Saint-Just. Il l'ouvrit, entra le premier et à demi dans l'autre appartement, où j'aperçus des hommes, et laissant sa main sur la clef comme avec une sorte de crainte et prêt à nous fermer la porte au nez, dit d'une voix aigre, fausse et ferme :

« Ceci est seulement pour vous faire voir que je sais tout ce qui se passe assez promptement. »

Puis, se tournant vers Saint-Just, qui le suivait paisiblement avec un sourire ineffable de douceur :

« Dis donc, Saint-Just, je crois que je m'entends aussi bien que les Poètes à composer des scènes de famille.

— Attends ! Maximilien ! cria Marie-Joseph en lui montrant le poing et en s'en allant par la porte opposée, qui, cette fois, s'ouvrit d'elle-même, je vais à la Convention avec Tallien !

— Et moi aux Jacobins, dit Robespierre avec sécheresse et orgueil.

— Avec Saint-Just, » ajouta Saint-Just d'une voix terrible.

En suivant Marie-Joseph pour sortir de la tanière :

« Reprenez votre second fils, dis-je au père ; car vous venez de tuer l'aîné. »

Et nous sortîmes sans oser nous retourner pour le voir.

UN SOIR D'ÉTÉ

Ma première action fut de cacher Joseph Chénier. Personne alors, malgré la terreur, ne refusait son toit à une tête menacée. Je trouvai vingt maisons. J'en choisis une pour Marie-Joseph. Il s'y laissa conduire en pleurant comme un enfant. Caché le jour, il courait la nuit chez tous les représentants, ses amis, pour leur donner du courage. Il était navré de douleur, il ne parlait plus que pour hâter le renversement de Robespierre, de Saint-Just et de Couthon. Il ne vivait plus que de cette idée. Je m'y livrai comme lui, comme lui je me cachai. J'étais partout, excepté chez moi. Quand Joseph Chénier se rendait à la Convention, il entrait et sortait entouré d'amis et de représentants auxquels on n'osait toucher. Une fois dehors, on le faisait disparaître, et la troupe même des espions de Robespierre, la plus subtile volée de sauterelles qui jamais se soit abattue sur Paris comme une plaie, ne put trouver sa trace. La tête d'André Chénier dépendait d'une question de temps.

Il s'agissait de savoir ce qui mûrirait le plus vite, ou la colère de Robespierre, ou la colère des conjurés. Dès la première nuit qui suivit cette triste scène, du 5 ou 6 Thermidor, nous visitâmes tous ceux qu'on nomma depuis *thermidoriens*, tous, depuis Tallien jusqu'à Barras, depuis Lecointre jusqu'à Vadier. Nous les unissions d'intention sans les rassembler. — Chacun était décidé, mais tous ne l'étaient pas.

Je revins triste. Voici le résultat de ce que j'ai vu :

La République était minée et contre-minée. La mine de Robespierre partit de l'Hôtel de Ville : la contre-mine de Tallien, des Tuileries. Le jour où les mineurs se rencontreraient serait le jour de l'explosion. Mais il y avait unité du côté de Robespierre, désunion dans les conventionnels qui attendaient son attaque. Nos efforts pour les presser de commencer n'aboutirent cette nuit et la nuit suivante, du 6 au 7, qu'à des conférences timides et partielles. Les Jacobins étaient prêts dès longtemps. La Convention voulait attendre les premiers coups. Le 7, quand le jour vint, on en était là.

Paris sentait la terre remuer sous lui. L'événement futur se respirait dans les carrefours, comme il arrive toujours ici. Les places étaient encombrées de parleurs. Les portes étaient béantes. Les fenêtres questionnaient les rues.

Nous n'avions rien pû savoir de Saint-Lazare. Je m'y étais montré. On m'avait fermé la porte avec fureur, et presque arrêté. J'avais perdu la journée en recherches vaines. Vers six heures du soir, des groupes couraient les places publiques. Des hommes agités jetaient une nouvelle dans les rassemblements et s'enfuyaient. On disait : Les Sections vont prendre les armes. On conspire à la Convention. — Les Jacobins conspirent. — La Commune suspend les décrets de la Convention. — Les cannonniers viennent de passer.

On criait :

« Grande pétition des Jacobins à la Convention en faveur du peuple. »

Quelquefois toute une rue courait et s'enfuyait sans savoir pourquoi, comme balayée par le vent. Alors les enfants tombaient, les femmes criaient, les volets des boutiques se fermaient, et puis le silence régnait pour un peu de temps, jusqu'à ce qu'un nouveau trouble vînt tout remuer.

Le soleil était voilé comme par un commencement d'orage. La chaleur était étouffante. Je rôdai autour de ma maison de la place de la Révolution, et, pensant tout d'un coup qu'après deux nuits ce serait là qu'on me chercherait le moins, je passai l'arcade, et j'entrai. Toutes les portes étaient ouvertes ; les portiers dans les rues. Je montai, j'entrai seul ; je trouvai tout comme je l'avais laissé : mes livres épars et un peu poudreux, mes fenêtres ouvertes. Je me reposai un moment près de la fenêtre qui donnait sur la place.

Tout en réfléchissant, je regardais d'en haut ces Tuileries éternellement régnantes et tristes, avec leurs marronniers verts, et la longue maison sur la longue terrasse des Feuillants; les arbres des Champs-Elysées, tout blancs de poussière ; la place toute noire de têtes d'hommes, et, au milieu, l'une devant l'autre, deux choses de bois peint : la statue de la Liberté et la Guillotine.

Cette soirée était pesante. Plus le soleil se cachait derrière les arbres et sous le nuage lourd et bleu en se couchant, plus il lançait des rayons obliques et coupés sur les bonnets rouges et les chapeaux noirs, lueurs tristes qui donnaient à cette foule agitée l'aspect d'une mer sombre tachetée par des flaques de sang. Les voix confuses n'arrivaient plus à la hauteur de mes fenêtres les plus voisines du toit que comme la voix des vagues de l'Océan, et le roulement lointain du tonnerre ajoutait à cette sombre illusion. Les murmures prirent tout à coup un accroissement prodigieux, et je vis toutes les têtes et les bras se tourner vers les boulevards, que je ne pouvais apercevoir. Quelque chose qui venait de là excitait les cris et les huées, le mouvement et la lutte. Je me penchai inutilement, rien ne paraissait, et les cris ne cessaient pas. Un désir invincible de voir me fit oublier ma situation : je voulus sortir, mais j'entendis sur l'escalier une querelle qui me fit bientôt fermer la porte. Des hommes voulaient monter, et le portier, convaincu de mon absence, leur montrait, par ses clefs doubles, que je n'habitais plus la maison. Deux voix nouvelles survinrent et dirent que c'était vrai, qu'on avait tout retourné il y avait une heure. J'étais arrivé à temps. On descendait avec grand regret. A leurs imprécatious je reconnus de quelle part étaient venus ces hommes. Force me fut de retourner tristement à ma fenêtre, prisonnier chez moi.

Le grand bruit croissait de minute en minute, et un bruit supérieur s'approchait de la place, comme le bruit des canons au milieu de la fusillade. Un flot immense de peuple armé de piques enfonça la vaste mer du peuple désarmé de la place, et je vis enfin la cause de ce tumulte sinistre.

C'était une charrette, mais une charrette peinte de rouge et chargée de plus de quatre-vingts corps vivants. Ils étaient tous debout, pressés l'un contre l'autre. Toutes les tailles, tous les âges étaient liés en faisceau. Tous avaient la tête découverte, et l'on voyait des cheveux blancs, des têtes sans cheveux, de petites têtes blondes à hauteur de ceinture, des robes blanches, des habits de paysans, d'officiers, de prêtres, de bourgeois ;

j'aperçus même deux femmes qui portaient leur enfant à la mamelle et nourrissaient jusqu'à la fin, comme pour léguer à leurs fils tout leur lait, tout leur sang et toute leur vie, qu'on allait prendre. Je vous l'ai dit, cela s'appelait une *fournée*.

La charge était si pesante, que trois chevaux ne pouvaient la traîner. D'ailleurs, et c'était la cause du bruit, à chaque pas on arrêtait la voiture, et le peuple jetait de grands cris. Les chevaux reculaient l'un sur l'autre, et la charrette était comme assiégée. Alors, par-dessus leurs gardes, les condamnés tendaient les bras à leurs amis.

On eût dit une nacelle surchagée qui va faire naufrage et que du bord on veut sauver. A chaque essai des gendarmes et des Sans-Culottes pour marcher en avant, le peuple jetait un cri immense et refoulait le cortège avec toutes ses poitrines et toutes ses épaules ; et, interposant devant l'arrêt son tardif et terrible *veto*, il criait d'une voix longue, confuse, croissante, qui venait à la fois de la Seine, des ponts, des quais, des avenues, des arbres, des bornes et des pavés :

NON ! NON ! NON !

A chacune de ces grandes marées d'hommes, la charrette se balançait sur ses roues comme un vaisseau sur ses ancres, et elle était presque soulevée avec toute sa charge. J'espérais toujours la voir verser. Le cœur me battait violemment. J'étais tout entier hors de ma fenêtre, enivré, étourdi par la grandeur du spectacle. Je ne respirais pas. J'avais toute l'âme et toute la vie dans les yeux.

Dans l'exaltation où m'élevait cette grande vue, il me semblait que le ciel et la terre y étaient acteurs. De temps à autre venait du nuage un petit éclair, comme un signal. La face noire des Tuileries devenait rouge et sanglante, les deux grands carrés d'arbres se renversaient en arrière comme ayant horreur. Alors le peuple gémissait ; et, après sa grande voix, celle du nuage reprenait et roulait tristement.

L'ombre commençait à s'étendre, celle de l'orage avant celle de la nuit. Une poussière sèche volait au-dessus des têtes et cachait souvent à mes yeux tout le tableau. Cependant je ne pouvais arracher ma vue de cette charrette ballottée. Je lui tendais les bras d'en haut, je jetais des cris inentendus ; j'invoquais le peuple ! Je lui disais : « Courage ! » et ensuite je regardais si le ciel ne ferait pas quelque chose.

Je m'écriai :

« Encore trois jours ! encore trois jours ! ô Providence !

ô Destin ! ô Puissances à jamais inconnues ! ô vous le Dieu ! vous les Esprits ! vous les Maîtres ! les Eternels ! si vous entendez ! arrêtez-les pour trois jours encore ! »

La charrette allait toujours pas à pas, lentement, heurtée, arrêtée, mais, hélas ! en avant ! Les troupes s'accroissaient autour d'elle. Entre la Guillotine et la Liberté, des baïonnettes luisaient en masse. Là semblait être le port où la chaloupe était attendue. Le peuple, las du sang, le peuple irrité, murmurait davantage, mais il agissait moins qn'en commençant. Je tremblai, mes dents se choquèrent.

Avec mes yeux j'avais vu l'ensemble du tableau, pour voir le détail je pris une *longue-vue*. La charrette était déjà éloignée de moi, en avant. J'y reconnus pourtant un homme en habit gris, les mains derrière le dos. Je ne sais si elles étaient attachées. Je ne doutai pas que ce ne fût André Chénier. La voiture s'arrêta encore. On se battait. Je vis un homme en bonnet rouge monter sur les planches de la Guillotine et arranger un panier.

Ma vue se troublait : je quittai ma lunette pour essuyer le verre et mes yeux.

L'aspect général de la place changeait à mesure que la lutte changeait de terrain. Chaque pas que les chevaux gagnaient semblait au peuple une défaite qu'il éprouvait. Les cris étaient moins furieux et plus douloureux. La foule s'accroissait pourtant et empêchait la marche plus que jamais par le nombre plus que par la résistance.

Je repris la longue-vue, et je revis les malheureux embarqués qui dominaient de tout le corps les têtes de la multitude. J'aurais pu les compter en ce moment. Les femmes m'étaient inconnues. J'y distinguai de pauvres paysannes, mais non les femmes que je craignais d'y voir. Les hommes, je les ai vus à Saint-Lazare. André causait en regardant le soleil couchant. Mon âme s'unit à la sienne ; et tandis que mon œil suivait de loin le mouvement de ses lèvres, ma bouche disait tout haut ses derniers vers :

Comme un dernier rayon, comme un dernier zéphire
 Animе la fin d'un beau jour,
Au pied de l'échafaud, j'essaie encor ma lyre.
 Peut-être est-ce bientôt mon tour.

Tout à coup un mouvement violent qu'il fit me força de quitter ma lunette et de regarder toute la place, où je n'entendais plus de cris.

Le mouvement de la multitude était devenu rétrograde tout à coup.

Les quais, si remplis, si encombrés, se vidaient. Les masses se coupaient en groupe, les groupes en familles, les familles en individus. Aux extrémités de la place, on courait pour s'enfuir dans une grande poussière. Les femmes couvraient leurs têtes et leurs enfants de leurs robes. La colère était éteinte... Il pleuvait.

Qui connaît Paris comprendra ceci. Moi, je l'ai vu. Depuis encore je l'ai revu dans des circonstances graves et grandes.

Aux cris tumultueux, aux jurements, aux longues vociférations, succédèrent des murmures plaintifs qui semblaient un sinistre adieu, de lentes et rares exclamations, dont les notes prolongées, basses et descendantes exprimaient l'abandon de la résistance et gémissaient sur leur faiblesse. La Nation, humiliée, ployait le dos et roulait par troupeaux entre une fausse statue, une Liberté, qui n'était que l'image d'une image, et un réel Échafaud teint de son meilleur sang.

Ceux qui se pressaient voulaient voir ou voulaient s'enfuir. Nul ne voulait rien empêcher. Les bourreaux saisirent le moment. La mer était calme, et leur hideuse barque arriva à bon port. La Guillotine leva son bras.

En ce moment plus aucune voix, plus aucun mouvement sur l'étendue de la place. Le bruit clair et monotone d'une large pluie était le seul qui se fît entendre, comme celui d'un immense arrosoir. Les larges rayons d'eau s'étendaient devant mes yeux et sillonnaient l'espace. Mes jambes tremblaient : il me fut nécessaire d'être à genoux.

Là je regardais et j'écoutais sans respirer. La pluie était encore assez transparente pour que ma lunette me fît apercevoir la couleur du vêtement qui s'élevait entre les poteaux. Je voyais aussi un jour blanc entre le bras et le billot, et, quand une ombre comblait cet intervalle, je fermais les yeux. Un grand cri des spectateurs m'avertissait de les rouvrir.

Trente-deux fois je baissai la tête ainsi, disant tout haut une prière désespérée, que nulle oreille humaine n'entendra jamais, et que moi seul j'ai pu concevoir.

Après la trente-troisième cri, je vis l'habit gris tout debout. Cette fois je résolus d'honorer le courage de son génie en ayant le courage de voir toute sa mort : je me levai.

La tête roula, et ce qu'il *avait là* s'enfuit avec le sang.

III

Servitude et Grandeur Militaires.

Alfred de Vigny, entré jeune dans l'armée, vit tomber peu à peu les illusions militaires de son enfance et après douze ans de service donna sa démission. Revenant en philosophe sur les souvenirs de sa vie d'officier, il cherche dans ce roman à analyser le caractère du soldat, esclave d'une consigne aveugle et grand par son abnégation.

C'est par une série d'anecdotes et de croquis que Vigny nous décrit le soldat. La première de ces anecdotes est celle du Cachet Rouge que nous donnons à peu près en entier. Alfred de Vigny, jeune engagé volontaire, rencontre sur la route de Flandre le vieux soldat, héros du Cachet Rouge qui lui raconte son histoire.

HISTOIRE DU CACHET ROUGE

Vous saurez d'abord, mon enfant, que je suis né à Brest ; j'ai commencé par être enfant de troupe, gagnant ma demi-ration et mon demi-prêt dès l'âge de neuf-ans, mon père étant soldat aux gardes. Mais comme j'aimais la mer, une belle nuit, pendant que j'étais en congé à Brest, je me cachai à fond de cale d'un bâtiment marchand qui partait pour les Indes ; on ne m'aperçut qu'en pleine mer, et le capitaine aima mieux me faire mousse que de me jeter à l'eau. Quand vint la Révolution, j'avais fait du chemin, et j'étais à mon tour devenu capitaine d'un petit bâtiment marchand assez propre, ayant écumé la mer quinze ans. Comme l'ex-marine royale, vieille bonne marine, ma foi ! se trouva tout à coup dépeuplée d'officiers, on prit des capitaines dans la marine marchande. J'avais eu quelques affaires de flibustiers que je pourrai vous dire plus tard : on me donna le commandement d'un brick de guerre nommé *le Marat*.

Le 28 fructidor 1797, je reçus l'ordre d'appareiller pour Cayenne. Je devais y conduire soixante soldats et un *déporté* qui restait de cent quatre-ving-treize que la frégate *la Décade* avait pris à bord quelques jours auparavant. J'avais ordre de traiter cet individu avec ménagement, et la première lettre du Directoire en renfermait une seconde, scellée de trois cachets rouges, au milieu desquels il y en avait un démesuré. J'avais défense d'ouvrir cette lettre avant le premier degré de latitude nord, du vingt-sept au vingt-huitième de longitude, c'est-à-dire près de passer la ligne.

Cette grande lettre avait une figure toute particulière. Elle était longue, et fermée de si près que je ne pus rien lire entre les angles ni à travers l'enveloppe. Je ne suis pas superstitieux, mais elle me fit peur, cette lettre. Je la mis dans ma chambre sous le verre d'une mauvaise petite pendule anglaise clouée au-dessns de mon lit. Ce lit-là était un vrai lit de marin, comme vous savez

qu'ils sont. Mais je ne sais, moi, ce que je dis : vous avez tout au plus seize ans, vous ne pouvez pas avoir vu ça.

La châmbre d'une reine ne peut pas être aussi proprement rangée que celle d'un marin, soit dit sans vouloir nous vanter. Chaque chose a sa petite place et son petit clou. Rien ne remue. Le bâtiment peut rouler tant qu'il veut sans rien déranger. Les meubles sont faits selon la forme du vaisseau et de la petite chambre qu'on a. Mon lit était un coffre. Quand on l'ouvrait, j'y couchais ; quand on le fermait, c'était mon sofa et j'y fumais ma pipe. Quelquefois c'était ma table : alors on s'asseyait sur deux petits tonneaux qui étaient dans la chambre. Mon parquet était ciré et frotté comme de l'acajou, et brillant comme un bijou : un vrai miroir ! Oh ! c'était une jolie petite chambre ! Et mon brick avait bien son prix aussi. On s'y amusait souvent d'une fière façon, et le voyage commença cette fois assez agréablement, si ce n'était... Mais n'anticipons pas.

Nous avions un joli vent nord-nord-ouest, et j'étais occupé à mettre cette lettre sous le verre de ma pendule, quand mon *déporté* entra dans ma chambre ; il tenait par la main une belle petite de dix-sept ans environ. Lui me dit qu'il en avait dix-neuf ; beau garçon, quoique un peu pâle, et trop blanc pour un homme. C'était un homme cependant, et un homme qui se comporta dans l'occasion mieux que bien des anciens n'auraient fait : vous allez le voir. Il tenait sa petite femme sous le bras ; elle était fraîche et gaie comme une enfant. Ils avaient l'air de deux tourtereaux. Ça me faisait plaisir à voir, moi. Je leur dis :

« Eh bien, mes enfants ! vous venez faire visite au vieux capitaine ; c'est gentil à vous. Je vous emmène un peu loin ; mais tant mieux, nous aurons le temps de nous connaître. Je suis fâché de recevoir madame sans mon habit ; mais c'est que je cloue là-haut cette grande coquine de lettre. Si vous vouliez m'aider un peu ? »

Ça faisait vraiment de bons petits enfants. Le petit mari prit le marteau, et la petite femme les clous, et ils me les passaient à mesure que je les demandais ; et elle me disait : *A droite ! à gauche ! capitaine !* tout en riant, parce que le tangage faisait ballotter ma pendule. Je l'entends encore d'ici avec sa petite voix : *A gauche ! à droite ! capitaine !* Elle se moquait de moi. — « Ah ! je dis, petite méchante ! je vous ferai gronder par votre mari, allez. » Alors elle lui sauta au cou et l'embrassa. Ils étaient vraiment gentils, et la connaissance se fit comme ça. Nous fûmes tout de suite bons amis.

Ce fut aussi une jolie traversée. J'eus toujours un temps fait exprès. Comme je n'avais jamais eu que des visages noirs à mon bord, je faisais venir à ma table, tous les jours, mes deux petits amoureux. Cela m'égayait. Quand nous avions mangé le biscuit et le poisson, la petite femme et son mari restaient à se regarder comme s'ils ne s'étaient jamais vus. Alors je me mettais à rire de tout mon cœur et me moquais d'eux. Ils riaient aussi avec moi. Vous auriez ri de nous voir comme trois imbéciles, ne sachant pas ce que nous avions. C'est que c'était vraiment plaisant de les voir s'aimer comme ça! Ils se trouvaient bien partout; ils trouvaient bon tout ce qu'on leur donnait. Cependant ils étaient à la ration comme nous tous; j'y ajoutais seulement un peu d'eau-de-vie suédoise quand ils dînaient avec moi, mais un petit verre, pour tenir mon rang. Ils couchaient dans un hamac, où le vaisseau les roulait comme ces deux poires que j'ai là dans mon mouchoir mouillé. Ils étaient alertes et contents. Je faisais comme vous, je ne questionnais pas. Qu'avais-je besoin de savoir leur nom et leurs affaires, moi, passeur d'eau! Je les portais de l'autre côté de la mer, comme j'aurais porté deux oiseaux de paradis.

J'avais fini, après un mois, par les regarder comme mes enfants. Tout le jour, quand je les appelais, ils venaient s'asseoir auprès de moi. Le jeune homme écrivait sur ma table, c'est-à-dire sur mon lit; et, quand je voulais, il m'aidait à faire mon *point :* il le sut bientôt faire aussi bien que moi; j'en étais quelquefois tout interdit. La jeune femme s'asseyait sur un petit baril et se mettait à coudre.

Un jour qu'ils étaient posés comme cela, je leur dis :

« Savez-vous, mes petits amis, que nous faisons un tableau de famille, comme nous voilà? Je ne veux pas vous interroger, mais probablement vous n'avez pas plus d'argent qu'il ne vous en faut, et vous êtes joliment délicats tous deux pour bêcher et piocher comme font les déportés à Cayenne. C'est un vilain pays, de tout mon cœur, je vous le dis; mais moi, qui suis une vieille peau de loup desséchée au soleil, j'y vivrais comme un seigneur. Si vous aviez, comme il me semble (sans vouloir vous interroger), tant soit peu d'amitié pour moi, je quitterais assez volontiers mon vieux brick, qui n'est qu'un sabot à présent, et je m'établirais là avec vous, si cela vous convient. Moi, je n'ai pas plus de famille qu'un chien, cela m'ennuie; vous me feriez une petite société. Je vous aiderais à bien des choses; et j'ai

amassé une bonne pacotille de contrebande assez honnête, dont nous vivrions, et que je vous laisserais lorsque je viendrais à tourner de l'œil, comme on dit poliment. »

Ils restèrent tout ébahis à se regarder, ayant l'air de croire que je ne disais pas vrai ; et la petite courut, comme elle faisait toujours, se jeter au cou de l'autre, et s'asseoir sur ses genoux, toute rouge et en pleurant. Il la serra bien fort dans ses bras, et je vis aussi des larmes dans ses yeux ; il me tendit la main et devint plus pâle qu'à l'ordinaire. Elle lui parlait bas, et ses grands cheveux blonds s'en allèrent sur son épaule ; son chignon s'était défait comme un câble qui se déroule tout à coup, parce qu'elle était vive comme un poisson : ces cheveux-là, si vous les aviez vus ! c'était comme de l'or. Comme ils continuaient à se parler bas, le jeune homme lui baisant le front de temps en temps et elle pleurant, cela m'impatienta :

« Eh bien, ça vous va-t-il? leur dis-je à la fin.

— Mais... mais, capitaine, vous êtes bien bon, dit le mari ; mais c'est que... vous ne pouvez pas vivre avec des *déportés*, et... Il baissa les yeux.

— Moi, dis-je, je ne sais ce que vous avez fait pour être déporté, mais vous me direz ça un jour, ou pas du tout, si vous voulez. Vous ne m'avez pas l'air d'avoir la conscience bien lourde, et je suis bien sûr que j'en ai fait bien d'autres que vous dans ma vie, allez, pauvres innocents. Par exemple, tant que vous serez sous ma garde, je ne vous lâcherai pas, il ne faut pas vous y attendre ; je vous couperais plutôt le cou comme à deux pigeons. Mais, une fois l'épaulette de côté, je ne connais plus ni amiral ni rien du tout.

— C'est que, reprit-il en secouant tristement sa tête brune, quoique un peu poudrée, comme cela se faisait encore à l'époque, c'est que je crois qu'il serait dangereux pour vous, capitaine, d'avoir l'air de nous connaître. Nous rions parce que nous sommes jeunes ; nous avons l'air heureux parce que nous nous aimons ; mais j'ai de vilains moments quand je pense à l'avenir, et je ne sais pas ce que deviendra ma pauvre Laure. »

Il serra de nouveau la tête de la jeune femme sur sa poitrine :

« C'était bien là ce que je devais dire au capitaine ; n'est-ce pas, mon enfant, que vous auriez dit la même chose? »

Je pris ma pipe et je me levai, parce que je commençais à me sentir les yeux un peu mouillés, et que ça ne me va pas, à moi.

« Allons ! allons ! dis-je, ça s'éclaircira par la suite. Si le tabac incommode madame, son absence est nécessaire. »

Elle se leva, le visage tout en feu et tout humide de larmes, comme un enfant qu'on a grondé.

« D'ailleurs, me dit-elle en regardant ma pendule, vous n'y pensez pas, vous autres ; et la lettre ! »

Je sentis quelque chose qui me fit de l'effet. J'eus comme une douleur aux cheveux quand elle me dit cela.

« Pardieu ! je n'y pensais plus, moi, dis-je. Ah ! par exemple, voilà une belle affaire ! Si nous avions passé le premier degré de latitude nord, il ne me resterait plus qu'à me jeter à l'eau. — Faut-il que j'aie du bonheur, pour que cette enfant-là m'ait rappelé cette grande coquine de lettre ! »

Je regardai vite ma carte de marine et, quand je vis que nous en avions encore pour une semaine au moins, j'eus la tête soulagée, mais pas le cœur, sans savoir pourquoi.

« C'est que le Directoire ne badine pas pour l'article obéissance ! dis-je. Allons, je suis au courant cette fois-ci encore. Le temps a filé si vite que j'avais tout à fait oublié cela. »

Eh bien, monsieur, nous restâmes tous trois le nez en l'air à regarder cette lettre, comme si elle allait nous parler. Ce qui me frappa beaucoup, c'est que le soleil, qui glissait par la claire-voie, éclairait le verre de la pendule et faisait paraître le grand cachet rouge et les autres petits, comme les traits d'un visage au milieu du feu.

« Ne dirait-on pas que les yeux lui sortent de la tête? leur dis-je pour les amuser.

— Oh ! mon ami, dit la jeune femme, cela ressemble à des taches de sang.

— Bah ! bah ! dit son mari en la prenant sous le bras, vous vous trompez, Laure ; cela ressemble au billet de *faire part* d'un mariage. Venez vous reposer, venez ; pourquoi cette lettre vous occupe-t-elle ? »

Ils se sauvèrent comme si un revenant les avait suivis, et montèrent sur le pont. Je restai seul avec cette grande lettre, et je me souviens qu'en fumant ma pipe je la regardais toujours, comme si ses yeux rouges avaient attaché les miens, en les humant comme font des yeux de serpent. Sa grande figure pâle, son troisième cachet, plus grand que les yeux, tout ouvert, tout béant comme une gueule de loup... cela me mit de mauvaise humeur ; je pris mon habit et je l'accrochai à la pendule, pour ne plus voir ni l'heure ni la chienne de lettre.

J'allai achever ma pipe sur le pont. J'y restai jusqu'à la nuit.

Nous étions alors à la hauteur des îles du cap Vert. Le *Marat* filait, vent en poupe, ses dix nœuds sans se gêner. La nuit était la plus belle que j'aie vue de ma vie près du tropique. La lune se levait à l'horizon, large comme un soleil; la mer la coupait en deux et devenait toute blanche comme une nappe de neige couverte de petits diamants. Je regardais cela en fumant, assis sur mon banc. L'officier de quart et les matelots ne disaient rien et regardaient comme moi l'ombre du brick sur l'eau. J'étais content de ne rien entendre. J'aime le silence et l'ordre, moi. J'avais défendu tous les bruits et tous les feux. J'entrevis cependant une petite ligne rouge presque sous mes pieds. Je me serais bien mis en colère tout de suite; mais comme c'était chez mes petits *déportés*, je voulus m'assurer de ce qu'on faisait avant de me fâcher. Je n'eus que la peine de me baisser, je pus voir, par le grand panneau, dans la petite chambre, et je regardai.

La jeune femme était à genoux et faisait ses prières. Il y avait une petite lampe qui l'éclairait....

Son mari était assis sur une petite malle, la tête sur ses mains, et la regardait prier. Elle leva la tête en haut comme au ciel, et je vis ses grands yeux bleus mouillés comme ceux d'une Madeleine. Pendant qu'elle priait, il prenait le bout de ses longs cheveux et les baisait sans faire de bruit. Quand elle eut fini, elle fit un signe de croix en souriant avec l'air d'aller en paradis. Je vis qu'il faisait comme elle un signe de croix, mais comme s'il en avait honte....

« Mon ami, dit-elle en dormant à moitié, n'avez-vous pas sommeil? Il est bien tard, sais-tu? »

Il restait toujours le front sur ses mains sans répondre. Cela l'inquiéta un peu, la bonne petite, et elle passa sa jolie tête hors du hamac, comme un oiseau hors de son nid, et le regarda la bouche entr'ouverte, n'osant plus parler.

Enfin il lui dit :

« Eh! ma chère Laure, à mesure que nous avançons vers l'Amérique, je ne puis m'empêcher de devenir plus triste. Je ne sais pourquoi, il me paraît que le temps le plus heureux de notre vie aura été celui de la traversée.

— Cela me semble aussi, dit-elle; je voudrais n'arriver jamais. »

Il la regarda en joignant les mains avec un transport que vous ne pouvez vous figurer.

« Et cependant, mon ange, vous pleurez toujours en priant Dieu, dit-il ; cela m'afflige beaucoup, parce que je sais bien ceux à qui vous pensez, et je crois que vous avez regret de ce que vous avez fait.

— Moi, du regret ! dit-elle avec un air bien peiné ; moi, du regret de t'avoir suivi, mon ami ! Crois-tu que, pour t'avoir appartenu si peu, je t'aie moins aimé ? N'est-on pas une femme, ne sait-on pas ses devoirs à dix-sept ans ? Ma mère et mes sœurs n'ont-elles pas dit que c'était mon devoir de vous suivre à la Guyane ? N'ont-elles pas dit que je ne faisais là rien de surprenant ? Je m'étonne seulement que vous en ayez été touché, mon ami ; tout cela est naturel. Et à présent je ne sais comment vous pouvez croire que je regrette rien, quand je suis avec vous pour vous aider à vivre, ou pour mourir avec vous si vous mourez. »

Elle disait tout ça d'une voix si douce qu'on aurait cru que c'était une musique. J'en étais tout ému et je dis :

« Bonne petite femme, va ! »

« Oh ! Laurette, ma Laurette ! disait-il, quand je pense que si nous avions retardé de quatre jours notre mariage, on m'arrêtait seul et je partais tout seul, je ne puis me pardonner. »

Elle disait, en jouant et en prenant ses longs cheveux comme un mouchoir pour lui essuyer les yeux :

« Est-ce que ce n'est pas bien mieux d'avoir avec toi une femme qui t'aime, dis, mon ami ? Je suis bien contente, moi, d'aller à Cayenne ; je verrai des sauvages, des cocotiers comme ceux de Paul et Virginie, n'est-ce pas ? Nous planterons chacun le nôtre. Nous verrons qui sera le meilleur jardinier. Nous nous ferons une petite case pour nous deux. Je travaillerai toute la journée et toute la nuit, si tu veux. Je suis forte ; tiens, regarde mes bras ; — tiens, je pourrais presque te soulever. Ne te moque pas de moi ; je sais très bien broder, d'ailleurs ; et n'y a-t-il pas une ville quelque part par là où il faille des brodeuses ? Je donnerai des leçons de dessin et de musique si l'on veut aussi ; et si l'on y sait lire, tu écriras, toi. »

Je me souviens que le pauvre garçon fut si désespéré qu'il jeta un grand cri lorsqu'elle dit cela.

« Écrire ! — criait-il, — écrire ! »

Et il se prit la main droite avec la gauche en la serrant au poignet.

« Ah ! écrire ! pourquoi ai-je jamais su écrire ? Écrire ! mais

c'est le métier d'un fou!... — J'ai cru à leur liberté de la presse! — Où avais-je l'esprit? Eh! pour quoi faire? pour imprimer cinq ou six pauvres idées assez médiocres, lues seulement par ceux qui les aiment, jetées au feu par ceux qui les haïssent, ne servant à rien qu'à nous faire persécuter! Moi, encore passe; mais toi, bel ange, qu'avais-tu fait? Explique-moi, je te prie, comment je t'ai permis d'être bonne à ce point de me suivre ici? Sais-tu seule- ment où tu es, pauvre petite? Et où tu vas, le sais-tu? Bientôt, mon enfant, vous serez à seize cents lieues de votre mère et de vos sœurs... et pour moi! tout cela pour moi! »

Elle cacha sa tête un moment dans le hamac; et moi d'en haut je vis qu'elle pleurait; mais lui d'en bas ne voyait pas son visage; et quand elle le sortit de la toile, c'était en souriant pour lui donner de la gaieté.

« Au fait, nous ne sommes pas riches à présent, dit-elle en riant aux éclats; tiens, regarde ma bourse, je n'ai plus qu'un louis tout seul. Et toi? »

Il se mit à rire aussi comme un enfant :

« Ma foi, moi, j'avais encore un écu, mais je l'ai donné au petit garçon qui a porté ta malle.

— Ah bah! qu'est-ce que ça fait! dit-elle en faisant claquer ses petits doigts blancs comme des castagnettes ; on n'est jamais plus gai que lorsqu'on n'a rien; et n'ai-je pas en réserve les deux bagues de diamants que ma mère m'a données? cela est bon partout et pour tout, n'est-ce pas? Quand tu voudras, nous les vendrons. D'ailleurs, je crois que le bonhomme de capitaine ne dit pas toutes ses bonnes intentions pour nous, et qu'il sait bien ce qu'il y a dans la lettre. C'est sûrement une recommandation pour nous au gouverneur de Cayenne.

— Peut-être, dit-il; qui sait?

— N'est-ce pas? reprit sa petite femme; tu es si bon que je suis sûre que le gouvernement t'a exilé pour un peu de temps, mais ne t'en veut pas. »

Elle avait dit ça si bien! m'appelant le bonhomme de capitaine, que j'en fus tout remué et tout attendri; et je me réjouis même, dans le cœur, de ce qu'elle avait peut être deviné juste sur la lettre cachetée. Ils commençaient encore à s'embrasser; je frappai du pied vivement sur le pont pour les faire finir.

Je leur criai :

« Eh! dites donc, mes petits amis! on a l'ordre d'éteindre

tous les feux du bâtiment. Soufflez-moi votre lampe, s'il vous plaît. »

Ils soufflèrent la lampe, et je les entendis rire en jasant tout bas dans l'ombre comme des écoliers. Je me remis à me promener seul sur mon tillac en fumant ma pipe. Toutes les étoiles du tropique étaient à leur poste, larges comme de petites lunes. Je les regardai en respirant un air qui sentait frais et bon.

Je me disais que certainement ces bons petits avaient deviné la vérité, et j'en étais tout ragaillardi. Il y avait bien à parier qu'un des cinq Directeurs s'était ravisé et me les recommandait; je ne m'expliquais pas bien pourquoi, parce qu'il y a des affaires d'État que je n'ai jamais comprises, moi; mais enfin je croyais cela et, sans savoir pourquoi, j'étais content.

Je descendis dans ma chambre, et j'allai regarder la lettre sous mon vieil uniforme. Elle avait une autre figure; il me sembla qu'elle riait, et ses cachets paraissaient couleur de rose. Je ne doutai plus de sa bonté, et je lui fis un petit signe d'amitié.

Malgré cela, je remis mon habit dessus; elle m'ennuyait.

Nous ne pensâmes plus du tout à la regarder pendant quelques jonrs, et nous étions gais; mais quand nous approchâmes du premier degré de latitude, nous commençâmes à ne plus parler.

Un beau matin, je m'éveillai assez étonné de ne sentir aucun mouvement dans le bâtiment. A vrai dire, je ne dors jamais que d'un œil, comme on dit, et, le roulis me manquant, j'ouvris les deux yeux. Nous étions tombés dans un calme plat, et c'était sous le 1° de latitude nord, au 27° de longitude. Je mis le nez sur le pont: la mer était lisse comme une jatte d'huile; toutes les voiles ouvertes tombaient collées aux mâts comme des ballons vides. Je dis tout de suite: « J'aurai le temps de te lire, va! » en regardant de travers du côté de la lettre. J'attendis jusqu'au soir, au coucher du soleil. Cependant il fallait bien en venir là: j'ouvris la pendule, et j'en tirai vivement l'ordre cacheté. — Eh bien, mon cher, je le tenais à la main depuis un quart d'heure, que je ne pouvais pas encore le lire. Enfin je me dis: « C'est par trop fort! » et je brisai les trois cachets d'un coup de pouce; et le grand cachet rouge, je le broyai en poussière.

Après avoir lu, je me frottai les yeux, croyant m'être trompé.

Je relus la lettre tout entière; je la relus encore; je recommençai en la prenant par la dernière ligne et remontant à la première. Je n'y croyais pas. Mes jambes flageolaient un peu

sous moi, je m'assis ; j'avais un certain tremblement sur la peau du visage ; je me frottai un peu les joues avec du rhum, je m'en mis dans le creux des mains, je me faisais pitié à moi-même d'être si bête que cela ; mais ce fut l'affaire d'un moment ; je montai prendre l'air.

Laurette était, ce jour-là, si jolie, que je ne voulus pas m'approcher d'elle : elle avait une petite robe blanche toute simple, les bras nus jusqu'au col, et ses grands cheveux tombants comme elle les portait toujours. Elle s'amusait à tremper dans la mer son autre robe au bout d'une corde, et riait en cherchant à arrêter des goémons, plantes marines semblables à des grappes de raisin, et qui flottent sur les eaux des Tropiques.

« Viens donc voir les raisins ! viens donc vite ! » criait-elle ; et son ami s'appuyait sur elle, et se penchait, et ne regardait pas l'eau, parce qu'il la regardait d'un air tout attendri.

Je fis signe à ce jeune homme de venir me parler sur le gaillard d'arrière. Elle se retourna. Je ne sais quelle figure j'avais, mais elle laissa tomber sa corde ; elle le prit violemment par le bras, et lui dit :

« Oh ! n'y va pas, il est tout pâle. »

Cela se pouvait bien ; il y avait de quoi pâlir. Il vint cependant près de moi sur le gaillard ; elle nous regardait, appuyée contre le grand mât. Nous nous promenâmes longtemps de long en large sans rien dire. Je fumais un cigare que je trouvais amer, et je le crachai dans l'eau. Il me suivait de l'œil ; je lui pris le bras : j'étouffais, ma foi, ma parole d'honneur ! j'étouffais.

« Ah çà ! lui dis-je enfin, contez-moi donc, mon petit ami, contez-moi un peu votre histoire. Que diable avez-vous donc fait à ces chiens d'avocats qui sont là comme cinq morceaux de roi ? Il paraît qu'ils vous en veulent fièrement ! C'est drôle ! »

Il haussa les épaules en penchant la tête (avec un air si doux, le pauvre garçon !), et me dit :

« O mon Dieu ! capitaine, pas grand'chose, allez : trois couplets de vaudeville sur le Directoire, voilà tout.

— Pas possible ! dis-je.

— O mon Dieu, si ! Les couplets n'étaient même pas trop bons. J'ai été arrêté le 15 fructidor et conduit à la Force, jugé le 16, et condamné à mort d'abord, et puis à la déportation par bienveillance.

— C'est drôle ! dis-je. Les Directeurs sont des camarades bien

susceptibles ; car cette lettre que vous savez me donne ordre de vous fusiller. »

Il ne répondit pas, et sourit en faisant une assez bonne contenance pour un jeune homme de dix-neuf ans. Il regarda seulement sa femme, et s'essuya le front, d'où tombaient des gouttes de sueur. J'en avais autant au moins sur la figure, moi, et d'autres aux yeux.

Je repris :

« Il paraît que ces citoyens-là n'ont pas voulu faire votre affaire sur terre, ils ont pensé qu'ici ça ne paraîtrait pas tant. Mais pour moi c'est fort triste ; car vous avez beau être un bon enfant, je ne peux pas m'en dispenser ; l'arrêt de mort est là en règle, et l'ordre d'exécution signé, paraphé, scellé ; il n'y manque rien. »

Il me salua très poliment en rougissant.

« Je ne demande rien, capitaine, dit-il avec une voix aussi douce que de coutume ; je serais désolé de vous faire manquer à vos devoirs. Je voudrais seulement parler à Laure, et vous prier de la protéger dans le cas où elle me survivrait, ce que je ne crois pas.

— Oh ! pour cela, c'est juste, lui dis-je, mon garçon ; si cela ne vous déplaît pas, je la conduirai à sa famille à mon retour en France, et je ne la quitterai que quand elle ne voudra plus me voir. Mais, à mon sens, vous pouvez vous flatter qu'elle ne reviendra pas de ce coup-là ; pauvre petite femme ! »

Il me prit les deux mains, les serra et me dit :

« Mon brave capitaine, vous souffrez plus que moi de ce qui vous reste à faire, je le sens bien ; mais qu'y pouvons-nous ? Je compte sur vous pour lui conserver le peu qui m'appartient, pour la protéger, pour veiller à ce qu'elle reçoive ce que sa vieille mère pourrait lui laisser, n'est-ce pas ? pour garantir sa vie, son honneur, n'est-ce pas ? et aussi pour qu'on ménage toujours sa santé. — Tenez, ajouta-t-il plus bas, j'ai à vous dire qu'elle est très délicate ; elle a souvent la poitrine affectée jusqu'à s'évanouir plusieurs fois par jour ; il faut qu'elle se couvre bien toujours. Enfin vous remplacerez son père, sa mère et moi autant que possible, n'est-il pas vrai ? Si elle pouvait conserver les bagues que sa mère lui a données, cela me ferait bien plaisir. Mais si on a besoin de les vendre pour elle, il le faudra bien. Ma pauvre Laurette ! voyez comme elle est belle ! »

Comme ça commençait à devenir par trop tendre, cela m'en-

nuya, et je me mis à froncer le sourcil; je lui avais parlé d'un air gai pour ne pas m'affaiblir; mais je n'y tenais plus : « Enfin, suffit! lui dis-je, entre braves gens on s'entend de reste. Allez lui parler, et dépêchons-nous. »

Je lui serrai la main en ami; et, comme il ne quittait pas la mienne et me regardait avec un air singulier : « Ah çà! si j'ai un conseil à vous donner, ajoutai-je, c'est de ne pas lui parler de ça. Nous arrangerons la chose sans qu'elle s'y attende, ni vous non plus, soyez tranquille; ça me regarde.

— Ah! c'est différent, dit-il, je ne savais pas... cela vaut mieux. D'ailleurs, les adieux! les adieux! cela affaiblit.

— Oui, oui, lui dis-je, ne soyez pas enfant, ça vaut mieux. Ne l'embrassez pas, mon ami, ne l'embrassez pas, si vous pouvez, ou vous êtes perdu. »

Je lui donnai encore une poignée de main, et je le laissai aller. Oh! c'était dur pour moi, tout cela.

Il me parut qu'il gardait, ma foi, bien le secret : car ils se promenèrent, bras dessus, bras dessous, pendant un quart d'heure, et ils revinrent, au bord de l'eau, reprendre la corde et la robe qu'un des mousses avait repêchées.

La nuit vint tout à coup. C'était le moment que j'avais résolu de prendre. Mais ce moment a duré pour moi jusqu'au jour où nous sommes, et je le traînerai toute ma vie comme un boulet.

Ici le vieux commandant fut forcé de s'arrêter. Je me gardai de parler, de peur de détourner ses idées; il reprit en se frappant la poitrine :

Ce moment-là, je vous le dis, je ne peux pas encore le comprendre. Je sentis la colère me prendre aux cheveux et, en même temps, je ne sais quoi me faisait obéir et me poussait en avant. J'appelai les officiers et je dis à l'un d'eux :

« Allons, un canot à la mer... puisque à présent nous sommes des bourreaux! Vous y mettrez cette femme, et vous l'emmènerez au large jusqu'à ce que vous entendiez des coups de fusil. Alors vous reviendrez. » Obéir à un morceau de papier! car ce n'était que cela enfin! Il fallait qu'il y eût quelque chose dans l'air qui me poussât. J'entrevis de loin ce jeune homme... oh!

c'était affreux à voir!... s'agenouiller devant sa Laurette, et lui baiser les genoux et les pieds. N'est-ce pas que vous trouvez que j'étais bien malheureux?

Je criai comme un fou : « Séparez-les... nous sommes tous des scélérats! — Séparez-les... La pauvre République est un corps mort! Directeurs, Directoire, c'en est la vermine! Je quitte la mer! Je ne crains pas tous vos avocats ; qu'on leur dise ce que je dis, qu'est-ce que ça me fait ? » Ah! je me souciais bien d'eux, en effet! J'aurais voulu les tenir, je les aurais fait fusiller tous les cinq, les coquins! Oh! je l'aurais fait ; je me souciais de la vie comme de l'eau qui tombe là, tenez... Je m'en souciais bien!.., une vie comme la mienne... Ah bien, oui! pauvre vie... va!...

Et la voix du commandant s'éteignit peu à peu et devint aussi incertaine que ses paroles ; et il marcha en se mordant les lèvres et en fronçant le sourcil dans une distraction terrible et farouche. Il avait de petits mouvements convulsifs et donnait à son mulet des coups du fourreau de son épée, comme s'il eût voulu le tuer. Ce qui m'étonna, ce fut de voir la peau jaune de sa figure devenir d'un rouge foncé. Il défit et entr'ouvrit violemment son habit sur la poitrine, la découvrant au vent et à la pluie. Nous continuâmes ainsi à marcher dans un grand silence. Je vis bien qu'il ne parlerait plus de lui-même, et qu'il fallait me résoudre à questionner.

« Je comprends bien, lui dis-je, comme s'il eût fini son histoire, qu'après une aventure aussi cruelle, on prenne son métier en horreur.

— Oh! le métier ; êtes-vous fou? me dit-il brusquenent, ce n'est pas le métier! Jamais le capitaine d'un bâtiment ne sera obligé d'être un bourreau, sinon quand viendront des gouvernements d'assassins et de voleurs, qui profiteront de l'habitude qu'a un pauvre homme d'obéir aveuglément, d'obéir toujours, d'obéir comme une malheureuse mécanique, malgré son cœur. »

En même temps il tira de sa poche un mouchoir rouge dans lequel il se mit à pleurer comme un enfant. Je m'arrêtai un moment comme pour arranger mon étrier et, restant derrière la charrette, je marchai quelque temps à la suite, sentant qu'il serait humilié si je voyais trop clairement ses larmes abondantes.

J'avais deviné juste, car au bout d'un quart d'heure environ il vint aussi derrière son pauvre équipage, et me demanda si je n'avais pas de rasoirs dans mon portemanteau ; à quoi je lui

répondis simplement que, n'ayant pas encore de barbe, cela m'était fort inutile. Mais il n'y tenait pas, c'était pour parler d'autre chose. Je m'aperçus cependant avec plaisir qu'il revenait à son histoire, car il me dit tout à coup :

« Vous n'avez jamais vu de vaisseau de votre vie, n'est-ce pas?

— Je n'en ai vu, dis-je, qu'au Panorama de Paris, et je ne me fie pas beaucoup à la science maritime que j'en ai tirée.

— Vous ne savez pas, par conséquent, ce que c'est que le bossoir?

— Je ne m'en doute pas, dis-je.

— C'est une espèce de terrasse de poutres qui sort de l'avant du navire, et d'où l'on jette l'ancre en mer. Quand on fusille un homme, on le fait placer là ordinairement, ajouta-t-il plus bas.

— Ah ! je comprends, parce qu'il tombe de là dans la mer. »

Il ne répondit pas, et se mit à décrire toutes les sortes de canots que peut porter un brick, et leur position dans le bâtiment ; et puis, sans ordre dans ses idées, il continua son récit avec cet air affecté d'insouciance que de longs services donnent infailliblement, parce qu'il faut montrer à ses inférieurs le mépris du danger, le mépris des hommes, le mépris de la vie, le mépris de la mort et le mépris de soi-même ; et tout cela cache, sous une dure enveloppe, presque toujours une sensibilité profonde. — La dureté de l'homme de guerre est comme un masque de fer sur un noble visage, comme un cachot de pierre qui renferme un prisonnier royal.

Ces embarcations tiennent six hommes, reprit-il. Ils s'y jetèrent et emportèrent Laure avec eux, sans qu'elle eût le temps de crier et de parler. Oh ! voici une chose dont aucun honnête homme ne peut se consoler quand il en est cause. On a beau dire, on n'oublie pas une chose pareille !... Ah ! quel temps il fait ! — Quel diable m'a poussé à raconter ça ! Quand je raconte cela, je ne peux plus m'arrêter, c'est fini. C'est une histoire qui me grise comme le vin de Jurançon. — Ah ! quel temps il fait ! — Mon manteau est traversé.

Je vous parlais, je crois, encore de cette petite Laurette ! — La pauvre femme ! — Qu'il y a des gens maladroits dans le monde ! L'officier fut assez sot pour conduire le canot en avant du brick. Après cela, il est vrai de dire qu'on ne peut pas tout prévoir. Moi je comptais sur la nuit pour cacher l'affaire, et je ne pensais pas à la lumière des douze fusils faisant feu à la fois. Et, ma foi ! du canot elle vit son mari tomber à la mer, fusillé.

S'il y a un Dieu là-haut, il sait comment arriva ce que je vais

vous dire; moi je ne le sais pas, mais on l'a vu et entendu comme je vous vois et vous entends. Au moment du feu, elle porta la main à sa tête comme si une balle l'avait frappée au front, et s'assit dans le canot sans s'évanouir, sans crier, sans parler, et revint au brick quand on voulut et comme on voulut. J'allai à elle, je lui parlai longuement et le mieux que je pus. Elle avait l'air de m'écouter et me regardait en face en se frottant le front. Elle ne comprenait pas, et elle avait le front rouge et le visage tout pâle. Elle tremblait de tous ses membres comme ayant peur de tout le monde. Ça lui est resté. Elle est encore de même, la pauvre petite ! idiote, ou comme imbécile, ou folle, comme vous voudrez. Jamais on n'en a tiré une parole, si ce n'est quand elle dit qu'on lui ôte ce qu'elle a dans la tête.

De ce moment-là je devins aussi triste qu'elle, et je sentis quelque chose en moi qui me disait : *Reste devant elle jusqu'à la fin de tes iours, et garde-la;* je l'ai fait. Quand je revins en France, je demandai à passer avec mon grade dans les troupes de terre, ayant pris la mer en haine parce que j'y avais jeté du sang innocent. Je cherchai la famille de Laure. Sa mère étaitmorte. Ses sœurs, à qui je la conduisais folle, n'en voulurent pas, et m'offrirent de la mettre à Charenton. Je leur tournai le dos, et je la gardai avec moi.

— Ah ! mon Dieu ! si vous voulez la voir, mon camarade, il ne tient qu'à vous. — Serait-elle là dedans ? lui dis-je. — Certainement ! tenez ! attendez. Hò ! hô ! la mule... »

La deuxième anecdote racontée par Vigny est l'histoire du bon adjudant dont la vie militaire commence comme un roman, sous les auspices de Marie-Antoinette et de la princesse de Lamballe, continue pendant la Révolution et sous l'Empire, pliée à une dure discipline, et finit sous Louis XVIII, tragiquement, dans une explosion à la forteresse de Vincennes.

La troisième anecdote est l'histoire du capitaine Renaud. Tout enfant il s'est épris de Napoléon Ier et lui a consacré sa vie. Les illusions qu'il s'était faites à son sujet commencent à tomber le jour où il voit l'empereur aux prises avec une puissance supérieure à la sienne, celle du Pape.

LE PAPE ET L'EMPEREUR

La lettre de mon pauvre père, et sa mort, que j'appris peu de temps après, produisirent en moi, tout enivré que j'étais et tout étourdi du bruit de mes éperons, une impression assez forte pour donner un grand ébranlement à mon ardeur aveugle, et je commençai à examiner de plus près et avec plus de calme ce qu'il y avait de surnaturel dans l'éclat qui m'enivrait. Je me demandai, pour la première fois, en quoi consistait l'ascendant que nous laissions prendre sur nous aux hommes d'action revêtus d'un pouvoir absolu, et j'osai tenter quelques efforts intérieurs pour tracer des bornes, dans ma pensée, à cette donation volontaire de tant d'hommes à un homme. Cette première secousse me fit entr'ouvrir la paupière, et j'eus l'audace de regarder en face l'aigle éblouissant qui m'avait enlevé tout enfant, et dont les ongles me pressaient les reins.

Je ne tardai pas à trouver des occasions de l'examiner de plus près, et d'épier l'esprit du grand homme, dans les actes obscurs de sa vie privée.

On avait osé créer des pages, comme je vous l'ai dit ; mais nous portions l'uniforme d'officiers, en attendant la livrée verte à culottes rouges que nous devions prendre au sacre. Nous servions d'écuyers, de secrétaires et d'aides de camp jusque-là, selon la volonté du maitre, qui prenait ce qu'il trouvait sous sa main. Déjà il se plaisait à peupler ses antichambres ; et comme le besoin de dominer le suivait partout, il ne pouvait s'empêcher de l'exercer dans les plus petites choses et tourmentait autour de lui ceux qui l'entouraient, par l'infatigable maniement d'une volonté toujours présente. Ils s'amusait de ma timidité ; il jouait avec mes terreurs et mon respect. — Quelquefois il m'appelait

brusquement ; et, me voyant entrer pâle et balbutiant, il s'amusait à me faire parler longtemps pour voir mes étonnements et troubler mes idées. Quelquefois, tandis que j'écrivais sous sa dictée, il me tirait l'oreille tout d'un coup, à sa manière, et me faisait une question imprévue sur quelque vulgaire connaissance comme la géographie ou l'algèbre, me posant le plus facile problème d'enfant ; il me semblait alors que la foudre tombait sur ma tête. Je savais mille fois ce qu'il me demandait ; j'en savais plus qu'il ne le croyait, j'en savais même souvent plus que lui; mais son œil me paralysait. Lorsqu'il était hors de la chambre, je pouvais respirer, le sang commençait à circuler dans mes veines, la mémoire me revenait et avec elle une honte inexprimable ; la rage me prenait, j'écrivais ce que j'aurais dû lui répondre ; puis je me roulais sur le tapis, je pleurais, j'avais envie de me tuer.

« Quoi ! me disais-je, il y a donc des têtes assez fortes pour être sûres de tout et n'hésiter devant personne ? Des hommes qui s'étourdissent par l'action sur toute chose, et dont l'assurance écrase les autres en leur faisant penser que la clef de tout savoir et de tout pouvoir, clef qu'on ne cesse de chercher, est dans leur poche, et qu'ils n'ont qu'à l'ouvrir pour en tirer lumière et autorité infaillibles ! » Je sentais pourtant que c'était là une force fausse et usurpée. Je me révoltais, je criais : « Il ment ! Son attitude, sa voix, son geste, ne sont qu'une pantomime d'acteur, une misérable parade de souveraineté, dont il doit savoir la vanité. Il n'est pas possible qu'il croie en lui-même aussi sincèrement ! Il nous défend à tous de lever le voile, mais il se voit nu par-dessous. Et que voit-il ? un pauvre ignorant comme nous tous et, sous tout cela, la créature faible ! » — Cependant je ne savais comment voir le fond de cette âme déguisée. Le pouvoir et la gloire le défendaient sur tous les points ; je tournais autour sans réussir à y rien surprendre, et ce porc-épic, toujours armé, se roulait devant moi, n'offrant de tous côtés que des pointes acérées. — Un jour pourtant, le hasard, notre maître à tous, les entr'ouvrit et, à travers ces piques et ces dards, fit pénétrer une lumière d'un moment. — Un jour, ce fut peut-être le seul de sa vie, il rencontra plus fort que lui et recula un instant devant un ascendant plus grand que le sien. — J'en fus témoin, et me suis vengé. — Voici comment cela m'arriva :

Nous étions à Fontainebleau. Le Pape venait d'arriver. L'Em-

pereur l'avait attendu impatiemment pour le sacre, et l'avait reçu en voiture, montant de chaque côté, au même instant, avec une étiquette en apparence négligée, mais profondémeni calculée de manière à ne céder ni prendre le pas ; ruse italienne. Il revenait au château : tout y était en rumeur ; j'avais laissé plusieurs officiers dans la chambre qui précédait celle de l'Empereur, et j'étais resté seul dans la sienne. — Je considérais une longue table qui portait, an lieu de marbre, des mosaïques romaines, et que surchageait un amas énorme de placets. J'avais vu souvent Bonaparte rentrer et leur faire subir une étrange épreuve. Il ne les prenait ni par ordre, ni au hasard ; mais quand leur nombre l'irritait, il passait sa main sur la table de gauche à droite et de droite à gauche, comme un faucheur, et les dispersait jusqu'à ce qu'il en eût réduit le nombre à cinq ou six qu'il ouvrait. Cette sorte de jeu dédaigneux m'avait ému singulièrement, Tous ces papiers de deuil et de détresse repoussés et jetés sur le parquet, enlevés comme par un vent colère, ces implorations inutiles des veuves et des orphelins n'ayant pour chance de secours que la manière dont les feuilles volantes étaient balayées par le chapeau consulaire, toutes ces feuilles gémissantes, mouillées par des larmes de famille, traînant au hasard sous ses bottes et sur lesquelles il marchait comme sur ses morts du champ de bataille, me représentaient la destinée présente de la France comme une loterie sinistre, et, toute grande qu'était la main indifférente et rude qui tirait les lots, je pensais qu'il n'était pas juste de livrer ainsi au caprice de ses coups de poing tant de fortunes obscures qui eussent été peut-être un jour aussi grandes que la sienne, si un point d'appui leur eût été donné. Je sentis mon cœur battre contre Bonaparte et se révolter, mais honteusement, mais en cœur d'esclave qu'il était. Je considérais ces lettres abandonnées : des cris de douleur inentendus s'élevaient de leurs plis profanés ; et, les prenant pour les lire, les rejetant ensuite, moi-même je me faisais juge entre ces malheureux et le maître qu'ils s'étaient donné, et qui allait aujourd'hui s'asseoir plus solidement que jamais sur leurs têtes. Je tenais dans ma main l'une de ces pétitions méprisées, lorsque le bruit des tambours qui battaient *aux champs* m'apprit l'arrivée subite de l'Empereur. Or, vous savez que, de même que l'on voit la lumière du canon avant d'entendre sa détonation, on le voyait toujours en même temps qu'on était frappé du bruit de son approche, tant ses allures étaient promptes et tant il

semblait pressé de vivre et de jeter ses actions le unes sur les autres! Quand il entrait à cheval dans la cour d'un palais, ses guides avaient peine à le suivre, et le poste n'avait pas le temps de prendre les armes, qu'il était déjà descendu de cheval et montait l'escalier. Cette fois, il avait quitté la voiture du Pape pour revenir seul, en avant et au galop. J'entendis ses talons résonner en même temps que le tambour. J'eus le temps à peine de me jeter dans l'alcôve d'un grand lit de parade qui ne servait à personne, fortifié d'une balustrade de prince et fermé heureusement, plus qu'à demi, par des rideaux semés d'abeilles.

L'Empereur était fort agité ; il marcha seul dans la chambre comme quelqu'un qui attend avec impatience, et fit en un instant trois fois sa longueur, puis s'avança vers la fenêtre et se mit à y tambouriner une marche avec les ongles. Une voiture roula dans la cour, il cessa de battre, frappa des pieds deux ou trois fois comme impatienté de la vue de quelque chose qui se faisait avec lenteur, puis il alla brusquement à la porte et l'ouvrit au Pape.

Pie VII entra seul. Bonaparte se hâta de refermer la porte derrière lui, avec une promptitude de geôlier. Je sentis une grande terreur, je l'avoue, en me voyant en tiers avec de telles gens. Cependant je restai sans voix et sans mouvement, regardant et écoutant de toute la puissance de mon esprit.

Le Pape était d'une taille élevée; il avait un visage allongé, jaune, souffrant, mais plein d'une noblesse sainte et d'une bonté sans bornes. Ses yeux noirs étaient grands et beaux, sa bouche était entr'ouverte par un sourire bienveillant auquel son menton avancé donnait une expression de finesse très spirituelle et très vive, sourire qui n'avait rien de la sécheresse politique, mais tout de la bonté chrétienne. Une calotte blanche couvrait ses cheveux longs, noirs, mais sillonnés de larges mèches argentées. Il portait négligemment sur ses épaules courbées un long camail de velours rouge, et sa robe traînait sur ses pieds. Il entra lentement, avec la démarche calme et prudente d'une femme âgée. Il vint s'asseoir, les yeux baissés, sur un des grands fauteuils romains dorés et chargés d'aigles, et attendit ce que lui allait dire l'autre Italien.

Ah! monsieur, quelle scène! quelle scène! je la vois encore. — Ce ne fut pas le génie de l'homme qu'elle me montra, mais ce fut son caractère ; et si son vaste esprit ne s'y déroula pas, du moins son cœur y éclata. — Bonaparte n'était pas alors ce que vous l'avez

vu depuis ; il n'avait point ce ventre de financier, ce visage joufflu et malade, ces jambes de goutteux, tout cet infirme embonpoint que l'art a malheureusement saisi pour en faire un *type*, selon le langage actuel, et qui a laissé de lui, à la foule, je ne sais quelle forme populaire et grotesque qui le livre aux jouets d'enfants et le laissera peut-être un jour fabuleux et impossible comme l'informe Polichinelle. — Il n'était point ainsi alors, monsieur, mais nerveux et souple, mais leste, vif et élancé, convulsif dans ses gestes, gracieux dans quelques moments, recherché dans ses manières, la poitrine plate et rentrée entre les épaules, et tel encore que je l'avais vu à Malte, le visage mélancolique et effilé.

Il ne cessa point de marcher dans la chambre quand le Pape fut entré ; il se mit à rôder autour du fauteuil comme un chasseur prudent et, s'arrêtant tout à coup en face de lui dans l'attitude roide et immobile d'un caporal, il reprit une suite de la conversation commencée dans leur voiture, interrompue par l'arrivée, et qu'il lui tardait de poursuivre.

« Je vous le répète, Saint-Père, je ne suis point un esprit fort, moi, et je n'aime pas les raisonneurs et les idéologues. Je vous assure que, malgré mes vieux républicains, j'irai à la messe. »

Il jeta ces derniers mots brusquement au Pape comme un coup d'encensoir lancé au visage, et s'arrêta pour en attendre l'effet, pensant que les circonstances tant soit peu impies qui avaient précédé l'entrevue devaient donner à cet aveu subit et net une valeur extraordinaire. — Le Pape baissa les yeux et posa ses deux mains sur les têtes d'aigle qui formaient le bras de son fauteuil. Il parut, par cette attitude de statue romaine, qu'il disait clairement : « Je me résigne d'avance à écouter toutes les choses profanes qu'il lui plaira de me faire entendre. »

Bonaparte fit le tour de la chambre et du fauteuil qui se trouvait au milieu, et je vis, au regard qu'il jetait de côté sur le vieux pontife, qu'il n'était content ni de lui-même ni de son adversaire, et qu'il se reprochait d'avoir trop lestement débuté dans cette reprise de conversation. Il se mit donc à parler avec plus de suite, en marchant circulairement et jetant à la dérobée des regards perçants dans les glaces de l'appartement où se réfléchissait la figure grave du Saint-Père, et le regardant en profil quand il passait près de lui, mais jamais en face, de peur de sembler trop inquiet de l'impression de ses paroles.

« Il y a quelque chose, dit-il, qui me reste sur le cœur, Saint-Père, c'est que vous consentez au sacre de la même manière que l'autre fois au concordat, comme si vous y étiez forcé. Vous avez un air de martyr devant moi, vous êtes là comme résigné, comme offrant au Ciel vos douleurs. Mais, en vérité, ce n'est pas là votre situation, vous n'êtes pas prisonnier, par Dieu ! vous êtes libre comme l'air. »

Pie VII sourit avec tristesse et le regarda en face. Il sentait ce qu'il y avait de prodigieux dans les exigences de ce caractère despotique, à qui, comme à tous les esprits de même nature, il ne suffisait pas de se faire obéir si, en obéissant, on ne semblait encore avoir désiré ardemment ce qu'il ordonnait.

« Oui, reprit Bonaparte avec plus de force, vous êtes parfaitement libre ; vous pouvez vous en retourner à Rome, la route vous est ouverte, personne ne vous retient. »

Le Pape soupira et leva sa main droite et ses yeux au ciel sans répondre ; ensuite il laissa retomber très lentement son front ridé et se mit à considérer la croix d'or suspendue à son cou.

Bonaparte continua à parler en tournoyant plus lentement. Sa voix devint douce et son sourire plein de grâce.

« Saint-Père, si la gravité de votre caractère ne m'en empêchait, je dirais, en vérité, que vous êtes un peu ingrat. Vous ne paraissez pas vous souvenir assez des bons services que la France vous a rendus. Le conclave de Venise, qui vous a élu Pape, m'a un peu l'air d'avoir été inspiré par ma campagne d'Italie et par un mot que j'ai dit sur vous. L'Autriche ne vous traita pas bien alors, et j'en fus très affligé. Votre Sainteté fut, je crois, obligée de revenir par mer à Rome, faute de pouvoir passer par les terres autrichiennes. »

Il s'interrompit pour attendre la réponse du silencieux hôte qu'il s'était donné ; mais Pie VII ne fit qu'une inclination de tête presque imperceptible, et demeura comme plongé dans un abattement qui l'empêchait d'écouter.

Bonaparte alors poussa du pied une chaise près du grand fauteuil du Pape. — Je tressaillis, parce qu'en venant chercher ce siège, il avait effleuré de son épaulette le rideau de l'alcôve où j'étais caché.

« Ce fut, en vérité, continua-t-il, comme catholique que cela m'affligea. Je n'ai jamais eu le temps d'étudier beaucoup la théo-

logie, moi; mais j'ajoute encore une grande foi à la puissance de l'Église; elle a une vitalité prodigieuse, Saint-Père. Voltaire vous a bien un peu entamés; mais je ne l'aime pas, et je vais lâcher sur lui un vieil oratorien défroqué. Vous serez content, allez. Tenez, nous pourrions, si vous vouliez, faire bien des choses à l'avenir. »

Il prit un air d'innocence et de jeunesse très caressant.

« Moi, je ne sais pas; j'ai beau chercher, je ne vois pas bien, en vérité, pourquoi vous auriez de la répugnance à siéger à Paris pour toujours. Je vous laisserais, ma foi, les Tuileries, si vous vouliez. Vous y trouveriez déjà votre chambre de Monte-Cavallo qui vous attend. Moi, je n'y séjourne guère. Ne voyez-vous pas bien, *Padre*, que c'est là la vraie capitale du monde? Moi, je ferais tout ce que vous voudriez; d'abord, je suis meilleur enfant qu'on ne croit. — Pourvu que la guerre et la politique fatigante me fussent laissées, vous arrangeriez l'Église comme il vous plairait. Je serais votre soldat tout à fait. Voyez, ce serait vraiment beau; nous aurions nos conciles comme Constantin et Charlemagne, je les ouvrirais et les fermerais; je vous mettrais ensuite dans la main les vraies clefs du monde, et comme Notre Seigneur a dit : « Je suis venu avec l'épée, » je garderais l'épée, moi; je vous la rapporterais seulement à bénir après chaque succès de nos armes. »

Il s'inclina légèrement en disant ces derniers mots.

Le Pape, qui jusque-là n'avait cessé de demeurer sans mouvement, comme une statue égyptienne, releva lentement sa tête à demi baissée, sourit avec mélancolie, leva ses yeux en haut et dit, avec un soupir paisible, comme s'il eût confié sa pensée à son ange gardien invisible :

« *Commediante !* »

Bonaparte sauta de sa chaise et bondit comme un léopard blessé. Une vraie colère le prit; une de ses colères jaunes. Il marcha d'abord sans parler, se mordant les lèvres jusqu'au sang. Il ne tournait plus en cercle autour de sa proie avec des regards fins et une marche cauteleuse; mais il allait droit et ferme, en long et en large, brusquement, frappant du pied et faisant sonner ses talons éperonnés. La chambre tressaillit; les rideaux frémirent comme les arbres à l'approche du tonnerre; il me semblait qu'il allait arriver quelque terrible et grande chose; mes cheveux me firent mal et j'y portai la main malgré moi. Je regardai le Pape, il ne remua pas;

seulement il serra de ses deux mains les têtes d'aigle des bras du fauteuil.

La bombe éclata tout à coup.

« Comédien! Moi! Ah! je vous donnerai des comédies à vous faire tous pleurer comme des femmes et des enfants. — Comédien! — Ah! vous n'y êtes pas, si vous croyez qu'on puisse avec moi faire du sang-froid insolent! Mon théâtre, c'est le monde; le rôle que j'y joue, c'est celui de maître et d'auteur; pour comédiens, j'ai vous tous, Pape, Rois, Peuples! et le fil par lequel je vous remue, c'est la peur! — Comédien! Ah! il faudrait être d'une autre taille que la vôtre pour m'oser applaudir ou siffler, *signor Chiaramonti !* — Savez-vous bien que vous ne seriez qu'un pauvre curé, si je le voulais? Vous et votre tiare, la France vous rirait au nez, si je ne gardais mon air sérieux en vous saluant.

» Il y a quatre ans seulement, personne n'eût osé parler tout haut du Christ. Qui donc eût parlé du Pape, s'il vous plaît? — Comédien! Ah! messieurs, vous prenez vite pied chez nous! Vous êtes de mauvaise humeur parce que je n'ai pas été assez sot pour signer, comme Louis XIV, la désapprobation des libertés gallicanes! — Mais on ne me pipe pas ainsi. — C'est moi qui vous tiens dans mes doigts; c'est moi qui vous porte du Midi au Nord comme des marionnettes; c'est moi qui fais semblant de vous compter pour quelque chose parce que vous représentez une vieille idée que je veux ressusciter; et vous n'avez pas l'esprit de voir cela et de faire comme si vous ne vous en aperceviez pas. — Mais non! il faut tout vous dire! il faut vous mettre le nez sur les choses pour que vous les compreniez. Et vous croyez bonnement que l'on a besoin de vous, et vous relevez la tête, et vous vous drapez dans vos robes de femme! — Mais sachez bien qu'elles ne m'en imposent nullement, et que, si vous continuez, vous! je traiterai la vôtre comme Charles XII celle du grand vizir : je la déchirerai d'un coup d'éperon. »

Il se tut. Je n'osais pas respirer. J'avançai la tête, n'entendant plus sa voix tonnante, pour voir si le pauvre vieillard était mort d'effroi. Le même calme dans l'attitude, le même calme sur le visage. Il leva une seconde fois les yeux au ciel et, après avoir encore jeté un profond soupir, il sourit avec amertume et dit :

« *Tragediante!* »

Bonaparte, en ce moment, était au bout de la chambre, appuyé

sur la cheminée de marbre aussi haute que lui. Il partit comme un trait, courant sur le vieillard; je crus qu'il l'allait tuer. Mais il s'arrêta court, prit, sur la table, un vase de porcelaine de Sèvres, où le château de Saint-Ange et le Capitole étaient peints et, le jetant sur les chenets et le marbre, le broya sous ses pieds. Puis tout d'un coup il s'assit et demeura dans un silence profond et une immobilité formidable.

Je fus soulagé, je sentis que la pensée réfléchie lui était revenue et que le cerveau avait repris l'empire sur les bouillonnements du sang. Il devint triste, sa voix fut sourde et mélancolique et, dès sa première parole, je compris qu'il était dans le vrai, et que ce Protée, dompté par deux mots, se montrait lui-même.

« Malheureuse vie ! » dit-il d'abord. — Puis il rêva, déchira le bord de son chapeau sans parler pendant une minute encore, et reprit, se parlant à lui seul, au réveil :

« C'est vrai ! Tragédien ou Comédien. — Tout est rôle, tout est costume pour moi depuis longtemps et pour toujours. Quelle fatigue ! quelle petitesse ! Poser ! toujours poser ! de face pour ce parti, de profil pour celui-là, selon leur idée. Leur paraître ce qu'ils aiment que l'on soit, et deviner juste leurs rêves d'imbéciles. Les placer tous entre l'espérance et la crainte. — Les éblouir par des dates et des bulletins, par des prestiges de distance et des prestiges de nom. Être leur maître à tous et ne savoir qu'en faire. Voilà tout, ma foi ! — Et après ce tout, s'ennuyer autant que je fais, c'est trop fort. — Car, en vérité, poursuivit-il en se croisant les jambes et en se couchant dans un fauteuil, je m'ennuie énormément. — Sitôt que je m'assieds, je crève d'ennui. — Je ne chasserais pas trois jours à Fontainebleau sans périr de langueur. — Moi, il faut que j'aille et que je fasse aller. Si je sais où, je veux être pendu, par exemple. Je vous parle à cœur ouvert. J'ai des plans pour la vie de quarante empereurs, j'en fais un tous les matins et un tous les soirs ; j'ai une imagination infatigable; mais je n'aurai pas le temps d'en remplir deux, que je serai usé de corps et d'âme ; car notre pauvre lampe ne brûle pas longtemps. Et franchement, quand tous mes plans seraient exécutés, je ne jurerais pas que le monde s'en trouvât beaucoup plus heureux ; mais il serait plus beau, et une unité majestueuse régnerait sur lui. — Je ne suis pas un philosophe, moi, et je ne sais que notre secrétaire de Florence qui ait eu le sens commun. Je n'entends rien à certaines théo-

ries. La vie est trop courte pour s'arrêter. Sitôt que j'ai pensé, j'exécute. On trouvera assez d'explications de mes actions après moi pour m'agrandir si je réussis et me rapetisser si je tombe. Les paradoxes sont là tout prêts, ils abondent en France ; je les fais taire de mon vivant, mais après il faudra voir. — N'importe, mon affaire est de réussir, et je m'entends à cela. Je fais mon Iliade en action, moi, et tous les jours. »

Ici il se leva avec une promptitude gaie et quelque chose d'alerte et de vivant ; il était naturel et vrai dans ce moment-là, il ne songeait point à se dessiner comme il fit depuis dans ses dialogues de Saint-Hélène ; il ne songeait point à s'idéaliser, et ne composait point son personnage de manière à réaliser les plus belles conceptions philosophiques ; il était lui, lui-même mis au dehors. — Il revint près du Saint-Père, qui n'avait pas fait un mouvement, et marcha devant lui. Là, s'enflammant, riant à moitié avec ironie, il débita ceci, à peu près, tout mêlé de trivial et de grandiose, selon son usage, en parlant avec une volubilité inconcevable, expression rapide de ce génie facile et prompt qui devinait tout, à la fois, sans étude.

« La naissance est tout, dit-il ; ceux qui viennent au monde pauvres et nus sont toujours des désespérés. Cela tourne en action ou en suicide, selon le caractère des gens. Quand ils ont le courage, comme moi, de mettre la main à tout, ma foi ! ils font le diable. Que voulez-vous ? Il faut vivre. Il faut trouver sa place et faire son trou. Moi, j'ai fait le mien comme un boulet de canon. Tant pis pour ceux qui étaient devant moi. — Les uns se contentent de peu, les autres n'ont jamais assez. — Qu'y faire ? Chacun mange selon son appétit ; moi, j'avais grand'faim ! Tenez, Saint-Père, à Toulon, je n'avais pas de quoi acheter une paire d'épaulettes et, au lieu d'elles, j'avais une mère et je ne sais combien de frères sur les épaules. Tout cela est placé à présent, assez convenablement, j'espère. Joséphine m'avait épousé, comme par pitié, et nous allons la couronner à la barbe de Raguideau, son notaire, qui disait que je n'avais que la cape et l'épée. Il n'avait, ma foi ! pas tort. — Manteau impérial, couronne, qu'est-ce que tout cela ? Est-ce à moi ? — Costume ! costume d'acteur ! Je vais l'endosser pour une heure, et j'en aurai assez. Ensuite je reprendrai mon petit habit d'officier, et je monterai a cheval ; toute la vie à cheval ! — Je ne serai pas assis un jour sans courir le risque d'être jeté à bas du fauteuil. Est-ce donc bien à envier ? Hein ?

» Je vous le dis, Saint-Père ; il n'y a au monde que deux classes d'hommes : ceux qui ont et ceux qui gagnent.

» Les premiers se couchent, les autres se remuent. Comme j'ai compris cela de bonne heure et à propos, j'irai loin, voilà tout. Il n'y en a que deux qui soient arrivés en commençant à quarante ans : Cromwell et Jean-Jacques ; si vous aviez donné à l'un une ferme, et à l'autre douze cent francs et sa servante, ils n'auraient ni prêché, ni commandé, ni écrit. Il y a des ouvriers en bâtiments, en couleurs, en formes et en phrases ; moi, je suis ouvrier en batailles. C'est mon état. — A trente-cinq ans, j'en ai déjà fabriqué dix-huit qui s'appellent : Victoires. — Il faut bien qu'on me paye mon ouvrage. Et le payer d'un trône, ce n'est pas trop cher. — D'ailleurs je travaillerai toujours. Vous verrez toutes les dynasties dater de la mienne, tout parvenu que je suis, et élu. Élu, comme vous, Saint-Père, et tiré de la foule. Sur ce point nous pouvons nous donner la main. »

Et, s'approchant, il tendit sa main blanche et brusque vers la main décharnée et timide du bon Pape, qui, peut-être attendri par le ton de bonhomie de ce dernier mouvement de l'Empereur, peut-être par un retour secret sur sa propre destinée et une triste pensée sur l'avenir des sociétés chrétiennes, lui donna doucement le bout de ses doigts, tremblants encore, de l'air d'une grand'mère qui se raccommode avec un enfant qu'elle avait eu le chagrin de gronder trop fort. Cependant il secoua la tête avec tristesse, et je vis rouler de ses beaux yeux une larme qui glissa rapidement sur sa joue livide et desséchée. Elle me parut le dernier adieu du Christianisme mourant qui abandonnait la terre à l'égoïsme et au hasard.

Bonaparte jeta un regard furtif sur cette larme arrachée à ce pauvre cœur, et je surpris même, d'un côté de sa bouche, un mouvement rapide qui ressemblait à un sourire de triomphe. — En ce moment, cette nature toute-puissante me parut moins élevée et moins exquise que celle de son saint adversaire ; cela me fit rougir, sous mes rideaux, de tous mes enthousiasmes passés ; je sentis une tristesse toute nouvelle en découvrant combien la plus haute grandeur politique pouvait devenir petite dans ses froides ruses de vanité, ses pièges misérables et ses noirceurs de roué. Je vis qu'il n'avait rien voulu de son prisonnier, et que c'était une joie tacite qu'il s'était donnée de n'avoir pas failli dans ce tête-à-tête et, s'étant laissé surprendre à l'émo-

tion de la colère, de faire fléchir le captif sous l'émotion de la fatigue, de la crainte et de toutes les faiblesses qui amènent un attendrissement inexplicable sur la paupière d'un vieillard. — Il avait voulu avoir le dernier et sortit, sans ajouter un mot, aussi brusquement qu'il était entré. Je ne vis pas s'il avait salué le Pape. Je ne le crois pas.

CONCLUSION

[L'éducation de l'homme d'honneur et du soldat chez le capitaine Renaud est faite par l'amiral Collingwood dont son père avait été le prisonnier, et dont il est prisonnier lui-même. Ce marin attaché à son devoir lui donne l'idée de ce qu'est la Religion de l'Honneur.

Enfin Vigny tire la conclusion de son œuvre. Le soldat est le serviteur fidèle de l'Honneur, c'est-à-dire de la seule réalité morale qui, dit-il, reste encore vivante.]

L'époque qui m'a laissé ces souvenirs épars est close aujourd'hui. Son cercle s'ouvrit en 1814 par la bataille de Paris, et se ferma par les trois jours de Paris, en 1830. C'était le temps où, comme je l'ai dit, l'armée de l'Empire venait expirer dans le sein de l'armée naissante alors, et mûrie aujourd'hui. Après avoir, sous plusieurs formes, expliqué la nature et plaint la condition du Poète dans notre société, j'ai voulu montrer ici celle du Soldat, autre paria moderne.

Je voudrais que ce livre fût pour lui ce qu'était pour un soldat romain un autel à la Petite Fortune.

Je me suis plu à ces récits, parce que je mets au-dessus de tous les dévouements celui qui ne cherche pas à être regardé. Les plus illustres sacrifices ont quelque chose en eux qui prétend à l'illustration et que l'on ne peut s'empêcher d'y voir malgré soi-même. On voudrait en vain les dépouiller de ce caractère qui vit en eux et fait comme leur force et leur soutien : c'est l'os de leurs chairs et la moelle de leurs os. Il y avait peut-être quelque chose du combat et du spectacle qui fortifiait les Martyrs; le rôle était si grand dans cette scène, qu'il pouvait doubler

l'énergie de la sainte victime. Deux idées soutenaient ses bras de chaque côté, la canonisation de la terre et la béatification du ciel. Que ces immolations antiques à une conviction sainte soient adorées pour toujours ; mais ne méritent-ils pas d'être aimés, quand nous les devinons, ces dévouements ignorés qui ne cherchent même pas à se faire voir de ceux qui en sont l'objet ; ces sacrifices modestes, silencieux, sombres, abandonnés, sans espoir de nulle couronne humaine ou divine ? — Ces muettes résignations dont les exemples, plus multipliés qu'on ne le croit, ont en eux un mérite si puissant, que je ne sais nulle vertu qui leur soit comparable ?

Ce n'est pas sans dessein que j'ai essayé de tourner les regards de l'Armée vers cette GRANDEUR PASSIVE, qui repose toute dans l'*abnégation* et la *résignation*. Jamais elle ne peut être comparable à l'éclat et à la grandeur de l'action où se développent largement d'énergiques facultés ; mais elle sera longtemps la seule à laquelle puisse prétendre l'homme armé, car il est armé presque inutilement aujourd'hui. Les Grandeurs éblouissantes des conquérants sont peut-être éteintes ponr toujours. Leur éclat passé s'affaiblit, je le répète, à mesure que s'accroît, dans les esprits, le dédain de la guerre, et, dans les cœurs, le dégoût de ses cruautés froides. Les Armées permanentes embarrassent leurs maîtres. Chaque souverain regarde son Armée tristement : ce colosse assis à ses pieds, immobile et muet, le gêne et l'épouvante ; il n'en sait que faire, et craint qu'il ne se tourne contre lui. Il le voit dévoré d'ardeur et ne pouvant se mouvoir. Le besoin d'une circulation impossible ne cesse de tourmenter le sang de ce grand corps, ce sang qui ne se répand pas et bouillonne sans cesse. De temps à autre, des bruits de grandes guerres s'élèvent et grondent comme un tonnerre éloigné ; mais ces nuages impuissants s'évanouissent, ces trombes se perdent en grains de sable, en traités, en protocoles, que sais-je ! — La philosophie a heureusement rapetissé la guerre ; les négociations la remplacent ; la mécanique achèvera de l'annuler par ses inventions.

Mais en attendant que le monde, encore enfant, se délivre de ce jouet féroce, en attendant cet accomplissement bien lent, qui me semble infaillible, le Soldat, l'homme des Armées, a besoin d'être consolé de la rigueur de sa condition. Il sent que la Patrie, qui l'aimait à cause des gloires dont il la couronnait, commence à le dédaigner pour son oisiveté, ou

le haïr à cause des guerres civiles dans lesquelles on l'emploie à frapper sa mère. — Ce Gladiateur, qui n'a plus même les applaudissements du cirque, a besoin de prendre confiance en lui-même, et nous avons besoin de le plaindre pour lui rendre justice, parce que, je l'ai dit, il est aveugle et muet ; jeté où l'on veut qu'il aille, en combattant aujourd'hui telle cocarde, il se demande s'il ne la mettra pas demain à son chapeau.

Quelle idée le soutiendra, si ce n'est celle du Devoir et de la parole jurée? Et dans les incertitudes de sa route, dans ses scrupules et ses repentirs pesants, quel sentiment doit l'enflammer et peut l'exalter dans nos jours de froideur et de découragement?

Que nous reste-t-il de sacré?

Dans le naufrage universel des croyances, quels débris où se puissent rattacher encore les mains généreuses? Hors l'amour du *bien-être* et du luxe d'un jour, rien ne se voit à la surface de l'abîme. On croirait que l'égoïsme a tout submergé ; ceux mêmes qui cherchent à sauver les âmes et qui plongent avec courage se sentent prêts à être engloutis. Les chefs des partis politiques prennent aujourd'hui le Catholicisme comme un mot d'ordre et un drapeau ; mais quelle foi ont-ils dans ses merveilles, et comment suivent-ils sa loi dans leur vie? — Les artistes le mettent en lumière comme une précieuse médaille, et se plongent dans ses dogmes comme dans une source épique de poésie ; mais combien y en a-t-il qui se mettent à genoux dans l'église qu'ils décorent? — Beaucoup de philosophes embrassent sa cause et la plaident, comme des avocats généreux celle d'un client pauvre et délaissé ; leurs écrits et leurs paroles aiment à s'empreindre de ses couleurs et de ses formes, leurs livres aiment à s'orner de ses dorures gothiques, leur travail entier se plaît à faire serpenter, autour de la croix, le labyrinthe habile de leurs arguments ; mais il est rare que cette croix soit à leur côté dans la solitude. — Les hommes de guerre combattent et meurent sans presque se souvenir de Dieu. Notre siècle sait qu'il est ainsi, voudrait être autrement et ne le peut pas. Il se considère d'un œil morne, et aucun autre n'a mieux senti combien est malheureux un siècle qui se voit.

A ces signes funestes, quelques étrangers nous ont crus tombés dans un état semblable à celui du Bas-Empire, et des hommes graves se sont demandé si le caractère national n'allait pas se

perdre pour toujours. Mais ceux qui ont su nous voir de plus près ont remarqué ce caractère de mâle détermination qui survit en nous à tout ce que le frottement des sophismes a usé déplorablement. Les actions viriles n'ont rien perdu, en France, de leur vigueur antique. Une prompte résolution gouverne des sacrifices aussi grands, aussi entiers que jamais. Plus froidement calculés, les combats s'exécutent avec une violence savante. — La moindre pensée produit des actes aussi grands que jadis la foi la plus fervente. Parmi nous, les croyances sont faibles, mais l'homme est fort. Chaque fléau trouve cent Belzunces. La jeunesse actuelle ne cesse de défier la mort par devoir ou par caprice, avec un sourire de Spartiate, sourire d'autant plus grave que tous ne croient pas au festin des dieux.

Oui, j'ai cru apercevoir sur cette sombre mer un point qui m'a paru solide. Je l'ai vu d'abord avec incertitude et, dans le premier moment, je n'y ai pas cru. J'ai craint de l'examiner, et j'ai longtemps détourné de lui mes yeux. Ensuite, parce que j'étais tourmenté du souvenir de cette première vue, je suis revenu malgré moi à ce point visible, mais incertain. Je l'ai approché, j'en ai fait le tour, j'ai vu sous lui et au-dessus de lui, j'y ai posé la main, je l'ai trouvé assez fort pour servir d'appui dans la tourmente, et j'ai été rassuré.

Ce n'est pas une foi neuve, un culte de nouvelle invention, une ensée confuse; c'est un sentiment né avec nous, indépendant des temps, des lieux, et même des religions; un sentiment fier, inflexible, un instinct d'une incomparable beauté, qui n'a trouvé que dans les temps modernes un nom digne de lui, mais qui déjà produisait de sublimes grandeurs dans l'antiquité, et la fécondait comme ces beaux fleuves qui, dans leur source et leurs premiers détours, n'ont pas encore d'appellation. Cette foi, qui me semble rester à tous encore et régner en souveraine dans les armées, est celle de l'Honneur.

Je ne vois point qu'elle se soit affaiblie et que rien l'ait usée. Ce n'est point une idole, c'est, pour la plupart des hommes, un dieu, et un dieu autour duquel bien des dieux supérieurs sont tombés. La chute de tous leurs temples n'a pas ébranlé sa statue.

Une vitalité indéfinissable anime cette vertu bizarre, orgueilleuse, qui se tient debout au milieu de tous nos vices, s'accordant même avec eux au point de s'accroître de leur énergie. — Tandis que toutes les vertus semblent descendre du ciel pour nous donner la main et nous élever, celle-ci paraît venir de

nous-mêmes et tendre à monter jusqu'au ciel. — C'est une vertu tout humaine que l'on peut croire née de la terre, sans palme céleste après la mort; c'est la vertu de la vie.

Telle qu'elle est, son culte, interprété de manières diverses, est toujours incontesté. C'est une Religion mâle, sans symboles et sans images, sans dogmes et sans cérémonies, dont les lois ne sont écrites nulle part; — et comment se fait-il que tous les hommes aient le sentiment de sa sérieuse puissance? Les hommes actuels, les hommes de l'heure où j'écris, sont sceptiques et ironiques pour toute chose, hors pour elle. Chacun devient grave lorsque son nom est prononcé. — Ceci n'est point théorie, mais observation. — L'homme, au nom d'Honneur, sent remuer quelque chose en lui qui est comme une part de lui-même, et cette secousse réveille toutes les forces de son orgueil et de son énergie primitive. Une fermeté invincible le soutient contre tous et contre lui-même à cette pensée de veiller sur ce tabernacle pur, qui est dans sa poitrine comme un second cœur où siégerait un dieu. De là lui viennent des consolations intérieures d'autant plus belles qu'il en ignore la source et la raison véritables; des révélations soudaines du Vrai, du Beau, du Juste : de là une lumière qui va devant lui.

L'Honneur, c'est la conscience, mais la conscience exaltée. — C'est le respect de soi-même et de la beauté de sa vie porté jusqu'à la plus pure élévation et jusqu'à la passion la plus ardente. Je ne vois, il est vrai, nulle unité dans son principe; et toutes les fois que l'on a entrepris de le définir, on s'est perdu dans les termes ; mais je ne vois pas qu'on ait été plus précis dans la définition de Dieu. Cela prouve-t-il contre une existence que l'on sent universellement?

C'est peut-être là le plus grand mérite de l'Honneur d'être si puissant et toujours beau, quelle que soit sa source !... Tantôt il porte l'homme à ne pas survivre à un affront, tantôt à le soutenir avec un éclat et une grandeur qui le réparent et en effacent la souillure. D'autres fois il sait cacher ensemble l'injure et l'expiation. En d'autres temps il invente de grandes entreprises, des luttes magnifiques et persévérantes, des sacrifices inouïs, lentement accomplis, et plus beaux par leur patience et leur obscurité que les élans d'un enthousiasme subit ou d'une violente indignation; il produit des actes de bienfaisance que l'évangélique charité ne surpassa jamais; il a des tolérances merveilleuses, de délicaites bontés, des indulgences divines et de sublimes

pardons. Toujours et partout il maintient dans toute sa beauté la dignité personnelle de l'homme.

L'Honneur, c'est la pudeur virile.

La honte de manquer de cela est tout pour nous. C'est donc la chose sacrée que cette chose inexprimable ?

Pesez ce que vaut, parmi nous, cette expression populaire, universelle, décisive et simple cependant : *Donner sa parole d'honneur*.

Voilà que la parole humaine cesse d'être l'expresion des idées seulement, elle devient la parole par expérience, la parole sacrée entre toutes les paroles. comme si elle était née avec le premier mot qu'ait dit la langue de l'homme ; et, comme si, après elle, il n'y avait plus un mot digne d'être prononcé, elle devient la promesse de l'homme à l'homme, bénie par tous les peuples ; elle devient le serment même, parce que vous y ajoutez le mot : *Honneur*.

Dès lors chacun a sa parole et s'y attache comme à sa vie. Le joueur a la sienne, l'estime sacrée, et la garde ; dans le désordre des passions, elle est donnée, reçue, et, toute profane qu'elle est, on la tient saintement. Cette parole est belle partout, et partout consacrée. Ce principe, que l'on peut croire inné, auquel rien n'oblige que l'assentiment intérieur de tous, n'est-il pas surtout d'une souveraine beauté lorsqu'il est exercé par l'homme de guerre ?

La parole, qui trop souvent n'est qu'un mot pour l'homme de gaute politique, devient un fait terrible pour l'homme d'armes ; ce que l'un dit légèrement ou avec perfidie, l'autre l'écrit sur la poussière avec son sang, et c'est pour cela qu'il est honoré de tous, par-dessus tous, et que beaucoup doivent baisser les yeux devant lui.

Puisse, dans ces nouvelles phases, la plus pure des Religions ne pas tenter de nier ou d'étouffer ce sentiment de l'Honneur qui veille en nous comme une dernière lampe dans un temple dévasté ! Qu'elle se l'approprie plutôt, et qu'elle l'unisse à ses splendeurs en la posant, comme une lueur de plus, sur son autel, qu'elle veut rajeunir ! C'est là une œuvre divine à faire. — Pour moi, frappé de ce signe heureux, je n'ai voulu et ne pouvais faire qu'une œuvre bien humble et tout humaine, et constater simplement ce que j'ai cru voir de vivant encore en nous. — Gardons-nous de dire de ce dieu antique de l'Honneur que c'est un faux dieu, car la pierre de son autel est peut-être celle

du Dieu inconnu. L'aimant magique de cette pierre attire et attache les cœurs d'acier, les cœur des forts. — Dites si cela n'est pas, vous, mes braves compagnons, vous à qui j'ai fait ces récits, ô nouvelle Légion thébaine, vous dont la tête se fit écraser sur cette pierre du Serment, dites-le, vous tous, Saints et Martyrs de la religion de l'Honneur !

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

PORTRAIT LITTÉRAIRE

DEUXIÈME PARTIE

PAGES CHOISIES

Paris-Lille. Imp. A. Taffin-Lefort. — 13-132.


a39003 003936290b

